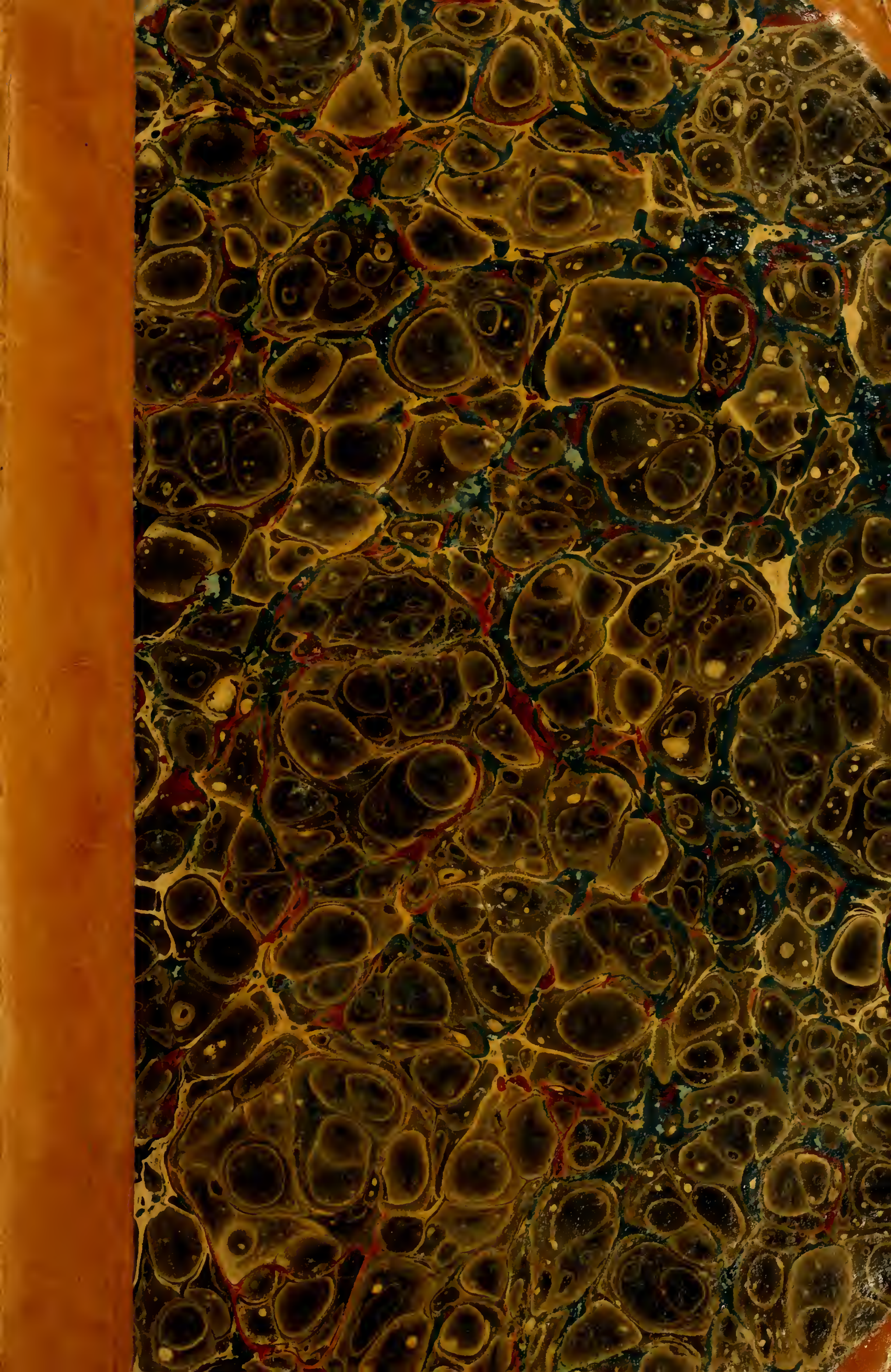
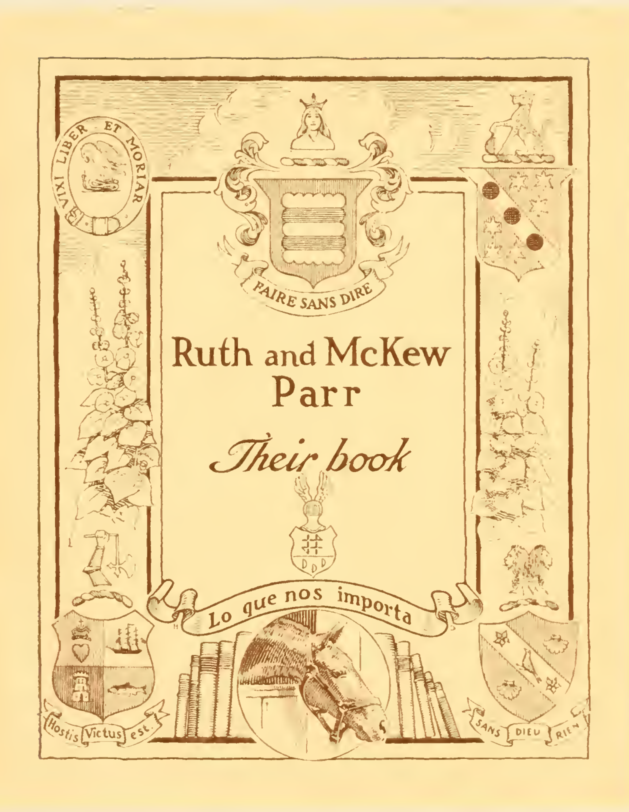



VIXI LIBER ET MORIAR
PAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN


Nº




TRUTH · EVEN · UNTO · ITS · INNERMOST · PARTS
אמת

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME III.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1819.



CARTE
DU PAYS DE CAMBOGE
Dressée et Gravée
D'APRES DAYOT
Et les recherches de Mr. Abel Remusat
Par
AMBROISE TARDIEU
Nota. Les noms écrits sur cette carte en lettres ombrées sont suivant la prononciation Chinoise et non suivant celle du pays qui n'est pas connue
PAYS DES LAO-TCHOUA
SI-PHENG OU LIMITES DU PAYS DE SIAM
PARTIE DE LA COCHINCHINE
PAYS DE PHOC-KAY
GOLFE DE SIAM
MER DE CHINE
Lac Septentrional
Lac Oriental
Kan-phang-thsin ou Cambodia
Penomping
Lang-phai
Balbamont
Saigon
Mitho
Basak
Camao
Ka Coacao
Athien ou Cancao
Campot
Pte du Camboge
Pte Uby
Pte Phucnotte
Pe Panjan
Hon-co Thron
Condor
Les deux Freres
C. St Jacques
LAÏ-KAN-KHENG PROVINCE
PA-SSE-LI PROVINCE
MOU-TSIN-PO PROVINCE
BOUCHES DU FLEUVE

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DESCRIPTION
DU ROYAUME DE CAMBOGE,

Par un voyageur chinois qui a visité cette contrée à la fin du XIII.e siècle ; précédée d'une Notice chronologique sur le même pays, extraite des Annales de la Chine ;

Traduites du chinois

PAR M. ABEL-RÉMUSAT.

AVANT-PROPOS.

PARMI les nombreux matériaux que j'ai déjà tirés des livres chinois, dans la vue de tracer plus exactement qu'on ne l'a fait encore le cercle de leurs connoissances géographiques, le hasard m'a offert une description du royaume de Camboge, composée par un officier chinois, qui eut, vers la fin du treizième siècle, une mission diplomatique à remplir

dans cette contrée. Comme cette partie de la presqu'île orientale de l'Inde est encore fort peu connue, j'ai pensé que les observations du voyageur chinois pouvoient mériter quelque attention, et que sa relation n'étoit pas indigne de voir le jour. Au lieu de me borner à en faire un extrait, je l'ai traduite en entier, et je la donne, autant pour suppléer au défaut de documens précis recueillis sur Camboge par les Européens, que comme un premier échantillon propre à réhabiliter dans l'opinion des savans ces géographes chinois tant calomniés, qu'on n'a jusqu'à présent taxés d'une ignorance grossière que parce qu'on les a jugés sans les avoir lus, ou du moins sans les avoir bien compris.

Parmi les ouvrages dont les écrits de ces géographes ont fourni la matière, celui qui, sans contredit, contient les renseignemens les plus précieux, est *l'Introduction à la connoissance des peuples qui ont été soumis à l'Empire de la Chine*, par le P. Amiot (1). Mais entre mille exemples qu'on en pourroit rapporter, le sujet même dont nous allons nous occuper prouve avec quelle réserve on doit faire usage de matériaux que le traducteur a souvent défigurés. En confondant, sans distinction de dates, tout ce que les Chinois lui fournissoient sur Camboge, le P. Amiot s'est sou-

(1) *Mémoires des missionnaires de Péking*, Tom. XIV.

vent trompé sur les points principaux; et, quoique l'on ne puisse guère douter qu'il n'ait eu sous les yeux la relation même et les autres morceaux qu'on va lire, les dix pages de l'extrait qu'il en a fait (1) offrent un assez grand nombre de fautes graves. Je me bornerai à citer celle qui l'a empêché de reconnoître Camboge, dans le nom de *Tchin-la*, que lui donnent les Chinois; faute qui consiste à avoir cru que, pour aller de la Chine à *Tchin-la*, il falloit passer par Siam, et diriger ensuite sa route droit au midi pendant dix jours, tandis que les auteurs qu'il avoit sous les yeux disent précisément le contraire. Un malentendu pareil est bien propre à dérouter le lecteur, au milieu de régions qui lui sont inconnues, et j'admire la sagacité de M. Marsden, qui, malgré l'erreur d'Amiot, n'a pas laissé de reconnoître Camboge dans le *Tchin-la* des Chinois (2). Ce que ce dernier auteur ajoute, par rapport au *Ciampa* de Marc-Pol, demanderoit bien aussi quelque discussion; mais j'éviterai d'y entrer, pour ne pas m'écarter du seul objet que j'ai en vue en ce moment.

Pour le remplir plus complétement, j'ai fait précéder la relation de l'officier chinois, par un recueil de détails historiques et géographiques,

(1) Ouvrage cité, p. 111-121.

(2) *Travels of Marco-Polo*, p. 586.

pris dans l'histoire des différentes dynasties. Les répétitions qu'on pourra remarquer dans cette espèce de notice chronologique, ne prouvent pas que les auteurs se soient copiés les uns des autres, mais seulement que les premiers observateurs étoient exacts, puisque ceux qui les ont suivis n'ont eu qu'à confirmer leurs observations. Dans un ouvrage de longue haleine, on devroit supprimer ces répétitions; mais ici j'ai pensé qu'on aimeroit mieux avoir la totalité des renseignemens que les Chinois ont recueillis sur Camboge, dans la forme même qui leur a été donnée.

J'ai cependant été contraint de faire quelques suppressions exigées par la bizarrerie des mœurs des Cambogiens et par la naïveté des récits des Chinois qui les décrivent. Néanmoins, pour que ma traduction ne devînt pas incomplète, j'ai mis en latin et rejeté en forme de notes les passages que je n'ai pu imprimer en françois. On connoît déjà, par l'introduction du père Amiot, l'usage dont la description a particulièrement rendu cette précaution nécessaire. Au reste, dans la relation du voyageur, il est bon de se souvenir que c'est un Chinois qui parle, et qui, trouvant simple et naturel tout ce qui est conforme aux coutumes de son pays, ne fait attention qu'aux choses qui s'en écartent, et qui, par cela seul, lui paroissent ou singulières ou condamnables. En ne perdant pas de vue cette observation, on concevra

pourquoi il a passé sous silence des faits qui n'eussent pas été négligés par un Européen, et pourquoi il a porté son attention sur des objets qui eussent paru à celui-ci autant de puérilités.

J'ai cru devoir placer, en quelques endroits, des notes courtes, et en petit nombre, soit pour fortifier le témoignage des Chinois par ceux de nos voyageurs, quand les faits que les premiers rapportent semblent avoir besoin d'être confirmés, soit pour éclaircir ce que leur récit peut avoir d'obscur, ou pour déterminer plus précisément et rapprocher de nos nomenclatures les noms des productions naturelles qu'ils décrivent. Au reste, je n'ai pas voulu, à propos d'un opuscule que je traduisois, placer dans des notes des discussions qui exigeroient un autre ouvrage. Les éclaircissemens sur les points de géographie trouveront naturellement place dans la suite de mémoires que je prépare, et qui aura pour objet l'*exposé des connoissances géographiques des Chinois*, aux différentes époques de leur monarchie.

Je ne finirai pas cet avant-propos sans remarquer que l'officier chinois dont on va lire la relation a visité Camboge en 1295, c'est-à-dire précisément la même année où Marc-Pol revint en Europe. Je ne doute guère que les deux voyageurs ne se soient vus, et que les mêmes motifs et les mêmes moyens ne les aient transportés,

presque à la même époque, dans les contrées situées au midi de la Chine. L'analogie qu'on pourra remarquer sur quelques points de leurs observations servira à confirmer ce que j'ai cru pouvoir dire ailleurs en parlant du voyageur vénitien : que le meilleur commentaire de sa relation se trouveroit dans les Traités de géographie des Chinois, qui ont considéré les mêmes contrées dans le même ordre et sous le même point de vue que Marc-Pol.

La carte qui est jointe à cette description, et dans laquelle j'ai fait entrer les positions indiquées par les géographes chinois, a été dressée par M. Tardieu, principalement d'après la carte générale des côtes de Camboge et de la Cochinchine, depuis 8° jusqu'à 17° nord, qu'on doit au zèle et aux talens de feu M. d'Ayot. On sait que cet officier françois, que les événemens de la révolution avoient contraint de chercher un asile à la cour de Cochinchine, étoit devenu mandarin et l'un des amiraux du roi de ce pays. On sait aussi qu'il a mis à profit les avantages de cette situation pour relever, en 1791, 1792, 1793, 1794 et 1795, les côtes de la Cochinchine ; qu'il a dressé des cartes très-détaillées, et à très-grand point, qu'il a fait passer en France. Ces cartes, dont la composition est un des services les plus importans qui aient été rendus à la géographie et à la navigation, ont été gravées par ordre du roi, et publiées,

l'année dernière, en onze feuilles, par un effet du zèle dont M. le comte Molé, alors ministre de la marine, s'est montré animé pour les progrès des sciences utiles.

NOTICE CHRONOLOGIQUE

Sur le pays de Tchin-la, depuis 616 *jusqu'à nos jours* (1).

La douzième année *Taï-nie* (616) du règne de Yang-ti de la dynastie des Souï, à la seconde lune, le pays de Tchin-la commença à payer le tribut, et à envoyer des ambassadeurs. (Souï-chou, *Vie de Yang-ti.*)

La treizième année *Taï-nie* (617), le pays de

(1) Si l'on vouloit rechercher les connoissances que les Chinois ont pu avoir sur Camboge, antérieurement au septième siècle, il faudroit lire l'histoire de la province de Fou-nan, à laquelle ce pays a appartenu, et les *Considérations générales sur les contrées du midi* où l'on trouve des détails intéressans sur la révolution qui sépara la Cochinchine et les états voisins de l'empire de la Chine, et qui y introduisit les coutumes indiennes et l'écriture des Brahmanes, ainsi que sur le commerce des Indes et de l'empire romain, par la mer du Midi, au temps de la dynastie des Han. *Voyez* le livre 89.[e] de la grande collection intitulée *Pian i tian*, à la bibliothèque du Roi.

Tchin-la envoya des ambassadeurs qui payèrent le tribut.

Suivant la description de Tchin-la, ce royaume est situé au sud-ouest de Lin-ye : il dépendoit autrefois du Fou-nan. En partant de Ji-nan-kiun, un vaisseau parvient, en soixante jours de course vers le midi, au pays de Tchhe - kiu. A l'ouest est le pays de Tchu-kiang (1); le nom de famille du roi est Tchha-li; son nom propre est Tchi-to-sse-na. Dès le temps de son aïeul, le pays étoit devenu puissant, et Tchi-to-sse-na soumit tout le Fou-nan à son autorité. A sa mort, son fils I-che-na-sian-taï lui succéda. Il demeure dans une ville nommée I-che-na. Cette ville contient 20,000 maisons. Au centre est une grande salle où le roi s'occupe des affaires du gouvernement. On compte trente villes dans lesquelles il y a plusieurs milliers de maisons. Chaque ville a un gouverneur dont le titre est le même que dans le Lin-ye. Tous les trois jours le roi se rend à la salle d'audience, et s'assied sur un lit orné de cinq espèces d'aromates et de sept sortes de pierres précieuses. On étend au-dessus un voile précieux en forme de pavillon. Les colonnes qui le soutiennent sont d'un bois veiné; les parois sont ornées d'ivoire et de fleurs d'or. Ce pavillon ressemble à un petit palais suspendu, tout éclatant

(1) Tchu Kiang, le fleuve rouge.

d'or. De même que dans le pays de *Tchhi-thou* (1), il y a deux réchauds d'or avec des aromates, portés par deux hommes aux côtés du roi. Chaque fois que le roi se montre en public, il se couvre les reins d'une sorte de ceinture ornée de coquillages, qui tombe au-dessous des reins jusqu'aux jambes, et porte sur sa tête une tiare enrichie de perles et de pierres précieuses. Ses souliers sont faits de paille de diverses couleurs. Il a à ses oreilles des pendans d'or. Il est toujours habillé de blanc. Sa chaussure est ornée d'ivoire. Quand il paroît la tête nue, il ne met pas de pierres précieuses dans ses cheveux. Les vêtemens des officiers sont pour la plupart semblables à ceux du roi. Il y a cinq sortes de grands-officiers ; savoir :

1.° Les kou-lo-tchi ;
2.° Les kao-siang-phing ;
3.° Les pho-ho-to-ling ;
4.° Les che-ma-ling ;
5.° Les jan-to-leou, puis une multitude d'autres officiers inférieurs.

Quand ces officiers paroissent devant le roi, ils touchent trois fois la terre du front au bas des marches de son trône. Le roi leur ordonne de monter les degrés, et alors ils s'agenouillent en

(1) Tchhi-thou, terre rouge, est un des noms chinois du royaume que les Européens nomment Siam.

tenant leurs mains croisées sur leurs épaules. Ils vont ensuite s'asseoir en cercle autour du roi, pour délibérer sur les affaires du royaume. Quand la séance est finie, ils s'agenouillent de nouveau, se prosternent et s'en vont. Devant la porte de la salle où est le trône, il y a mille gardes revêtus de cuirasses, et armés de lances.

Ce pays a d'étroites alliances avec les deux royaumes de Thsan-pan (1) et de Tchu-kiang. Il a de fréquentes guerres avec ceux de Ling-ye et de Tho-youan. L'usage des habitans est de toujours marcher armés et cuirassés, comme s'ils étoient en guerre. De là vient qu'ils font souvent usage de leurs armes.

Quand le roi vient à mourir, la reine, sa femme légitime, ne lui succède pas. Le jour où un nouveau roi monte sur le trône, on mutile tous ses frères. A l'un on ôte un doigt, à l'autre on coupe le nez. On pourvoit ensuite à leur subsistance, chacun dans un endroit séparé, sans leur permettre d'exercer aucune charge.

Les hommes sont d'une petite stature, et ont le teint de couleur noire; mais il y a des femmes qui sont blanches. Les habitans nouent leurs che-

(1) Ce pays, situé au nord-ouest de Wen-tan, dépendoit du Tchin-la, vers 625, lorsqu'il en vint une ambassade avec celle du pays de Tao-ming. Thsan-pan pourroit être *Ciampa*.

veux, et ont des pendans d'oreilles. Ils sont d'un tempérament actif et robuste. Leurs maisons et les meubles dont ils se servent ressemblent beaucoup à ceux du Tchhi-thou (Siam). La main droite, chez eux, est regardée comme pure, et la main gauche comme impure. Chaque matin ils font des ablutions : ils se servent de petits rameaux de peuplier pour se nettoyer les dents. Après avoir lu leurs livres ou récité leurs prières, ils font de nouvelles ablutions, puis ils prennent leurs repas. Quand ils ont cessé de manger, ils se nettoient encore les dents avec leurs rameaux de peuplier, et récitent de nouvelles prières. Dans leurs alimens, ils emploient beaucoup de beurre, de crême, de sucre en poudre, de riz, de millet dont ils font des gâteaux ou pains. Avant l'heure du repas, ils ont coutume de prendre quelques morceaux de viande grillée avec du pain, qu'ils mangent avec un peu de sel.

Quand ils se marient, ils n'envoient à leur femme, pour présent de noces, qu'une robe. Puis, quand le jour est choisi, l'entremetteur va au-devant de l'épouse. Les familles du mari et de la femme restent huit jours sans sortir. Jour et nuit les lampes restent allumées. Quand la cérémonie des noces est terminée, l'époux partage le bien de ses parens et va s'établir dans une maison à lui. A la mort de ses parens, il prend encore part à ce qui reste de la succession, tout

comme s'il n'avoit pas reçu de dot. Autrement le bien rentre au trésor public.

Les funérailles se font de cette manière : les enfans de l'un et de l'autre sexe passent sept jours sans manger ni raser leurs cheveux, et poussent de grands cris. La parenté s'assemble avec les prêtres de Fo, les prêtresses ou les bonzes de Tao, et reconduisent le mort en chantant et en jouant des instrumens de musique. On brûle le corps sur un bûcher fait de toutes sortes de bois aromatiques, et on conserve les cendres dans une urne d'or ou d'argent. Quand l'urne est remplie, on la porte au milieu d'une grande rivière. Les pauvres se servent d'une urne de terre cuite peinte de différentes couleurs. Souvent ils ne brûlent pas le corps, mais ils le portent au milieu des montagnes, et laissent aux bêtes sauvages le soin de le dévorer.

Au nord de ce royaume, il y a beaucoup de montagnes entrecoupées par des vallées. Vers le midi, il y a de grands marécages; et, comme le climat est si chaud que jamais on ne voit ni neige ni gelée blanche, il y a beaucoup d'exhalaisons pestilentielles et d'insectes venimeux. La terre, en revanche, produit du riz, du seigle, un peu de mil et de gros millet. Les fruits et les herbes potagères sont les mêmes que ceux du Ji-nan et de Kieou-tchin. Parmi ceux qui diffèrent, on remarque le pho- na-so, arbre qui ne porte pas

de fleurs (ou espèce de figuier) ; les feuilles ressemblent à celles du figuier-caquo, et ses fruits, au melon ; le'an-lo, les fleurs et les feuilles ressemblent à celles du jujubier, et le fruit à une prune ; le phi-ye, la fleur est comme celle du coignassier, et la feuille ressemble à celle de l'amandier ; le fruit est comme celui du mûrier à papier ; le pho-thian-lo, les feuilles, les fleurs et les fruits ressemblent à ceux du jujubier, mais sont plus petits ; le i-ko-pi-tho, sa fleur ressemble à celle du lin-khin ou sorbier (1) ; ses feuilles sont comme celles de l'orme, mais plus épaisses ; le fruit est semblable à une prune, mais de la grosseur d'un ching (2). La plupart des autres fruits sont les mêmes que ceux de Kieou-tchin.

Il y a dans la mer un poisson nommé kian-thoung ; il a quatre pieds et n'a point d'écailles. Son nez est comme la trompe de l'éléphant ; il souffle de l'eau à la hauteur de cinquante à soixante pieds. Le feou-hou est un autre poisson semblable à une anguille, ayant le museau terminé comme le bec d'un perroquet, et huit pieds. Il y a aussi de grands poissons qui, quand ils sortent de l'eau à mi-corps, paroissent comme des montagnes.

A la cinquième ou sixième lune, il court un vent pestilentiel. Pour s'en garantir, on fait, hors

(1) C'est plutôt le *pyrus baccata*.

(2) Dixième d'un boisseau.

de la porte occidentale de la ville, des sacrifices avec des cochons, des bœufs ou des agneaux de couleur blanche. Si on ne le faisoit ainsi, les grains ne viendroient pas à maturité, les animaux domestiques mourroient, et une multitude d'hommes succomberoient aux épidémies.

En approchant de la capitale, on trouve une montagne nommée Ling-kia-po-pho. Il y a sur le sommet un temple qui est toujours gardé par cinq mille hommes de troupes. A l'est de la ville est un autre temple de l'esprit nommé Pho-to-li, auquel on sacrifie des hommes. Chaque année le roi va dans ce temple faire lui-même un sacrifice humain pendant la nuit. Le temple est aussi gardé par mille soldats. C'est ainsi qu'ils honorent les esprits. Il y a beaucoup de gens qui suivent la loi de Bouddha, et aussi beaucoup d'autres qui croient à la loi des Tao-sse. Les Bouddhistes et les Tao-sse dressent des images dans les maisons où s'arrêtent les voyageurs (1).

La treizième année taï-nieï (617), les gens de ce pays envoyèrent un tribut et des ambassadeurs. Yang-ti combla ces derniers d'honneurs; mais néanmoins le commerce fut ensuite interrompu.

(1) Il est plus vraisemblable que là, comme à la Chine, les voyageurs s'arrêtent dans les édifices consacrés au culte.

Sous les Thang.

La ...(1) année wou-te (617) du règne de Kao-tsou, les habitans de Tchin-la envoyèrent des ambassadeurs avec un tribut. On ne trouve pas ce fait dans l'histoire des Thang, à l'article de la Vie de Kao-tsou; mais on lit ce qui suit dans la notice sur Tchin-la.

Le pays de Tchin-la s'appelle aussi Ki-mieï. C'étoit autrefois un état dans la dépendance du Fou-nan. Il est situé à 20,700 li de la capitale. A l'est, il touche au Tchhe-khiu; à l'ouest, il confine à Piao; au midi, il est borné par la mer; au nord, il est frontière de Tao-ming; au nord-est, il touche au district de Houan-tcheou.

Au commencement des années tching-kouan (vers 627), le roi de ce pays, Cha-li-i-kin-na, réunit le Fou-nan à ses états.

Dans ce pays, les maisons sont toutes tournées vers l'orient; et, en s'asseyant, on a le visage dans la même direction. Quand il vient un hôte, l'usage est de lui offrir de l'arèque, du camphre et d'autres parfums, car on ne boit pas de vin les uns avec les autres. Leurs débauches n'ont lieu qu'avec leurs femmes; ils boivent avec elles dans

(1) Lacune du texte. Je crois qu'il faut suppléer la huitième année. *Voyez* la note sur le Thsan-pan, ci-dessus p. 14.

leurs maisons, en évitant la présence des parens auxquels ils doivent du respect. Ils ont cinq mille éléphans de guerre. Les meilleurs sont nourris avec de la viande. Ils sont toujours en commerce avec le Thsan-pan et le Piao : ils ont de fréquentes guerres avec ceux de Hoani et de Kan-tho-youan.

Depuis les années wou-te jusqu'aux années ching-li (1), ils sont venus quatre fois payer le tribut.

D'autres mémoires fournissent à peu près les mêmes détails. Suivant ces mémoires, le pays de Tchin-la est au midi, à 500 li de Houan-tcheou. L'usage est, dans ce pays, que quand on reçoit un hôte on prépare de l'arèque, du camphre et d'autres parfums dont on fait un présent qui tient lieu de régal. Les débauches ont lieu en particulier, dans l'intérieur des maisons, où chacun boit avec sa femme. Si l'on se trouve vis-à-vis d'un supérieur, on se retourne (par respect). Les époux ne permettent pas qu'on les voie ensemble au lit. C'est un usage assez semblable à celui de la Chine. Les habitans ne portent point de vêtement; et, quand ils voient un homme habillé, ils se moquent de lui. Ils ne font usage ni de sel ni de fer, et ils tuent les oiseaux et les autres animaux avec des arbalètes faites de bambou.

(1) Depuis 627 jusqu'en 698.

La .... année khaï-youan (1) du règne de Youan-tsoung, le pays de Tchin-la fut partagé en deux états, le Tchin-la d'eau et celui de terre. Le roi de Tchin-la de terre étant mort, son parent vint à la cour. Il n'est point parlé de cet événement dans la Vie de Youan-tsoung.

Dans la notice sur Tchin-la, on lit qu'après les années chin-loung, ce pays fut partagé en deux états. La moitié septentrionale, remplie de montagnes et de vallées, fut nommée Tchin-la de terre. La moitié méridionale, bornée par la mer et remplie de lacs, fut appelée Tchin-la d'eau. Ce dernier a 800 li d'étendue. Le roi demeure dans la ville de Pho-lo-ti-pa. Le Tchin-la de terre est aussi nommé Wen-tan ou Pho-leou. Le pays a 700 li. Le roi a le titre de tsieï-khiu. Au temps des années khaï-youan et thian-phao, le roi étant mort, il vint un de ses parens avec vingt-six personnes. On honora l'ambassadeur du titre de ko-i-tou-weï (protecteur vraiment patient).

La quatorzième année ta-li (779) du règne de Sou-tsoung, le vice-roi du Tchin-la de terre, nommé Pho-mi, vint à la cour avec sa femme. Ce fait n'est point raconté dans la Vie de Sou-tsoung; mais on lit dans la notice sur le Tchin-la que, dans les années ta-li, le vice-roi dont on vient de parler étant venu à la cour avec sa femme,

(1) Entre 627 et 649.

offrit en tribut onze éléphans apprivoisés. On accorda à ce pho-mi le grade de second président, inspecteur du palais, et on lui donna de plus le surnom de Pin-han, hôte de l'empire. Te-tsoung étant monté sur le trône dans ces entrefaites, les oiseaux précieux et les animaux rares furent réformés. Les éléphans apprivoisés que les barbares du midi avoient offerts, et qui étoient rassemblés dans diverses maisons de plaisance, au nombre de trente-deux, furent tous transportés au nord de la montagne King.

La .... année youan-ho (1) du règne de Hian-tsoung, les habitans du Tchin-la d'eau envoyèrent payer le tribut. On ne trouve pas ce fait dans la Vie de Hian-tsoung, mais dans la notice sur le Tchin-la, à l'époque des années youan-ho.

Sous les Soung.

La sixième année tching-ho (1116) de Hoeï-tsoung, en hiver, à la douzième lune, les habitans de Tchin-la vinrent payer le tribut. Selon la notice jointe à l'histoire des Soung, le pays de Tchin-la est aussi nommé Tchan-la. Ce royaume est au midi de celui de Tchan-tching; à l'est, il est borné par la mer, et à l'ouest il touche au Phou-kan; au midi, il est limitrophe de Kia-lo-hi. Les

(1) Entre 806 et 820.

villes qu'on y trouve, les villes fortifiées, les mœurs des habitans ressemblent à celles de Tchan-tchhing. Le pays à 7000 li d'étendue. Il y a une tour de cuivre avec vingt-quatre tourelles pareillement en cuivre, et huit figures d'éléphant de même métal, placées comme pour garder les tours, et pesant chacune quatre milliers de livres.

Il y a dans ce royaume des éléphans de guerre au nombre de deux cent mille avec une multitude de chevaux, mais qui sont petits. La sixième année tching-ho, à la douzième lune, une ambassade vint de ce pays offrir ses respects à l'empereur. Le premier ambassadeur ayant le rang de ministre et général du titre de la *respectueuse conversion*, se nommoit Kieou-ma-seng-ka; le second ambassadeur, ayant le même rang avec le titre de la *pacifique conversion*, se nommoit Ma-kiun-ming-ki-sse. Il y avoit avec eux quatorze autres personnes qui vinrent apporter le tribut. On leur donna, pour récompense, des robes de cour. Suivant ce que Seng-ka dit à l'empereur, le royaume d'où venoient les ambassadeurs, quoique éloigné de 10,000 li, avoit les regards fixés sur les heureux changemens qui s'opéroient dans le sort des peuples, par les saintes institutions de l'empire. Les bienfaits que les ambassadeurs avoient reçus les attachoient plus étroitement encore par les liens de la reconnoissance; mais ils souhaitoient ardemment ob-

tenir la permission de venir à la cour, vêtus des robes dont l'empereur leur avoit fait présent. On leur accorda cette permission, et on leur donna par écrit toutes les instructions nécessaires. L'année suivante, à la troisième lune, on les renvoya.

La deuxième année siouan-ho (1120), à la douzième lune, on reçut un tribut de Tchin-la. C'est ce que rapporte l'histoire des Soung, dans la Vie de Hoeï-tsoung. On lit de plus, dans la notice sur Tchin-la, que l'ambassadeur de ce pays, général et ministre, nommé Ma-la-ma-thou-fang, vint à la cour, et qu'on donna des titres à son maître, ainsi qu'au roi de Cochin-chine et à plusieurs autres.

La deuxième année kian-yan (1128), on éleva en dignité le roi de Tchin-la : on lui donna le titre de chi-i avec le rang de gouverneur perpétuel. Ce fait n'est point dans la Vie de Kao-tsoung, mais dans la notice sur Tchin-la. Le titre qu'avoit auparavant le prince de ce pays étoit celui de kin-pheou-pin-tchin-kian-kiao-sse-thou.

La sixième année khing-youan (1201) du règne de Ning-tsoung, les habitans de Tchin-la, de Chou-i et de Tchin-li-fou (1) envoyèrent un tribut composé de raretés du pays, avec une lettre. Ce fait n'est pas raconté dans la Vie de Ning-tsoung; mais on lit dans la notice sur le

(2) Ou Tchin-li-fou, ville dépendante de Tchin-la.

Tchin-la que, parmi les territoires dépendans de ce pays, se trouve celui de Tchin-li-fou, situé dans la partie du sud-ouest. Au sud-est, ce pays touche à Po-sse-lan, et au sud-ouest à Teng-lieou-meï. On y trouve soixante tribus rassemblées en autant de bourgades. La sixième année khing-youan, le roi de ce pays monta sur le trône. Il régna vingt ans. Il envoya une lettre avec un tribut composé de raretés du pays et de deux éléphans apprivoisés. On récompensa largement ce zèle; cependant, en raison de la longueur du chemin qu'il falloit faire par mer, il ne renvoya pas de nouveau tribut.

Sous les Ming.

La quatrième année houng-wou (1371) du règne de Taï-tsou, le pays de Tchin-la envoya des ambassadeurs et un tribut. Selon l'histoire des peuples étrangers qui est jointe à celle de la dynastie Ming, le Tchin-la est situé au midi de la Cochinchine, et on peut y aller de ce dernier pays en trois jours et trois nuits, si on a un vent favorable. Ce pays a payé le tribut sous les Souï, sous les Thang et sous les Soung. Dans les années khing-youan des Soung, le roi de Tchin-la subjugua la Cochinchine et la réunit à ses états; et, en raison de cet événement, le nom du pays fut

changé en Tchan-la (1); sous les Youan, l'ancien nom de Tchin-la fut rétabli. La troisième année houng-wou, à la huitième lune, il vint un ambassadeur nommé Kouo-tching avec quelques autres. On combla ce pays de grâces et de récompenses. La quatrième année, à la onzième lune, le pa-chan ou souverain de ce royaume, nommé Hou-eul-na, envoya un ambassadeur muni d'une lettre et d'un tribut composé de choses précieuses du pays. L'année suivante, le premier jour de l'an, on fit présent au roi du calendrier impérial, et de pièces d'étoffes de différentes couleurs. Les ambassadeurs furent aussi récompensés, et on leur donna un envoyé pour les accompagner.

La géographie générale des Ming donne les détails suivans sur le Tchin-la : à l'est, ce pays est borné par la mer; à l'ouest, il touche à Phoukan; au midi, il tient à Kia-lo-hi; au nord, il est voisin de la Cochinchine. C'étoit jadis une dépendance du Fou-nan. On le nomme encore Tchanla. Le nom de famille du roi est Cha-li, et son nom propre Ti-to-sse-na. Il a commencé à réunir le Fou-nan à ses états. Ce pays a été connu au temps des Souï, dans les années taï-nieï. Sous les Thang, il a payé quatre fois le tribut, entre les années wou-te et ching-li. Après les années chin-

(1) Tchan-tching, Cochinchine.

loung, le pays a été partagé en deux états. La partie voisine de la mer, basse et remplie d'étangs, se nomma Tchin-la d'eau; la partie septentrionale, qui est très-montagneuse, fut appelée Tchin-la de terre. Ces deux états furent ensuite réunis en un seul. Dans les années tching-ho, il en vint une ambassade avec un tribut. Au commencement des années siouan-ho, on accorda le titre de roi au prince du Tchin-la ainsi qu'à celui de Cochinchine, etc. Dans les années khing-youan, les habitans de Tchin-la firent une grande guerre aux Cochinchinois qu'ils soumirent, et auxquels ils donnèrent pour roi un homme de Tchin-la. C'est pourquoi la Cochinchine dépendoit alors du Tchin-la. Parmi les autres états qui leur étoient soumis, on comptoit Thsan-pan, Tchin-li, Teng-lieou-meï, Phou-kan et quelques autres. Les tribus qui forment la population sont au nombre de soixante. La terre a 7000 li d'étendue. Sous la dynastie actuelle, au commencement des années houng-wou, le roi Hou-eul-na a envoyé un officier nommé Naï-ye-ki pour faire un hommage de raretés du pays. Depuis ce temps, les tributs n'ont pas cessé d'être envoyés.

Suivant l'*histoire du monde*, l'usage est, dans le Tchin-la, de tourner les portes des maisons du côté de l'orient : l'orient, chez eux, est le côté le plus respecté. Les habitans, hommes et femmes, nouent leurs cheveux, et portent des pendans

d'oreilles; ils sont actifs et vigoureux. La main droite est regardée comme pure, et la gauche comme impure.

Le *Traité sur les barbares* rapporte que la terre, dans le Tchin-la, est grasse et fertile. Les champs ne sont pas cultivés et n'ont pas de limites. On voit ce qu'ils peuvent porter, et chacun y sème ce qu'il veut.

Le *Traité sur les barbares des îles* dit que dans le Tchin-la il y a une ville de 70 li de tour. Le palais contient trente appartemens, la plupart pleins de magnificence. Le roi et les grands portent sur la tête des ornemens d'or enrichis de pierreries, et souvent des fleurs. Les champs sont excessivement fertiles. Les hommes et les femmes nouent leurs cheveux. Les filles se marient dès qu'elles ont accompli leur dixième année. Elles s'entourent le corps de tissus brodés, et se teignent en rouge le front et les sourcils. Il y a un proverbe qui dit : *riche comme le Tchin-la.*

L'histoire de la province de Kouang-toung dit que, vers le commencement des années houng-wou, Hou-eul-na, roi de Tchin-la, envoya un de ses officiers, nommé Naï-ye-ki, avec quelques autres, pour offrir une lettre et des présens. Ces présens consistoient en éléphans, ivoire, bois de Japan, poivre, cire jaune, cornes de rhinocéros, ébène, bois veiné de jaune, parfum nommé thou-kiang-hiang, pierres précieuses, queues de

paon, etc. A leur retour, le grand-juge de la province de Kouang-toung fut chargé de recevoir les ambassadeurs, et de prendre les soins relatifs à leur départ.

La sixième année houng-wou (1373), tribut du pays de Tchin-la, suivant l'histoire des étrangers. Suivant le code des institutions de la dynastie des Ming, on accorda au roi le calendrier impérial, des pièces d'étoffes et autres objets de cette espèce.

Tribut du pays de Tchin-la, la douzième année houng-wou (1379). Suivant l'histoire des étrangers, le roi Thsan-tha-kan-wou-tche-the-tha-tchi envoya un ambassadeur avec un tribut. On lui donna un repas et des présens comme par le passé.

Tribut du pays de Tchin-la, la treizième année houng-wou (1380), suivant la même histoire.

La seizième année houng-wou (1383), on envoya, dans le pays de Tchin-la, des inspecteurs munis de patentes, et autorisés à accorder des titres au roi de Tchin-la. Suivant l'histoire des peuples étrangers, les officiers chinois allèrent dans ce pays avec le pouvoir d'examiner les voyageurs chinois qui s'y trouvoient. Ceux dont les passe-ports n'étoient pas scellés du sceau des officiers, ou sembloient faux, furent, avec la permission du roi du pays, arrêtés et chargés de chaînes (1). On envoya ensuite de nouveaux

(1) Cet événement, sur lequel il n'y a aucun détail,

officiers qui portèrent au roi trente-deux pièces d'étoffes brochées d'or et dix-neuf mille vases de porcelaine. Le roi renvoya aussi un tribut.

La dix-neuvième année houng-wou (1386), on chargea de nouveau des officiers nommés Lieou-min, Thang-king avec quelques autres, de porter au roi de Tchin-la des vases de porcelaine pour le récompenser.

La vingtième année (1387), le tribut fut payé, par ceux de Tchin-la, en éléphans et en parfums. L'occasion de ce tribut fut le retour de Thang-king et des autres. Les ambassadeurs amenèrent cinquante-neuf éléphans, et apportèrent 60 mille livres pesant de parfums. On donna à ces envoyés, pour leur prince, un sceau d'argent doré. Le roi et la reine eurent encore d'autres présens. Le roi, qui se nommoit Thsan-lieï-phao-pi-sie-kan-phou-tche, envoya encore un tribut d'éléphans et d'autres raretés de son pays.

L'histoire de la province de Kouang-toung dit qu'un marchand nommé Thang-king étant venu de Tchin-la, le roi de ce pays envoya cinquante éléphans et 60 mille livres de parfums. Depuis ce temps, le tribut fut payé régulièrement.

La vingt-unième année houan-wou (1388),

tient sans doute aux précautions que l'empereur des Ming, récemment monté sur le trône, prit contre les partisans de la dynastie mongole.

nouveau tribut de Tchin-la, en éléphans et en parfums. Ce tribut consistoit, suivant l'histoire des étrangers, en vingt-huit éléphans, trente-quatre valets pour les servir, et quarante-cinq autres esclaves des pays étrangers. En récompense, on leur donna un sceau.

Trois tributs dans le courant de la vingt-deuxième année houng-wou (1389).

Nouveau tribut la vingt-troisième année (1390).

La première année young-lo (1403) du règne de Tching-tsoung, on envoya dans le pays de Tchin-la des officiers nommés Tsiang-pin-hing et Wang-tchhou, pour y publier la patente d'investiture accordée au prince de ce pays. Suivant l'histoire de la province de Kouang-toung, où ce fait se trouve aussi raconté, les envoyés chinois rapportèrent que le climat du Tchin-la étoit toujours chaud. Les productions de la terre y mûrissent toute l'année. On fait bouillir l'eau de la mer pour faire du sel. Les hommes et les femmes nouent leurs cheveux, et portent des habits courts, et se ceignent d'une toile; ils ne vont pas nus; mais, dans les pays dépendans de celui-là, il y a des peuples qui vont entièrement nus, et qui même se moquent des hommes habillés qu'ils voient. D'après leurs lois, on coupe le nez, on mutile, ou l'on fait mourir les criminels, suivant la gravité du crime. On coupe la main ou les pieds aux voleurs. Si un homme du pays tue

un Chinois, celui-ci a la permission de tuer l'homme du pays, lequel peut se racheter avec de l'or; s'il n'en a point, on vend sa personne pour racheter son crime.

La deuxième année young-lo (1404), il vint un tribut du Tchin-la. Le roi, nommé, selon l'histoire des peuples étrangers, Thsan-lieï-pho-pi-ya, envoya un ambassadeur avec un tribut. On avoit averti le roi de Tchin-la que trois soldats chinois avoient déserté sur ses terres, et on avoit demandé qu'il les fît chercher. Le roi n'ayant pu les trouver envoya en échange trois de ses sujets. Quand l'envoyé qui les amenoit fut parvenu devant l'empereur, celui-ci lui dit: « Des Chinois se sont sauvés chez vous : vous ne sauriez être responsables de leur faute; les langues des deux pays sont différentes; les mœurs et les coutumes ne sont point semblables; quelle utilité pourrions-nous retirer de ces hommes? » Et il ordonna que l'envoyé reçût en présent des habits de cérémonie, et qu'il pût s'en retourner dans son pays.

L'histoire de Kouang-toung ajoute à ces détails que les envoyés du roi de Tchin-la, Naï-chi et neuf autres apportèrent un tribut, et reçurent en récompense des billets ou assignats, et des étoffes. La requête qu'ils présentèrent portoit que, les recherches ayant été vaines pour arrêter les trois militaires chinois qui avoient déserté, on livroit en échange trois hommes du pays. L'empereur

refusa cette offre, fit donner, par le li-pou, à ces hommes, des habits et des vivres, et les renvoya dans le Tchin-la. Le président Li-tchi-kang et autres représentèrent que les Chinois fugitifs avoient peut-être été cachés, et qu'il ne faudroit pas renvoyer les ôtages proposés, à moins que les déserteurs ne fussent rendus; mais l'empereur répondit qu'on n'avoit voulu ni lui désobéir ni le tromper, et qu'un prince devoit imiter le ciel et la terre autant qu'il étoit en lui.

La troisième année young-lo (1405), on envoya un officier pour rendre les derniers devoirs au roi de Tchin-la et pour installer son successeur. Il s'ensuivit une ambassade par laquelle ce dernier fit ses remercîmens à l'empereur. L'histoire des étrangers ajoute que, des ambassadeurs étant venus annoncer la mort du feu roi, on désigna un grand, ayant le rang de houng-lou, nommé Wang-tseu, pour aller assister à ses obsèques, et des officiers nommés Wang-tsoung et Pi-tsin pour établir sur le trône le fils du défunt, Thsan-lieï-tchao-phing-ya. Quand Pi-tsin et les autres s'en revinrent, le nouveau roi chargea des envoyés de les accompagner, et d'aller remercier l'empereur. L'histoire de la province de Kouang-toung nomme le feu roi Thsan-lieï-pho-pi-ya, et dit que son successeur étoit son fils aîné. On fit présent à ce dernier de pièces d'étoffes et d'autres choses.

La sixième année young-lo (1408), tribut du pays de Tchin-la, selon l'histoire des étrangers. Nouveau tribut la douzième année. Cette fois, les envoyés se plaignirent que les invasions des Cochinchinois les avoient plusieurs fois empêchés d'arriver à la Chine. L'empereur envoya un officier pour les reconduire, et pour porter au roi de la Cochinchine l'ordre de cesser les hostilités et de revenir à de meilleurs sentimens.

La quinzième année young-lo (1417), nouveau tribut du Tchin-la, indiqué par l'histoire des étrangers. Autre ambassade la dix-septième année (1419), à la troisième lune. Celle-ci apporta une lettre écrite en lettres d'or par Thsan-lieï-tchao-phing-ya. Le tribut consistoit en éléphans apprivoisés et en productions du pays.

Nouveau tribut la troisième année king-thaï (1452) du règne de Taï-tsoung.

Suivant l'histoire des étrangers, il vint encore des ambassades du Tchin-la dans les années siouan-te (1426 à 1435) et king-thaï. Par la suite, il n'en est pas venu régulièrement.

La ville capitale du Tchin-la a 70 li de tour. L'étendue du pays est de plusieurs milliers de li. Il y a dans le royaume une tour et un pont d'or. On compte jusqu'à trente palais ou résidences. Chaque année, à une certaine époque, le roi tient une assemblée générale. On réunit des singes, des paons, des éléphans blancs, des rhi-

nocéros, dans une maison de plaisance nommée l'Ile des Cent Tours. On leur sert à manger dans des auges et des vases d'or. De là vient le proverbe du riche Tchin-la. Le peuple y est en effet riche ; le temps est toujours chaud; on n'y connoît ni la gelée ni la neige. Il y a plusieurs récoltes par an. Les hommes et les femmes nouent leurs cheveux; ils portent des habits courts et des ceintures de toile. Les supplices les plus ordinaires sont de couper le nez, de mutiler, de faire mourir, selon la gravité du crime. On coupe aux voleurs les pieds ou les mains. Si un barbare tue un Chinois, le coupable est puni de mort. Si un Chinois tue un barbare, il est mis à l'amende : s'il ne peut la payer, il est vendu pour racheter son crime. Les Chinois reçoivent des barbares le nom de gens de Hoa ou d'hommes de la fleur; il en est de même chez tous ces peuples d'au-delà de la mer. Quand deux personnes se marient, les deux époux restent huit jours sans sortir de leur maison avec les lampes allumées jour et nuit.

Quand un homme meurt, on le place dans un lieu désert, laissant aux oiseaux de proie le soin de le dévorer. Quand le cadavre est entièrement dévoré, on regarde cela comme un bonheur. Lorsqu'on est en deuil, on rase ses cheveux. Les femmes se coupent les cheveux au-dessus du front, de la grandeur d'un denier, pour marquer, disent-elles, la reconnoissance qu'elles portent à

leurs proches. Les lettres s'écrivent sur de la peau de cerf ou d'autres animaux, teinte en noir, et vernie, et sur laquelle on fait de petits traits.

Les arbres ne se dépouillent jamais de leurs feuilles. La dixième lune est chez eux le commencement de l'année. Ils intercalent la neuvième lune. La nuit se partage en quatre veilles. Il y a des hommes habiles dans l'astronomie, lesquels savent supputer les jours et les mois, et calculer les éclipses. Dans ce pays, on nomme un homme lettré pan-ki; un prêtre de Fo, tchou-kou; un tao-sse, pa-sse. Les pan-ki n'étudient point les livres. Ceux d'entre eux qui occupent des places ont le titre de hoa-kouan. Auparavant, ils portent suspendue au col une pièce de soie blanche pour se distinguer. Ils honorent la couleur blanche à cause de cet ancien usage.

Les bonzes de la religion de Bouddhah mangent du poisson et de la chair; pour honorer Fo, ils se bornent à ne pas boire de vin.

Les habitans de ce pays le nomment Kan-phou-tchi (1). Ce nom a été ensuite altéré et changé en

(1) On voit là l'origine du nom de Camboge ou Cambodia que les Européens ont adopté. Suivant le père Alexandre de Rhodes, les Annamites nomment Kao-mien le Camboge proprement dit, et donnent à la partie de ce pays que nous nommons Ciampa, les noms de Mloï, Tri-tri et Tchiem-thanh.

celui de Kan-pho-tche. Depuis les années wan-li (1573 à 1619), on l'a encore nommé Pou-se oriental.

Selon le code des institutions de la dynastie des Ming, la troisième année king-thaï (1452), on donna au roi de Tchin-la deux pièces de soie brodée, six pièces de damas, quatre pièces de gaze de soie. La reine eut quatre pièces de damas et trois pièces de gaze. Le chef de l'ambassade, les interprètes et les autres agens reçurent une grande robe, du damas et du taffetas. On leur donna un repas de cérémonie. A leur retour, l'intendant de la province de Kouang-toung eut ordre de les traiter une fois. Pendant les dix jours qu'ils séjournèrent, on leur délivra, par dix personnes, deux moutons, deux oies, deux poules, vingt bouteilles de vin, un boisseau de riz, cinq boisseaux de farine et des légumes pour la cuisine.

TCHIN-LA FOUNG THOU KI

OU

DESCRIPTION DU PAYS DE TCHIN-LA.

PRÉFACE.

Le pays de Tchin-la est aussi nommé Tchen-la. Les gens du pays le nomment eux-mêmes

Kan-phou-tchi. Sous la dynastie actuelle, les livres sacrés des Tibétains nomment ce pays Kan-phoù-tchi, ce qui est très-voisin de Kan-phou-tchi.

En partant de Wen-tcheou (1) on traverse l'Océan dans la direction du Ting-weï (2). Au-delà du bras de mer qui s'étend entre le Fou-kian, le Kouang-toung et les îles, on passe la mer des Sept Iles, on traverse celle de Kiao-tchi, et l'on arrive à Tchen-tching (3). De là, par un bon vent, on peut en quinze jours arriver à Tchin-phou qui est la limite de ce pays. De Tchin-phou on va dans la direction de Kouen-chin (4), on traverse la mer de Kouen-lun, et on trouve une suite de goulets, au nombre de plusieurs dizaines. Il n'y a que le quatrième dans lequel on puisse entrer. Tous les autres sont obstrués par les sables et peu profonds, ce qui fait qu'on ne peut y pénétrer avec de grands vaisseaux. Comme tout le rivage est bordé de vieux arbres et couvert de plantes parasites, de sable jaune, de roseaux blanchâtres, il est extrêmement difficile de reconnoître l'entrée. Aussi les marins regardent-ils cette découverte comme une chose très-

(1) Sur la côte de Tche-kiang.

(2) S. $\frac{1}{4}$ S. O.

(3) Cochinchine.

(4) S. O.

pénible. Depuis l'embouchure du goulet on va vers le nord ; et, aidé par le courant (1), on atteint en quinze jours le pays de Tchha-nan, qui est dans la dépendance de ce royaume. A Tchha-nan, on change de barques, et on prend des bateaux avec lesquels on est porté par le courant (2), en dix jours. On passe devant le bourg de Pan-lou (moitié du chemin), devant celui de Bouddhah; on traverse des endroits où l'eau est basse, et l'on atteint le pays où est la ville de Kan-pang-thsiu (3), à 50 li.

Je remarque que, dans les livres où l'on décrit les pays étrangers, on donne à ce royaume une largeur de 7000 li. Au nord, il touche à la Cochinchine qui en est éloignée de quinze jours de chemin; au sud-ouest, il confine à Siam, à peu près à la même distance; au midi, il est à dix jours de Fan-iu; à l'est, est la grande mer (4).

(1) Apparemment par le flux; il y a en chinois *chun-chouï*, *obsecundante aquâ*.

(2) Même expression dans le texte chinois.

(3) Ce nom ressemble beaucoup à celui de *Cupangsoap*, dans la relation d'Hamilton (Collection de Pinkerton, Tom. VIII, p. 477). Mais comment concilier la relation chinoise qui place Kan-pang-thsiu dans les terres, avec le récit du voyageur anglois qui fait de *Cupangsoap* un port de mer comme Pontiamas ?

(4) J'ajouterai à ces positions celles que d'autres articles tirés du Pian-i-tian indiquent par rapport au Tchin-la.

Ce royaume étoit autrefois fréquenté par les marchands qui alloient et venoient. Les princes de l'auguste dynastie régnante voulant, conformément aux vues du ciel, affermir l'autorité que le prince des Youan avoit fondée dans les quatre mers, établirent des inspecteurs pour la Cochinchine, et envoyèrent dans ce pays cent hommes de la garde, pris parmi ceux qui portent une peau de tigre, et mille de ceux qui ont un bouclier doré, pour contenir ces contrées et les empêcher de se révolter. L'année i-weï, parmi celles qui portèrent le titre de youan-tching (1295), à la sixième lune, l'empereur m'ordonna d'aller publier ses ordres. Je me préparai à partir; et, l'année suivante, à la deuxième lune, je partis de Ming-tcheou. Le vingtième jour, je sortis du port de Wen-tchou, et j'entrai en pleine mer. Le quinzième jour de la troisième

Seng-kao est au nord ouest du Tchin-la-d'eau. Il fut soumis par ceux de Tchin-la, ainsi que les pays de Wou-ling, de Kia-tsa, de Kieou-mi, de Hoan-wang, de Fou-na, vers 655. Tou-ho-lo est à l'ouest de Tchin-la.—Theou-ho au midi.—Ko-lo-che-fen et Ho-lo-sieou-lo-fen, au sud-ouest —Piao, Tchu-po, ou, dans la langue même du pays, Tho-lo-tchu-tche-po, à l'ouest de Tchin-la, et à l'orient de l'Indoustan. San-fo-thsi (la côte orientale de la presqu'île Malaise), entre Tchin-la et Java. Il y a, dans les livres 89 à 108 du Pian-i-tian, des notices très-curieuses et quelquefois très-étendues sur tous ces pays et sur un très-grand nombre d'autres.

lune, j'abordai à la côte de la Cochinchine. Je fus arrêté par les vents contraires, de sorte que je n'arrivai que la septième lune au terme de mon voyage. Dans les années taï-te, ting-yeou du cycle (1297), je me rembarquai; et, le 12 de la huitième lune, j'atteignis le rivage de Sse-ming, et je débarquai. Quoique je n'aie pu acquérir une connoissance complète des mœurs, des productions et des affaires du pays que j'ai visités, le sommaire de mes observations sur tous ces points paroîtra peut-être mériter quelque attention.

De la ville capitale.

La ville capitale peut avoir 20 li de tour : elle a cinq portes, chacune double. Celle qui est tournée vers l'orient a deux ouvertures; les autres n'en ont qu'une. Au-delà des portes est un grand fossé, et, au-delà du fossé, des boulevarts de communication avec de grands ponts. De chaque côté du pont, il y a cinquante quatre statues de pierre représentant des divinités : elles sont très-grandes, et ressemblent à des statues de généraux, et ont la physionomie menaçante. Les cinq portes sont pareilles. Les piles des ponts sont toutes en pierre, et les arches sont figurées en forme de serpent. Chaque serpent a neuf têtes. Les cinquante-quatre statues tiennent toutes un serpent à la main, et l'on défend aux passans d'en approcher.

Au-dessus des portes de la ville, il y a de grandes têtes de Bouddha en pierre, à cinq faces tournées vers l'occident; celle du milieu a une coiffure ornée d'or. Des deux côtés de la porte sont des figures d'éléphant, sculptées sur la pierre. Toutes les villes sont entourées de murs en pierre, et ont environ deux tchang; les pierres sont très-grandes, bien liées et très-solides; il n'y croît pas de mauvaises herbes; il n'y a point de parapets. Au-dessus des murs, on a planté en certains endroits de grands arbres nommés kouang-lang, disposés régulièrement. D'espace en espace, il y a des constructions creuses ou bastions qui font saillie en dedans, comme une digue, et qui ont plus de dix tchang d'épaisseur. A chaque bastion, il y a une grande porte qui s'ouvre le jour et se ferme la nuit; l'inspecteur de ces portes a soin de ne pas laisser entrer les chiens (1). Les villes sont exactement carrées, et à chaque angle est une tour en pierre; on ne laisse point non plus entrer les hommes qui, en punition de quelque crime, ont eu les doigts des pieds coupés.

Dans un endroit du royaume, il y a une tour en or, entourée de vingt autres tours de pierre, et de plus de cent maisons également en pierre,

(1) *Kheou*, littéralement, *chiens*. Voyez plus bas le chapitre qui traite des esclaves.

toutes tournées vers l'orient. Il y a aussi un pont en or (1). et deux figures de lion, faites de même métal, à droite et à gauche du pont ; on y voit aussi une statue de Bouddha en or, à huit corps,

(1) Sur tous ces monumens d'or, c'est-à-dire dorés ou recouverts de plaques d'or, et quelquefois d'argent et de cuivre, que les Bouddhistes ont élevés dans différentes parties de l'Inde orientale, on peut voir la relation du Tonquin de P. Marini, celle du voyage du major Symes à Ava, etc. La prodigieuse consommation d'or et d'argent qui a lieu dans ces contrées a attiré l'attention de quelques écrivains économistes, qui ont pensé qu'elle pouvoit compter pour quelque chose dans les questions relatives à la balance et à l'écoulement des métaux précieux, dans les différentes parties de l'ancien continent. La dorure de tant de monumens, de statues et d'ornemens doit en effet coûter des sommes énormes, et exiger, chez des peuples où les procédés des arts sont encore peu avancés, une quantité d'or très-considérable ; c'est de quoi l'on peut juger par comparaison : la dorure du dôme de l'hôtel des invalides, à Paris, a coûté 94,059 fr ; la lanterne seule avec la flèche a été dorée à plein, comme les monumens de l'Inde ; elle a coûté 18,540. Le pied superficiel est évalué à 3 f. 56 c., et le dôme sans la flèche en contient 21,210. La main-d'œuvre est moins chère aux Indes ; mais aussi l'art de battre l'or en feuille d'une extrême ténuité n'y est pas très-perfectionné, et on doit en perdre beaucoup dans la dorure. Qu'on juge donc de ce qu'il en peut coûter pour recouvrir d'or des statues colossales, des ponts, et des tours d'une grande élévation, comme on en voit dans diverses parties de l'Inde orientale.

placée au bas des maisons du côté droit. Au nord de la tour d'or, à environ un li, est une tour de cuivre beaucoup plus haute que la première, et qu'on ne peut regarder sans étonnement; au pied sont aussi une dizaine de maisons de pierre; à un li plus loin vers le nord, est la résidence du roi du pays. Dans l'intérieur du palais, il y a encore une tour d'or. Je pense que les éloges donnés par les marchands qui viennent de ce pays, à la richesse du Tchin-la, proviennent de l'admiration que leur ont inspirée ces monumens.

En sortant par la porte du midi, on trouve, à la distance d'un demi-li, une tour de pierre qui a été bâtie, suivant la tradition par Lou-pan, dans l'espace d'une nuit. Le tombeau de Lou-pan est hors de la porte du midi, à un li, dans une enceinte d'environ dix li; on y voit plusieurs centaines de maisons de pierre.

Le lac oriental est à l'est de la ville, à dix li, et il peut avoir cent li de tour; au milieu est une tour de pierre et un autre édifice de pierre. On voit dans la cour une statue en cuivre de Bouddha couché; une fontaine dont l'eau ne s'arrête jamais, jaillit de son nombril.

Le lac septentrionnal est au nord de la ville, à cinq li; dans ce lac est une tour d'or carrée, avec plusieurs édifices en pierre, un lion d'or, une statue de Bouddha du même métal, un élé-

phant, un bœuf et un cheval, tous trois en cuivre, et quelques objets du même genre.

Du palais.

Le palais du roi, les maisons des officiers, et autres édifices principaux, sont tous tournés vers l'orient. Le palais du roi est au nord de la tour et du pont d'or; près de la porte est une enceinte ou un parc de cinq ou six li de tour; les tuiles qui recouvrent la façade du palais sont en plomb; celles des autres parties de l'édifice sont en terre cuite de couleur jaune; les colonnes et les poutres de traverse sont très-grandes, et toutes couvertes de peintures qui représentent Bouddha; le sommet se termine par un magnifique donjon; sur les ailes, on a ménagé de doubles galeries avec une esplanade qui se termine par une rotonde en talus. Dans le lieu où se tient le conseil, il y a une fenêtre à treillis d'or; à gauche et à droite sont deux piliers carrés, au haut desquels on a placé quarante ou cinquante miroirs, qui font que les objets sont représentés aux côtés de la fenêtre, de manière à être aperçus par ceux qui sont en bas.

J'ai ouï dire que, dans l'intérieur du palais, il y avoit beaucoup d'autres choses merveilleuses; mais il y avoit une défense extrêmement sévère de les laisser voir. C'est dans la tour d'or du palais

que le roi passe la nuit. Plusieurs personnes du pays, d'un rang distingué, m'ont raconté qu'anciennement il y avoit dans la tour une fée sous la forme d'un serpent à neuf têtes, laquelle étoit la protectrice du royaume; que, sous le règne d'un des rois du pays, cette fée prenoit chaque nuit la figure d'une femme, et venoit trouver le prince (1); et, quoiqu'il fût marié, la reine sa femme n'osoit entrer chez lui avant une certaine heure; mais, au signal de deux coups, la fée se retiroit, et le prince pouvoit recevoir la reine ou ses autres femmes; si la fée étoit une nuit sans paroître, c'étoit un signe de la mort prochaine du roi; si le roi, de son côté, manquoit au rendez-vous, on pouvoit être sûr qu'il y auroit un incendie, ou quelque autre calamité.

Après le palais, les maisons des princes de la famille royale et des grands officiers ont les dimensions et une hauteur plus considérables que celles des particuliers; du reste, toutes sont couvertes en chaume; il n'y a que les temples dont la façade et les constructions de derrière peuvent êtres recouvertes en tuiles. Les maisons des magistrats ont aussi des dimensions particulières, réglées d'après le rang des possesseurs; celles des moins considérables sont, comme celles des simples particuliers, recouvertes en chaume; car

(1) *Ut ipsi misceretur.*

ceux-ci n'oseroient faire usage de tuiles. Les maisons des bourgeois varient de grandeur suivant la richesse ou la pauvreté des propriétaires; mais les plus riches ne se hasarderoient pas à construire une maison semblable à celle des officiers de l'état.

Des habillemens.

Depuis le roi jusqu'au dernier des habitans, les hommes comme les femmes nouent leurs cheveux au haut de leur tête; ils vont les bras nus, et les reins ceints seulement d'une ceinture de toile; quand ils sortent, ils ajoutent un grand morceau de toile par-dessus le petit; ces morceaux de toile varient suivant les conditions; celui que porte le roi a des ornemens d'or fin, pesant trois ou quatre onces, et qui sont d'une beauté admirable.

Les gens du pays fabriquent eux-mêmes leur toile; mais les marchands qui vont et viennent de Siam et de Cochinchine en apportent aussi, et la plus estimée est celle qui vient des mers de l'occident, à cause de la beauté du travail et de la finesse du tissu; aussi, parmi les hommes, n'y a-t-il que le roi qui ait le droit d'envelopper sa tête de toile à fleurs de cette espèce; il porte encore une couronne d'or enrichie de diamans; quelquefois, quand il ne porte pas cette cou-

ronne, il roule un morceau de toile de coton avec des fleurs odoriférantes, comme le jasmin des Indes, autour du nœud que forment ses cheveux, et, au-dessus du front, il place une grosse perle qui pèse plus de trois livres (1); il a, aux mains, aux pieds et à chaque doigt, des anneaux et des bracelets d'or, avec des opales; il a les pieds nus, et la plante de ses pieds, ainsi que la paume de ses mains, est teinte en rouge avec le suc de feuilles de cette couleur; quand il sort, il tient à la main une épée d'or. Parmi les gens du peuple il n'y a que les femmes qui puissent teindre leurs pieds et leurs mains; les hommes n'oseroient le faire. Les grands et les parens du roi ont le droit de se vêtir d'étoffes fines et brodées; mais il n'y a que les femmes du palais qui puissent porter des étoffes de cette espèce à deux chefs; les femmes du peuple en portent aussi. Tout nouvellement un Chinois s'est mis aussi à en porter, et on n'a pas osé lui en faire un crime, les an-ting (2) et les pa-cha l'ayant justifié sur l'ignorance où il étoit des usages du pays.

(1) Dans cette phrase, le mot *kin, livre,* semble corrompu. Comme il s'agit de pays etrangers, on n'a pas de moyen de rectifier cette faute, et l'on suit textuellement l'original. *Note de l'éditeur chinois.*

(2) *Voyez* le chapitre suivant.

Des officiers.

Il y a dans ce pays des ministres, des généraux, des présidens chargés d'observer le ciel, et d'autres grands officiers qui ont sous eux des adjoints, des juges et d'autres employés; seulement leurs titres ne sont pas les mêmes qu'en Chine : la plupart sont pris parmi les membres de la famille royale; et, quand on n'en trouve pas, on choisit jusqu'à des femmes qui exercent des emplois ; leurs revenus et leurs honneurs sont réglés d'après leur rang; au premier rang sont ceux qui ont le droit de se servir de chaises-à-porteurs ou de palanquins d'or, et de quatre parasols à manche d'or; puis ceux qui ont la chaise d'or et deux parasols; les troisièmes ont la chaise d'or avec un seul parasol ; ceux du quatrième ordre n'ont que le parasol à manche d'or; ceux du cinquième ordre ont un parasol à manche d'argent; il y a encore des officiers qui ont la chaise d'argent et le parasol d'or. Tous les officiers d'un rang élevé se nomment pa-ting ou an-ting; ceux qui ont le parasol à manche d'argent se nomment sse-la-ti.

Pour faire ces parasols on se sert de taffetas rouge de la Chine, et les pendans tombent jusqu'à terre; les parapluies sont de taffetas vert, huilé ou verni, et les pendans sont très-courts.

Des trois religions.

Ceux qui sont de la secte des lettrés s'appellent Pan-ki; les prêtres de Bouddha se nomment Tchou-kou, les Tao-sse, Pa-sse. Il n'y a que les Pan-ki dont le fondateur n'est pas connu; ils n'ont rien de ce qu'on appelle collége ou salle d'études, et il seroit fort dificile de dire quels sont les livres qu'ils étudient. Ils sont vêtus de toile comme les gens du commun, excepté qu'ils portent sur le front (1) un ruban blanc, qui est la seule marque distinctive à laquelle on reconnoisse qu'ils sont lettrés. Ceux des Pan-ki, qui entrent dans les charges, deviennent de grands personnages, et le ruban blanc qu'ils portent au cou (2) ne les quitte jamais pendant toute leur vie.

Les Tchou-kou se rasent les cheveux; ils portent des habits jaunes et ont le bras droit nu. Ceux

(1) Ting, front, dans le texte, est peut-être une faute pour *hiang*, le cou qu'on lit plus bas; les deux caractères se ressemblent beaucoup, et il est difficile de savoir précisément où est la faute.

(2) *Voyez* la note précédente. — Amiot a fait sur ce passage un contre-sens palpable : il dit (*Mém. Chin.*, tom. XIV, p. 119) que le cordon blanc des Pan-ki sert à rappeler sans cesse dans l'esprit des magistrats supérieurs que celui qui le porte n'est pas encore placé. On a vanté la sagesse de cet usage, qui rendoit les titres et les besoins d'un homme de mérite toujours présens aux yeux des dépositaires du

qui sont les moins élevés en dignité, se ceignent d'un morceau de toile jaune, et marchent pieds nus. La plupart de leurs temples sont couverts en tuiles, et il n'y a dans l'intérieur qu'une seule statue, qui représente Chakia Bouddha; ils la nomment Phou-laï; elle est vêtue de rouge et faite d'argile peinte avec du vermillon et de la couleur bleue. Excepté cette statue, on n'en voit pas d'autres dans leurs temples. Les représentations de Bouddha qui sont dans les tours, sont faites de cuivre coulé. Ils n'ont ni cloches, ni tambours, ni cymbales, ni drapeaux, ni dais précieux. Tous les prêtres mangent du poisson et de la viande; seulement ils s'abstiennent de boire du vin, mais ils se servent de viande et de poisson dans leurs cérémonies à l'honneur de Bouddha. Ils font chaque jour un sacrifice, et recueillent ce qui est mis à part pour cela, dans la maison de celui qui le fait faire; car ils n'ont dans leurs temples ni cuisine ni foyers. Les livres sacrés qu'ils récitent sont en grand nombre, et tous écrits sur des feuilles de palmier qu'on place l'une sur l'autre bien régulièrement; on écrit dessus avec des lettres noires, sans se servir ni de pinceau ni d'encre, mais avec je ne sais quelle matière qui m'est inconnue. Les prêtres font aussi usage de chaises-à-porteurs d'or ou d'argent, et de parasols;

pouvoir. Cette idée ingénieuse ne repose, comme on voit, que sur un malentendu.

quand le roi a quelque affaire importante, il les mande pour les consulter. Il n'y a point de ni-kou ou de prêtresses.

Les Pa-sse sont vêtus comme les gens du peuple, excepté qu'ils portent sur leur tête une toile rouge ou blanche, comme la coiffure des femmes tartares, mais plus basse. Ils ont aussi des édifices et des tours, ainsi que des couvens et des temples, mais qui ne peuvent se comparer, pour la magnificence, aux monastères des Bouddhistes dont la religion est aussi bien plus florissante. Dans leurs temples il n'y a point de représentations particulières, mais seulement un amas de pierres, comme celui qui sert à la Chine pour les sacrifices au ciel et à la terre. Ils ne savent pas non plus d'où ils tirent leur origine; il y a aussi des religieuses de leur secte; ils ont la permission de couvrir leurs tours et leurs édifices avec des tuiles. Les Pa-sse ne partagent pas le repas d'un homme étranger à leur secte, et ne souffrent pas qu'on les voie manger; ils ne boivent pas de vin. Je ne les ai jamais vus lire leurs livres sacrés, ni faire de bonnes œuvres. On a coutume d'envoyer leurs enfans aux écoles des prêtres de Bouddha pour y être instruits; ils en sortent quand ils sont grands; je n'ai pu savoir ce qu'ils y apprennent.

Des mœurs des habitans.

Les habitans ne connoissent d'autres mœurs que

celles des barbares du midi; ils sont grossiers, fort laids, et ont le teint très-noir. Je ne sais si cela ne vient pas de ce qu'ils habitent la plupart dans des îles au milieu de la mer, ou dans des lieux exposés dans l'intérieur des terres; car pour les dames du palais, et même parmi les femmes de Nan-pheng (1), il y en a qui ont le teint d'un blanc éclatant comme de la pierre de iu, et cela vient de ce qu'elles ne voient ni le ciel ni la lumière du soleil. Ils mettent pour la plupart un morceau de toile autour de leurs reins; du reste, hommes et femmes vont nus, la poitrine découverte, les cheveux noués sur la tête, les pieds nus; la reine elle-même ne va pas autrement. Le roi a cinq épouses; l'une qui est la principale, et les quatre autres d'un rang inférieur. Quant aux concubines, j'ai entendu dire qu'il y en avoit de trois à cinq mille, qui sont encore distribuées en plusieurs classes; elles ne sortent ja-

(1) Nan-pheng peut être un des noms de la ville capitale, qui est située au midi par rapport au palais du roi. *Nan-pheng* signifieroit *campement méridional*, mais on verra plus bas que la partie occidentale de Camboge, du côté de Siam, est nommée *Si-pheng, le campement occidental.* Ainsi *Nan-pheng* pourroit être un des noms du *Tchin-la d'eau*, ou de la partie australe de Camboge, c'est-à-dire des provinces de *Pa-sse-li* et de *Mou-tsin-po*; il seroit alors remarquable qu'on trouvât des femmes blanches dans le nombre des habitans d'une région comprise entre les 9e. et 10e. parallèles.

mais. Une fois, j'ai été admis dans l'intérieur du palais, en présence du roi du pays. Il sortit de son appartement avec la reine; et, quand il s'assit, sa première femme se plaça au milieu de la fenêtre d'or; les autres femmes se rangèrent, des deux côtés, au bas des fenêtres des galeries, pour me regarder. Quand un particulier a de belles filles, on les fait entrer dans le palais; celles d'entre elles qui vont et viennent sont employées au service; elles sont appelées Tchin-kia-lan, et leur nombre n'est pas moindre d'un à deux mille; il y en a parmi elles qui ont leurs maris, et qui habitent confondues avec les autres personnes de la ville; elles ne se distinguent que parce qu'elles se rasent les cheveux aux deux côtés des joues, et se peignent avec du cinabre les joues ainsi que les tempes; c'est là le signe distinctif des Tchin-kia-lan. Il n'y a que ces femmes qui aient le droit d'entrer dans le palais; les autres n'y sont pas admises. Devant et derrière le palais, il y a sans cesse des femmes qui se tiennent sur les avenues, les cheveux noués simplement, sans aiguille de tête et sans peigne, ni aucun autre ornement; elles ont seulement au bras un bracelet d'or, des anneaux d'or aux doigts, comme en ont les Tchin-kia-lan et toutes les femmes du palais en général.

Les hommes et les femmes s'oignent le corps avec différens parfums, composés avec du santal, du musc, etc. On honore Bouddha dans toutes les

maisons. Il y a dans le pays un grand nombre d'hermaphrodites qui, chaque jour, vont en troupes de plusieurs dizaines dans les marchés et sur les places. Il y a aussi des gens (de mauvaise vie) qui s'empressent d'inviter les Chinois à venir loger chez eux ; mais la chère qu'on y fait est bien mauvaise et bien désagréable.

Des femmes en couche.

Après qu'une femme de ce pays est accouchée, on prépare du riz chaud, on y ajoute du sel, et ou le lui met sur le ventre (1) pendant un jour et une nuit, après quoi on l'ôte, et par ce moyen elle évite toutes les incommodités qui suivent les couches, et conserve toujours l'avantage d'être comme une fille Dans le commencement, quand j'entendis parler de cet usage, je le traitai de mensonge, ou du moins j'avois de grands doutes sur l'exactitude du fait ; mais, dans la maison où j'étois logé, il y eut une femme qui accoucha d'un fils, et cela me fournit l'occasion de prendre des informations plus précises. Dès le lendemain, elle s'en alla à la rivière avec son enfant, et se baigna, ce qui m'étonna beaucoup, et je vis la vérité de ce qu'on m'avoit dit.

Les femmes de ce pays sont très-lascives. Quand un mari ne trouve pas les qualités qu'il

(1) *Eamque vulvæ applicant.*

recherche, il achète des concubines, et abandonne son épouse légitime (1). Si un mari s'éloigne pour quelque affaire pendant quelques nuits, et qu'il soit absent plus de dix nuits, alors sa femme dit : Je ne suis point un démon, comment pourrois-je dormir seule? et cela suffit pour l'engager dans la conduite la plus licencieuse. J'ai cependant ouï dire qu'il y avoit aussi des femmes fidèles. Les femmes vieillissent très-promptement ; car, comme elles se marient et ont des enfans de très-bonne heure, une femme de vingt ou de trente ans est comme à la Chine une femme de quarante ou de cinquante.

Des filles.

Quand un père élève une fille, ses parens lui adressent ce vœu : Puisses-tu être demandée en mariage par cent mille époux! Une fille riche se marie ordinairement entre sept et neuf ans. Celles qui sont très-pauvres attendent quelquefois jusqu'à onze ans. On ne manque pas de charger un prêtre de Bouddha ou un tao-sse de leur enlever leur virginité. Cette fonction se nomme *tchin-than* (1).

(1) Il y auroit une autre manière d'entendre cette phrase, par laquelle on justifieroit mieux la proposition qui la précède. Le sens que nous avons préféré est le moins immoral, mais ce n'est pas une raison pour que ce soit le véritable.

(2) *Strati dispositio.*

Chaque année, à l'époque qui répond à la quatrième lune de la Chine, l'officier du lieu fait publier le jour qui a été choisi pour le tchin-than, et avertit ceux qui ont des filles à marier de venir d'avance lui déclarer leur intention. L'officier leur donne un grand cierge, sur lequel on fait une marque ou une tache; et le temps de la nuit qui s'écoule jusqu'à ce que la flamme du cierge ait atteint la marque, est le temps fixé pour le tchin-than. Un mois, quinze jours, ou dix jours avant l'époque, le père et la mère choisissent un prêtre de Fo ou un tao-sse, suivant le monastère qui se trouve dans le lieu où ils habitent. Il y en a aussi quelques-uns auxquels on a recours de préférence dans des occasions semblables. Les maisons riches sont ordinairement préférées, et les pauvres n'ont pas le choix. Une maison riche fait en ce cas des présens de vin, de riz, de toile, d'arèque, de vases d'argent, et autres choses qu'on peut évaluer à une centaine de charges, deux ou trois cents onces d'argent de Chine. Les moindres présens vont à trente ou quarante, ou du moins dix à vingt charges, selon la richesse ou la pauvreté de la maison. La difficulté de se procurer les présens nécessaires est la cause qui fait que les filles pauvres attendent quelquefois jusqu'à leur onzième année. Il y a des gens qui donnent aux filles pauvres de l'argent pour le tchin-than, et cela est regardé comme une bonne œuvre; car, dans une

année, un prêtre ne peut satisfaire qu'une seule fille ; et, s'il vouloit accorder davantage, on ne le lui permettroit pas. Cette nuit, on prépare un grand festin, on fait venir des musiciens, des tambours ; on assemble les parens et les voisins. On attache au-dehors de la porte un pavillon où sont peintes des figures d'hommes et d'animaux au nombre de dix, quelquefois de trois ou quatre seulement. Les pauvres n'en mettent pas. Cela paroît être un ancien usage. Au bout de sept jours, on va, le soir, avec une chaise-à-porteurs, un parasol, les tambours et la musique, au-devant du prêtre, et on l'amène à la maison. On construit deux dais avec des étoffes de diverses couleurs ; on fait asseoir la fille sous l'un et le prêtre sous l'autre. On ne peut entendre les paroles de celui-ci, à cause du bruit des tambours et de la musique. Pour cette nuit, il n'est retenu par aucune défense (1) ; mais, comme il n'est pas permis à un Chinois d'assister à cette cérémonie, je ne sais ce qui en est. Au moment où le jour va paroître, on reconduit le prêtre avec la chaise, le

(1) *Audivi illum cum virgine simul in proximum cubiculum ingredi, ibique eam, manu adhibitâ, constuprare. Manum deinde in vinum immittit, quo, si quibusdam credideris, pater, mater, proximi tandem atque vicini, frontem signant; si aliis, vinum ore ipsi degustant. Sunt et qui sacerdotem puellæ, pleno coïtu misceri asserunt, alii contrà contendunt.*

parasol, le tambour et la musique. Il faut encore lui faire des présens d'étoffes et d'autres choses du même genre, pour racheter la personne de la fille; sans cela, elle resteroit en sa possession, et elle ne pourroit en épouser un autre. C'est ce que j'ai vu moi-même dans l'année taï-te, ting-yeou du cycle, la quatrième lune, la sixième nuit. Avant cette cérémonie, le père et la mère dorment dans le même lieu que leur fille; mais après, elle couche dans une chambre séparée; ils n'ont plus de droits sur elle; elle est entièrement émancipée. Quant aux mariages, quoiqu'on pratique la cérémonie des présens de noces, ils se font sans beaucoup de précautions. Il y a beaucoup de femmes qui ont commencé par mener une vie licencieuse, et qui se marient ensuite. Dans leurs mœurs, cela n'a rien de honteux ni de surprenant. La nuit du tchin-than il y a quelquefois dans la ville plus de dix maisons où on pratique la cérémonie à la fois. Les prêtres et les tao-sse qu'on reconduit se rencontrent dans la rue, et on entend de tous côtés le bruit des tambours et de la musique.

Des esclaves.

Les esclaves qu'on a dans les maisons sont des sauvages qu'on achète pour faire le service. Ceux qui en ont le plus en ont une centaine; le moins qu'on en ait, c'est dix ou vingt. Il n'y a que les

gens tout-à-fait pauvres qui n'en ont pas du tout. Ces sauvages sont des hommes qu'on trouve dans les montagnes et dans les lieux déserts : il y en a une tribu qu'on a coutume d'appeler Thoung ou *chiens*. Quand on en amène dans une ville, ils n'osent ni entrer dans les maisons ni en sortir. Dans une dispute, c'est une grave injure que d'appeler son adversaire *chien :* celui qu'on nomme ainsi en conçoit le plus vif ressentiment. Cette espèce d'hommes est méprisée par les autres, au point qu'un esclave jeune et robuste n'est évalué qu'à cent morceaux de toile ; ceux qui sont vieux ou foibles n'en valent que trente ou quarante. On ne leur permet de se reposer et de s'asseoir qu'au bas de la maison ; ou si, pour leur service, on leur permet de monter, il faut, avant d'entrer, qu'ils se mettent à genoux en joignant les mains sur le front. Ils appellent leur maître *pa-to*, et la maîtresse de la maison *mi*. *Pa-to* signifie père, et *mi* mère. Si on les frappe pour quelque faute, ils se prosternent la tête contre terre, et reçoivent les coups sans oser faire le moindre mouvement. Ces hommes (1) se marient entre eux, et jamais leurs maîtres ne voudroient s'allier avec eux. Il y eut un Chinois établi dans ce

(1) L'auteur chinois se sert ici lui-même des expressions de *phin* et de *meou*, qui désignent les mâles et les femelles des quadrupèdes.

pays, qui, n'ayant pas de femme, en prit une sans s'embarrasser de ce qu'elle appartenoit à cette classe d'individus. Son hôte l'ayant appris, ne voulut pas le lendemain s'asseoir près de lui, parce qu'il avoit eu commerce avec une femme sauvage. Si une femme devient grosse par un commerce avec un étranger, le maître ne daigne lui demander aucune explication, car c'est une chose au-dessous de lui ; mais il profite de cette circonstance, qui lui procure un esclave de plus. Si quelqu'un d'eux s'échappe et qu'on le reprenne, on le marque au visage avec du bleu, ou bien on lui passe un anneau de fer au cou pour le retenir ; il y en a aussi qui ont de ces anneaux au bras ou à la cuisse.

De la langue.

La langue de ce pays est composée de mots et de syllabes qui lui sont propres; et, malgré la proximité, les Cochinchinois et les Siamois ne la comprennent pas (1). Voici quelques échantillons de ce langage.

(1) Ce n'est pas ce que dit le P. ALEXANDRE DE RHODES, dans la préface de son *Dictionarium Annamiticum;* il assure, au contraire, que la langue annamitique est entendue, non seulement dans les deux royaumes de Tonquin et de Cochinchine, mais dans celui de Kao-bang, et dans les autres pays voisins, tels que Ciampa, Camboge, Lao et Siam.

Un se dit :—meï (Annam. *mot*).
Deux,—pieï (A. *haï*).
Trois,— pi (A. *ba*).
Quatre,—pan (A. *bon*).
Cinq,—phou-kian.

Six,—phou-kian-meï. Sept,—phou-kian-pieï. Huit,—phou-kian-peï. Neuf,—phou-kian-pan.	C'est-à-dire, cinq-un, cinq-deux, etc.

Dix,—ta (A. tap-mouo).
Père,—Pa-to (sanscrit, *Pita*).
Oncle,—Pa-to.
Mère,—(Ann. *me*).

On donne ce même nom par honneur aux tantes, aux belles-sœurs, aux veuves et aux femmes du voisinage, ainsi qu'aux femmes âgées.

Frère aîné,—pang.
Sœur aînée,—*id.*
Frère cadet,—pou-wen.
Oncle maternel,—khi-laï.
Beau-père,—phou-laï (1).

(1) Ajoutez à ces mots ceux qui sont épars dans le reste de la relation. *An-ting* ou *Pa-ting*, magistrat. —*Pa-cha*, autre titre de charge. —*Sse-la-ti*, id. — *Panki*, lettré.—*Tchou-kou*, religieux. — *Pa-sse*, Tao-sse. — *Phou-laï*, Bouddha. — *Tchin-kia-lan*, dames du palais. —*Kia-te*, la première lune. — *Yaï-lan*, sorte de danse. —*Pou-se*, cheval. —*Louan*, coq.—*Tchi-lou*, porc. —*Ko* (sanscrit, gau), bœuf.— *Pheng-ya-sse*, nom d'un arbre et d'une boisson

Les mots que nous mettrions après se placent ordinairement avant chez eux, comme dans cet exemple : *Au milieu de cette conspiration ils se tuent les uns les autres.*

Dans les pays voisins, il y a des gens qui cultivent le cardamome et le coton, et qui fabriquent de la toile : cette toile est extrêmement grossière, et les dessins qu'on y fait sont très-bizarres (1).

De l'écriture.

Ordinairement les livres et les écritures publiques sont sur de la peau de cerf ou de daim teinte en noir, et taillée de la grandeur et de la largeur dont on a besoin. On se sert d'une pâte semblable à la chaux blanche de la Chine, dont on fait de petits bâtons qu'on nomme *navette;* on tient ce crayon dans la main, et on s'en sert pour tracer des caractères qui ne s'effacent jamais. Quand on a fini d'écrire, on le place derrière son oreille.

fermentée. — *Pao-leng-kio*, riz. — *Sin-nou*, barque. — *Phi-lan*, canot. — *Maï-tsïei*, chef d'un village. — *Sen-mou*, relais. — *San-pa*, salut qu'on doit au prince du pays.

(1) Il est évident que ce paragraphe est déplacé, et qu'on l'a mis par erreur en cet endroit. Il pourroit bien en être de même de la phrase précédente ; mais je traduis littéralement.

Les traits des caractères sont distincts, et l'on peut reconnoître l'écriture d'un homme. On les fait disparoître en prenant quelque chose d'humide pour les frotter. La plupart des caractères ont des formes qui ressemblent à celles des lettres Hoeï-hou (1). On écrit d'arrière en avant, et non pas de haut en bas : c'est ce que j'ai appris par moi-même. On m'a dit que ces caractères n'avoient point d'accens ni de voyelles, et que leur forme approchoit de celle des lettres mongoles, à la différence de deux ou trois lettres seulement. Au commencement, ces peuples n'avoient pas de sceaux; mais à présent, dans les actes publics, ils ont des caractères gravés et des signes écrits ou signatures.

De la manière de calculer le temps.

La dixième lune de la Chine est la première lune chez eux; elle se nomme kia-te. On construit à cette époque, devant le palais du roi, un échafaud sur lequel il peut tenir un millier de personnes. On le garnit entièrement de lanternes sphériques et peintes qui sont suspendues tout autour. Vis-à-vis, à la distance de deux cents pieds, on élève une charpente en forme de tour, et on y place des mâts de la hauteur de deux cents pieds. On en

(1) C'est-à-dire aux lettres des Ouigours, usitées chez les Tartares du nord.

dresse chaque nuit trois ou quatre, et même cinq ou six, et l'on allume au sommet de ces mâts des feux d'artifice qui sont aperçus par les habitans des cantons et des villes voisines. Le soir, on invite le roi à sortir pour voir allumer les feux : on les voit de plus de dix lieues. Les pièces d'artifice sont de la grosseur d'un canon, et le bruit de la décharge fait trembler toute la ville. Ensuite les officiers de la ville, les personnes d'un rang distingué allument de grands cierges. La quantité d'arèque qui se consomme alors est très-considérable. Le roi invite aussi les grands à assister à la fête, qui dure la moitié du mois. Il y a de même une fête dans chaque mois ; à la quatrième lune, le jeu du mail ; à la neuvième lune, l'assemblée de la chasse : on vient de différentes parties du royaume dans la ville, et on s'assemble devant le palais. A la cinquième lune se fait l'assemblée de l'*eau de Bouddha*. On conduit dans toutes les parties du royaume les différentes images de Bouddha pour les laver en même temps que le roi se baigne solennellement. On vient à cette fête par terre et en bateaux. Le roi monte dans un pavillon pour assister à la cérémonie. A la septième lune, on brûle la paille des champs : à ce temps de l'année, la paille nouvelle est déjà mûre. On se rend hors de la porte du midi, et on y met le feu en l'honneur de Bouddha. Les femmes n'y vont pas en grand nombre, et le roi n'y assiste pas. A la huitième

lune, on fait le yaï-lan. Le yaï-lan est une sorte de danse : le roi fait le yaï-lan dans l'intérieur de son palais ; on y voit des combats de porcs et d'éléphans. Le roi invite les gens de sa cour à y assister. On passe ainsi une dizaine de jours en divertissemens. Je ne me rappelle pas quelles sont les fêtes des autres mois.

Il y a dans ce pays des hommes habiles dans l'astronomie, et qui savent prédire les obscurcissemens et les éclipses du soleil et de la lune ; mais la méthode n'est pas la même qu'à la Chine ; l'année est intercalaire, mais on n'intercale jamais que la neuvième lune, parce qu'on ne sait pas faire l'intercalation autrement. On partage la nuit en quatre veilles ; les périodes de sept jours existent chez eux comme dans le kaï-pi et le kian-tchu des Chinois. Ces peuples ne connoissent pas les noms de famille, et ne célèbrent pas le jour anniversaire de la naissance ; mais il y a parmi eux beaucoup de gens qui prennent le nom du jour où ils sont nés. Il y a deux jours très-heureux, trois jours indifférens, et quatre jours très-malheureux : à tel jour on peut aller vers l'orient ; à tel autre on peut aller vers l'occident. Les femmes savent faire ces sortes de supputations ; mais les noms des douze années du cycle dont elles font usage sont les mêmes qu'à la Chine ; il n'y a que les noms qui diffèrent : le cheval, par exemple, se nomme pou-se ; le coq, louan ; le porc, tchi-lou ; le bœuf, ko, et ainsi des autres.

Des procès.

Il y a chez ce peuple beaucoup de procès, quoique sur des sujets de peu d'importance. J'ai entendu dire qu'autrefois le roi ne faisoit pas usage de la bastonnade, mais qu'il condamnoit seulement à des amendes pécuniaires, et que, dans le cas de désobéissance ou de révolte, il ne faisoit pas enchaîner et décapiter les criminels; seulement, on creusoit la terre au-dehors de la porte occidentale de la ville, on faisoit une fosse, et on y plaçoit le criminel, après quoi on recouvroit son corps de terre et d'une forte maçonnerie. Ceux qui étoient moins coupables étoient punis par l'amputation des mains, des pieds ou des doigts, quelquefois du nez; il n'y a que les adultères et les receleurs contre lesquels la loi ne décernoit pas de punitions. Le mari d'une femme adultère, qui avoit connoissance de son crime, étoit en droit de faire souffrir au séducteur une sorte de question qui se donne avec deux morceaux de bois dans lesquels on serre les pieds de manière à causer une douleur intolérable, et d'exiger l'abandon de tout son bien, après quoi il pouvoit s'en aller sain et sauf. Les escrocs et imposteurs étoient quelquefois mis à mort à la porte de la ville, et traînés ensuite avec une corde pour être exposés hors de la ville, dans quelque endroit inhabité; il n'y avoit alors

pas de rapport de juge ni d'information ; quand un homme prenoit un voleur, il pouvoit le mettre dans une prison, et l'y accabler de coups. Il y a maintenant différentes manières de s'y prendre : si un particulier a perdu quelque chose et qu'il soupçonne un homme de l'avoir volé, et que celui-ci ne veuille pas le laisser connoître, on met de l'huile dans un chaudron, on la fait bouillir, et on dit à l'homme qu'on soupçonne, d'y plonger la main; si cet homme est véritablement le voleur, sa main est entièrement brûlée ; autrement la chair et la peau restent comme auparavant. On dit que ces peuples ont encore l'usage que voici : Si deux familles ont un procès, tel qu'on ne puisse discerner le vrai du faux, il y a devant le palais de petites tourelles en pierre, au nombre de douze; on fait asseoir les deux parties, chacune sur une de ces tourelles; les parens des deux familles sont placés dans l'intervalle. Les plaideurs restent ainsi assis, tantôt un jour ou deux, tantôt trois ou quatre jours ; celui des deux qui n'a pas le bon droit pour lui, ne manque pas de tomber malade et d'être contraint de se retirer; ou il lui vient sur le corps des ulcères et des furoncles, ou il est pris d'un catarrhe ou d'une fluxion de poitrine, ou de toute autre incommodité ; celui qui a la justice pour lui se retire sans avoir la moindre chose. C'est de cette manière qu'on discerne le vrai du faux, et c'est ce qu'on nomme le jugement de

Dieu. Telle est la manière de raisonner des gens de ce pays.

Des maladies et de la lèpre en particulier.

Parmi les habitans de ce royaume, il y a communément beaucoup de malades; cela vient de ce qu'ils sont toujours dans l'humidité ou dans l'eau, et de ce qu'ils se baignent trop souvent la tête dans les rivières; souvent ces maladies se guérissent d'elles-mêmes. Mais il y a surtout beaucoup de lépreux sur les grandes routes; et, quoique des hommes sains couchent et mangent avec eux, ils ne contractent pas leur mal; on dit que c'est le climat du pays qui est la cause de cette maladie. Il y a eu un roi qui en a été affligé; ses sujets ne s'en sont pas effrayés. Selon mon opinion, cette maladie est ordinairement produite par le libertinage et l'abus des bains. J'ai appris qu'après s'être livrés aux excès de la débauche, les gens de ce pays entrent dans le bain. De dix malades attaqués de dyssenterie, il en meurt huit ou neuf.

On trouve dans les marchés des remèdes qui ne ressemblent en rien à ceux de la Chine; je ne sais avec quoi ils sont préparés. Il y a aussi des espèces d'enchanteurs qui se mêlent de guérir les malades, et dont les procédés sont extrêmement ridicules.

Des morts.

Quand un homme est mort, on ne l'enferme pas dans une bière, mais on l'enveloppe dans une natte de roseaux recouverte de toile; quand on sort pour le convoi, on porte, devant et derrière, des bannières, et on l'accompagne avec des tambours et des instrumens de musique; on sème tout le long du chemin du riz grillé, et l'on arrive ainsi loin des endroits cultivés, dans un lieu où il n'y a aucun habitant; on y laisse le corps, pour attendre que les oiseaux de proie, les chiens ou d'autres animaux viennent le dévorer. Quand le cadavre a été promptement dévoré, ils disent que le père et la mère du mort sont heureux, et que le ciel récompense leurs bonnes actions; s'il n'est point dévoré ou s'il ne l'est qu'imparfaitement, ils disent que son père et sa mère ont péché. Il y a encore à présent quelques habitans qui brûlent leurs morts; ce sont tous des descendans d'émigrés chinois.

Quand un père ou une mère viennent à mourir, on ne leur rend pas d'honneurs funèbres; un fils se rase les cheveux, une fille en coupe aux deux côtés des joues de la grandeur d'un denier, et voilà toute leur piété filiale (1).

Il y a une sépulture avec une tour pour les rois;

(1) Amiot a encore très-mal entendu ce passage. *Voyez* les *Mém. chin.*, tom. XIV, p. 114.

mais on ignore l'usage d'ensevelir les corps, et l'on n'enterre que les os.

De la culture des terres.

Le plus souvent on fait trois et quatre récoltes dans une année; car le temps est dans les quatre saisons, comme chez nous, à la cinquième ou sixième lune (1). On ne connoît ni la gelée blanche ni la neige. Dans ce pays, il y a de la pluie pendant la moitié de l'année; et, pendant l'autre moitié, il n'y en a pas du tout. Depuis la quatrième lune jusqu'à la neuvième (2), il pleut tous les jours. Après le solstice d'été, il tombe tant de pluie, que tous les fleuves débordent, et que les eaux s'élèvent jusqu'à sept ou huit tchang (3), et recouvrent la cime des plus grands arbres; tous les habitans des bords des rivières se retirent dans les montagnes (4); ensuite, depuis la dixième lune jusqu'à la troisième (5), la pluie cesse absolument, les fleuves permettent à peine le passage aux plus petites barques, et les endroits les plus profonds

(1) Les mois de juin et de juillet.

(2) Depuis mai jusqu'en octobre.

(3) Un tchang vaut 3,05 m.; 8 tchang valent donc environ 24,40 m.

(4) Comparez la lettre du P. Emmanuel Carvali, dans les *Epistolæ recentiores de rebus japonicis*, etc., p. 792, et les *Relatione delle Missioni*, p. 95.

(5) Depuis novembre jusqu'en avril.

n'ont pas plus de trois à cinq tchhi (1) ; alors les habitans reviennent pour les travaux de la terre, dont l'époque se trouve ainsi fixée : quand les grains sont mûrs, c'est l'époque de l'inondation; l'espace où elle s'étend est celui que l'on cultive et où on fait les semailles. Dans les opérations d'agriculture, on n'emploie pas de bœufs, ni de charrue, ni de herse, ni de faucille, ni de houe, ni d'autres instrumens semblables. Quoique les grains qu'on sème ressemblent à ceux de la Chine, il y a des différences dans la manière de les cultiver. Les Cambogiens en ont une espèce qui vient dans les terrains bas sans qu'on la sème. Quand l'eau s'élève à dix pieds, l'épi la suit et se tient toujours à la même hauteur qu'elle. Ils ne font pas usage de fumier pour leurs grains ni pour leurs herbes potagères; cela leur paroît malpropre et impur. Les Chinois qui sont venus s'établir dans ce pays ne pensent pas ainsi, et fument leurs terres comme on le fait en Chine (2); mais je crains que ce ne soit ce qui les fait mépriser.

Deux ou trois familles se réunissent pour creuser en commun la terre, et faire une fosse qu'on recouvre avec des herbes, et qu'on bouche quand elle est pleine, pour en refaire une autre ailleurs.

(1) Le tchhi est de 0,305 m.; cinq tchhi font donc 1,525 m.

(2) C'est-à-dire avec des excrémens humains.

Quand ils sont montés aux latrines, ils entrent dans l'eau pour se purifier; dans ces occasions, ils ne font usage que de la main gauche, réservant la droite pour prendre leurs mets. Quand ils voient un Chinois monter aux latrines et se servir de papier qu'il jette ensuite, ils se moquent de lui, et ne veulent pas même le laisser entrer chez eux(1). Il y a jusqu'à des femmes qui se tiennent debout en urinant; c'est assurément une chose très-ridicule (2).

Des montagnes et des rivières.

En entrant du côté de Tchin-phou, on trouve de grandes plaines couvertes de forêts épaisses et ténébreuses. Le grand fleuve divisé en plusieurs bras larges, et qui s'étendent de tous côtés à plusieurs centaines de li; de vieux arbres, des plantes grimpantes, des broussailles forment des bois épais, sombres et impénétrables, où l'on n'entend que les cris des oiseaux et des quadrupèdes (3). Parvenu à la moitié de ces bras du fleuve, on commence à voir des clairières, mais pas un pouce de terrain cultivé; de grands arbres, du millet sauvage, quelques joncs, et voilà tout.

(1) Comparez les voyageurs arabes de l'abbé Renaudot, *anciennes Relations*, etc., p. 17 et 44.

(2) *Id.* p. 96.

(3) *Voyez* les *Relatione delle Missioni de' Vescovi*, etc., part. 3, p. 95.

Les bœufs sauvages se réunissent en ces endroits, et forment des troupes de plusieurs milliers. Il y a aussi des forêts de bambous qui s'étendent à plusieurs centaines de li; entre les bambous, croissent des rejetons épineux qui sont extrêmement amers. Des quatre côtés, le pays est borné par de hautes montagnes.

Des productions des montagnes.

Il y a dans les montagnes beaucoup d'espèces d'arbres particuliers. Dans les lieux où il n'y a pas d'arbres, on voit beaucoup de rhinocéros et d'éléphans qui vivent en troupes. On trouve des oiseaux rares et des animaux singuliers dont on ne peut estimer le nombre. Parmi les marchandises fines on remarque le duvet d'oie, l'ivoire, la corne de rhinocéros, la cire jaune ; au nombre des communes est le kiang-tchin (1), le cardamome, le jaune de gingembre, le *tseu-keng* (2), l'huile de palmier (3), et le duvet de certains oi-

(1) Sorte de parfum qui naît dans toutes les montagnes des mers du midi, selon le *Catalogue des parfums* de Houng-thsou. *Voyez* la note plus bas.

(2) *Voyez* la note plus bas.

(3) Dans le texte, l'huile de ta-foung-tseu : c'est un grand arbre qui croît dans les contrées méridionales; les fruits ressemblent au coco, ils sont arrondis, et, au milieu, il y a plusieurs dizaines de noyaux de la grosseur d'une truffe, remplis d'une amande blanche qui jaunit en vieillissant; l'huile qu'on en tire est employée en médecine. Voilà ce qu'on lit sur le ta-foung-tseu dans le traité des pafums, de l'Encyclopédie japonaise.

seaux aquatiques (1) ; il est assez difficile de se les procurer, à cause de l'épaisseur des forêts. Dans les bois où il y des lacs qui renferment du poisson, les oiseaux sortent des bois pour en attraper; les gens du pays se couvrent le corps de feuilles d'arbres, et s'asseyent au bord de l'eau, et ayant à côté d'eux une femelle dans une cage pour les attirer; ils tiennent à la main un petit filet; et, quand les oiseaux s'approchent, ils les y enveloppent. Il y a des jours où ils prennent de trois à cinq oiseaux; d'autres fois le jour entier s'écoule sans qu'ils en prennent un seul.

Quant à l'ivoire, on le recueille dans les montagnes et dans les déserts. Chaque éléphant mort fournit deux dents; une ancienne opinion veut que l'animal en change chaque année ; c'est une er-

Depuis que j'ai rédigé cette traduction, j'ai eu occasion de voir en nature les fruits du ta-foung-tseu : ils ont beaucoup de ressemblance avec ceux de ce palmier originaire de Guinée, qu'Aublet a décrit sous le nom d'*Avoira*, (Hist. des Pl. de la Guiane, Suppl., p. 97), et dont on tire l'huile de palmier, et le *Thio-thio* ou beurre de Galaham.

(1) On les nomme thsouï et feï, en mantchou oulgiyan-tchetsike, et khaïloun-tchetsike. On fait des ornemens avec leurs plumes; le premier est aussi petit qu'une hirondelle; il a le plumage d'un bleu noirâtre, et les ailes d'un beau bleu, avec des taches de diverses couleurs; il vole au-dessus des eaux pour attraper le poisson. Le feï est de la grosseur d'une tourterelle; son plumage est violet et rougeâtre; ses ailes sont tachetées de bleu clair; il n'a pas de couleurs vives.

reur. L'ivoire qu'on se procure en se mettant en embuscade pour tuer l'éléphant, est le plus estimé; après celui-ci, vient celui qu'on recueille en suivant la trace des éléphans qui sont morts de mort naturelle; l'ivoire qui provient des éléphans morts de vieillesse dans le fond des montagnes, est le moins estimé.

La cire jaune se récolte dans les villages, et se trouve dans le creux des vieux arbres pourris(1); il y en a une espèce qui provient d'une mouche dont le corselet est mince, et qui ressemble à une fourmi; chaque récolte peut s'élever à deux ou trois mille boules; de ces boules, les plus grosses pèsent trente à quarante livres; les plus petites ne sont jamais au-dessous de dix-huit à dix-neuf livres.

Les plus belles cornes de rhinocéros sont celles qui sont blanches avec des veines circulaires; les noires sont les plus communes.

Le kiang-tchin naît dans les endroits les plus épais des forêts; les gens du pays ont beaucoup de peine à l'abattre et à le couper, car ce n'est autre chose que le cœur d'un arbre; le bois blanc qui est autour peut avoir huit à neuf pouces d'épaisseur; le moins épais a quatre à cinq pouces(1).

(1) *Mel et ceram montes suppeditant.* J. Koffler, *Hist. Cochinch.* Descript., p. 30.

(2) *Kiang-tchin* est le nom qu'on donne au santal rouge; on le désigne encore par la dénomination de *ki-kou-hiang*,

Le cardamome est cultivé par les sauvages, sur les montagnes. Le jaune de gingembre est une espèce de résine qu'on trouve entre les arbres (1); les habitans ont la précaution de couper l'arbre une année d'avance; il coule goutte à goutte une résine que l'on recueille l'année suivante.

Le tseu-keng(2) naît sur les branches d'une cer-

parfum en os de poule, et cette dénomination s'applique aussi au bois d'aloës, en chinois *tchin-yang*, en langue *fan* ou samskrite *a-kia-lou* (*aloexylum agallochum*, Loureir. Flor. Cochinch. Ed. Wilden. p. 327.) Je serois assez porté à croire qu'il y a eu ici quelque confusion, et que l'auteur chinois a voulu parler du Calamba ou Calambouc, sorte de bois d'aigle qui est une des productions les plus remarquables de Camboge, et qui, pour cette raison, ne doit pas avoir été passé sous silence dans la description des raretés de ce pays. *Voyez* le P. Borri, *Relat. de la Cochinchine*, p. 28. —Marini, p. 46.—*Voyage* du P. Alex. de Rhodes, p. 63. — Koffleri, *Hist. Cochinch.*, Append., p. 115, etc.

(1) *Cambogia guttifera*, ou *garcinia cambogia*. La description qu'on fait ici ne convient pas à la *terra merita* qu'on appelle aussi *jaune de gingembre;* mais le nom le plus ordinaire de la gomme gutte est *theng-hoang*, ou *hoang-kiang*. Ce qui me décide à voir ici la gomme gutte, c'est qu'il est impossible qu'on ait oublié d'en parler en décrivant les productions de Camboge. D'ailleurs, il s'agit ici d'une gomme qui coule d'un arbre par incision, et cela, je crois, lève toute difficulté.

(2) C'est le mot chinois qui a été mal lu, *tsée-pien*, par le missionnaire qui a traduit les *Observations de physique de*

taine espèce d'arbre; il a la forme du lichen qui naît sur le mûrier; il est aussi très-difficile à avoir.

L'huile de palmier est faite avec le fruit d'un grand arbre, lequel ressemble à un coco, mais est arrondi; il y a dedans plusieurs dizaines de graines; on en trouve aussi entre les poivriers, où l'herbe qui les produit s'enroule autour de leur tronc, et naît en touffes comme des herbes communes; celle qui est de couleur bleuâtre a la saveur la plus forte.

l'empereur Kang-hi. (*Mém. chin.*, tom. 4, p. 478.) L'ouvrage même que nous traduisons est cité par Khang-hi à propos de la cochenille apportée d'Amérique par les Européens. Voici le passage entier dans lequel on trouve des détails qui manquent dans notre original : « Il est dit, dans le *Fong-tou-ki* du royaume de *Tchin-la*, que l'insecte *tsée-pien* vient et croît sur un arbre qui s'élève à la hauteur de dix pieds, dont les branches sont fort déliées, les rameaux très-multipliés, et les feuilles un peu approchantes de celles du mûrier. Les gens du pays le ramassent précieusement, et s'en servent pour teindre leurs étoffes de soie. Il est très-difficile d'en avoir. » Et plus haut : «Je trouve dans le *kia-tching-chée* que le *tsée-y* se tiroit du royaume de *Tchin-la*, et se nommoit *te-kin ;* il fait dire à un homme du pays : *de petits insectes montant de la terre sur des arbres, s'y logent, s'y multiplient : c'est avec ces insectes qu'on fait le te-kin.* » L'empereur conclut en disant: «Tous ces détails sont faciles à rapprocher de ce qu'on dit de la *ko-tcha-ni-la* (cochenille) qui donne un rouge si supérieur au nôtre. Il me paroît hors de doute que le *tsée-y* dont se servoient les peintres, il y tant de siècles, étoit une espèce de *ko-tcha-ni-la.* »

Du commerce.

Dans ce pays ce sont les femmes qui ont le plus d'habileté pour le commerce; c'est pourquoi ceux des Chinois qui y viennent, et qui commencent par prendre à leur service une femme, y trouvent de l'avantage, à raison de leur habileté dans le négoce.

Il y a marché tous les jours, depuis cinq ou six heures du matin jusqu'à midi, heure où le marché se ferme; au lieu de boutique on couvre seulement avec des nattes un espace de terre; chacun a sa place que l'officier public lui loue. Dans les petits marchés on fait des échanges de riz ou d'autres grains, ou de marchandises chinoises. Dans les marchés plus considérables, on vend des toiles, et, dans les grandes affaires, on traite des matières d'or et d'argent. Les gens de ce pays sont extrêmement simples; quand ils voient un Chinois, ils lui témoignent un grand respect, ils l'honorent comme un Dieu, et se prosternent devant lui. Cependant il s'y trouve aussi bon nombre de fripons, qui profitent de la multitude de ceux qui viennent commercer, pour exercer leur métier.

Des marchandises chinoises qu'on souhaite acheter en ce pays.

Je crois que ce pays ne produit ni or ni argent;

car l'or et l'argent de la Chine sont la marchandise que les Cambogiens mettent au premier rang. Ce qu'ils estiment le plus ensuite, c'est l'étoffe tissue en soie torse, de différentes couleurs; ils mettent après l'étain de Tchin-tcheou (1) les coffres vernis de Wen-tcheou, les vases de porcelaine bleue de Thsiouan-tcheou; le vif-argent, le cinabre, du papier, du soufre, du salpêtre, du santal, du pe-tchi (2), du musc, de la toile de chanvre, de la toile de hoang-thsao, des parapluies, des marmites de fer, des vases de cuivre, du *mou-tchu*, de l'huile de l'arbre appelé thoung (3), des cribles, des peignes de bois, des aiguilles; ils estiment aussi les nattes comme celles de Ming-tcheou; néanmoins ce qu'ils souhaitent par-dessus tout, c'est du blé, mais il n'est pas permis d'y en porter.

Des herbes et arbres.

Il n'y a que le grenadier, la canne à sucre, le nymphæa et sa racine, l'igname (4), le pêcher,

(1) Sur les côtes du Fou-kian.

(2) C'est une plante de la famille des ombellifères, très-analogue au *petroselinum macedonicum*.

(3) *Bignonia tomentosa*. On se sert de l'huile ou de la résine de cet arbre pour vernir les poutres, les tables, etc.

(4) Ou l'*arum esculentum*.

le figuier d'Inde et le kioung (1) qui soient comme ceux de la Chine, le li-tchi (2) et l'orange sont de la même forme, mais ils sont aigres. Le reste des végétaux de ce pays est inconnu à la Chine. Il y a un très-grand nombre d'espèces d'arbres particuliers, et un plus grand nombre encore de plantes, la plupart odorantes et belles à voir. Il y a aussi une infinité de fleurs qui croissent dans l'eau, et dont je ne sais pas les noms; mais pour des pêchers, des poiriers, des amandiers, des alisiers, des pins, des crotons, des cyprès (3), des pruniers, des jujubiers, des cerisiers, des saules, des canneliers (4), le jonc appelé lan (5), le chrysanthemum, le jouï, et autres espèces semblables, il n'y en a point du tout. Dans le nombre des fleurs qui y croissent, on trouve des nymphæa en fleurs dès la première lune.

Des oiseaux.

Parmi les oiseaux, il y a le paon, les feï-thsouï, le perroquet qui ne se trouvent pas à la Chine; les autres, comme l'épervier, le corbeau, le lou-

(1) C'est une espèce d'ombellifère.

(2) *Dimnocarpus li-tchi.*

(3) *Cupressus Japonica.*

(4) *Laurus cinnamomum.*

(5) *Limodorum striatum.*

sse (1), le cormoran, la cigogne, la grue, le canard sauvage et le hoang-tsio s'y trouvent pareillement; ceux qui ne vivent pas dans ce pays sont la pie, l'oie sauvage, le faucon, le loriot, l'hirondelle tou-iu, le pigeon et d'autres espèces analogues.

Des quadrupèdes.

Au nombre des quadrupèdes on remarque le rhinocéros, l'éléphant, le bœuf sauvage et le cheval de montagnes, qui ne se trouvent pas à la Chine; les autres, comme le léopard, la panthère, l'ours, l'ours à crinière, le sanglier, le grand cerf, le daim, le singe, le renard, sont en très-grande quantité; ceux qui sont rares sont le lion, le sing-sing (2), le chameau. On ne parle pas du coq, du canard, du cheval, du bœuf, du cochon, du mouton. Les chevaux sont très-petits. Il y a beaucoup de petits bœufs; les habitans les montent; mais, quand ils meurent, ils n'osent se nourrir de leur chair, ni les écorcher; ils les laissent pourrir, fondés sur ce que ces animaux

(1) C'est une espèce de cormoran différente de la suivante.

(2) Le *sing-sing* est représenté, dans quelques descriptions, comme un animal fabuleux, qui a une tête de chien et un corps d'homme, qui parle, etc.; mais il y a tout lieu de croire qu'on a désigné par ce nom l'*orang-outang* ou le *jocko*.

consacrent leur force au service de l'homme; mais ils les attèlent aux chars. Autrefois ils n'avoient pas d'oies domestiques; il n'y a pas long-temps que des marins y en ont porté l'espèce de la Chine. Ils ont des rats gros comme des chats; ils en ont une autre espèce dont la tête ressemble absolument à celle d'un petit chien qui vient de naître.

Des plantes potagères.

Parmi les plantes potagères, on distingue les oignons, la moutarde, le poireau, la berengène, le melon d'eau, le concombre, la citrouille, la blette; il n'y a point de raves, de laitues, de chicorée, d'épinards; les concombres et les berengènes viennent dès la première lune; l'arbrisseau qui porte la berengène vit plusieurs années sans se flétrir (1). L'arbre à coton s'élève plus haut que les maisons, et vit plus de dix ans sans être replanté. Il y a beaucoup de plantes potagères dont je ne connois pas les noms; il y en a aussi un très-grand nombre qui croissent dans les eaux.

Des poissons et des reptiles.

Le poisson le plus commun est la carpe noire, dont il y a grande abondance. Il y a aussi beau-

(1) Les mêmes espèces de plantes potagères sont indiquées par Koffler. *Voyez* l'abrégé de sa *Description de la Cochinchine*, fait par Eckart et publié par de Murr., p. 30.

coup de carpes, de sardines, de thsao-iu; les plus gros pèsent deux livres et davantage. Il y a en outre beaucoup de poissons dont je ne sais pas les noms; ils vivent en abondance dans les endroits du fleuve où l'eau est basse. Quant au poisson de mer, il y en a de toute espèce, des lamproies, des anguilles de lacs, des grenouilles. Les gens du pays ne mangent pas ces dernières; aussi, dès l'entrée de la nuit, elles couvrent les chemins dans toutes les directions. Les tortues et les crocodiles de la grosseur d'un ho-tchu (1) sont bons à manger, ainsi que la tortue de Lou-tsang; les écrevisses du Tcha-nan pèsent une livre et davantage. La tortue de Tchin-fou a les pieds longs de huit à neuf pouces, au moins; le crocodile est de la grandeur d'une barque; il a quatre pieds, et ressemble tout-à-fait au dragon (2), excepté qu'il n'a pas de cornes; il a le ventre très mou. On peut pêcher des pétoncles, de petites huîtres, et des buccins, dans les endroits peu profonds des rivières; seulement on ne voit pas de crabes; je crois pourtant qu'il y en a, mais que les habitans du pays n'en mangent pas.

Des boissons fermentées.

Il y a quatre sortes de vins : le premier qu'on

(1) Le *ho-tchu* doit être une sorte de mesure, dont la valeur ne m'est point connue.

(2) *Loung*, le dragon, animal fabuleux.

nomme en chinois vin de miel, est fait avec un ferment de miel et moitié d'eau ; le second étoit nommé par mon hôte pheng-ya-sse ; il est fait avec les feuilles d'un arbre qu'on nomme pheng-ya-sse ; le troisième est fait avec du riz, ou avec des restes de riz cuit ; on le nomme pao-leng-kio, car pao-ling-kio signifie riz ; le dernier est le vin de sucre cristallisé (1), qui est fait avec du sucre; il y entre aussi de l'eau de rivière. Il y a encore le vin d'armoise, car la feuille d'une espèce d'armoise qui croît au bord des eaux fournit un suc qui est propre à fermenter.

Des assaisonnemens.

L'eau-de-vie n'est nullement défendue en ce pays. On en tire de Tchin-phou, de Pa-kian, et autres lieux sur le bord de la mer, où on la distille. On trouve dans les montagnes une pierre dont la saveur est plus forte que le sel ; on peut la polir et en faire des vases. Les habitans ne savent pas préparer le vinaigre ; quand ils veulent donner un goût acide à une sauce, ils se servent d'une feuille de l'arbre hian-phing ; si l'arbre a déjà poussé des gousses, ils s'en servent ainsi que des graines, quand l'arbre en porte. Ils ne font pas non plus de soya, parce qu'ils n'ont pas de dolichos ni de blé. Ils ne savent

(1) Thang kian tsieou.

pas encore préparer le levain ; car, pour l'hydromel et le vin de feuilles d'arbres qu'ils font, ils n'emploient qu'une préparation vineuse qui ressemble au vin blanc de Khing-kian.

Des vers à soie.

Les gens de ce pays ne s'appliquent pas au soin des vers à soie ni à la culture des mûriers. Les femmes ne savent non plus ni coudre ni faire des habits; à peine savent-elles tisser la toile de coton; elles ne savent faire aucun des ouvrages de leur sexe, pas même filer; elles fabriquent leur fil avec leurs mains; car elles n'ont ni métier ni navette; elles attachent, d'un bout, la toile à leurs reins, et elles l'accrochent de l'autre bout; au lieu de navettes, elles se servent d'un tube de bambou. Il n'y a pas long-temps que des Siamois, étant venus s'établir dans ce pays, ont voulu s'occuper de nourrir des vers à soie et de planter des mûriers; ils ont fait venir de Siam la race des uns et des autres. Ils n'ont pas non plus de chanvre ni de tchu; ils n'ont que du lo-ma. Quand les Siamois veulent de la soie, ils la tissent eux-mêmes, et en font des habits de couleur noire. Les Siamoises qui ont à faire des ouvrages de couture ou des habits, emploient des gens du pays qu'elles louent pour fabriquer de la toile et raccommoder leurs habits.

Des meubles.

Ordinairement les gens du peuple n'ont, outre leurs maisons, ni tables, ni bancs, ni écuelles, ni terrines, ni rien de semblable; seulement, pour accommoder leur riz, ils se servent d'un plat de terre; pour préparer leur bouillon, ils ont de même un vase de terre cuite. Un trou dans la terre avec trois pierres forment leur foyer. La noix du cocotier leur sert de cuiller; ils mangent leur riz dans des assiettes de terre de la Chine, ou dans des plats de cuivre. Pour mettre leur bouillon, ils font une petite écuelle avec des feuilles d'arbres; et, quoiqu'elle soit remplie de jus, elle ne coule pas. Ils font aussi de petites cuillers avec la feuille de l'herbe kiao; ils s'en servent pour porter le jus à leur bouche et la jettent quand ils ont fini. Ils s'en servent aussi dans leurs sacrifices à Bouddha; ils ont pourtant des vases d'étain et de terre cuite, qu'ils tiennent remplis d'eau pour y tremper leurs mains. Pour manger, ils ne se servent que de leurs mains dont ils prennent leur riz; sans cela, ils ne sauroient laisser couler l'eau. Pour boire du vin, ils ont un gobelet d'étain, mais les pauvres ont un pot en terre cuite; les gens riches ont un vase d'argent pour chaque personne, il y en a même qui en ont d'or. Dans les fêtes on fait usage d'un grand nombre d'ustensiles et de vases, ainsi que de me-

sures et d'instrumens en or. On étend à terre, pour se coucher, des nattes de Ming-tcheou, ou quelquefois des peaux de léopards, de cerfs et de daims, ainsi que des tissus d'herbes. On a adopté depuis peu l'usage d'une table courte et haute d'un pied; pour dormir, on y étend une natte et on se couche sur la planche. Il y a aussi quelques personnes qui ont des lits courts. Ce sont les Chinois qui vont et viennent qui ont introduit ces usages. A leur repas, ils se servent d'une nappe de toile; chez le roi, elle est faite de gaze brodée en or. Ces objets leur sont fournis par les marins et les marchands. Ils ne font pas moudre leurs grains; ils se servent seulement d'un pilon et d'un mortier, ou simplement d'une pierre.

Des chars et des chaises à porteur.

Les chaises à porteur sont faites d'une pièce de bois courbée dont les deux extrémités se relèvent, et sont embellies par des ornemens d'or et d'argent; c'est ce qui distingue les chaises d'or et d'argent (dont il a été parlé plus haut). A chaque extrémité, à la distance d'un pied, est un crochet où l'on attache un morceau de toile. Pour traîner la chaise, on se sert d'une corde placée aux deux extrémités de la pièce de bois, dans les deux crochets, et la toile est ainsi tirée par deux hommes. Il y a aussi des chaises formées d'une petite na-

celle tissue d'osier, et garnie d'étoffes de différentes couleurs; quatre hommes la portent, et il y en a qui suivent par derrière, pour les relayer, suivant la longueur du chemin. Il y a aussi des gens qui vont sur des éléphans, ou qui montent à cheval; il y en a même qui se servent de chars faits exactement comme ceux des autres pays. Les chevaux n'ont pas de selle, ni les éléphans de banc sur lequel on puisse s'asseoir.

Des vaisseaux.

Les grandes barques sont faites de planches d'un bois dur; ceux qui les construisent n'ont pas de scie, ils ne se servent que de la hache. On perd beaucoup de bois et de peine pour fabriquer une planche; quand on veut faire une pièce de bois, on rabote l'arbre. Les maisons sont construites de la même manière. Pour les barques on emploie des clous de fer, et on fait les voiles avec les feuilles de la plante kiao, soutenues par des morceaux de bois de palmier; ces barques se nomment sin-nou; elles ont de longues rames; le goudron dont on les enduit est de l'huile de poisson mêlée avec de la chaux. Les petites barques sont faites avec un grand arbre creusé au moyen du feu, et soutenu par une traverse en bois; le ventre est large, et les deux extrémités vont en pointe; elles n'ont pas de voiles; elles peuvent contenir plusieurs

hommes; on les fait aller à rames, et on les nomme phi-lan.

Des provinces du pays.

Il y a dans le pays quatre-vingt-dix provinces ou districts, tels que Tchin-phou, Tcha-nan, Pa-kian, Mou-liang, Pa-sieï, Phou-maï, Tchi-kouen, Mou-tsin-po, Laï-kan-keng, Pa-sse-li (1). Je n'ai pu savoir le nom des autres. Il y a dans chaque district un officier pour le commander. Les villes sont entourées de palissades de bois, plantées régulièrement.

Des villages.

Dans chaque village, il y a un temple ou une tour; et, quelque peu peuplé qu'il soit, il y a des gens pour les garder. Le nom du chef du village est maï-tsieï. Il y a sur les grands chemins des stations pour ceux qui veulent se reposer, comme

(1) Tous ces noms sont ici orthographiés à la chinoise, et doivent beaucoup différer dans la prononciation du pays. Il n'est pas très-aisé d'en faire une application exacte. On devra comparer les divisions des provinces méridionales de la Cochinch. dans l'ouvrage de Koffler, p. 25, dans le voyage de M. Barrow, dans les *Observations* de M. P. (Poivre), insérées à la fin du tom. 3 du *Choix de lectures* de M. Mentelle, et surtout dans le tom. 6 (malheureusement inédit) de la *Nouvelle Géographie* de Pinkerton, entièrement refondue et considérablement améliorée par M. Walckenaer.

nos relais de poste ; on les nomme sen-mou. La guerre que les habitans ont eue à soutenir nouvellement contre les Siamois, a rendu ce pays très-peu peuplé.

De la récolte du fiel.

Autrefois, à la huitième lune, on faisoit la *récolte du fiel*. Le roi de Cochinchine exigeait chaque année une urne de fiel humain (1); il lui en falloit le fiel d'un grand nombre d'hommes; il envoyoit, pendant la nuit, de tous côtés, des hommes qui se rendoient dans les villes et dans les villages, et qui, quand ils rencontroient des gens marchant de nuit, leur passoient une corde au col, et, à l'aide d'un couteau dont ils étoient munis, leur ouvroient le flanc droit, au-dessous des côtes, et leur enlevoient la vésicule du fiel; ils continuoient ainsi jusqu'à ce qu'ils en eussent assez pour la provision du roi de la Cochinchine; il n'y avoit que les Chinois dont ils ne prenoient pas le fiel, parce qu'une année qu'on avait pris par mégarde le fiel d'un Chinois, et qu'on l'avoit mêlé avec ceux qui étoient déjà dans l'urne, le tout prit une mauvaise odeur et se gâta de manière à ne pouvoir ser-

(1) Sur cet usage abominable, qui paroît tenir à des idées de magie, on peut voir la *Relation du royaume de Lao*, par le P. Marini, p. 349 de la traduction françoise.

vir. Cet usage de la *récolte du fiel* a cessé depuis quelques années; il n'en reste de trace que dans la charge de collecteur de fiel, officier qui se tient en dedans de la porte septentrionale.

D'un prodige.

Au-dedans de la porte orientale, il y eut un habitant du pays qui séduisit sa sœur cadette; la chair et la peau des deux coupables s'unirent si bien qu'elles ne purent se détacher; et, après avoir été trois jours sans manger, ils moururent tous deux. J'ai vu un homme de la famille Sieï, qui avoit demeuré trente-cinq ans dans ce pays; il m'a assuré avoir été deux fois témoin d'un fait semblable, et que ce prodige étoit chez eux l'effet de leur application à la sainte doctrine de Bouddha.

Des bains.

La chaleur de ce pays étant toujours brûlante et sans interruption, on ne peut passer un jour sans se baigner une ou deux fois; il n'y avoit d'abord ni maison de bains, ni baignoires, ni rien de semblable. Chaque famille a seulement une marre, ou du moins deux ou trois familles se réunissent pour en avoir une; ils y entrent nus, sans distinction de sexe; seulement, quand le père, la mère ou les personnes d'un âge respec-

table se baignent, les enfans ou les jeunes gens n'osent entrer dans la marre; ou, si les jeunes gens se trouvent avant dans le bain, les personnes âgées s'en retournent. Ces troupes de baigneurs, méconnaissant les lois de la décence, se bornent, en entrant dans l'eau, à cacher de leur main gauche ce que la pudeur défend de laisser voir. Tous les trois ou quatre jours, ou tous les cinq ou six jours, les femmes de la ville vont trois à trois, ou cinq à cinq, se baigner ensemble dans le fleuve hors de la ville; en arrivant au bord, elles se dépouillent de la toile qui les couvre, et entrent dans l'eau pêle-mêle, et y nagent quelquefois au nombre de mille; quoiqu'il y ait des femmes de la première condition, elles n'attachent à cela aucune honte; on les voit nues de la tête aux pieds. Dans le grand fleuve, il ne se passe pas de jours qu'on n'en voie ainsi quelques-unes. Les Chinois prennent plaisir à aller, les jours de fête, voir leurs jeux dans l'eau. J'ai entendu dire qu'il arrivait souvent à ces bains des aventures galantes. L'eau est toujours douce comme de l'eau chaude, excepté à la cinquième veille qu'elle se rafraîchit un peu; mais, au lever du soleil, elle s'échauffe de nouveau.

De l'émigration.

Ceux des Chinois qui entendent la navigation gagnent beaucoup dans ce royaume; ils n'ont pas

besoin de vêtemens, ils gagnent facilement de quoi se nourrir; ils se marient, bâtissent une maison, se procurent aisément les meubles nécessaires, et font du commerce; aussi beaucoup de déserteurs se réfugient-ils en ce pays.

De la cavalerie.

Les cavaliers vont le corps et les pieds nus; ils tiennent de la main droite une lance, et de la main gauche un bouclier; du reste, ils ne connoissent pas l'usage des arcs, des flèches, des pierriers, des cuirasses, des casques, etc. J'ai ouï dire que quand ils font la guerre aux Siamois, ils forcent le peuple à s'armer; du reste, ils n'entendent rien aux préparatifs ni aux combinaisons de la guerre.

Du cortége du roi dans les promenades.

J'ai appris que le prédécesseur du roi régnant étant mort, on prit les précautions pour empêcher les malheurs qui auroient pu arriver. Le nouveau roi étoit le gendre de son prédécesseur; il avoit fait son occupation des armes. Le père de la princesse aimoit tendrement sa fille; celle-ci déroba secrètement l'épée d'or, et se rendit près de son mari; le propre fils du roi, qui se trouvoit frustré de la succession, voulut lever des troupes;

mais le nouveau roi, en ayant été prévenu, lui fit couper les doigts des pieds, et le tint en sûreté dans une prison obscure, où il le fit ensuite mourir. Alors, ne craignant plus rien de ses parens, il commença à sortir de son palais. Dans l'espace d'une année que j'ai été retenu dans ce pays, j'ai vu le roi sortir quatre ou cinq fois : la cavalerie marchoit en avant, avec les drapeaux, les bannières, les tambours, la musique ; derrière étoient les femmes du palais au nombre de trois à cinq cents, vêtues de toile peinte, avec des fleurs dans leurs cheveux, tenant à la main de grands cierges, et marchant en bataillon. Quoique ce fût en plein jour, les cierges étoient allumés ; il y avoit aussi des femmes qui portoient des vases d'or et d'argent du palais, divers ornemens, et d'autres choses dont l'usage ne m'étoit pas connu. Il y avoit aussi des femmes armées de lances et de boucliers, et qui forment la garde intérieure du palais, aussi rangées en bataillon. Il y avoit ensuite des chars traînés par des chèvres ; d'autres traînés par des chevaux, les uns et les autres enrichis d'ornemens d'or. Les grands officiers, les magistrats, les princes, tous montés sur des éléphans avec des parasols rouges qu'on apercevoit de loin, et dont on n'eût pu compter le nombre, précédoient la reine et les femmes du roi, avec leurs suivantes, les unes dans des palanquins, les autres sur des chars, ou sur des chevaux, ou sur des éléphans, ayant des parasols

dorés, au nombre de plus de cent; après elles venoit le roi lui-même, debout sur un éléphant, tenant à la main une épée précieuse; les défenses de l'éléphant étoient dorées, et l'on tenoit autour de lui vingt parasols blancs enrichis de dorures, dont les manches étoient d'or; tout autour étoient des troupes nombreuses d'éléphans, et de la cavalerie pour servir de gardes. Quand le prince ne va pas très-loin, il se sert seulement d'une chaise dorée, portée par les femmes du palais. Ordinairement, dans ses courses, on porte devant lui de petites tours d'or et des figures de Fo du même métal; ceux qui voient passer son cortége doivent se mettre à genoux et frapper la terre du front; on nomme cette cérémonie san-pa, ceux qui ne s'en acquitteroient pas seroient infailliblement arrêtés par les esclaves *de la présence*.

Le roi tient son conseil deux fois par jour; il n'y a pas d'ordre déterminé pour l'expédition des affaires. Les grands et ceux d'entre le peuple qui souhaitent de voir le prince sont assis dans une salle où ils s'asseyent par terre en l'attendant; quelque tems après on entend dans l'intérieur du palais de la musique et des voix; ceux qui sont hors de la salle, sonnent de la conque pour annoncer l'arrivée du roi. J'ai appris qu'il ne se sert, pour venir au conseil, que d'un char doré. Bientôt deux femmes paroissent et relèvent les rideaux; alors le roi se montre à la fenêtre dorée, armé

d'une épée; les grands et les autres assistans joignent leurs mains et frappent la terre du front; le bruit des conques cesse; alors ils se relèvent, et, dès que le prince est assis, ils s'asseyent pareillement sur des peaux de lion qui sont une grande rareté dans le pays. Quand le conseil est fini, le roi se retourne, les deux femmes laissent tomber les rideaux, chacun se lève et s'en va. Ainsi, quelque barbares que soient ces habitans du midi, leur barbarie ne va pas jusqu'à ignorer ce que c'est qu'un roi.

Suivant l'encyclopédie, on peut, de Kouang-tcheou, aller par mer au royaume de Tchin-la, en dix jours, si l'on est poussé par le vent du nord. Le climat de ce pays n'est jamais froid. Dans les mariages, c'est l'époux qui va demeurer dans la maison de sa femme. Quand une fille a atteint sa neuvième année, on invite un prêtre à venir réciter les prières et pratiquer les cérémonies prescrites par la loi des Hindous (1). Le lendemain, la fille se marie, et l'on fait de grandes réjouissances. Les filles se marient toutes dès qu'elles ont atteint dix ans. On coupe les pieds

(1) *Deinde virginitatem aufert digito, quo et frontem subindè rubra macula notat; maculam accipit et mater puellæ. Hoc est quod vocant Li-chi.*

et les mains aux voleurs, on leur imprime une marque sur la poitrine, sur les épaules ou sur le visage. Les criminels condamnés à mort sont décapités. Si un homme du pays tue un Chinois, on suit la loi du royaume, c'est-à-dire que le coupable est mis à mort; si un Chinois tue un homme du pays, on exige une grosse amende; et, si le coupable n'a pas de quoi la payer, on le vend pour racheter son crime. Ce pays touche, au nord, à la Cochinchine; de l'autre côté, à l'ouest, il est borné par le royaume de Pheng occidental et par les autres états voisins.

OBSERVATIONS

SUR LA MANIÈRE DE VOYAGER DANS L'INTÉRIEUR

DU BRESIL,

ET TABLEAU DE CETTE PARTIE DU PAYS;

Par M. d'Eschwège,

Lieutenant-colonel, directeur général de toutes les mines d'or de la capitainerie de Minas-Géraès, etc.—Extraites du Journal du Brésil, et traduites de l'allemand.

L'arrivée de la famille royale de Portugal au Brésil a été un événement singulièrement heureux pour la prospérité de ce royaume ; les sciences y gagneront aussi, car le pays a été aussitôt ouvert aux étrangers. Les événemens politiques de l'Europe ont d'abord empêché les savans d'accourir de toutes parts pour examiner une contrée à peu près inconnue ; heureusement cet obstacle n'existe plus; les hommes instruits pourront parcourir le Brésil et nous en donner des relations intéressantes.

Les Portugais ont publié un bien petit nombre d'ouvrages sur ce vaste pays qu'ils possèdent depuis trois siècles. Cependant ils voient en général de mauvais œil que les étrangers fassent imprimer leurs observations, surtout quand elles touchent de trop près à la vérité sur certains points. « C'est aux Portugais, s'écrioit dernièrement un « journaliste de cette nation, que doit appar- « tenir l'honneur de faire connoître à l'univers « le grand royaume du Brésil, afin que le « monde ne soit pas imbu de faussetés. » Il me semble néanmoins qu'il est réservé aux Allemands (1) de donner les premiers des détails sur l'histoire naturelle du pays, sans mêler à dessein des faussetés à leurs récits ; l'erreur peut de même se glisser sous la plume d'un Portugais.

Mawe, dans son *Voyage au Brésil* (2), n'est pas entré dans de grands détails sur l'histoire naturelle. Quant à l'*Histoire du Brésil* par Southey, ce n'est qu'une compilation extraite des auteurs portugais ; elle ne traite guère que des événemens

(1) L'auteur fait ici allusion au départ de plusieurs savans qui, profitant du mariage de S. A. impériale et royale l'archiduchesse Léopoldine avec le roi de Portugal et de Brésil, suivirent cette princesse en Amérique ; tous étoient Allemands.

(2) Voyages dans l'intérieur du Brésil, particulièrement aux mines de diamans, etc., traduits de l'anglois par J. B. B. Eyriès. — Paris, Gide fils. — 1816. — 2 vol. in-8°.

politiques. Ainsi, rien ne privera les Allemands qui parcourent ce royaume de l'honneur d'être les premiers étrangers qui donneront son histoire naturelle.

Depuis quatre ans que je demeure dans la capitainerie de Minas-Geraès, mes fonctions m'ont mis dans le cas de faire de tous côtés de fréquens voyages. Je serois par conséquent inexcusable de n'avoir pas profité d'une si belle occasion d'observer par moi-même ce qui méritoit de fixer mon attention; mais embrasser convenablement tous les objets remarquables est au-dessus des forces d'un seul homme, surtout sous un climat où le travail assidu est insupportable aux personnes les plus robustes; heureusement j'ai trouvé des hommes instruits qui m'ont accompagné dans mes courses et secondé dans mes recherches.

Une relation de voyage dans le Brésil ne peut être qu'extrêmement sèche; car, à la fin d'une journée, on n'a absolument rien à insérer dans son journal; un jour se passe comme l'autre sans que l'on rencontre des objets qui soient des indices du goût ou de l'activité des habitans; je puis même dire qu'à cet égard l'uniformité est poussée si loin, que quiconque s'éloigne seulement de quelques milles des côtes de la mer peut se faire une idée de tout le Brésil.

On ne suit pas des chaussées ouvrages de l'art, on ne traverse pas de champs florissans, deux objets

qui, en Europe, donnent quelquefois matière à de gros volumes. Des sentiers tortueux, étroits et souvent périlleux qui passent soit au milieu de forêts épaisses, soit à travers des *Campos* (1) nus, sont bien ennuyeux pour les voyageurs. Ce n'est qu'à un éloignement de plusieurs milles les uns des autres que l'on aperçoit des *fazendas* (2) isolées,

(1) Les Brésiliens donnent ce nom à tous les cantons qui ne sont pas couverts de forêts; peu importe qu'ils soient montagneux ou plats; si l'on y rencontre des broussailles, on les appelle *campos serrados*. C'est principalement au pâturage des bestiaux que sont consacrés ces campos; mais les fazendas où l'on élève des bestiaux sont si grandes, et les animaux y sont proportionnellement en si petit nombre, que l'on peut voyager dans ces fazendas pendant plusieurs milles sans apercevoir une seule tête de bétail.

(2) On ne peut mieux traduire ce mot que par métairie. Pour en établir une, il suffit de choisir une certaine étendue de terrain dans les cantons qui ne sont pas encore occupés; on adresse ensuite une requête aux sous-gouvernemens pour en obtenir la concession. L'étendue de ces terrains diffère suivant les pays et les capitaineries; on fait aussi une différence entre les fazendas pour le bétail et celles qui se cultivent : pour ces dernières, on accorde dans quelques endroits une lieue de largeur et trois de longueur; dans d'autres, la concession n'a qu'une demi-lieue de largeur, et une de longueur. Pour une fazenda destinée au bétail, on obtient neuf lieues carrées. Une fazenda accordée par lettre-patente se nomme *sismaria*, et à Rio-Grande do sul *distancia*. La lettre de concession pour laquelle on paye une petite somme, s'appelle *carta sismaria*.

dont la construction est toujours la même, de sorte que la description d'une seule suffit pour toutes les autres. On n'a pas non plus, pour la bâtir, eu égard aux agrémens de la position; la facilité de pouvoir conduire de l'eau courante dans la cour a décidé du choix. Les jardins sont arrangés sans goût; on n'y voit que des choux et de petits haricots noirs, deux mets favoris et indispensables chez les Brésiliens. En un mot les douceurs de la vie, qui seules en font le charme, sont ici comptées pour rien; c'est pourquoi tout étranger se trouvera moins heureux ici, au sein de la plus grande richesse, que dans sa patrie avec la médiocrité.

L'étude même perd insensiblement de ses attraits quand elle n'est pas interrompue par des distractions agréables. La privation de conversa-

Il y a dans tous les districts des *goarda mores dos districtos*, ou arpenteurs jurés, qui mesurent les sismarias nouvellement concédées; mais ces hommes n'entendant rien à l'art de dresser des cartes, ni même à la méthode d'arpenter exactement, les bornes d'une sismaria sont rarement fixées avec exactitude, à moins qu'elle n'en ait de posées par la nature, par exemple une rivière. On dresse, au milieu de la sismaria, un poteau nommé *piao*. L'arpenteur insère dans la lettre de concession les distances de ce point à d'autres; par exemple, à tel ruisseau au nord, à telle montagne au sud, etc. On conçoit que des bornes déterminées aussi vaguement doivent donner naissance à des difficultés et des procès sans nombre.

sation et celle de toute espèce d'écrits nouveaux isolent ici de la manière la plus triste le voyageur studieux, surtout quand il est, comme moi, séparé de sa patrie depuis plusieurs années; ainsi, n'étant encouragé par rien, il finit par tomber dans une espèce d'apathie pour les sciences, maladie très-commune dans ce pays.

L'attrait de la nouveauté dédommage d'abord le voyageur des privations dont je viens de parler; mais, dès qu'il cesse, rien ne le remplace; les conversations avec les habitans perdent aussi de leur intérêt et de leur prix lorsque l'on a entendu répéter cent fois les mêmes choses. Dans les cantons où l'on exploite l'or, l'on n'entend parler ique de *lavras* (1); c'est, il en faut convenir, un vaste champ d'entretien ; mais, comme l'on n'a ci que des idées très-bornées sur l'exploitation des métaux, la conversation aboutit ordinairement à ces questions : combien d'esclaves travaillent dans le lavra? le lavra est-il de cascalhao ou de formaçao (2)?

(1) Ce mot désigne un lieu quelconque où l'on a trouvé de l'or; alors, on obtient une lettre de concession ou *carta da data* qui permet d'y travailler; si l'on y travaille réellement, ce lieu s'appelle aussi *serviço da mineraçao* (exploitation de mine).

(2) Dans le lavra de formaçao, l'or est dans son gisement naturel, surtout en couches. On nomme *cascalho* les dépôts

Quiconque a, par un hasard aveugle, le bonheur de recueillir beaucoup d'or, acquiert la réputation d'un *bom mineiro* (mineur habile); certainement, on refuseroit ce nom à l'européen le plus entendu dans la métallurgie, s'il n'étoit pas assez heureux pour obtenir le produit convenable; si la bonne chance d'un mineur se soutient, on le nomme *mineiro g'tem fama* (mineur d'un grand renom); et, comme les travaux d'exploitation se réduisent à peu près à ce que l'on a appris des nègres d'Afrique il y a un siècle, il arrive souvent qu'un ignorant qui n'a, dans toute sa vie, rien su de la métallurgie, peut, d'après les idées reçues dans ce pays, passer en peu de temps pour un bom mineiro.

La seconde classe d'habitans de la capitainerie de Minas-Geraès se compose de *roçeiros* ou cultivateurs; ceux-ci sont en général, comme dans tous les pays du monde, les plus grossiers des hommes; et, lorsque l'on veut désigner ici quelqu'un qui n'a aucune espèce de savoir vivre, on a usage de dire : *he da roça* (c'est un campagnard). Pour être ici un bon et grand *roçeiro*, ou, pour parler plus poliment, un agriculteur habile, il faut posséder beaucoup d'esclaves,

des anciens lits des rivières qui contiennent de l'or, et *cascalho bravo* ou *revèches* ceux qui ne sont que des résultats d'alluvion, parce qu'elles ne tiennent que peu de métal.

abattre les forêts dans le temps opportun, être assez heureux pour y mettre le feu à l'époque favorable, et pour rencontrer juste le temps des semailles, enfin pour obtenir une bonne récolte. La négligence à laisser croître des herbes parasites est la seule faute que le roçeiro se reproche quand la récolte est mauvaise; et, pourvu qu'il ne laisse pas entièrement passer l'époque ordinaire de semer, tout le reste dépend du beau temps.

L'agriculteur ne s'occupant pas de rendre la terre féconde par des procédés quelconques, ne la fumant pas, n'élevant pas de bestiaux à cet effet, se bornant à cultiver les deux principales plantes nourricières, le maïs et les haricots, et un peu de riz et de canne à sucre, on conçoit que la curiosité d'un voyageur est satisfaite en peu de jours sur ce qui concerne la culture.

La troisième classe d'habitans comprend les marchands de bétail (*criadores de gado*); ceux-ci possèdent des propriétés immenses dans les contrées unies et nues. Les plus petites de ces possessions, nommées *fazendas de criar*, comprennent neuf lieues carrées; les principales sont situées sur les bords du Rio de San Francisco; il y en a de vingt, de cinquante, et même de cent milles carrés, par exemple celle de Pompeo. La population de ces territoires est naturellement très-foible; les hommes y demeurent à des distances considérables les uns des autres; les nou-

velles relatives à la politique et aux sciences pénètrent rarement jusqu'à leurs oreilles ; par conséquent, rien de surprenant que leur conversation tourne sans cesse autour de leurs bœufs et de leurs vaches ; les exceptions sont très-rares.

Les commerçans qui forment la quatrième classe sont si peu nombreux, qu'elle ne peut pas entrer en considération, quoique la plus grande partie de l'or lui passe par les mains.

J'arrive maintenant à la cinquième classe, qui est certainement une des plus fortes, je veux dire celle des fainéans (*vadios*). On n'en rencontre, en proportion, nulle part autant de toutes les couleurs que dans la province de Minas-Geraès. La fertilité du sol, le bon marché des subsistances, et surtout l'hospitalité des habitans invitent à la fainéantise ; d'ailleurs, le Brésilien est extrêmement sobre quand il le faut, et aime mieux ne manger que des haricots cuits simplement à l'eau, et du maïs ou de la farine de manioc, pourvu qu'il ne travaille pas, que se mieux nourrir et travailler : par conséquent, il trouve partout à se sustenter, car personne ne lui refuse le chétif régal dont il se contente.

Cette espèce d'hommes peut être très-utile, mais en même temps dangereuse pour les voyageurs. Allant sans cesse d'un endroit à un autre, il n'y en a pas qu'ils ne connoissent ; ils sont prêts à accompagner le voyageur partout où il veut

aller, car aucune occupation ne les retient : souvent ils sont bons chasseurs ; et, pourvu qu'il leur donne de la poudre et du plomb, ils ne le laissent pas manquer de gibier. C'est surtout dans les Certoès (1), où généralement l'on ne trouve rien du tout, où il faut se frayer un chemin à travers les forêts, et passer des torrens fougueux, que ces hommes sont précieux ; ce sont ceux que je nomme les fainéans utiles. Quant aux autres dont le nombre est cent fois plus considérable, ce sont les fainéans dangereux. Ils tiennent tout un canton dans les alarmes, assassinent et rendent faux témoignage à prix d'argent, volent les chevaux, et occasionnent du trouble ; en un mot, c'est l'écume du genre humain. Il faut soigneusement s'en défier ; d'ailleurs, ils donnent assez d'occupation à la justice.

On peut estimer en général que le nombre des hommes libres qui travaillent est à celui des fainéans de la même classe, dans la capitainerie de Minas-Geraès, dans la proportion de un à vingt ; il n'est donc pas étonnant qu'il s'y commette tant de crimes. La population de la capitainerie s'élève à 400,000 ames ; tous les ans, soixante-dix à

(1) Ce sont les cantons absolument incultes ou qui ne sont que peu cultivés, de sorte que sur une grande étendue ils ne sont que peu habités, ou même sont entièrement inhabités.

quatre-vingts malfaiteurs sont condamnés au gibet ou bien à la déportation à la Côte d'Afrique, où la plupart trouvent la mort. Mais ces malfaiteurs condamnés ne forment pas la dixième partie de ceux qui se rendent coupables de crimes; la foiblesse de la population et la mauvaise police donnent aux criminels la facilité de s'échapper, et d'aller vivre dans d'autres provinces sous des noms supposés, car on ne demande ni certificats ni passe-ports. Neuf criminels sur dix échappent donc, et reviennent dans leur ancienne demeure au bout de quelques années, quand leur crime est oublié. La plupart des mulâtres et des nègres libres s'engagent, pour une bagatelle, à commettre un meurtre ; on en a tous les jours des exemples.

Voilà ce que j'avois à dire en général sur les hommes auxquels aura affaire le voyageur qui parcourt la province de Minas-Geraès .Je n'ai pas besoin d'ajouter que dans le nombre des habitans il se trouve plusieurs familles recommandables, et que parmi les employés civils et militaires on rencontre beaucoup de gens spirituels et instruits, et c'est pour moi un devoir bien doux de reconnoître que plusieurs ont droit à ma gratitude.

Maintenant il ne sera pas hors de propos de donner quelques règles de conduite à ceux de mes compatriotes qui ont le dessein de voyager dans

ce pays; ces avis sont fondés sur une expérience de cinq ans.

Ni le climat, ni les routes, ni la façon de penser des habitans ne permettent au naturaliste de voyager à pied. Les rayons ardens du soleil, qui souvent tombent perpendiculairement sur sa tête, les sentiers profondément défoncés par les pas des mulets et où l'on peut rarement placer le pied dans une direction horizontale, fatiguent excessivement: l'attention constante qu'il faut porter en outre à chaque pas, pour ne pas marcher sur un serpent venimeux, ne laissent guère de temps de reste au voyageur pour détourner ses regards de la route sur les objets environnans. Enfin ce n'est nullement l'usage de voyager à pied : même pour aller à l'église, quand elle est éloignée de plus de mille pas, on fait alors seller son cheval ou son mulet. Il faut donc se conformer aux usages du pays; cela vaut beaucoup mieux à tous égards, et en conséquence je conseille à quiconque veut parcourir ce pays, de commencer par prendre en Europe des leçons d'équitation ; autrement on court souvent risque de la vie.

Au Brésil, on se sert plus ordinairement des mulets que des chevaux pour le transport des fardeaux et pour monture, parce qu'ils endurent mieux la fatigue. J'invite cependant les cavaliers timides à préférer une jument pour voyager. Elles

supportent aussi bien la fatigue que les mulets, et sont très-dociles; mais l'on n'en fait aucun cas, parce qu'elles sont très-laides. Il faut, pour le transport du bagage, acheter plusieurs mulets, et se servir des coffres de voyage en usage dans le pays; on les arrange facilement pour contenir toute espèce de collection. Les progrès de la marche du voyageur dépendant du bon traitement des animaux, on fait bien de prendre à gages un muletier (*tropeiro*) expérimenté, quand même il coûteroit un peu cher; cela vaut mieux que d'acheter un nègre ignorant qui ne manqueroit pas de ruiner les animaux en peu de temps.

M. Mawe vante, dans sa relation, la commodité de faire des voyages dans l'intérieur du Brésil, quand on peut se procurer un *portaria reale* (ordre du roi). Ce n'est pas très-difficile à obtenir. Cet ordre porte que tous les officiers civils et militaires sont tenus de faire fournir au porteur à sa demande, et contre le paiement d'après le prix fixé, les bêtes de somme et les montures, le logement, etc. Au premier coup d'œil, un ordre semblable paroît complétement inutile; mais quiconque connoît les mœurs du pays en juge différemment; car souvent, par pure fantaisie, ce qui arrive surtout en Portugal, les gens ne veulent fournir à aucun prix rien de ce qu'on leur demande, notamment aucune bête de somme ni

de monture : ainsi, dans un cas semblable, un portaria est très-utile.

Indépendamment des coffres de voyage, le voyageur doit se pourvoir d'un matelas léger, de quelques paires de draps, et d'une couverture de laine; car les nuits sont très-fraîches en comparaison des jours; il vaut mieux d'ailleurs dormir ainsi, que dans des filets que l'on suspend comme des hamacs, et auprès desquels il faut, pour se réchauffer, entretenir du feu pendant toute la nuit. Au reste, ce filet est très-léger, tient peu de place, et le voyageur fait bien d'en emporter un avec lui, car il n'y a pas de couchure plus commode pour se reposer, ni de lit qui soit plus tôt dressé. On n'a besoin que de deux objets auxquels on puisse le suspendre. On peut aussi arranger les coffres de manière à servir de lit. Il n'est pas prudent de coucher sur la terre, soit à cause de l'humidité, soit surtout à cause des serpens venimeux, qui aiment beaucoup la chaleur, et qui souvent viennent tenir compagnie au voyageur durant son sommeil. On doit surtout craindre le serpent à sonnette, qui se glisse tranquillement auprès du dormeur, et s'en va de même après s'être réchauffé, si on ne le dérange pas, mais qui mord dès qu'on trouble son sommeil, ou qu'on le gêne. Bien des gens ont perdu la vie de cette manière, et j'ai moi-même été exposé une

fois à un danger de cette nature. Le matin je trouvai à mes pieds, entre les coffres où j'avois dormi, un serpent à sonnette qui, je n'en doute pas, avoit été mon camarade de sommeil.

Souvent le voyageur arrive dans des cantons, surtout dans les certoès, où il ne peut rien se procurer. Il est donc indispensable de se fournir de quelques provisions, telles que café, thé, sucre, et surtout, conformément à l'usage du pays, de lard, viande desséchée, sel, poivre, haricots, riz et farinha (1), ainsi que des ustensiles né-

(1) La *farinha*, ou la farine dont on se nourrit, se prépare de diverses manières, ou avec du manioc, ou avec du maïs; on fait tremper du maïs dans l'eau pendant huit jours, puis on l'écrase dans une grande auge de bois percée de trous, soit avec lès mains, soit avec un grand pilon attaché à un levier qui a vingt-cinq à trente pieds de long, et qui est soutenu par un pieu aux cinq huitièmes de sa grandeur; l'extrémité du bras le plus court est creuse, afin de recevoir une quantité d'eau suffisante pour soulever l'autre bout auquel est suspendu le pilon; cette cavité se vide d'elle-même quand elle est descendue à un point donné; en se remplissant et se vidant alternativement, elle soulève et laisse retomber le pilon. On nomme cette machine *monjollo* et aussi *Preguiça do Brésil* (paresseux du Brésil), parce qu'elle travaille très-lentement; on la place toujours près d'un courant d'eau qui la fait agir. Quand le maïs est réduit en farine et nettoyé, on le fait griller sur des plaques de cuivre fabriquées exprès, ou sur une plaque de grès très-mince. La préparation du manioc est si connue que ce n'est

cessaires pour la préparation des alimens. Il ne faut pas non plus oublier l'eau-de-vie. Prise avec modération, j'ai trouvé qu'elle nous préservoit constamment, mes compagnons de voyage et moi, des fièvres que l'on peut gagner dans les lieux les plus malsains, notamment le long des rivières, seulement en buvant une gorgée d'eau, tandis que d'autres voyageurs qui n'avoient pas fait usage d'eau-de-vie avoient été attaqués de la maladie. Il est bon aussi de porter avec soi quelques médicamens, tels que du tartre émétique, de l'ipécacuanha et du quinquina. Comme le voyageur ne peut pas toujours rester avec les mulets de bagage, que tantôt il va en avant, tantôt demeure en arrière, et qu'il n'est pas à propos de faire reposer les bêtes de somme pendant la marche, il est prudent de se pourvoir de ce qu'on appelle un *alforge*. Ce sont deux poches de cuir où l'on met des provisions, et qu'au moyen d'une courroie l'on place derrière soi en travers de la selle; un grand couteau de chasse, et un gobelet de corne attaché à une longue courroie pour pouvoir puiser de l'eau sans descendre de cheval, sont aussi très-utiles.

Il faut se mettre en route d'aussi bonne heure

pas la peine de la décrire. (Mawe donne la figure du monjollo.

qu'il est possible. Les journées n'étant que de trois, quatre ou au plus six leguas (1), avec des bêtes de somme dans les beaux chemins, on se repose, au milieu de la course, auprès d'un ruisseau, et l'on s'arrange de manière à être, à midi ou à deux heures, au gîte pour la nuit. Le voyageur a ainsi tout le reste du jour pour ses observations, et les animaux se reposent jusqu'au lendemain matin.

Un mets dont on fait usage, notamment dans les certoès, comme très-nourrissant et se conservant long-temps, est le *passoca*. C'est de la viande de bœuf bien grasse qui, après avoir été rôtie à la broche, est mise avec de la farinha dans une auge de bois où on la presse et l'écrase jusqu'à ce que la chair soit entièrement broyée, et que la graisse ait totalement pénétré dans la farinha. On mange ensuite un morceau de *rapadura* (petits gâteaux sucrés). Une boisson très-rafraîchissante et très-nourrissante est le *jacuba*, composé de farinha et de rapadura mêlés dans l'eau. D'abord ces mets ne plaisent pas beaucoup à un palais européen, mais il ne tarde pas à s'y faire. J'avoue qu'à présent je les trouve de mon goût, et dans les certoès ils me sont indispensables. Je conseille donc au voyageur de s'accoutumer au plus tôt à ces

(1) La legua est de 18 au degré, et par conséquent équivaut à 1,38 lieue de 25 au degré.

mets et à ces boissons, car il faut absolument renoncer aux friandises d'Europe.

Quant aux dépenses que cause le voyage, je crois que dans aucun pays on ne peut y subvenir avec si peu d'argent. Le séjour dans les ports de mer, notamment à Rio-de-Janeiro, est le plus dispendieux, et pourroit bien l'emporter en ce point sur tout ce que l'on connoît en Europe; mais il n'est pas nécessaire d'y rester long-temps.

La somme la moins forte que puisse dépenser un homme seul à Rio-de-Janeiro, en vivant décemment, mais non splendidement, est de 50,000 reis (près de 315 francs) par mois. L'achat de tout ce qui est nécessaire pour le voyage, en y comprenant quatre mulets, les coffres, etc., se monte environ à 200,000 reis (1260 fr.). La dépense journalière en route, quand on est sorti du district de Rio-de-Janeiro, excepté toutefois de ce lieu à Minas-Geraès, ne s'élève pas à plus de 1,200 reis (7 fr. 50 c.). Quand on voyage loin de la grande route, l'hospitalité est encore plus grande; il arrive rarement que l'on paye autre chose que le prix du maïs donné aux animaux et qui n'est le plus souvent qu'une bagatelle.

Avec 600,000 reis ou (3780 fr.) par an, le voyageur peut satisfaire à tous ses besoins; et je crois que ce bas prix auquel on peut parcourir

et connoître un grand pays, ne sera pas une petite amorce pour les Allemands, mes compatriotes.

Malgré la chaleur, je ne conseille pas de se vêtir trop légèrement : car la forte transpiration rend le corps très-sujet aux refroidissemens qui souvent sont dangereux. Un chapeau de feutre blanc, à large rebord, préserve tout le corps de l'action des rayons perpendiculaires du soleil et de celle de la pluie. On se sert aussi généralement de grands parasols, que l'on fixe devant soi sur le pommeau de la selle, mais ils sont incommodes pour l'observateur et pour quiconque fait et écrit ses remarques à cheval. Des bottes blanches, en peau de daim, sont les meilleures dans les temps secs; et, quand il pleut, des guêtres de drap par dessus les bottes sont excellentes, car il faut se garder ici plus que partout ailleurs de se mouiller les pieds. Aussi le Brésilien cherche-t-il à rouvrir leurs pores en les lavant dans l'eau chaude; c'est un usage qui a été adopté même par les gens de la classe inférieure, et qui est devenu pour eux une habitude tellement indispensable, que la plupart ne pourroient pas s'endormir s'ils n'avoient pas pris leur bain de pied. On en apporte un à tout voyageur avant qu'il se mette au lit, et sans qu'il le demande. Autant cette pratique

est salutaire dans des cas particuliers, autant je pense que son emploi journalier est pernicieux; car, dans aucun pays, on ne voit un aussi grand nombre de jambes gonflées et attaquées d'ulcères que dans le Brésil : l'abus des pédiluves chauds y doit sans doute contribuer.

Il faut observer à la rigueur tout ce qui tient aux convenances extérieures et au cérémonial, autrement on ne tarde pas à perdre tout droit à la considération. Un homme sage ne doit pas non plus s'engager dans des discussions sur la religion, même lorsqu'il est d'une communion différente; il faut qu'il fréquente les églises du pays. Il échappera par ce moyen à beaucoup d'observations désagréables des gens de toutes les classes.

Les étrangers ont jusqu'à présent été constamment soutenus et considérés par le gouvernement, souvent même préférés aux habitans du pays; mais, en revanche, ils ont été regardés par ceux-ci, sinon avec dédain, au moins avec peu d'estime, lors même qu'ils étoient de la religion catholique. On ne voit en eux que des hérétiques, on les regarde avec méfiance, comme des hommes capables de trahir le pays, et mus par le seul désir de s'enrichir aux dépens de l'état. L'étranger peut d'ailleurs voyager dans tout le royaume sans le moindre souci, personne ne l'insulte en

face ; au contraire, il est accueilli partout avec politesse, partout il reçoit l'hospitalité. Ce n'est que par un séjour d'un an, au milieu de la nation, que l'on connoît ses dispositions peu favorables pour les étrangers : il est rare qu'elles se manifestent au premier abord.

Enfin j'ai un dernier conseil à donner à tout étranger qui, après avoir voyagé dans le Brésil, écrit sur ce pays, c'est de ne critiquer les mœurs et les usages des habitans ni en général ni en particulier. Il suffit de raconter les faits simplement, le lecteur peut faire lui-même les observations critiques. Il n'existe pas de nation qui aime moins à être critiquée que les Portugais, surtout par un étranger, et il n'en existe pas non plus chez laquelle la critique étrangère produise moins d'effet. Le but de ceux qui critiquent devant être l'utilité de celui sur qui elle porte, et ce but étant, dans le cas dont je parle, manqué complétement, il est beaucoup plus raisonnable de la laisser entièrement de côté, car celles qu'on se permet font beaucoup de tort aux voyageurs qui viennent ensuite dans le pays ; on conçoit pour eux une méfiance extrême, on les traite avec froideur, et l'on cherche même à les tenir à une certaine distance, parce que l'on craint leur censure.

Les réflexions que je viens de présenter m'ont paru propres à donner une idée de la manière

de voyager dans le Brésil; elles pourront être utiles à ceux de mes compatriotes qui ont le projet de visiter ce pays, et ne sont pas de nature à les détourner de leur entreprise.

Villa Rica, le 16 février 1815.

VOYAGE
D'UN OFFICIER ANGLAIS
DANS LE PENDJAB,
EN 1808,

Contenant beaucoup de détails intéressans sur les mœurs et le caractère des seiks (1).—Traduit de l'anglois.

Je partis, le 1er avril 1808 de Ferrekabad, sur le Gange, et j'arrivai le 6 à Herdouar. Ce fut avec bien du plaisir que j'observai l'air de prospérité du pays. Il est très-bien cultivé; la physionomie des habitans annonce le contentement. Ils disoient hautement qu'ils vivoient heureux sous le gouvernement britannique. Effectivement, la sûreté dont ils jouissent pour leurs personnes et leurs biens est un puissant aiguillon à l'activité. En peu d'années, elle a de nouveau rendu florissant leur pays, qui mérite aujourd'hui le nom de

(1) Les seiks dérivent leur nom de la racine sanscrite *seik*, apprendre.

jardin de l'Indoustan, à plus juste titre qu'à aucune époque antérieure, même sous le règne de Feyzoula-Khan, leur monarque chéri.

Un banquier et un radja indou ont, il y a quelques années, conjointement avec les goseyns, fait bâtir, près de Herdouar, cinq maisons magnifiques. On dit qu'elles n'ont coûté que trente mille roupies; dans ce cas, on a mis une économie extraordinaire dans leur construction, car un européen ne peut s'empêcher de les estimer, au plus bas, à une somme beaucoup plus forte. Elles sont en pierres de taille et en briques cuites, et destinées à loger toutes les personnes qui viennent visiter les lieux saints.

Il seroit très-difficile et presque impossible d'évaluer le nombre des individus qui se trouvent au Méla, ou foire annuelle; mais, en examinant l'immense étendue de terrain que ce rassemblement occupe, et la masse non interrompue qu'il forme à la gauche du Gange sur une longueur de quatre coss, qui se termine à Herdouar, on peut l'estimer à un million d'hommes (1).

Le grand jour d'ablution eut lieu le 11 avril; tout se passa de la manière la plus paisible et la plus régulière ; il n'y eut pas la moindre dispute entre les différentes sectes, pour décider à qui

(1) *Voyez* le Voyage de Webb, tome 1 de ces annales, p. 104.

auroit le pas pour descendre au fleuve. C'étoit ordinairement une source constante et infaillible de rixes et de tumulte ; mais on avoit pris toutes les précautions possibles pour les prévenir. Les pélerins s'en montroient reconnoissans ; ils ne partirent pas sans exprimer leur gratitude pour le gouvernement anglois, qui leur a assuré les moyens de pratiquer tranquillement les cérémonies de leur religion. Les habitans du Moultan, du Peischaour, du Caboul, du Candahar, du Cachemyr, et d'autres parties de l'Inde les plus reculées, ne manqueront pas de donner, chacun chez eux, des louanges à notre nation.

Il faut qu'un européen ait une bien grande dose de curiosité pour venir deux fois au Méla de Herdouar ; car rien de moins varié que la vue de tout ce monde qui va se baigner. Quant aux marchandises exposées en vente, il y en a bien peu qui conviennent au goût d'un européen; d'ailleurs, le désagrément d'être obligé de dresser sa tente dans un terrain sablonneux et mobile, sans aucun abri qui garantisse de l'ardeur du soleil, quoique l'on soit dans des djengl ou terrains remplis de petits arbres et de buissons ; puis l'inconvénient de se trouver au milieu de cette immense multitude d'hommes, suffisent pour détourner de la fantaisie de s'exposer de nouveau aux mêmes incommodités.

Le 12, ayant, en compagnie d'une nombreuse

kafilah de Seikhs qui retournoient chez eux après le Méla de Herdouar, traversé la Djemna à Redjenore-Ghât, éloigné de sept lieues de Seharanpour, j'arrivai à Boria, ville située dans une partie de la frontière que l'on a nommée Douab, parce qu'elle est située entre la Djemna et le Setledj. Je fus très-content de l'aspect du pays ; il étoit très-bien cultivé, preuve incontestable de la fertilité du sol et du caractère laborieux des habitans.

Beaucoup de femmes djâtes me firent demander la permission de venir me voir. Leurs regards et leurs gestes exprimoient leur étonnement ; elles s'approchèrent de moi en riant de tout leur cœur ; le teint de mon visage excitoit leur gaîté ; elles m'adressèrent une infinité de questions, me demandèrent si je ne portois pas de chapeau, si jamais j'exposois ma figure au soleil, si je restois toujours renfermé, ou si je ne sortois que sous un abri, et si je couchois sur la table placée dans ma tente ; mon lit se trouvoit cependant tout à côté, mais les rideaux en étoient fermés. Ensuite elles l'examinèrent dans le plus grand détail, puis la doublure de ma tente et tout ce qui en dépendoit. Il me parut que tous ces objets leur causèrent autant de plaisir que de surprise. La curiosité est une des passions les plus fortes du beau sexe, soit en Europe, soit dans l'Inde. L'on peut juger de la satisfaction de ces dames en cette occasion,

par l'exclamation qui leur échappa : « Dieu, s'é-
» crièrent-elles, nous a donné une preuve si-
» gnalée de sa bonté, en nous gratifiant d'une
» vue aussi surprenante que celle d'un européen;
» car elle n'a pour égale que celle des deux
» grands prodiges du ciel : le soleil et la lune. »
Cette comparaison bizarre étoit probablement un compliment que ces dames m'adressoient, mais il faut l'attribuer en partie à leur goût pour l'hyperbole que j'eus fréquemment occasion d'observer. Elles avoient toutes des figures gracieuses; leurs traits offroient de la douceur et de la régularité; leur teint étoit olivâtre, et formoit un contraste agréable avec leurs dents blanches et bien rangées, particularité qui distingue tous les habitans du Pendjab. Ni le betel ni l'arec ne croissent dans leur pays, de sorte que les lèvres et les dents ne sont pas gâtées par l'usage de ces ingrédiens qui donnent un aspect si dégoûtant à la bouche de tant d'autres peuples de l'Asie.

Les gens que je rencontrois étoient proprement vêtus, avoient l'air bien portans, aisés et contens; heureux effets d'un gouvernement juste et équitable, tel que celui auquel ils obéissent. Je puis d'ailleurs dire à l'appui de cette observation que je n'entendis, au milieu des informations que je prenois sans cesse, articuler aucun motif de plaintes. Les cultivateurs payent à leur chef la moitié du produit de leur récolte en nature, parce

que l'argent monnoyé est très-rare ; d'ailleurs, on accorde des dégrèvemens au cultivateur quand les saisons sont mauvaises. Le chef cherche soigneusement à prévenir toute espèce d'oppression; quoique revêtu d'un pouvoir absolu, il gouverne avec tant de modération et de justice, qu'il est chéri et révéré par son peuple dont il s'étudie à faire le bonheur. Il condamne rarement à mort, même pour meurtre ; ceux qui se sont rendus coupables de ce crime, sont punis d'un emprisonnement temporaire, de châtimens corporels, et de la confiscation de leurs biens de tous genres que le chef s'approprie. Tous les délits, depuis l'assassinat jusqu'aux moins graves, sont de la compétence du cotouâl (1), qui soumet les détails de la procédure au chef ; celui-ci prononce seul sur les punitions. Ce système d'administration de la justice semble produire d'heureux effets ; car il se commet rarement des crimes capitaux, et la police, dans différentes villes, est si bien faite, que des hommes de toutes les nations y entrent avec confiance, et n'y sont nullement inquiétés durant leur séjour. On y a pour un Anglois la même attention que dans son territoire ; le cotouâl lui envoie la provision ordinaire de vivres, et en refuse le paiement; pendant la nuit, il donne une garde de tchokidars (2).

(1) Magistrat chargé de la police.

(2) Agent subalterne de police.

La ville de Boria et les cantons voisins étoient, à l'époque où je les visitai, indépendans du radja Rendjeit-Singh. Les habitans de cette partie du pays sont singhs et seiks .Les singhs ou lions sont les sectateurs de Gourougovind-Singh (1), homme vénéré comme saint, qui vivoit sous le règne d'Aloum-Ghir, et qui s'annonça au monde comme changeant les hommes en lions: les singhs sont tous soldats; mais Gouroud-Singh lui-même n'étoit pas singh(2). L'on n'a, sur le temps et le genre de sa mort, ni renseignement écrit ni tradition.

Un seik qui désire devenir singh n'a pas de formalités bien difficiles à remplir pour accomplir ce vœu. Il va trouver les akali (3) ou prêtres de la secte à Amretsir. Ceux-ci, après lui avoir demandé si son intention est d'embrasser leur croyance, l'invitent à montrer une preuve de sa détermination. Alors il casse de sa propre main le zenar ou petit cordon que la plupart des Indous portent en sautoir; et, après quelques cérémonies, un akali lui donne à boire un sorbet fait de sucre et d'eau. Une fois initié de cette manière, il ne peut plus couper ses cheveux ni se raser, et même, conformément à la stricte observance de

(1) *Gourou*, maître; *govind*, pâtre des vaches.

(2) Militaire.

(3) Nom dérivé de *cal*, mort, et *a*, privatif en sanscrit; ce qui signifie immortel.

la doctrine, il ne devroit jamais rogner ses ongles; mais il est dispensé de ce point, quoique ce soit contraire aux préceptes formels du législateur. Devenu singh, il est étranger aux Indous qui le regardent comme un apostat. Sa nouvelle religion ne lui impose d'autre restriction dans sa nourriture, que de ne pas manger de la vache. Il peut de même faire usage de toute espèce de boissons. Les seiks, s'ils sont Indous, conservent, indépendamment des observances et des préceptes particuliers prescrits à la secte par Nanek, son fondateur, les institutions de leur religion en stricte conformité de la doctrine de Brahma.

Les seiks et les singhs épousent une seule femme; si elle meurt, ils peuvent en prendre une autre. Si le mari décède, sa veuve ne peut pas former de nouveaux nœuds; cependant la veuve d'un djât peut contracter un second et même un troisième mariage. Bien peu de veuves dans le Pendjab se déclarent settis ou décidées à se brûler avec leur mari défunt; mais cette pratique est regardée dans la ville de Djemou comme un sacrifice indispensable. Si la veuve ne s'y résigne pas volontairement, les radjepouts pensent qu'il est de leur devoir de la tuer, puis de jeter son corps sur le bûcher où est celui de son mari. Je crois qu'une coutume si horrible ne règne qu'à Djemou. Car ailleurs, quoique les exemples des veuves qui se dévouent à la mort sur le bûcher

de leurs époux défunts soient fréquens, cependant elles accomplissent ce sacrifice de leur plein gré, et l'on n'emploie aucun moyen violent pour les y contraindre (1).

Un seik refuse de boire et manger avec un singh après que celui-ci a abjuré sa foi et renoncé à la doctrine de Bramah. Il ne peut pas plus avoir de relation avec lui que s'il étoit chrétien. Beaucoup de djâts se font singhs. Les femmes des uns et des autres ne sont pas renfermées comme celles des seiks; elles sortent, vont où elles veulent sans être voilées, et jouissent généralement d'une réputation de grande chasteté.

Le 18 avril, j'arrivai à Moulana. J'y trouvai le froid perçant durant la nuit et jusqu'à huit heures du matin. J'avois traversé un beau pays uni, d'où la vue se porte sur des montagnes éloignées dont l'aspect est ravissant: je passai par Moustafabad, ville assez grande et entourée de murs; mais je dois observer à ce sujet que, dans cette partie du pays, chaque ville, et même chaque village, est

(1) Il paroît que le voyageur anglois n'a jamais été à Djemou; comme d'ailleurs il ne cite pas d'autorité à l'appui du fait qu'il rapporte, on peut le révoquer en doute, jusqu'à ce que l'on soit mieux instruit. Djemou est une ville située sur le Tchenab par 33° N.; d'après ce que dit ce voyageur, il paroît qu'elle n'est pas comprise dans le territoire des seiks et qu'elle appartient à un prince radjepout, indépendant.

ceint d'un mur qui le défend des attaques des brigands du Pendjab, dont les incursions se font à cheval.

Moustafabad a dans son intérieur une citadelle bâtie en briques cuites, et flanquée de tours rondes. Elle est la demeure du chef qui exerce à la fois les fonctions de prince et de juge ; il a sous sa dépendance la ville et quatre villages. Toute cette portion du pays est tellement divisée et sous-divisée en petits territoires indépendans, que, suivant ce que j'ai appris, beaucoup de villages sont gouvernés par deux chefs qui exercent chacun leur juridiction séparément et distinctement sur une moitié des habitans. Telle est à peu près la forme du gouvernement dans tout le pays qui s'étend jusqu'au Setledj.

Moulana est une petite ville murée, avec une citadelle au centre. J'y eus une longue conversation avec un brave vétéran singh qui avoit été présent à la bataille de Bouxar, et à cette époque avoit visité Calcutta. Il me dit que les naturels du Douab vivoient naturellement jusqu'à quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et même cent ans : ce qui ne me parut pas surprenant d'après l'aspect du pays qui est très-ouvert, sec, débarrassé de djengl et bien cultivé. Il ajouta qu'il ne se souvenoit pas d'avoir vu une année comme l'année actuelle, pendant laquelle les pluies se suivoient à intervalles très-courts depuis le commencement

de mars ; ces ondées fréquentes avoient préservé le pays des vents chauds, qui règnent ordinairement pendant ce mois, mais pourtant ne sont pas étouffans.

Les bosquets de manguiers sont nombreux dans le pays entre la Djemna et le Setledj. Le sol y est marneux, noir, gras et fertile, produisant du froment, de l'orge, du gram (pois chiche) et d'autres grains. Il pourroit encore être mieux cultivé ; mais les différens chefs sont trop jaloux les uns des autres pour s'entendre sur ce qui feroit le bien général, et la plupart ne songent qu'à maintenir leur indépendance, à réprimer les empiétemens d'un rival ou à s'étendre à ses dépens. Tel est l'état du pays depuis plusieurs années.

D'après ce qui m'étoit précédemment arrivé, je me figurois que, durant mon voyage, je serois partout l'objet des regards, comme un être rare et singulier ; je ne me trompois pas, chaque jour m'en fournissoit la preuve. A peine ma tente étoit-elle dressée, que tous les habitans du voisinage l'entouroient ; hommes, femmes, enfans, gens à cheval et à pied se rassembloient en foule autour de moi et ne me quittoient que lorsque l'obscurité de la nuit les privoit d'une vue aussi merveilleuse que celle d'un homme blanc sans barbe.

Le 19, j'arrivai à Oumballa, après avoir passé à Bimball, ville dont la citadelle ressemble beau-

coup aux anciens châteaux d'Angleterre, repaires des barons féodaux. Moulana et tout le pays jusqu'à Oumballa dépendent de deux veuves de Zemindars, qui peuvent mettre sur pied près de huit cents hommes tant de cavalerie que d'infanterie. Leurs familles résident dans une citadelle bien bâtie et ceinte d'un mur en briques avec des bastions ronds. La ville est grande et bien peuplée. Les maisons sont généralement en briques cuites. Les rues sont si étroites, qu'un éléphant n'y peut passer qu'avec peine. Le pays entre Moulana et Oumballa paroît fertile et est très-bien cultivé. M'étant informé pourquoi les Zemindars puissans ne réduisoient pas les plus foibles, on me dit qu'ils n'avoient pas le désir d'étendre leurs possessions, ni de causer des troubles par de tels actes d'injustice, et qu'ils se contentoient du territoire qu'ils possédoient.

A mon arrivée à Oumballa, j'éprouvai les mêmes attentions que dans les autres endroits de la route. Le divan (1) vint, de la part des deux veuves, me demander très-poliment si je voulois leur permettre de me faire préparer mon dîner. Tous les habitans de ce pays, jusqu'au Setledj portent au plus haut degré la bienfaisance et l'hospitalité. Leur bienveillance n'est restreinte par aucun préjugé de religion ni de caste. Le chef de

(1) Premier ministre.

chaque ville se fait un devoir de nourrir les voyageurs pauvres, n'importe leur pays; une partie de ses propres fonds est mise à part pour cet objet; quand le grand nombre des indigens rend ce secours insuffisant, une souscription faite chez les principaux habitans pourvoit à leurs besoins. On ressent un plaisir infini à traverser les villes et les villages de cette contrée; les habitans accueillent un étranger avec un air gracieux qui le prévient en leur faveur; ils sont à la fois polis et respectueux, accueil bien différent de celui que l'on reçoit dans les villes peuplées de mahométans, où l'on est regardé avec mépris, et traité comme un parasite incommode. L'on m'avoit dépeint le caractère des seiks sous le jour le plus favorable; mes observations confirmèrent tout ce que j'en avois entendu dire d'avantageux. Ils sont affables et équitables dans leurs rapports sociaux, affectueux et bons dans leur intérieur. Une qualité surtout élève le caractère des seiks au-dessus de celui de tous les autres peuples de l'Asie, c'est leur respect profond pour la vérité; on peut avoir une confiance implicite à leur promesse dans telle affaire que ce soit, publique ou particulière; ils sont bien moins adonnés que les autres Asiatiques au mensonge, à la dissimulation, aux vils artifices employés pour déguiser la vérité. Si un seik se déclare votre ami, il ne trahira pas votre confiance; en revanche, s'il voue de l'inimitié à quelqu'un, il le lui dit sans détour.

Au total, les seiks sont une nation simple, mâle, hospitalière, laborieuse, et certainement la meilleure race d'hommes que j'aie rencontrée dans l'Inde; ils ont toutes les qualités qui font le bon soldat; ils sont grands et robustes, actifs, patiens, fidèles et braves; fortement attachés à leur chef, ils ne le quittent jamais tant qu'ils sont bien traités.

Le 20 avril, je me mis en route pour Patiata, me dirigeant au sud; le pays continue à être ouvert et bien cultivé; mais il n'y a pas de manguiers. On voit cependant, près des villages, de grands pipals (*ficus religiosa*), et des haies de djaou, (*tamarix indica*), qui s'élèvent à la hauteur d'arbres de taille moyenne, aspect nouveau et agréable aux yeux d'un européen. Les habitans coupent ces haies pour se chauffer.

Malgré la fertilité du sol, les moissons ne m'ont paru ni si abondantes ni si belles que dans le territoire de la compagnie angloise. Le peu d'attention que donnent les fermiers au progrès de la culture; la division du pays en petits états indépendans, et au-de-là du Setledj en Djaghirs (1) et en Djedads (2), sont cause qu'il n'est labouré

(1) Terre concédée à quelqu'un gratuitement, ou en considération de services rendus, pour défrayer sa dépense personnelle, et sous condition expresse de service futur.

(2) Terres accordées à un chef pour l'entretien d'un corps de troupes qu'il doit tenir prêt au premier appel.

qu'en partie. Les Rayats ne cultivent que ce qui est nécessaire pour leur consommation, tandis que si leurs terres étoient exploitées convenablement, ils pourraient récolter un excédant qui s'exporteroit. Le pays, quoique fertile, étant très-sec, les arrosemens sont nécessaires pour assurer une moisson abondante; aussi les champs plus éloignés sont-ils laissés au hasard du temps, après qu'ils ont été labourés et ensemencés; c'est pourquoi leur produit n'est pas considérable. Cette négligence est d'autant plus étrange, que la manière de tirer l'eau des puits est simple et ingénieuse; on emploie ce que nous nommons la roue persanne. J'ignore l'origine de cette dénomination; ici, où elle est d'un usage général, les habitans qui s'en regardent comme les inventeurs, lui donnent le nom de *rahett*. Elle est mise en mouvement par deux bœufs, et se compose de trois roues, deux verticales, et une troisième horizontale. Les premières tiennent à un axe que fait tourner la troisième, mue par les bœufs; elles font descendre dans le puits une corde à laquelle sont attachés à la suite les uns des autres quarante-deux vases contenant chacun onze pintes d'eau, et qui, arrivés au bord du puits, en remontant, se vident dans un réservoir en bois d'où l'eau est conduite, par des rigoles, aux divers canaux. Dans quelques endroits, on fait agir en même temps deux rahetts aux côtés opposés du puits; et, de cette manière,

on arrose en peu de temps un espace considérable. On trouve partout l'eau à une profondeur de dix à quinze coudées.

Patiata est une grande ville ; son mur en terre et son fossé ne la rendent pas très-forte. Le radja Sahel-Singh y ajoutoit un mur de briques non cuites, épais de trois pieds, pour la préserver des attaques des ennemis. Il réside dans une citadelle d'un aspect imposant; on me dit qu'il s'y trouvoit quatre canons. On voit à Patiata de petits monumens élevés à des seiks ; quelques-uns portent des inscriptions qui indiquent le nom, l'âge, les titres du défunt ; ils n'annoncent pas, comme ceux que l'on rencontre dans d'autres parties de l'Inde, que la personne enterrée au-dessous s'est dévouée à être setti ; cette coutume ne règne pas ici ; on les érige au-dessus d'une petite partie du corps, réduite en cendre ; le reste est jeté dans la rivière la plus prochaine, au bord de laquelle on porte les cadavres des Indous pour les y brûler. Dans tout le Pendjab on brûle les corps avant de les transporter à la rivière.

Un musicien chrétien, nommé Paris, qui avoit été chef de la musique d'un régiment anglois de cipayes, a été tué aujourd'hui par deux seiks, dans une querelle pour une fille publique ; il étoit ce que l'on nomme un homme de demi-caste ; il avoit déserté de son corps à cause de ses dettes ; on l'appeloit ici le capitaine Paris; il comman-

doit un petit corps d'infanterie au service du radja.
Les deux hommes qui l'avoient assassiné furent arrêtés sur-le-champ; on confisqua leurs biens. Paris étoit l'agresseur; il avoit, le premier, dit des injures aux seiks, et ensuite avoit blessé l'un d'eux.

Le 24, j'étois à Makéouara. La route directe pour venir d'Oumbala est par Kadjepour et Serhend. J'appris ici que Schedjah-Oul-Melk, roi de Candahar et de Caboul, avoit, en partant pour le pays de Litti, nommé Schir-Mehemmed-Khan visir; celui-ci, profitant de l'absence de son maître, avoit élevé au trône un des fils de Zemân-Châh(1), et abjuré toute espèce d'obéissance au roi; mais le fils de Zemân-Chah, connoissant la trahison du ministre, avoit écrit en particulier au roi, le priant de hâter son retour, afin d'empêcher le visir de se proclamer lui-même souverain. Schedjâh-Oul-Melk, profitant de cet avis, accourut et fit mourir le ministre. Abdallah-Khan, fils du visir, et soubab du Cachemyr, instruit de la mort de son père, résolut de ne plus reconnoître l'autorité du roi, et fit inviter Rendjeit-Singh d'envoyer une armée à son secours, lui promettant une récompense considérable en argent.

Makeouara est une petite ville à moins de quatre milles et demi du Setledj, qui jadis en

(1) Roi de Caboulistan détrôné en 1800.

baignoit les murs ; mais depuis environ vingt-deux ans, il s'en est éloigné en se dirigeant plus au nord.

Le 25, je traversai le Setledj ou Satoudra, comme on le nommoit anciennement, parce qu'il s'étoit donné une sanglante bataille sur ses bords (Roudh signifie *sang* en sanscrit), et j'arrivai à Rahoun. Le Setledj semble avoir sa source dans les montagnes situées au nord-est; il court au sud-est dans un pays ouvert, uni et fertile. Ses rives sont basses ; il offre l'aspect d'un beau canal qui coule dans deux lits différens : le premier, guéable, large d'environ trois cents pieds ; le second, profond, mais peu rapide et large de mille pieds. Vingt bateaux construits grossièrement, mais très-propres au transport de l'artillerie et de la cavalerie, sont postés au lieu du passage. Mes deux éléphans passèrent aisément dans un de ces bateaux. Chacun peut contenir vingt chevaux, et les cavaliers y entrent sans descendre de leurs montures. Ils ont trente pieds de long et douze de large ; les côtés sont épais de quatorze pouces ; les fonds sont formés de six planches appliquées l'une sur l'autre, et chacune est épaisse d'un pouce et demi. Durant la saison des pluies, la rivière est large d'un mille et demi. On compte six stations de la Djemna au Setledj, ou soixante coss, dont chacun équivaut à 2,600 pas ordinaires.

Le 26, j'allai à Mekoundpour, à 12 milles de

Rahoun. Le chemin est très-bon et le pays ouvert. Il n'y a dans ce pays ni manguier ni aucune espèce d'abri pour les tentes. C'est actuellement le temps de la moisson. Cependant la cavalerie du radja préfère traverser les blés plutôt que suivre la grande route, et prend, sans se gêner, des bottes de grain mûr pour nourrir les chevaux à la fin de la journée. Ces gens se conduisent ainsi dans leur pays et dans celui de leurs voisins, disant que c'est avec le consentement de leur maître.

J'ai eu dernièrement occasion de voir un exemple de l'insolence par laquelle les fakirs se font généralement remarquer, et dont tout européen voyageant dans le Pendjab doit se préparer à éprouver les effets. Hier, un de ces saints personnages qui parcourent le pays dans un beau palankin, et accompagnés d'un cortége nombreux, se trouva sur notre chemin quand je passai ; il me regarda avec un air de mépris inexprimable ; il étoit vêtu d'une robe de soie ; des hommes à cheval l'entouroient pour protéger sa personne sacrée et faire connoître sa haute dignité. Il adressa la parole à mon mounschi, pour lui dire qu'il écriroit à son ami chargé du passage du Beya de ne pas nous permettre de le traverser, et qu'il emploieroit son crédit auprès du radja pour me faire chasser du pays.

Une autre aventure arriva ce même jour à mon mounschi. Un Mogol du Candahar, qui alloit à Canpôre, l'accosta en lui parlant ainsi : « N'est-
» il pas surprenant de te voir voyager de la sorte?
» Quoi ! tu es le serviteur d'un chrétien ? tu devrois
» mille fois plutôt mordre la poussière que d'es-
» sayer de parcourir mon pays dans cette qualité ;
» tu te crois un grand personnage, mais je te
» montrerai que je vaux autant que toi. » — Le mounschi ne répondit rien à toutes ces sottises. Le Mogol étoit seul et monté sur un tatou (*petit cheval*). En s'éloignant de nous, il plaisanta, cracha par terre en signe de mépris, et finit par s'écrier que nous étions un tas d'ignorans et de misérables. Pendant que cela se passoit, j'étois dans mon palankin en tête de ma troupe : sans cela j'aurois eu sans doute ma part des complimens de cet impertinent. Il y a peu de musulmans, soit dans le territoire, soit au service de Rendjeit-Singh, et aucun n'occupe une place éminente ou un emploi de confiance. On en compte environ douze mille dans l'armée, mais seulement dans les rangs subalternes. En général leurs priviléges sont très-restreints ; dans aucune partie du pays ils ne peuvent appeler à la prière à haute voix.

En allant le 27 à Fegouara, j'observai que les bœufs et les moutons, entre la Djemna et ce lieu, sont petits et maigres. Il est d'ailleurs très-

remarquable que dans le Pendjab on n'élève ni cochons ni canards, et que très-peu d'oies. On peut s'y procurer des poules de petite espèce.

Fegouara est une grande ville située au milieu d'un pays si sec et si dépourvu de djengl, que l'on n'y rencontre aucune espèce de gibier. On ne peut s'y fournir ni d'arhar (*cytisus cajan*), ni de badjéra (*holcus spicatus*). Mais le froment, l'orge, le gram ou pois chiche, le moté (*phaseolus lobatus*), le mongh (*phaseolus mungo*), le djor ou sorgo, l'ourd (*phaseolus maximus*), ainsi que la canne à sucre, y croissent en abondance, et y sont à très-bon marché (1). On fabrique dans cette partie du pays des draps grossiers.

Le 28, j'allai à Djalender. Le pays est ouvert et sec, la route bonne. La matinée fut très-froide. De hautes montagnes étoient en vue à soixante milles de distance. On nous apprit qu'au village de Darouly, à huit milles de cette ville, soixante cavaliers avoient arrêté un chariot appartenant à la Rani, blessé un domestique et emmené un cheval.

	Mand.	Seyras.	
(1) Farine de froment	1	»	1 roupie.
Orge	1	10	
Gram	1	»	
Moté	1	»	
Mongh	»	35	
Kound, sih ou gour (sucre brut ou djaggry)	1	15	
Riz	1	20	

A cette nouvelle, mon mounschi ceignit son épée, demanda son arc et ses flèches, et partit pour l'endroit où l'attaque avoit eu lieu. Il y trouva les voleurs qui lui demandèrent où étoit la Rani, épouse de Rendjeit-Singh, avec laquelle je voyageois depuis Herdouar. Informés qu'elle étoit en tête du kafilah, ils s'en allèrent en disant qu'ils n'avoient affaire qu'à elle. Cette attaque du chariot de la Rani étoit un acte de représailles pour les agressions et les pillages exercés par les troupes du radja. Mon petit mounschi montra de la résolution et de la bravoure dans cette occasion, en allant avec son père et cinquante hommes armés pour s'opposer aux assaillans, que l'on disoit bien plus nombreux : l'on craignoit même qu'ils n'eussent pillé sa femme, qui étoit auprès du lieu de l'action. Le mounschi s'écria que malgré la supériorité des ennemis il y auroit eu un combat sanglant s'ils avoient essayé de commettre la moindre violence contre sa famille. Heureusement ils ne manifestèrent pas de telles intentions. Si ces brigands eussent su ce que contenoit le chariot de la Rani, ils l'eussent sans doute emmené ; leur butin eût été considérable, car il y avoit dans cette voiture tous les bijoux de la princesse, dont la valeur se montoit à un lac de roupie.

Djalender est une grande ville, aujourd'hui ruinée. Jadis elle était peuplée d'Afghans; au-

jourd'hui leurs descendans l'occupent avec les seiks, qui sont les principaux habitans : ceux-ci construisent leurs maisons avec les matériaux tirés des vieux murs et des habitations des Afghans ; monument frappant de la vengeance divine sur ce peuple tyrannique et sanguinaire, maintenant déchu. Les maisons bâties dans le principe en briques cuites étoient solides et commodes ; mais elles ont cédé au temps, faute de mortier en chaux. Cette ville est tenue en djaghir par deux frères qui sont en guerre l'un contre l'autre. Durant le jour ils ne cessent de se tirer des coups de fusils, et pendant la nuit ils mettent le feu à leurs moissons respectives, ce qui répand la ruine et la désolation dans leurs territoires. On a ici un certain nombre de rahetts pour arroser les champs de tabac, auxquels une humidité constante est nécessaire ; l'on a trouvé ce mode d'irrigation le moins dispendieux et le plus facile. Près de la ville on voit plusieurs grands bassins remplis d'eau; au sud et à l'est sont de grand bosquets de manguiers qui, dit-on, produisent de très-bons fruits.

Il paroît que, lorsque Rendjeit-Singh réduisit cette partie du Pendjab, ce fut plutôt pour montrer son pouvoir que pour agrandir ses états ; car partout où il ne rencontra pas d'opposition, il laissa les villes et les territoires à leurs anciens possesseurs, pour les tenir en djaghirs. Ayant

éprouvé de la résistance à Djelender, il déposséda les chefs, et conféra le djaghirdar à d'autres. Leur tenure est tellement de nature féodale, qu'ils sont obligés d'obéir aux ordres du radja et de le joindre avec leurs vassaux toutes les fois qu'ils en sont requis, mais ils ne lui payent pas de tribut fixe.

Le 29, un petit fort en terre placé sur le bord du chemin et appartenant à un des deux frères ennemis dont j'ai parlé plus haut, nous prenant pour un détachement du parti contraire, fit feu sur nous quand nous étions sur la route du Tchec-koui-Ghât; par bonheur il n'arriva pas d'accident.

Le 30, nous avons traversé le Beya ou Bega, nommé auparavant Bapasa, et par les anciens Hyphasis. Ce passage s'est effectué dans des bateaux semblables à ceux du Setledj. Le Beya se partage en deux branches dont les eaux sont profondes, mais non rapides. Sa rive occidentale est haute; dans la saison des pluies, il doit avoir au moins un mille et demi de largeur.

Le 1er avril, j'arrivai à Oudamitta. Le nom de lord Lake (1) y est beaucoup plus connu que celui d'Alexandre-le-Grand. L'on a aussi complétement oublié celui-ci et ses exploits, que s'il ne fût ja-

(1) Lord Lake entra dans le Pendjab, en 1805, à la tête d'une armée angloise poursuivant Holkar, chef maratte, qui s'étoit réfugié dans ce pays.

mais venu dans ce pays (1). Il doit réellement paroître singulier qu'un événement si remarquable dans l'histoire du monde, et si universellement cité dans les diverses contrées de l'Europe, n'ait pas laissé le moindre vestige dans celle où il a eu lieu. C'est en vain que l'on s'informe des autels érigés par Alexandre en mémoire de ce haut fait, ou du lieu sur lequel ces monumens se trouvoient; on ignore le nom du conquérant macédonien et l'emplacement où il campa, comme s'ils appartenoient à un autre monde. Le nom de Lake, au contraire, y est dans toutes les bouches, et cité avec reconnoissance à cause de la bonne conduite de son armée; elle y a laissé une impression si favorable pour notre nation, que plusieurs habitans n'hésitèrent pas à m'exprimer leur désir d'être placés sous le gouvernement anglois.

Les clans ou tribus de Fetteh-Singh-Alloouallah et de Ramgheri, qui habitent entre le Beya et Oudamitta, sont en hostilité ouverte. Le pays est rarement exempt de ces petites guerres, mal inhérent peut-être à la forme du gouvernement. Je ne vis que peu de manguiers dans cette partie de

(1) Cet oubli est donc récent, car Bernier dit expressément : « On connoît ici assez Alexandre sous le « nom de Sekander Philifous, qui veut dire Alexandre, « fils de Philippe. » Lettre écrite de Lahor en 1664. *Suite des Mémoires sur l'empire du Mogol*, tom. 1, p. 98.

ma route ; mais le phola y croît partout ; il y forme des haies et des bouquets qui produisent un effet très-joli, en répandant de la variété dans l'aspect du paysage. Ces arbres atteignent à la hauteur ordinaire d'un baboul (*mimosa arabica*) auquel ils ressemblent ; leurs feuilles, très-petites, ont une vertu médicale. Un puits que je mesurai en ce lieu avoit vingt-trois coudées de profondeur depuis la surface du sol jusqu'à celle de l'eau ; celle-ci en avoit six. On me dit qu'il en étoit de même de la plupart des puits de ces pays. Le temps est pluvieux, très-frais et agréable.

Le 2, j'arrivai à Vetala, grande ville à vingt-quatre milles au nord-est d'Amretsir, et située dans une belle plaine ouverte. Elle forme le djaghir de la rani Sada-Kouvar, belle-mère de Rendjeit-Singh. Cette princesse, qui me combla de bontés et d'attentions, réside dans une citadelle au milieu de la ville. Vetala, entourée de bosquets de manguiers et de grands réservoirs d'eau vive, passe pour la ville la plus saine du Pendjab. On y a déjà fait la moitié de la récolte. Le temps est toujours très-froid, avec de la pluie presque tous les jours. On a ici une espèce de prune excellente que je n'ai trouvée nulle part ailleurs, et que l'on nomme *aloutcha*. Les pommes y sont plus grosses et plus agréables au goût que dans la partie de l'Indoustan que nous occupons,

parce qu'elles sont plus acides. On y a aussi des mûriers et des jujubiers ou berès; mais l'on n'y voit aucun autre fruit.

Le fakir que j'avois rencontré le 26 avril alla trouver Rendjeit-Singh pour lui représenter les conséquences fâcheuses qui, suivant lui, résulteroient de ce qu'il me permettoit de voyager dans son territoire, disant que je ne serois pas plus tôt de retour dans le Douab, qu'il en partiroit trois régimens pour le priver de ses possessions. A la grande surprise de ce niais, le radja se mit à rire de sa simplicité, le traita de sot, et lui ordonna de se taire. Il essaya de lui faire sentir combien il seroit ridicule de s'alarmer de ce qu'un européen parcourût son pays, ajoutant que lui-même pourroit aller à Calcutta s'il le souhaitoit, et que, bien loin de courir aucun risque, il étoit sûr de trouver sur toute la route sûreté, soins et protection. Ces fakirs passent généralement pour être d'un caractère turbulent et incendiaire; le radja ne fait jamais la moindre attention à leurs propos; ils sont extrêmement hautains et insolens envers tout le monde.

Les montagnes sont à soixante-dix milles au nord de Vetala; elles paroissent couvertes de neige, et offrent au coucher du soleil une perspective imposante.

Le 10, j'arrivai à Amretsir, ville ouverte, ayant

environ quatre coss de tour (1); les rues sont étroites, les maisons généralement hautes et bien construites en briques cuites, mais les appartemens en sont petits. Toutefois, cette ville est mieux bâtie que les principales de l'Indoustan; c'est le grand entrepôt du commerce des châls et du safran, ainsi que de beaucoup de marchandises du Decan et d'autres parties de l'Indoustan. Les châls y sont de vingt-cinq pour cent meilleur marché qu'à Ferrekabad. Le radja lève, sur toutes les marchandises qui se vendent dans la ville, un droit proportionné à leur valeur, et dont les commerçans ne se plaignent pas. Les exportations sont peu importantes; les habitans ne fabriquent que de grosses toiles de coton, et des étoffes de soie communes. Amretsir étant le rendez-vous de beaucoup de riches marchands, et le séjour de plusieurs banquiers, est regardé comme une ville opulente; le radja y a bâti un nouveau fort qu'il a nommé Rendjeit-Ghor, et y a fait arriver un canal dérivé du Ravi éloigné de trente-quatre milles. Ce canal, qui est étroit, n'a pas occasionné une grande dépense.

Le 14, ayant mis des souliers blancs à mes pieds, j'ai visité, avec les cérémonies requises,

(1) Cette ville s'appeloit d'abord Kedjaraval; on la nomma ensuite Ramdaspour ou Rampour, en honneur d'un des successeurs de Nanek.

l'Amretsir, ou le bassin du breuvage de l'immortalité, d'où la ville a pris son nom; c'est un bassin d'environ cent trente-cinq pas carrés, construit en briques cuites, au milieu duquel s'élève un joli temple dédie à Gourougovind-Singh. On y arrive par une chaussée; il est élégamment décoré en dedans et en dehors, et le radja y ajoute souvent de nouveaux ornemens à ses frais. C'est dans ce lieu sacré qu'est placé, sous un dais de soie, le livre de lois, écrit par Gourougovind-Singh en caractères gourou-moukhtis. Le temple s'appelle Hermendel, ou la demeure de Dieu. Près de six cents akalis ou prêtres sont attachés à son service; ils se sont bâti des maisons commodes, avec le produit des contributions volontaires des dévots qui viennent visiter le temple. Ils reçoivent des présens considérables du radja, qui, durant son séjour à Amretsir, y vient deux fois par jour; dans ces occasions, les prêtres ne manquent pas de lui demander de l'argent, lui disant que ses états sont un don de Gourougovind, sans la volonté duquel il ne pourroit pas les garder; c'est pourquoi le radja reste rarement plus de quatre à cinq jours à Amretsir, et réside généralement à Lahor, qui est toujours regardé comme la capitale du Pendjab.

Un seik, qui veut devenir singh, subit les cérémonies de l'imitation dans ce temple; mais il n'y a que les gens pauvres qui apostasient, et en gé-

néral ceux qui sont nourris par les prêtres. Quoique personne ne puisse visiter le temple sans payer la première fois une somme d'argent aux prêtres qui la partagent également entre eux, ces hommes ne sont cependant pas avaricieux; cet argent est employé ou à leur dépense personnelle, ou en aumônes, ou à la construction de nouveaux bâtimens. Des chœurs de chantres se rassemblent tous les matins à trois heures, et entonnent tour à tour des cantiques avec beaucoup de solennité; ils chantent ainsi jusqu'au soir dans le temple et d'autres lieux sacrés, afin d'exciter les fidèles à adorer et à craindre Dieu, et à élever leur ame à la contemplation des choses célestes. Quoique les prêtres soient l'objet d'un respect infini, ils ne sont cependant pas absolument exempts de vices. Dès qu'ils ont de l'argent, ils le dépensent avec la même facilité qu'ils l'ont gagné, ne se faisant faute ni de boissons spiritueuses ni de femmes; ils ne s'embarrassent nullement de l'avenir. Le concours de jolies femmes qui vont tous les matins au temple est réellement prodigieux; celles qui composent ces groupes de beautés l'emportent infiniment par l'élégance de leurs personnes, les belles proportions de leurs formes et les traits de leurs visages sur les femmes des classes inférieures de l'Indoustan. Le corps des beraguis ou jolies chanteuses, comme on les nomme ici, renferme aussi des musulmanes qui

sont très-belles ; mais pour le chant et la danse, elles ne sont nullement supérieures aux troupes des natchis ou danseuses des autres parties de l'Indoustan ; toutefois elles sont beaucoup mieux mises, et plusieurs sont parées de bijoux d'or et d'argent pour une valeur considérable. Les singhs, étant singulièrement adonnés à leurs plaisirs, encouragent ces natchis de tous leurs moyens. Leurs chansons sont généralement en dialecte pendjabi, parce qu'on le comprend mieux que le persan ou l'indoustani ; mais pour une oreille européenne, il n'est pas si agréable, étant plein de sons durs et discordans.

Quand Ahmed-Châh, roi de Caboul, fit ses expéditions dans l'Indoustan, il rasa deux fois le temple d'Amretsir, tua les vaches sacrées, et les jeta dans le réservoir qui fut détruit ; ce qui a causé aux seiks une horreur profonde pour les mahométans : aujourd'hui encore ils en parlent rarement sans ajouter cette imprécation : « Mou-« litch anass. » Rebut du genre humain, que Dieu les confonde. »

Ma première visite au temple me coûta deux cents roupies que je donnai avec plaisir, et je m'en allai très-satisfait de la réception que m'avoient faite les prêtres. Quand je les quittai, ils prièrent pour l'amitié éternelle du pays avec les Anglois, et ajoutèrent un souhait que les singhs

expriment partout : « Gourou bokschoga radj. » Que Gourougovind vous donne le pays.

Le 15, je fis une nouvelle visite à l'Amretsir, mais je ne trouvai pas les prêtres si polis ni si attentifs que la première fois ; alors ils m'avoient offert un appartement près du temple, ajoutant que je pourrois monter au sommet quand cela me feroit plaisir ; actuellement cette permission est retirée, et l'appartement est fermé, parce que des scrupules se sont élevés dans l'esprit de quelques ecclésiastiques ; ils se sont demandé s'ils avoient pu légitimement me faire ces offres. Une seule voix dissidente suffit pour empêcher le corps entier de remplir une promesse, ou d'effectuer une résolution prise auparavant. Cependant le clergé envoya un chœur de chantres à ma tente, où ils chantèrent un certain nombre de psaumes composés par Baba-Nanek, Gourougovind-Singh et d'autres saints personnages : leurs voix étoient accompagnées par des instrumens à corde, dont les sons jettent l'ame dans une rêverie céleste. Quoique ces psaumes soient dans un langage très-différent de ceux de David, ce sont des compositions du même genre, toutes à la louange des attributs et de l'unité de Dieu.

En entrant dans le temple, j'ôtai mon chapeau, marque de respect qui n'échappa pas à l'attention des prêtres et qui leur fit très-grand plaisir ; ils

en parlèrent toute la journée en termes qui me plurent beaucoup ; ils regardèrent cette démarche comme un exemple de vénération et d'humilité de la part d'un européen envers leur Dieu, et ne manquèrent pas de l'opposer à la conduite de plusieurs singhs et d'autres personnes qui entrent dans le sanctuaire sans cérémonie, avec leurs épées, oubliant ainsi le respect dû aux préjugés, aux usages, et à la religion du pays. Les prêtres de ce temple peuvent être considérés avec raison comme les plus heureux des mortels, et ils en conviennent eux-mêmes : ils prient, chantent des hymnes sacrés, se livrent à la contemplation, et sont totalement exempts des soins et des soucis qui tourmentent les gens du monde. C'est le radja qui fournit à tous leurs besoins ; il leur a assigné des terres qui seules suffisent pour les nourrir et payer toutes leurs dépenses.

Dernièrement plusieurs enfans sont morts ici de la petite vérole. Les habitans sont sujets à des fièvres causées par la situation et la grande chaleur de ce lieu qui est très-exposé aux rayons du soleil ; les arbres sont rares dans le voisinage, et le pays d'alentour est une vaste plaine aride et inculte.

Le radja a ici une monnoie. Les différentes pièces sont frappées au nom d'un de leurs plus grands saints, Baba-Nanek-Châh, qui vivoit du temps d'Akbar.

Cette partie du Pendjab et toutes celles où le radja exerce immédiatement son autorité sont bien policées, et très-sûres pour les voyageurs; les grands crimes et les vols y sont rares, parce que le radja a fait récemment des exemples sévères des criminels; ils ont été pendus, et dans certains cas on a confisqué les biens de tous les habitans des villes et des villages près desquels les vols avoient été commis; ces exemples ont été si salutaires, ou, pour parler plus exactement, si efficaces, qu'une personne isolée peut maintenant voyager avec toute sécurité pour sa personne et bagage.

On peut se procurer ici des chameaux en grand nombre à cinquante roupies la pièce; ils y arrivent chargés de sel de roche, que l'on retire de la mine de Noun-Min, située à quatre-vingts milles au nord de Lahor. Il y a quelques jours, je rencontrai une file de six cents de ces animaux; tous portoient de chaque côté un gros bloc de sel qui ressembloit à du marbre brut, et qui étoit attaché avec des courroies.

Le 20, j'arrivai à Lahor. Le nom de cette capitale est une corruption du mot ellahnour (la splendeur de Dieu). Elle est située sur la rive occidentale du Rahi, qui est profond, mais peu rapide, et dont la largeur est de mille pieds. Le radja réside dans le fort dont un angle n'est éloigné de la rivière que d'une cinquantaine de pieds : c'est

d'ailleurs une place de nulle résistance; il n'y a ni fossés ni rien qui la défende contre le canon, elle ressemble plutôt à un palais. Les murs, très-hauts, sont ornés en dehors avec tout le luxe du goût oriental, mais ils tombent en ruine, de même que les mosquées et les maisons de la ville. Le temps appesantit ici sa main destructrice comme à Delhy et à Agra; déjà les ruines de Lahor sont aussi étendues que celles de cette dernière capitale (1).

Le nom actuel du Rahi est une corruption d'Aïravouti, qui signifie appartenant à Aïravata, nom des éléphans d'Indra. Il lui fut donné par le radja Inder, qui habitoit le Selte-Youg, et se maria sur ses bords à une femme de ce nom. Ses rives sont basses; et, comme il traverse un pays plat depuis sa source, son eau est bourbeuse; les habitans n'en font pas usage, ils boivent l'eau des puits, qui est excellente dans tout le Pendjab.

Le Tchenab, rivière que l'on rencontre ensuite, fut nommé Tchandrabaga (2) par le radja dont j'ai parlé plus haut. Baga signifie plaisir; ainsi, il s'attendoit à trouver dans ce lieu un sujet de con-

(1) Dès le temps de Bernier, les maisons de Lahor tombaient en ruine, *l. c.* p. 99.

(2) Tchandrabaga est l'ancien nom de la Chine dans les Pouranas. Ce nom signifie une partie de la lune, ce qui fait allusion à la pureté des eaux.

tentement. Les Djeloums la nommoient anciennement Inderani (1). Indran veut dire doux ; dénomination due à ses eaux, qui, dit-on, sont toujours claires, fraîches comme la glace et salubres.

Lahor est encore une ville assez grande, renfermant des maisons hautes. Les rues sont très-étroites ; elle a un bon bazar, mais peu de gens riches ou considérables l'habitent. Quand Zeman-Châh s'en empara en 1801, il en enleva trente lacs de roupies. Depuis cette époque les banquiers et les commerçans ont regardé Amretsir comme un endroit plus sûr, et en ont préféré le séjour.

Le 23, jallai voir Rendjeit-Singh qui me reçut très-poliment dans un vaste salon de marbre très-haut, et incrusté de pierres de différentes couleurs; il a cent pieds de long ; on l'appelle Aïna-Mekel à cause de la décoration de son plafond, en morceaux de verres de forme carrée. Le radja me raconta que les singhs s'amusoient à tirer des coups de fusils contre ces petits miroirs ; ils eussent bientôt fini de les détruire entièrement s'il n'eût pas mis un terme à ce divertissement insensé, en faisant de cet endroit sa demeure ordinaire. En avant du salon, il y a un bassin et un jet d'eau, et au milieu sa chambre d'eté. Ses femmes et

(1) Inderani est le nom de la femme d'Indra, le Jupiter des Indous.

leur suite occupent la plus grande partie du palais qui est très-grand et bâti en marbre.

Il fut, dans l'origine, bâti par Akbar; Djehanghir, Châh-Djhéan et Aureng-Zeb y ajoutèrent des bâtimens. Je vis devant le palais plusieurs chevaux de Perse, du Candahar et du Pendjab, richement caparaçonnés.

Le radja est âgé d'environ vingt-sept ans. La petite vérole, dont il fut attaqué dans son enfance, l'a privé d'un de ses yeux. Sa taille est au-dessous de la moyenne; ses manières sont simples et affables; il est très-actif, aime beaucoup l'exercice du cheval, et le prend tous les matins. Il passe pour brave et habile à la guerre, a l'esprit vif et le jugement très-sain. Il m'adressa beaucoup de questions, d'abord sur ma religion; mais il ne me tint pas long-temps sur ce point, et passa promptement à d'autres sujets qu'il entendoit mieux, et auxquels il sembloit prendre plus d'intérêt; il me demanda, entre autres, quel nombre de cavaliers un de nos bataillons pouvoit battre. Je lui répondis trente mille à l'aise; il trouva que c'étoit trop; et, après un moment de réflexion, il observa qu'un tel corps pouvoit bien tenir tête à vingt mille hommes. Il me demanda ensuite si je m'entendois à la discipline de la cavalerie et de l'infanterie, et s'il étoit possible de rendre ses troupes égales aux nôtres. Toutes ses questions rouloient sur des objets relatifs à l'art militaire;

il l'aime beaucoup; il regrette singulièrement de ne pas pouvoir attirer à son service des Européens intelligens et entendus. Il est si brave, que souvent il se met à la tête des détachemens qui montent à l'assaut, et se présente le premier à la brêche. Comme la plupart des Indous, il est fataliste, ce qui augmente encore son courage. C'est vainement, dit-il, qu'un homme cherche à se cacher, puisque l'événement fixé pour mettre un terme à son existence doit inévitablement arriver.

Le 24, jai traversé le Rahy et visité Châh-Derrha à deux milles au nord de Lahor; c'est là qu'est le célèbre mausolée de Djehan-Ghir, au milieu d'une cour de 1800 pieds carrés, entourée de murs avec des portails en pierres rouges. C'est un édifice magnifique de soixante-six pieds carrés, avec des tours octogones aux angles, et des escaliers de cinquante-six marches pour monter au sommet; le dôme est couvert en dalles de marbre blanc, et a quatorze pieds d'élévation. Le cercueil en marbre, placé au centre de l'édifice, est plus grand que celui de Châh-Djehan à Agra, et en aussi bon état que s'il venoit d'être achevé. Les quatre ailes ou passages qui conduisent au centre sont pavées en marbres noir et blanc, et autres pierres rares d'un fort bel effet. Les ornemens sont d'un travail délicat et élégant qui paroîtroit surprenant à quiconque

n'auroit pas visité Agra. Quoiqu'une partie de la balustrade en marbre et des portions des dômes et des tours des angles commencent à tomber, ce mausolée porte moins la marque des ravages du temps que ceux que l'on voit à Delhy et à Agra. Le radja passe une partie des jours de la saison chaude sous les voûtes des ailes, où l'on jouit d'une fraîcheur agréable, et les nuits sur le sommet de l'édifice. Je ne pus pas savoir précisément combien sa construction avoit coûté. La seule personne qui pouvoit, me dit-on, me donner des renseignemens précis sur ce sujet, coupa court à mes informations, en me disant que la dépense s'étail montée à trois crores de roupies (1). Tavernier a commis une grosse méprise en écrivant que les restes de Djehan-Ghir avoient été enterrés dans un jardin entre Delhy et Agra; sa tombe porte l'inscription suivante en arabe.

« Lieu resplendissant du sommeil du roi; l'asile » du pardon. Nouroudin-Mehemmed-Djehan-Ghir » pacha, qui mourut l'an 1037 de l'hégire. »

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux, il pardonne les péchés. Dieu tout-puissant dont le nom soit béni, a dit (dis ô Mahomet) : ô mes serviteurs, vous qui avez multiplié les fautes sur vous-mêmes, ne désespérez pas de la miséri-

(1) Le crore est de cent lacs; le lac de cent mille roupies.

corde de Dieu ; certainement Dieu pardonnera tous les péchés ; il remet les fautes, il est miséricordieux. Tout homme sera sujet à la mort, et vous recevrez votre récompense au jour du jugement ; et celui qui sera retiré du feu, sera admis dans le paradis, et trouvera la rédemption ; car, qu'est-ce que la vie du monde, sinon un bien trompeur et passager. Ainsi (dis ô Mahomet), Seigneur, pardonne et sois miséricordieux, car tu es le plus miséricordieux des miséricordieux, le bienfaisant immaculé, le bienfaisant de l'occident. »

« Toute louange soit à Dieu, le Seigneur de l'univers. »

Près de ce monument, mais dans un enclos séparé, est le mausolée du fameux Kadjah-Ayass, père du célèbre Nour-Djehan; il est de forme octogone, avec un dôme couvert en dalles de marbre. La tombe est en marbre incrusté en pierres de couleurs différentes qui représentent des fleurs, et porte une inscription arabe des quatre-vingt dix-neuf noms de Dieu, etc. Mais, ce qui est singulier, on n'y lit ni le nom du défunt ni l'époque de sa mort. Au sud de ce tombeau, on voit dans la plaine le monument de Nour-Djehan-Bégoum-Aschroffle-Nessa. C'est un édifice de trente-six pieds carrés, bas, avec un dôme en marbre ; le cercueil est en marbre tout uni sans aucune inscription, et encore en bon état. Tout auprès, il y en a un autre qui ren-

ferme, dit-on, les restes de sa suivante favorite; les ailes en sont voûtées, mais en ruines. Le mur qui l'entouroit est entièrement abattu. Comme le radja ne donne pas beaucoup d'attention à cet édifice, les saouari (1) y vont avec leurs chevaux chercher la fraîcheur.

Le pays de ce côté de la rivière est assez bien cultivé et rempli de bouquets de manguiers, de djamin et de platanes, contigus aux monumens; au loin, il offre aux regards une vaste plaine verdoyante. Le radja a ici une monnoie et une fonderie de canons; mais les canons de bronzes de ce prince ont été achetés dans différens endroits de l'Inde, parce que ses ouvriers réussissent rarement à couler des pièces parfaites.

De retour à Lahor, le radja m'offrit très-obligeamment d'appuyer auprès d'Ata-Mehemet-Khan. Soubadar du Cachemyr la demande d'une permission de visiter son pays. Si la demande réussit, il me donnera une escorte de cavalerie, le scharah ou le grand chemin passant pour être très-peu sûr; car le pays situe entre le Pendjab et le Cachemyr est habité par des hordes indépendantes qui ne sont sujettes ni au radja ni au soubadar, et vivent principalement de pillage; Il arrive donc souvent que les voyageurs sont volés et assassinés.

(1) Gens du train de cavalerie.

Le radja fit faire devant moi l'exercice du canon, dans l'enceinte du fort. Il pointe très-bien, et du premier coup mit le boulet dans le centre du tonneau, qui étoit placé à sept cent cinquante pieds de distance. Ses artilleurs sont bien dressés, et les pièces ainsi que leurs affûts en très-bon ordre. Cet exercice et la manœuvre de la cavalerie sont les occupations favorites du radja depuis le point du jour jusqu'à huit heures du matin. La poudre est de l'espèce commune et se fabrique à Lahor ainsi qu'à Amretsir.

Les ruines de Lahor offrent un exemple frappant de l'action du temps et de la vicissitude de toutes les choses d'ici-bas ; l'esprit est naturellement assailli par une foule de pensées mélancoliques, en réfléchissant à la morne solitude qui a remplacé l'activité dans les rues désertes de cette grande ville, et en contemplant les ruines de tant d'édifices qui annoncent encore son ancienne splendeur. Je les parcourus, je ne rencontrai pas une créature humaine, et cependant il n'y a pas encore un demi-siècle que Lahor étoit encore rempli d'une population nombreuse. Au reste, cette image de l'instabilité des événemens, ce tableau de la vanité des espérances de l'homme se rencontrent bien souvent dans les pays de l'orient.

En prenant des informations sur les routes pour aller plus à l'ouest, j'appris que la distance de Lahor en Perse est de cent cinq journées, et de

quinze à Peschaour, en traversant le Rahi, le Tchenab, le Djeloum et l'Attok. On compte d'Attok à Caboul huit journées; de Caboul à Candahar, vingt; sur toute la route l'eau est rare ; de Candahar à Hérat, vingt-quatre journées, on passe l'Arkendou et l'Almoun ; de Hérat à Meschod, seize journées, on traverse le Gourian ; enfin de Meschod à la capitale de la Perse, vingt-deux journées. Il paroît que de Lahor à Attok les voyageurs n'ont aucun danger à craindre ; mais ensuite jusqu'à Hérat les routes sont extrêmement dangereuses, à cause des troupes de brigands déterminés qui les infestent. Au-delà de Hérat, on voyage en toute sûreté.

A trois lieues à l'est de Lahor, j'ai vu le Schalamar, jardin de plaisance du radja. Il est dessiné et arrangé comme tous les grands jardins de l'orient; ce sont de grandes allées d'arbres qui se coupent à angles droits, et renferment des carrés garnis d'arbrisseaux et de fleurs.

Les puits ont ici de trente-cinq à quarante coudées de profondeur, c'est-à-dire que l'on est obligé de creuser jusque-là pour arriver à l'eau.

En deux ans, le radja Rendjeit-Singh a rendu tributaires tous les chefs qui autrefois n'étoient pas soumis à sa dépendance. et qui occupent les pays compris entre la Djemna et le Sindh. Si ses voisins ne font aucune tentative pour arrêter les progrès de sa puissance, en peu d'années il deviendra

formidable. Des soldats de fortune, connoissant ses projets et son humeur martiale, sachant aussi qu'il donne une haute paye et toutes sortes d'encouragemens, viennent de toutes les parties de l'Indoustan se ranger sous ses drapeaux.

Un jour j'allai me promener à Semin et à Kellali, villages situés dans une position délicieuse, défendus par des forts en terre, et d'où l'on jouit des points de vue les plus variés que l'imagination puisse se figurer. La vaste plaine qui s'étend entre ces deux villages et la chaîne de montagne la plus voisine, est couverte de la verdure la plus riche, qui sert de refuge à du gibier de toute espèce. Au sud-est, la plaine est bornée par le Bix, qui coule, en serpentant au sud-ouest, à travers un beau pays ouvert et uni. A l'est et au nord-est, s'élèvent, l'une sur l'autre, en amphithéâtre, trois chaînes de montagnes, dont la plus proche est à sept milles, et la plus éloignée à cent milles de distance. Ces dernières, extrêmement élevées, sont ou couvertes de neige ou couronnées de rochers blancs qui offrent un aspect grand et ravissant, surtout au déclin du jour, quand les rayons du soleil couchant teignent les cimes des nuances brillantes de l'arc-en-ciel. Cet ensemble offre un tableau magnifique et sublime dont la beauté est encore rehaussée par le contraste de la plaine verdoyante qui est au-dessous des montagnes, et par les sinuosités du Bix dont on aperçoit par in-

tervalles les eaux argentées. Le plaisir que l'on éprouve à contempler ce spectacle délicieux est augmenté par la fraîcheur, la pureté, la douceur de l'atmosphère. Je ne crois pas que, même dans la charmante vallée de Cachemyr, on jouisse d'une perspective plus majestueuse et plus agréable.

Le pays situé entre la Djemna et le Sindh est généralement mal cultivé, c'est-à-dire que la portion des terres absolument négligées est très-considérable, sa proportion avec les terres cultivées est au moins comme celle de deux à un; celles-ci sont très-bien soignées. Le radja ne fait rien cultiver pour son compte. Toutes les terres sont tenues par des serdars qui lui payent tribut, ou bien qui les ont en djaghir, ou en djedad. Ces derniers composent la plus grande partie de son armée. En temps de paix, ils se nourrissent eux-mêmes du produit de leur culture; appelés à servir, ils sont non seulement fournis de vivres, mais aussi habillés par le radja. Au premier signal, ce prince peut mettre en campagne cent mille combattans à pied et à cheval, en appelant tous ceux qui tiennent des djedads, et en demandant aux chefs les neuf dixièmes de leurs troupes. Mais il a rarement sur pied plus de quatorze mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie. Il les paye régulièrement tous les six mois, partie en grains, partie en argent, d'après un taux qui

n'est pas le même pour tous les soldats. Ils sont obligés de se procurer eux-mêmes les chevaux, les mousquets, les épées et des flèches; le radja leur fournit les munitions et une selle neuve tous les six mois. Si le cheval est petit, et le cavalier âgé ou faible de corps, il ne reçoit que cent roupies et cent mânds de grains; si l'homme et le cheval sont bons, la paye est double; enfin, s'ils sont de la première classe, elle est triple. Aucun fantassin ne reçoit moins de sept roupies par mois, c'est ce que l'on donne aux hommes foibles et âgés; ceux qui sont jeunes, robustes, bien faits, ont huit, neuf, dix, et même douze roupies par mois, suivant la décision du radja. Ces différences de paye ont lieu dans le même corps. L'artillerie est nombreuse et bien montée: j'ai déjà parlé de ceux qui la servent.

J'ai vainement fait des questions sur le Chah-Pore, le roi Porus des historiens grecs; je n'ai pas été plus heureux pour le Sekender-Chah ou Alexandre-le-Grand; enfin je n'ai pu découvrir par qui ni à quelle époque Lahor fut fondé. Il n'existe pas de monumens historiques dans ce pays, autant du moins que j'ai pu l'apprendre. Les habitans sont en général singulièrement illèttrés; ils ne parlent que le dialecte pendjabi, idiome provincial qui n'a pas de caractères d'écriture; ce n'est qu'un mélange d'indoustani et de persan corrompu. Il en est bien peu qui sachent lire

ou écrire, quoique la plupart, indépendamment de leur langue, parlent le persan et l'indoustani.

Je ne dois pas oublier de rapporter un fait qui peint bien le caractère de douceur du radja. Il y a quelque temps un homme s'étant présenté à lui avec le dessein de l'assassiner, tira son épée pour effectuer ce projet affreux. Les personnes présentes l'arrêtèrent aussitôt. Le radja, bien loin de le faire mourir, lui donna cinquante roupies, et lui dit que, puisqu'il ne vouloit pas révéler le nom de la personne qui l'avoit envoyé pour commettre cette action, il n'avoit qu'à retourner à ses affaires, et profiter de la clémence qu'il éprouvoit.

Le radja m'a raconté que, lorsque Zeman-Chah vint à Lahor, il y a huit ans, à la tête de trois lacs de cavalerie, il passa le Rahi et campa près de la ville, à laquelle il fit payer une somme de trente lacs de roupie. A cette époque, les forces du radja ne se montoient pas à plus de quarante mille hommes. Ne pouvant se hasarder à livrer bataille, il prit position à Amretsir. Bientôt il reconnut que Zeman-Chah n'avoit pas le projet de s'avancer davantage dans le pays. Pendant une nuit obscure, Rendjeit-Singh le surprit, attaqua ses lignes, et lui tua beaucoup de monde. Le lendemain matin le Chah repassa la rivière, et s'en retourna consterné. Depuis ce temps les Afghans n'ont pas essayé de traverser le Sindh; il

paroît que la force militaire de Rendjeit-Singh les tient en respect.

La population de ce pays est un composé de seiks, de singhs, de djats, de radjepouts, et d'autres castes indoues inférieures. Les singhs en forment un quart, et continuent à recevoir des convertis. Le radja est singh. Ce sont de bons soldats, capables de supporter de grandes fatigues; ils peuvent faire des marches de quarante et quarante-cinq milles par jour, pendant un mois de suite.

Le 20 juin, je quittai Lahor, et je campai à Bhasin, sous les branches du plus grand pipal que j'aie jamais vu. Il couvre un espace suffisant pour mettre cinq mille hommes à l'abri; par conséquent on peut dresser un grand nombre de tentes sous son ombrage.

Le 26, je passai l'Hyphasis à Barahouar-Ghât, où il y a quinze bateaux de passage, et j'arrivai à Capourtoul, résidence de Fetteh-Singh-Alouali. Il étoit absent, mais il avoit donné ordre de me bien accueillir. Capourtoul est une ville très-peuplée, mais dans une position peu avantageuse, au milieu d'une plaine sablonneuse et entièrement nue.

Le 1er juillet, j'étois à Opra, le 2 à Nouni. Je passai ce jour-là le Setledj à Coliana-Ghât, où cette rivière est étroite et rapide.

Le 5, j'allai à Serhend, ville qui autrefois ap-

partenoit aux Afghans ; elle offre aujourd'hui une vaste étendue de ruines ; on voit tout à l'entour beaucoup de bois de manguiers et des bassins d'eau excellente,

Je me dirigeai ensuite vers Fettyghour, où je pris la même route que celle que j'avois suivie en allant à Lahor.

J'ai dit plus haut que, le 25 mai, je demandai au soubadar de Cachemyr la permission de visiter son pays. Durant mon séjour à Lahor, je ne reçus pas de réponse ; ce ne fut que deux mois après mon retour à Delhy qu'elle me parvint, elle contenoit un refus positif. Quoique ma requête fût appuyée par la recommandation du radja, le soubadar déclaroit qu'il ne vouloit en aucune manière accorder à un européen l'entrée de son pays. La distance de Lahor à Cachemyr est de 494 milles, ou trente journées de route, suivant ma manière de compter trois milles par heure.

NOTICE

GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR PARGA,

Extraite principalement d'un Mémoire (1) de M. DE BOSSET, lieutenant-colonel au service de la Grande-Bretagne.

PARGA, dont les habitans viennent de s'immortaliser par leur conduite héroïque, est une petite ville située sur la côte d'Épire, au sud-est de Corfou et à peu près vis-à-vis de Paxo. Bâtie sur un rocher escarpé que la mer baigne de trois côtés, les maisons s'élèvent en etage les unes au-dessus des autres; ses rues sont étroites. Elle est placée entre deux anses où les petits bâtimens trouvent un assez bon mouillage.

La ville est dominée par une espèce de citadelle qui, depuis qu'on l'avoit réparée et entretenue,

(1) Ce mémoire est intitulé *Proceedings in Parga and the Ionian Island*. London, 1819, un vol. in-8°.; il a été publié avant que Parga fût remis entre les mains d'Ali-Pacha.

étoit assez forte. De ce point on jouit d'un coup d'œil magnifique ; d'un côté, l'on voit tout le territoire de Parga et les montagnes de l'Albanie qui le bornent. De l'est à l'ouest, en regardant au sud, la vue se promène sur une partie de la mer Ionienne ; à gauche on découvre l'île de Sainte-Maure, et le promontoire de Leucade ; plus loin, les montagnes de Céphalonie ; à droite, à la distance de douze milles, les petites îles de Paxo et d'Antipaxo.

Le territoire de Parga ne s'étend qu'à deux à trois milles autour de la ville, sa population s'élève à près de quatre mille habitans ; il est adossé à des montagnes escarpées qui le séparent du pays gouverné par Ali Pacha d'Ianina ; on y compte vingt-cinq ruisseaux, fontaines ou sources abondantes. Grâces à l'activité des habitans et à ce grand nombre de sources, il est devenu riant et fertile. Les Parganiotes vantent avec raison la pureté et la salubrité de l'eau et de l'air de leur pays. Une petite vallée offre des plantations d'orangers et de citronniers, notamment de ceux qui donnent les cédrats. Le reste de ce petit territoire, à l'exception de quelques champs de blé et de quelques vignes, est couvert d'oliviers, dont l'aspect monotone est varié par des chênes, des platanes, et des cyprès épars.

Suivant plusieurs géographes, la rivière qui

coule près de Parga est le Cocyte. On a de la peine à concevoir que les anciens poètes aient placé un des fleuves de leur enfer dans un canton dont l'aspect est si riant ; néanmoins, quand on examine attentivement cette petite rivière, ou plutôt ce grand ruisseau, la nature de ses eaux et son voisinage de l'Achéron, on en conclut que c'est le Cocyte ; il coule entre des rochers sur un lit très-étroit en beaucoup d'endroits, et se précipite en cascades ; il arrose ensuite la petite vallée plantée d'arbres fruitiers, et se jette dans la mer à un mille au nord de la ville. L'embouchure de l'Achéron, aujourd'hui Aspro-Potamo, est à six milles au sud de la place. L'eau du Cocyte est blanchâtre et chargée de matière calcaire qui, se déposant sur les rochers voisins, forme un tuf de la nature de l'albâtre et semblable à celui que l'on trouve sur les bords du Teverone à Tivoli.

Un canton qui réunit autant d'avantages ne fut probablement pas négligé par les anciens, qui, en général, choisissoient avec beaucoup de sagacité le site de leurs villes. L'on n'a cependant trouvé ni médailles ni le moindre vestige de ruines grecques dans ce territoire : les seuls restes d'antiquité sont d'origine romaine ; on les voit près d'une petite église dédiée à la sainte Trinité, et située sur la rive gauche du Cocyte. On ren-

contre quelquefois des médailles du Bas-Empire (1).

Les Parganiotes sont braves, dit M. de Bosset, leur état continuel d'hostilité contre les Turcs les a familiarisés avec l'usage des armes. C'est une très-belle race d'hommes; ils sont en général sobres et parviennent à un âge avancé. Les hommes sont forts et robustes, leur taille est au-dessus de la moyenne. Ils s'habillent comme les Grecs des îles, ils portent des moustaches et marchent généralement armés d'un mousquet, d'une paire de pistolets, d'un poignard et d'un sabre.

Les femmes sont généralement jolies; elles sont vêtues d'un justaucorps de drap ou de soie brodé ou bordé en or, et d'un long jupon plissé; elles entrelacent dans leurs cheveux un double

(1) M. Pouqueville a donné quelques détails sur Parga dans son *Voyage en Morée*, tom. III, p. 96. Il vante la bravoure des habitans et la fertilité du territoire; il dit, au reste, comme M. de Bosset, que les ruines qui frappent les yeux du voyageur sur la côte de la partie occidentale de l'Albanie depuis Butrinto jusqu'à Prevesa appartiennent au moyen âge. On trouve aussi des renseignemens sur Parga dans le *Voyage dans les îles et possessions vénitiennes du levant*, par Grasset-St.-Sauveur, tom. II, p. 239; et une vue de cette ville dans l'atlas de cet ouvrage. M. Grasset n'estime la population de Parga du temps des Venitiens qu'à 4000 habitans, tandis que M. Pouqueville la porte à 8000.

cordon de soie rouge, et les attachent avec beaucoup de grâce derrière la tête. Quand elles sortent, elles se couvrent la tête d'un mouchoir de couleur qui cache l'élégance de cette coiffure antique. Les Parganiotes diffèrent absolument de leurs voisins les Albaniens par la langue, le costume et les usages, différences qui peuvent être attribuées à leurs liaisons avec les Vénitiens et les habitans des îles Ioniennes, mais plus probablement à leur origine. Ils sont très-hospitaliers. Un des motifs pour lesquels Ali-Pacha les hait et désire s'emparer de leur pays, est que les victimes de sa tyrannie y ont toujours trouvé un asile inviolable.

Les Parganiotes s'occupent principalement de la pêche et de la navigation ; ils cultivent la vigne sur les hautes collines et font un vin assez bon ; ils en exportent, ainsi que diverses espèces de fruits, aux îles voisines. Le froment et le maïs qu'ils récoltent suffisent à peine pour leur consommation. Ils recueillent aussi du lin pour leur usage, et du tabac qu'ils fabriquent et envoient au-dehors ; il est très-estimé dans les pays voisins. Leur branche de commerce la plus lucrative est celle de l'huile, des oranges, des citrons et des cédrats. Ces marchandises sont transportées à Paramithia et à Ianina ; il faut en excepter les cédrats, qui réussissent dans ce territoire mieux que partout ailleurs ; de petits navires parganiotes les

portent à Trieste. On les cueille verts, avant qu'ils aient acquis la grosseur d'un citron, et on les emballe ainsi avec beaucoup de soin. Les juifs en font une grande consommation, leur rituel religieux leur en prescrivant l'usage à une certaine époque de l'année. Si les Parganiotes n'obtiennent pas à Trieste un prix convenable de leurs cédrats, ils les portent en Pologne où ils en trouvent un débit avantageux.

Les courans d'eau du territoire de Parga mettent en mouvement une douzaine de moulins qui réduisent en farine le grain nécessaire pour ses habitans et pour ceux de Paxo. Cette île n'a que des moulins à vent qui ne lui sont pas d'une grande utilité, à cause des calmes longs et fréquens auxquels elle est sujette; l'eau y est même si peu abondante, que l'on y est souvent obligé, en été, d'en aller chercher à Parga.

La pêche est peu abondante sur cette côte ; la plus grande partie du poisson que l'on y consomme vient du lac ou de la baie de Phanari, port pour les petits navires à l'embouchure de l'Achéron.

Les Parganiotes professent la religion grecque; ils ont un protopapa. Du temps des Vénitiens, leur église relevoit du diocèse de Paramithia en Albanie, dont l'évêque y venoit tous les ans faire une visite ; mais depuis que Paramithia avoit été soumise au joug d'Ali-Pacha, les Parganiotes ne

reconnoissoient plus l'autorité spirituelle de ce prélat.

Les garnisons étrangères qui ont occupé Parga à différentes périodes ont produit peu d'influence sur les mœurs des habitans ; ils sont attachés à leurs anciens usages. Leur manière de vivre est simple. Les femmes sont chastes, quoique jouissant d'une grande liberté ; elles sont très-laborieuses. M. Dodwell, voyageur anglais, qui visita cette ville en 1805, dit qu'il vit la plupart des femmes assises devant leurs portes, occupées ou à filer ou à tricoter, et que, lorsqu'il passa, chacune lui adressa quelque chose d'honnête(1).

Les épouses et les filles des principaux habitans, dit M. de Bosset, vont tous les jours chercher de l'eau pour les besoins du ménage à la fontaine de Saint-Trifon, située à environ un mille de la ville. Cette course est pour elles un divertissement. Ces groupes de femmes qui, au milieu des bois d'oliviers et d'orangers, portent des vases sur leurs têtes, sont très-pittoresques.

Les Parganiotes sont d'un caractère gai. On danse à tous les mariages, aux baptêmes et aux fêtes. La danse en rond, nommée la romeka, est en usage chez eux comme dans toute la Grèce.

Si l'on mettoit les Parganiotes en parallèle

(1) Voyage, page 46.

avec les peuples du nord les plus laborieux et les plus industrieux, la comparaison ne tourneroit pas à leur avantage ; mais, considérés relativement à leurs voisins, à la fertilité de leur sol, et à la douceur du climat, on peut dire qu'ils sont actifs et diligens. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir l'air de prospérité de leur petit pays, et de jeter les yeux sur l'aspect de celui qui l'entoure. Au-delà des bornes du territoire de Parga, tout porte l'empreinte des ravages de la tyrannie ; l'œil ne découvre que des terres en friche, abandonnées à quelques troupeaux épars, conduits par des bergers qui ne sont que de misérables esclaves.

Des maisons en ruine et abandonnées annoncent au voyageur que le pays étoit moins malheureux avant d'appartenir à Ali-Pacha.

Dans l'espace d'un petit nombre d'années, les habitans de cette contrée ont été arrachés du lieu de leur naissance, et transportés dans des régions éloignées, sans secours, sans moyens de subsistance, et un grand nombre a déjà été détruit par les maladies, le besoin et le désespoir.

Avant l'an 1400, le chef-lieu du pays des Parganiotes étoit situé au-de-là des limites de leur territoire actuel, sur les montagnes qui le dominent. L'emplacement porte le nom de Paleo-Parga; on y voit des ruines d'une église et de quelques maisons.

L'anarchie et les désordres qui préparèrent la

chute du bas empire, engagèrent les Parganiotes à fixer leur demeure dans un lieu moins exposé aux incursions et aux insultes de leurs voisins. Ils abandonnèrent leurs habitations; et, profitant des avantages que leur offroit la nature, ils bâtirent une nouvelle ville sur le rocher où est aujourd'hui le fort de Parga; ils pouvoient de là contempler sans crainte les efforts de leurs ennemis.

Il y a généralement quelque teinture de miracles et de superstition dans l'histoire des premiers temps de la plupart des peuples; la tradition relative au changement de demeure des Parganiotes n'en est pas exempte.

Un berger qui cherchoit une brebis égarée découvrit une figure de la vierge dans une caverne du rocher sur lequel Parga est aujourd'hui situé; il en instruisit ses compatriotes qui transportèrent solennellement l'image à l'église de Paleo-Parga; quelques jours après, elle retourna invisiblement au lieu où elle avoit été trouvée. Ce miracle convainquit les Parganiotes de la volonté du ciel; ils construisirent donc une église sur ce lieu, et construisirent leurs habitations à l'entour. L'image de la vierge y est toujours, et fait l'objet de la vénération des fidèles.

En 1401, les Parganiotes invoquèrent la protection de la république de Venise, déjà en possession des îles Ioniennes; elle leur fut accordée. Leur fidélité et leur bonne conduite leur méritèrent

les priviléges qu'ils obtinrent successivement depuis 1447, et qu'ils conservèrent jusqu'à la chute de cette république.

En 1500, Parga fut pris et brûlé par les Turcs qui ensuite l'abandonnèrent. Les Parganiotes rebâtirent leur ville, et les Vénitiens la fortifièrent en 1571. Dans le siècle suivant, les habitans des territoires voisins ayant sollicité la protection de Venise contre la tyrannie des Turcs, plusieurs villages furent successivement attachés à la juridiction de Parga; mais, dans ces derniers temps, le pacha d'Albanie, profitant d'abord de l'affoiblissement de Venise qui penchoit vers sa chute, ensuite de l'indifférence des gouvernemens qui lui succédèrent, prit peu à peu possession de ces villages, et en dispersa les habitans.

Un noble de Corfou commandoit à Parga pour les Vénitiens, avec le titre de gouverneur; mais les Parganiotes avoient un conseil qui nommoit les magistrats. Entre autres priviléges, ils jouissoient d'une exemption totale d'impôts, capitations, et droits de douane; ils pouvoient cultiver et manufacturer le tabac. Les Parganiotes, qui commerçoient avec les autres possessions de la république, n'étoient assujétis qu'à la moitié des droits établis dans ces divers lieux.

La garnison du fort consistoit en une compagnie de troupes italiennes ou esclavonnes, entièrement subordonnée au gouverneur.

Tous les Parganiotes, quoique soldats, n'étoient pas enrôlés comme la milice des îles Ioniennes. Les incursions de leurs voisins, qu'il falloit repousser, les tenoient fréquemment en haleine. La garnison ne prenoit jamais part à ces expéditions.

Les Parganiotes donnèrent souvent des leçons sévères aux gouverneurs coupables de malversations. Ils les tenoient enfermés jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu justice du gouverneur général vénitien, qui résidoit à Corfou.

A la chute de la république de Vénise, en 1797, Parga partagea le sort des îles Ioniennes, dont elle étoit regardée comme une dépendance. C'étoit pour ces îles, et notamment pour Corfou, un poste militaire important; elle fut occupée par les troupes françoises, conformément au traité de Campo-Formio.

Lorsque, après l'invasion de l'Égypte, la Porte eut déclaré la guerre à la France, Ali-Pacha songea à se mettre en possession des places que les Vénitiens avoient autrefois occupées sur le continent. En 1798, il attaqua et prit Prevesa dont il fit égorger de sang froid une partie de la population. Espérant que cet exemple intimideroit les Parganiotes, il leur écrivit plusieurs lettres pour les presser de se défaire de la garnison françoise et de se soumettre à son autorité. « Chassez ou tuez les François et leurs mandataires, disoit-

il, et comptez sur mon appui. » Ils répondirent qu'ils préféroient la mort glorieuse d'hommes libres à un esclavage déshonorant, et qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient chasser ni tuer les François. « Ce seroit, dirent-ils, souiller la réputation de bonne foi dont nous jouissons, dont nous sommes fiers, et que nous avons défendue au prix de notre sang. » Ils instruisirent les François de leur résolution; mais ceux-ci, appréhendant d'être attaqués à la fois par les Turcs et les Russes, se retirèrent à Corfou. Les Russes qui venoient d'arriver à Zante assurèrent les Parganiotes de leur protection.

Les Russes et les Turcs conclurent, en 1800, un traité par lequel les îles Ioniennes dont ils s'étoient emparés conjointement, devoient former un état sous le nom de République des Sept-Iles, et sous la protection de la Russie et de la Turquie. Les possessions vénitiennes sur le continent européen furent incorporées à l'empire ottoman; mais les habitans devoient conserver l'exercice libre et public de leur religion, n'être assujétis à d'autre tribut que celui qu'ils payoient aux Vénitiens, continuer à être gouvernés par leurs lois et leurs usages; enfin un article interdisoit à tout mahométan la faculté d'acquérir des propriétés et de s'établir parmi eux.

En conséquence de ce traité, Butrinto, Prevesa et Vonitza, sur la côte d'Albanie, furent

occupés par les troupes ottomanes ; mais ces villes ne conservèrent pas long-temps les avantages que les traités leur avoient assurés. Les Parganiotes seuls refusèrent de se soumettre, et résistèrent pendant six mois sans autre soutien que leurs bras. Cependant, menacés par Ali-Pacha, ils envoyèrent une députation à Constantinople pour réclamer l'intervention de la Porte ; ces démarches, appuyées par le ministre de la république des Sept-Iles auprès du divan, leur firent obtenir un bey qui leur servit de sauve-garde. Ils purent ainsi jouir paisiblement de leur indépendance avec un seul Turc dans leur citadelle.

La guerre ayant éclaté, en 1806, entre la Russie et la Porte, Ali-Pacha, sous le prétexte d'empêcher les Russes de s'emparer de Prevesa, en prit possession, ainsi que de Butrinto et de Vonitza, au nom du grand-seigneur ; mais un gouvernement arbitraire et tyrannique y fut établi au lieu de celui qui avoit été garanti. Les biens des habitans furent confisqués et donnés aux Turcs. La vie des citoyens ne fut pas plus épargnée, de nouveaux impôts furent établis ; en un mot, toutes les clauses du traité de 1800 furent violées. Les Parganiotes, craignant que leur patrie n'éprouvât un sort aussi affreux, sollicitèrent et obtinrent la protection de l'amiral russe, en station dans ces parages. Il leur envoya une garnison.

Cédées à la France, par le traité de Tilsit, en

1807, les îles ioniennes furent évacuées par les troupes russes; les François, commandés par César Berthier, nommé gouverneur général, en prirent possession. Il avoit ordre de maintenir par tous les moyens possibles la bonne intelligence avec Ali-Pacha. Néanmoins celui-ci ayant réclamé au nom de la Porte, Parga et son territoire, conformément au traité de 1800, reçut un refus positif. Les Parganiotes, instruits des pourparlers qui avoient lieu, concevoient des inquiétudes; Berthier les calma par une proclamation qu'il leur adressa le 10 septembre 1807. « Braves habitans » de Parga, leur disoit-il, je vous ai promis de » demander que votre territoire fît partie du gou- » vernement des Sept-Iles. J'ai tenu ma parole, » et je me repose tellement sur la parole de mon » souverain, qui protége les nations braves et gé- » néreuses, que j'ai refusé de céder votre pays à » Ali-Pacha. — Comme garantie, je vous ai » donné le pavillon françois et des troupes fran- » çoises, et je m'engage à vous défendre contre » tous vos ennemis. — Soyez tranquilles, vous » ne serez pas attaqués. J'aurai bientôt à vous » annoncer que vos prières sont exaucées, et que » votre sort est décidé à votre satisfaction. »

La conduite de Berthier fut approuvée par Buonaparte, à qui pourtant ses projets ambitieux sur l'orient faisoient envisager l'amitié du pacha comme un objet de la plus haute importance.

Si, dans cette occasion, la clause du traité de 1801, relative à Parga, ne fut pas exécutée à la lettre, elle le fut d'après l'esprit qui l'avoit dictée; combien de fois la politique n'a-t-elle pas, pour des fins moins louables, dévié de l'accomplissement des pactes les plus sacrés. Cette fois au moins l'équité naturelle, l'humanité et la loyauté n'eurent pas à gémir de l'infraction d'un traité. La Porte Ottomane n'éprouvoit pas un dommage réel de ce qu'on ne la faisoit pas entrer en possession d'un rocher, et la France pouvoit à juste titre se glorifier de ne pas laisser passer sous le joug des Turcs la seule population chrétienne de leur territoire qui étoit parvenue à s'y soustraire.

Les François continuèrent à tenir une garnison de trois cents hommes à Parga. Les revers qu'ils éprouvèrent en 1814 ranimèrent dans l'esprit d'Ali-Pacha le projet de se rendre maître d'une place qu'il convoitoit depuis si long-temps. Il fit donc avancer ses troupes, et en même temps envoya demander à Corfou, au général Donzelot, gouverneur général, la cession du village d'Aja, situé sur sa frontière et dépendant de Parga. Sur le refus du général Donzelot, les troupes du visir occupèrent le village. Elles essayèrent aussi de s'emparer de Parga par un coup de main. Mais les Parganiotes, abandonnés à eux-mêmes depuis que la garnison françoise s'étoit retirée dans la forteresse, se défendirent en désespérés et re-

poussèrent les Turcs. Leur commandant, neveu du pacha, périt dans l'action avec un grand nombre des siens. Ali ordonna d'enterrer son neveu sur la frontière, et lui fit élever, en vue de Parga, un mausolée qui annonçoit aux habitans ce qu'ils avoient à redouter de sa vengeance.

La situation critique dans laquelle les François se trouvoient alors, empêcha le général Donzelot de protester contre cet acte de violence commis par les troupes d'une puissance alliée de son gouvernement. Ali-Pacha, profitant de la circonstance, se hâta de construire, sur une colline, près d'Aja, un fort qui commandoit le pays d'alentour.

Quelques habitans d'Aja périrent dans l'action, d'autres furent pris et entraînés comme esclaves dans l'intérieur du pays. Plusieurs restèrent à Parga, décidés à partager le sort de leurs fidèles amis; mais le plus grand nombre s'embarqua et alla chercher un asile dans les îles Ioniennes les plus proches. Le cruel Ali-Pacha avoit expédié des bâtimens armés pour intercepter le passage de ces infortunés. Il y en eut beaucoup d'égorgés ou de noyés. Leurs possessions furent données aux Turcs. L'œil n'y rencontre plus que l'image de la dévastation.

Les Parganiotes voyant que la France ne pouvoit plus les protéger, sollicitèrent l'aide du commandant des troupes angloises qui venoient d'occuper Paxo. Celui-ci communiqua leur demande

au général Campbell, commissaire de S. M. Britannique, et commandant de ses troupes dans les îles Ioniennes, qui envoya aussitôt un détachement à Paxo, sous les ordres d'un officier supérieur, afin qu'il fût prêt à donner du secours aux Parganiotes dans un cas de nécessité.

Deux frégates angloises arrivèrent à Paxo en même temps que le détachement; le commandant ne se croyant pas suffisamment autorisé à attaquer le fort de Parga, dit aux députés que si leurs concitoyens vouloient s'emparer de la citadelle et arborer le pavillon anglois, il iroit à leur secours; qu'en outre ils seroient considérés comme étant sous la protection de l'Angleterre, et suivroient le sort des îles Ioniennes. Mais, pour garantie que leur invitation ne couvroit pas un piége concerté avec la garnison françoise, on exigea d'eux d'envoyer une déclaration signée des principaux habitans.

La déclaration fut transmise à Paxo. Les Parganiotes acquiesçoient aux conditions proposées, et annonçoient qu'ils avoient tout préparé pour se rendre maîtres du fort. Ils trouvèrent le moyen d'y introduire le pavillon anglois, fourni par une des frégates. Une femme le cacha sous ses jupes, et entra sans éveiller le moindre soupçon. A un signal donné, une foule d'habitans se précipita, les armes à la main, sur les sentinelles, et arbora le pavillon anglois. Le reste de la garnison, surpris

dans ses différens quartiers, fut obligé de céder au nombre. Quelques personnes perdirent la vie dans le choc.

Dès que les deux frégates, qui croisoient à quelque distance, eurent aperçu le pavillon de leur nation, elles débarquèrent un détachement qui prit possession du fort, le 22 mars 1814. On accorda une espèce de capitulation à la garnison françoise, qui fut embarquée pour Corfou.

Le 29, les Parganiotes envoyèrent une députation au général anglois à Zante, pour le remercier de son intervention en leur faveur, exprimer leur devouement au gouvernement anglois, et solliciter du roi de la Grande-Bretagne la ratification formelle de la réunion de leur ville aux îles Ioniennes. Ils rapportèrent chez eux la réponse la plus satisfaisante.

Depuis mars 1814 jusqu'en mars 1817, le fort de Parga fut occupé par les Anglois. La protection de l'Angleterre et l'avantage de naviguer sous son pavillon avoient fortement attaché les Parganiotes à cette puissance. La prospérité de ce petit pays devenoit tous les jours plus sensible; l'agriculture faisoit des progrès, le commerce prenoit une grande extension. Ils pensoient que cet état de choses devoit toujours durer; car, le 11 mars 1815, le général anglois avoit annoncé au commandant de Parga que cette ville et son territoire étoient regardés comme des dépendances de la république

des Sept-Iles et comme le poste avancé de la garnison de Corfou contre les Turcs.

Cependant Ali-Pacha ne perdoit pas ses prétentions de vue. Il parvint, par ses intrigues et son crédit auprès du divan, à faire revivre ses réclamations, et obtint une stipulation portant que Parga seroit cédé à la Porte en considération de son accession au traité qui plaçoit les îles Ioniennes sous la protection de l'Angleterre. En conséquence, l'ambassadeur de cette puissance à Constantinople conclut avec le divan une convention préliminaire, en vertu de laquelle un commissaire turc se rendit à Ianina pour traiter avec le commissaire anglois, envoyé dans cette ville par le général Maitland, commandant général des troupes angloises dans les îles Ioniennes et la mer Méditerranée, et grand commissaire de S. M. Britannique.

Ce dernier, pour empêcher que Parga ne fût enlevé par surprise pendant que l'on traiteroit avec Ali-Pacha, renforça secrètement la garnison qui n'avait été que de trente hommes et d'un lieutenant; il y envoya trois cents hommes commandés par le lieutenant colonel de Bosset; cet officier étoit chargé en même temps de la commission désagréable d'instruire les Parganiotes de la cession future de leur pays à la Porte. Cette nouvelle les plongea dans la consternation; ils ne pouvoient croire que cette mesure fût conforme aux inten-

tions du gouvernement qui leur avoit accordé sa protection; ils essayèrent donc d'intéresser en leur faveur le général Maitland, pour détourner le malheur qui les menaçoit; il leur représenta que toute démarche seroit inutile; que cependant ils devoient avoir une pleine confiance dans les intentions paternelles du gouvernement britannique qui feroit tout pour adoucir leur sort, et qu'enfin leur ville ne seroit pas remise avant que la valeur des biens de ceux qui voudroient la quitter eût été payée, et qu'eux-mêmes eussent été transportés dans les îles Ioniennes.

Malgré ces assurances, le découragement devint général. Le propriétaire, n'étant pas sûr de recueillir le produit de ses terres, ne fit plus d'avance pour les cultiver. Chacun chercha à réaliser et à cacher sa fortune; toutes les entreprises commerciales furent suspendues; la misère fit des progrès effrayans; les subsistances devinrent rares; on fut menacé de la famine. Le pacha de Ianina, informé de ce qui se passoit, défendit aux ports de son gouvernement d'exporter des grains à Parga. On y admettoit les navires qui en venoient; mais, après avoir mis leur cargaison à terre, ils étoient obligés de partir à vide.

Les primats et les fonctionnaires publics de Parga renoncèrent aux émolumens de leurs places; les habitans les plus riches firent un fonds pour

acheter du grain à Corfou et secourir leurs compatriotes pauvres.

Cependant les Parganiotes, voyant que la garnison étoit bien disposée pour eux, s'empressèrent de l'aider à réparer les fortifications ; tout le monde mit la main à l'œuvre ; en dix jours, vingt pièces d'artillerie furent montées en batterie sur des affûts tout neufs, dont ils avoient construit une partie.

La convention concernant la remise de Parga aux Turcs stipuloit que les biens des habitans qui voudroient aller demeurer dans les îles Ioniennes seroient soumis à une évaluation, et que la valeur en seroit payée par Ali-Pacha ; celui-ci n'hésita pas à accéder à cet arrangement, afin d'accélérer l'issue d'une affaire à laquelle il attachoit la plus grande importance, et qu'il espéroit conclure à sa manière ordinaire, c'est-à-dire sans remplir les conditions du traité.

Les Parganiotes, instruits par l'exemple de leurs voisins, étoient persuadés qu'en cette occasion ils ne se conduiroient pas différemment.

Les conférences entre les commissaires anglois et turc à Ianina traînoient en longueur ; et Ali-Pacha essayoit, par tous les moyens possibles de perfidie et de corruption, de semer la division parmi les Parganiotes, et de les exciter à se révolter contre la garnison angloise, espérant

par là les priver de la protection du gouvernement britannique. En même temps il augmentoit ses forces dans le voisinage. Le commandant anglois déjoua les projets des ses émissaires, et maintint l'union entre les Paganiotes.

L'arrivée des commissaires fut enfin annoncée. Ali vouloit les faire accompagner jusque dans la ville par un détachement de deux cent cinquante hommes, dont cinquante de cavalerie. Il pensoit que les habitans exaspérés à la vue de ces troupes, et se croyant trahis, leur opposeroient la force, et lui fourniroient ainsi un prétexte d'occuper leur pays. La nouvelle de l'approche de ce détachement composé de Turcs et des agens les plus actifs de la perfidie du pacha, occasionna une indignation générale.

Douze jours se passèrent à attendre de Corfou les instructions nécessaires pour tranquilliser les Parganiotes, et à prévenir des scènes violentes entre eux et les Turcs, parce que le pacha n'auroit pas manqué d'en tirer avantage pour recourir à la force et se désister de ses engagemens.

En conséquence des instructions qu'il reçut, le commandant fit notifier au commissaire turc qu'il ne pourroit entrer à Parga qu'avec une suite de trente-six personnes dont seroient exclus les bannis que le visir avoit incorporés dans le détachement. M. de Bosset déclara en même

temps qu'il ne convenoit pas que le pacha tînt sur pied des corps armés dans le voisinage de la ville, durant le séjour des commissaires; que l'objet qui réunissoit ceux-ci ne pourroit être terminé avant deux mois; que, l'estimation terminée, les sommes dues aux habitans leur seroient payées, après quoi la cession s'effectueroit.

Ali-Pacha éloigna ses troupes, et le commissaire ottoman fut introduit avec sa suite dans Parga, le 4 juin 1817. Le commissaire anglois y étoit entré la veille.

Les Parganiotes s'empressèrent de lui rendre leur devoir, et refusèrent, malgré son invitation, d'aller chez le commissaire turc.

Les Turcs, pour gagner la bienveillance des Parganiotes, se montrèrent disposés à bien payer tout ce qu'ils acheteroient; mais, dès qu'ils entroient dans une boutique, le maître se retiroit à l'instant; il fallut user d'autorité, pour les engager à vendre la moindre chose à ces Turcs.

Conformément à la convention de Ianina et aux intentions notifiées verbalement par les deux commissaires, avant d'entrer à Parga, ils devoient faire connoître, par des proclamations, l'objet et le but de leur arrivée; il s'écoula cependant près d'un mois avant qu'ils prissent cette mesure.

Le commandant de Parga, qui avoit réussi à conserver la confiance des habitans, jugea qu'il

étoit de son devoir de leur ôter tout motif d'ajouter foi aux insinuations des agens du pacha qui cherchoient à inspirer des doutes sur la loyauté des Anglois. Il adressa donc des représentations aux commissaires ; enfin, chacun d'eux publia une proclamation.

Elles annonçoient le motif de leur arrivée. Le commissaire ottoman promettoit protection et sûreté à ceux qui voudroient rester, mais il ne signa pas sa proclamation ; les Anglois l'exhortèrent inutilement à apposer son nom et son sceau à une pièce qui, sans cette formalité, étoit de nul effet. Ce nouvel exemple de mauvaise foi justifia et augmenta la défiance des Parganiotes.

L'envoyé et les Turcs de sa suite avoient employé les promesses et les menaces auprès des Parganiotes pour les engager à ne pas quitter leur pays; ceux-ci qui se souvenoient des cruautés commises par Ali-Pacha envers les habitans de Prévesa, Souli, Vassiliona, Navitza, Gardiki et d'autres villes voisines, étoient à l'épreuve de la séduction.

Les agens du pacha répandoient le bruit que les finances de l'Angleterre, épuisées par une longue guerre, étoient très-embarassées; que cette puissance, obligée d'avoir recours aux expédiens, cédoit Parga pour 1,200,000 piastres turques (1,200,000 fr.) que le pacha paieroit aux agens anglois ; qu'ainsi les Parganiotes ne devoient pas

espérer de rien recevoir de cette somme; que la protection promise par l'Angleterre n'étoit qu'un leurre, et que, puisqu'elle les trahissoit, ils n'avoient rien de mieux à faire que de se jeter dans les bras du visir. Les Parganiotes écoutèrent ces propos avec dédain. Appelés ensuite un à un devant les deux commissaires pour notifier leurs intentions, tous, sans exception, déclarèrent que, plutôt que de se soumettre à l'autorité des Turcs, ils abandonneroient à jamais leur patrie, quand même ils devroient perdre tout ce qu'ils possédoient; mais qu'avant de la quitter, ils déterreroient et emporteroient les ossemens de leurs pères, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir laissé ces restes sacrés au pouvoir des plus cruels ennemis de leur race.

Toutefois l'évaluation des biens ne s'effectuoit pas, quoiqu'elle fût aisée à faire; car M. de Bosset prévoyant qu'elle occasionneroit des difficultés, s'en étoit occupé après en avoir prévenu le commandant en chef. Il remit tous ses papiers au commissaire anglois à son arrivée. Il avoit estimé la valeur totale des biens à 500,000 livres sterling (12,000,000 de francs).

Le 18 juillet 1817, M. de Bosset quitta le commandement de Parga. Le commissaire anglois partit aussi de cette ville. Vers la fin d'octobre, Ali-Pacha eut une entrevue à Prevesa avec le général Maitland. Le pacha, extrêmement jaloux

de cultiver ses bonnes grâces, ne négligea rien pour y parvenir. Ce général étoit arrivé avec quelques Anglois et même des dames de distinction. Le pacha combla ses hôtes d'honneurs et d'attentions. Il fut décidé, dans les conférences, que le pacha enverroit un nouveau commissaire à Corfou pour régler la manière dont s'effectueroit la cession définitive de Parga.

De nouveaux commissaires anglois et turc arrivèrent dans cette ville en avril 1818. Les habitans furent encore mandés un à un et interrogés sur leurs intentions. Leurs réponses furent les les mêmes que l'année précédente. Les biens des particuliers furent soumis à une nouvelle estimation; le commissaire turc éleva des objections sur l'évaluation des différentes propriétés publiques; à sa demande, le général Maitland ordonna de suspendre jusqu'à nouvel ordre l'estimation de ces sortes de biens.

Les Parganiotes adressèrent des réclamations au général, mais il partit de Corfou pour Malte sans rien décider sur leur requête; par une singulière fatalité, les affaires de sir Thomas Maitland l'avoient obligé de s'éloigner de Corfou toutes les fois qu'il avoit eu à prononcer sur les demandes des Parganiotes. Au mois d'avril 1819, il eut encore une entrevue à Butrinto avec le pacha pour traiter du moment de la cession définitive de Parga.

Enfin, l'instant si redouté arrive. Le 10 mai 1819,

le commandant de la garnison angloise annonça aux Parganiotes que les troupes turques alloient entrer sur leur territoire, mais que les troupes angloises resteroient pour les protéger jusqu'à ce qu'ils l'eussent entièrement évacué. Les Parganiotes, après s'être concertés entre eux, envoyèrent dire au commandant qu'ils se résignoient à la volonté du gouvernement britannique; mais qu'ils avoient unanimement résolu que, si un seul Turc entroit sur leur territoire avant qu'ils l'eussent tous quitté, ils mettroient à mort leurs femmes et leurs enfans, et se défendroient ensuite contre les troupes chrétiennes et turques qui violeroient la garantie qu'on leur avoit donnée, et qu'ils combattroient jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul d'entre eux pour raconter leur catastrophe.

Le commandant anglois, voyant, par les préparatifs des Parganiotes, que leur résolution étoit irrévocable, expédia aussitôt un courrier à sir Thomas Maitland à Corfou. Sir Thomas envoya vers eux le général Adam pour tâcher de les persuader. Celui-ci, en arrivant à Parga, vit un grand feu sur la place publique. Les Parganiotes y avoient amoncelé les ossemens de leurs ancêtres recueillis dans les tombeaux des églises et des cimetières. Tous les hommes étoient armés, et chacun étoit placé à la porte de sa maison; les femmes et les enfans se tenoient dans l'intérieur, en attendant leur sort. Un silence morne et profond régnoit

partout. Quelques-uns des principaux habitans, le proto-papa à leur tête, reçurent le général Adam, et l'assurèrent que le sacrifice médité seroit immédiatement consommé, à moins qu'il n'empêchât l'entrée des Turcs déjà arrivés sur la frontière, et qu'il ne protégeât efficacement l'embarquement et le départ des Parganiotes. Heureusement le général Adam trouva le moyen de persuader au commandant turc de faire faire halte à ses troupes. Les Parganiotes, protégés par une frégate angloise, arrivèrent à Corfou. Les Turcs, en entrant dans la ville, la trouvèrent déserte, il n'y avoit de mouvement que celui de la flamme du bûcher funèbre dans lequel les Parganiotes avoient placé les ossemens de leurs pères (1).

L'Europe entière admiroit leur dévouement, elle donnoit des larmes à leur sort; une seule voix, celle d'un journaliste anglois, essaya de les flétrir en les représentant comme un ramas de brigands albanois, indignes de l'intérêt que l'on prenoit à eux (2). Cette calomnie étoit refutée d'avance par un acte du parlement ionien, du

(1) *Moniteur* du 2 août 1819.

(2) On a cité à l'appui de l'assertion qui leur contestoit la qualité de Grecs, l'autorité de lord BYRON et de M. HOBHOUSE; mais ces deux Anglois, quoiqu'ils aient vu une partie de la Grèce, ne sont jamais allés à Parga. M. LEAKE, un de leurs

mai 1819, déclarant que les Parganiotes ayant toujours fait partie des îles Ioniennes, la cession de leur pays à la Porte ne leur enlevoit pas leurs droits de citoyens de cette république, et qu'ils seroient toujours considérés comme tels.

Le 6 juin, les notables parganiotes se présentèrent devant le général Maitland pour réclamer la répartition des 666,000 thalaris montant de la dernière estimation de leurs biens, faite contradictoirement avec les agens du visir. Le commissaire anglois avoit consenti à une diminution de 33,000 thalaris sur cette somme, afin de la recevoir en bonnes espèces, au lieu des monnoies turques que le pacha vouloit donner. Le général promit aux députés de ne pas partir sans prendre des mesures propres à les satisfaire. Le lendemain il fit publier une proclamation annonçant qu'il avoit nommé trois commissaires pour régler la répartition définitive des 633,000 thalaris reçus du pacha, et que si celui-ci élevoit des réclamations pour son compte ou pour celui de ses sujets, la personne qu'il avoit déléguée pour les soutenir seroit admise dans la commission. Ce dernier paragraphe mécontenta les Parganiotes, qui prétendirent, avec raison, qu'Ali-Pacha se trouveroit par-là juge et partie.

compatriotes, qui a aussi parcouru la Grèce, mais avec plus d'attention, a prouvé que leurs écrits sur ce pays contenoient une foule de choses contraires à la vérité.

Cependant la conduite du ministère britannique, en cette occasion, donna lieu à une discussion assez vive, dans la séance de la chambre des communes, du 15 juin 1819. Les ministres dirent que le gouvernement anglois avoit fait pour les Parganiotes tout ce qui étoit en son pouvoir, et que ceux-ci n'avoient pas espéré davantage. Mais on reprocha aux ministres d'avoir abusé de la bonne foi des malheureux Parganiotes qui, en 1814, ayant recouvré leur liberté, avoient invoqué avec confiance la Grande-Bretagne comme protectrice des peuples libres. Ils demandoient qu'elle les mît à couvert de la tyrannie du plus sanguinaire des tyrans; on les a protégés pendant quelques années; mais ensuite on livre leur pays à leur plus cruel ennemi. Ne valoit-il pas mieux leur laisser la faculté de se défendre eux-mêmes, comme ils avoient déjà fait. On dit que l'on concédera aux Parganiotes des terrains dans les îles Ioniennes; mais c'est une promesse illusoire et impossible à exécuter. Tous les terrains sont à peu près occupés dans les îles Ioniennes; les seuls qui ne le soient pas, n'offrent que des masses de rochers arides. D'ailleurs, en quelque lieu que les Parganiotes se réfugient, ils y porteront le souvenir de leur patrie et l'idée désolante de n'avoir pas trouvé au jour de leur infortune une seule puissance chrétienne qui ait pris assez d'intérêt à leur sort

pour les maintenir sur le sol qu'ils avoient si vaillamment défendu contre les ennemis de la foi (1).

Le ministere britannique croit-il avoir tout fait pour eux en leur procurant une indemnité qui, répartie par tête, s'élève à 48 liv. sterling (1000 f.)? peut-elle leur tenir lieu de leurs propriétés perdues, de leur sol natal, de leur existence politique?

« Les apologistes de la cession prétendent, dit une feuille françoise (2), que la conduite de la Grande-Bretagne a été dictée par la crainte de voir naître des hostilités qui auroient menacé son immense commerce dans le Levant. Qui croira que l'Angleterre, maîtresse de Malte et de Corfou, et pouvant envoyer au loin les flottes dont elle s'enorgueillit, soit dans le cas de craindre la Porte ?

» La France, pendant l'occupation des îles Ioniennes, s'est exposée à voir augmenter les embarras de ses garnisons pour leur approvisionnement, plutôt que de livrer aux Turcs la population de Parga.

» Cette cession, dit-on, n'est que l'accomplissement d'un traité ; mais la Russie a reculé d'horreur à l'aspect des maux qui alloient fondre sur ces malheureux Grecs.

(1) New-Times, 15 juin 1819.

(2) *Courrier françois*, 10 août 1819.

» Les François ont là, comme ailleurs, honoré la générosité de leur caractère, en bravant des dangers et des souffrances, pour ne pas consommer la ruine d'une population dont ils avoient à se plaindre. Elle avoit compté sur leur protection. Ils ont pensé qu'ils devoient sacrifier l'exécution littérale d'un traité à la voix de l'humanité.»

» La Grande - Bretagne a cru devoir sacrifier à la stricte exécution d'un traité une population qui la première s'étoit déclarée en sa faveur. » Mais quelques écrivains ont soutenu que la cession du territoire de Parga avoit payé des avantages accordés aux commerçans anglois.

Les Parganiotes n'ont pas existé long-temps comme peuple libre vivant sous la protection d'une grande puissance, mais ils ont honoré ce court période de leur vie politique. La postérité les citera avec respect, pour avoir renouvelé un de ces beaux traits de dévouement que nous sommes accoutumés dès l'enfance à admirer dans l'histoire des Grecs leurs ancêtres.

La ville de Parga rappellera aux générations futures le nom des hommes qui aimèrent mieux la quitter que se soumettre à l'esclavage ; mais, habitée désormais par une race étrangère, elle ressemblera à ces cénophates vides qui deviennent le repaire des animaux carnassiers.

BULLETIN.

I.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799 — 1804, par MM. de Humboldt et Aimé Bonpland, rédigé par M. de Humboldt. Première partie, *Relation historique*. T. II, première partie, ou troisième livraison, accompagnée de quatre cartes géographiques ou physiques, etc., etc.

L'opinion publique a si unanimement reconnu le mérite éminent de M. de Humboldt, comme observateur philosophe et naturaliste, qu'il est devenu superflu d'accompagner l'annonce des ouvrages de ce célèbre voyageur d'aucune formule d'éloges; son nom suffit pour éveiller l'attention du public. Les anciennes *Annales des Voyages* ont souvent parlé des diverses parties du grand ensemble d'ouvrages dans lequel M. de Humboldt publie les résultats scientifiques de ses voyages. Déjà, avant la reprise de ces *Annales*, M. de Humbolt avoit commencé à faire paroître la Relation historique, proprement dite, de ses voyages; il en donne aujourd'hui la première partie du deuxième volume. Comme cette Relation est spécialement propre à intéresser l'universalité des lecteurs instruits, nous pensons qu'il ne convient pas d'en donner des extraits étendus, crainte de faire lire à nos abonnés ce qui leur est déjà

connu. Nous nous bornerons à en donner une idée succincte.

Le savant voyageur nous avoit laissé à Caracas, ville qui a acquis une grande célébrité dans les fastes des révolutions modernes. Il commence ce deuxième volume par quelques notions sur le tremblement de terre qui, en 1812, détruisit de fond en comble cette capitale de *Vénézuéla*. Catastrophe doublement remarquable! Dans l'ordre politique, elle épouvanta les nouveaux républicains de Vénézuéla; elle parut au peuple de cette contrée un présage funeste, étant arrivée précisément le jeudi saint, et ces présages s'accomplirent bientôt par la chute du gouvernement nouveau; dans l'ordre physique, cet événement est remarquable comme une des destructions les plus complètes dont l'histoire des révolutions naturelles fasse mention, et comme étant lié aux bouleversemens qu'éprouvèrent en même temps les Antilles et les pays arrosés par le Mississipi.

La secousse que l'on ressentit à Caracas au mois de décembre 1811, fut la seule qui précéda l'horrible catastrophe du 26 mars 1812. On ignoroit, à la Terre-Ferme, les agitations qu'éprouvoient d'un côté le volcan de l'île Saint-Vincent, et de l'autre le bassin du Mississipi, où, le 7 et le 8 février 1812, la terre étoit jour et nuit dans un état d'oscillation continuelle. A cette époque, la province de Vénézuéla essuyoit de grandes sécheresses; pas une goutte de pluie n'étoit tombée à Caracas et à 90 lieues à la ronde dans les cinq mois qui précédèrent la ruine de la capitale. Le 26 mars étoit un jour extrêmement chaud; l'air étoit calme et le ciel sans nuages; c'étoit le jeudi saint: une grande partie de la population se trouvoit réunie dans les églises; rien ne sembloit annoncer les malheurs de cette journée. A quatre heures sept minutes du soir, la première

commotion se fit sentir; elle fut assez forte pour ébranler les cloches des églises, elle dura cinq à six secondes, et fut immédiatement suivie d'une autre secousse de dix à douze secondes, pendant laquelle le sol, dans un mouvement continuel d'ondulation, sembloit bouillonner comme un liquide. On croyoit déjà le danger passé, lorsqu'un énorme bruit souterrain se fit entendre; c'étoit comme le roulement du tonnerre, mais plus fort, plus prolongé que celui qu'on entend sous les tropiques dans la saison des orages. Ce bruit précédoit un mouvement perpendiculaire d'environ trois à quatre secondes, suivi d'un mouvement d'ondulation un peu plus long. Les secousses étoient dans des directions opposées, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Rien ne put résister à ce mouvement de bas en haut et à ces oscillations croisées. La ville de Caracas fut renversée de fond en comble; neuf à dix mille habitans furent ensevelis sous les ruines des églises et des maisons. La procession n'étoit point encore sortie; mais le concours dans les temples etoit si grand, que près de trois ou quatre mille personnes furent écrasées sous les voûtes qui s'écrouloient. L'explosion fut plus forte du côté du nord, dans la partie de la ville la plus rapprochée de la montagne d'*Avilla* et de *la Silla*. Les églises de *la Trinité* et d'*Alta Gracia*, qui avoient plus de cent cinquante pieds de hauteur, et dont la nef étoit soutenue par des piliers de douze à quinze pieds d'épaisseur, laissèrent un amas de ruines qui ne s'élève guère qu'à cinq ou six pieds. L'affaissement des décombres a été si considérable, qu'on n'y reconnoît aujourd'hui presque aucun vestige des piliers et des colonnes. La caserne appelée *el quartel de san Carlos*, et située plus au nord de l'église de la Trinité, sur le chemin de la douane de la Pastora, disparut presque entièrement. Un régiment de troupes de ligne s'y trouvoit

réuni sous les armes pour se rendre à la procession; à l'exception de quelques hommes, il fut enseveli sous les décombres de ce grand édifice. Les neuf dixièmes de la belle ville de Caracas furent entièrement ruinés. Les maisons qui ne s'écroulèrent point, comme celles de la rue San Juan, près de l'hospice des Capucins, se trouvèrent tellement crevassées, qu'on ne pouvoit risquer de les habiter. Les effets du tremblement de terre furent un peu moins forts dans les parties méridionales et occidentales de la ville, entre la grande place et le ravin de Caraguatu. C'est là que la cathédrale, soutenue par d'énormes arcboutans, est restée presque intacte.

En évaluant à neuf ou dix mille le nombre des morts dans la ville de Caracas, on ne tient pas compte des malheureux qui, grièvement blessés, n'ont succombé qu'après plusieurs mois, faute d'alimens et de soins. La nuit du jeudi au vendredi saint offrit le spectacle le plus déchirant de la désolation et du malheur. Voici la peinture animée qu'en trace M. de Humboldt :

« Aucune secousse ne se faisoit sentir, jamais nuit ne » fut plus belle et plus calme; la lune, presque pleine, » éclairoit les dômes arrondis de la Silla, et l'aspect du » ciel contrastoit avec celui d'une terre jonchée de ruines » et de cadavres. On voyoit des mères porter dans leurs » bras des enfans qu'elles espéroient rappeler à la vie. Des » familles éplorées parcouroient la ville pour chercher » un frère, un époux, un ami dont on ignoroit le sort, » et qu'on croyoit égarés dans la foule. On se pressoit » dans les rues, qu'on ne reconnoissoit plus que par l'ali- » gnement des monceaux de décombres.

» Tous les malheurs éprouvés dans les grandes catas- » trophes de Lisbonne, Messine, Lima et Riobamba se » répétèrent dans la funeste journée du 26 mars 1812.

» Les blessés ensevelis sous les ruines imploroient à » grands cris le secours des passans; on parvint à en re- » tirer plus de deux mille. Jamais la pitié ne se montra » d'une manière plus touchante, on peut dire plus ingé- » nieusement active, que dans les efforts tentés pour se- » courir les malheureux dont les gémissemens se faisoient » entendre. On manquoit absolument d'outils propres à » fouir la terre et à remuer les décombres; il falloit se » servir des mains pour déterrer les survivans. On déposoit » ceux qui étoient blessés, de même que les malades échap- » pés des hôpitaux, au bord de la petite rivière du » Guayre; ils n'y trouvoient d'autre abri que le feuillage » des arbres. Les lits, le linge pour panser les plaies, les » instrumens de chirurgie, les médicamens, tous les objets » de première nécessité étoient ensevelis sous les ruines. » On étoit dépourvu de tout, même d'alimens dans les » premiers jours; l'eau devint également rare dans l'inté- » rieur de la ville.

» La commotion avoit brisé les canaux des fontaines; » l'éboulement des terres avoit obstrué les sources qui les » alimentoient. Pour avoir de l'eau, il falloit descendre » jusqu'au Rio Guayre, dont la crue étoit considérable, » et l'on manquoit de vases pour puiser. »

« Il restoit à remplir envers les morts un devoir com- » mandé à la fois par la pitié et par la crainte de l'infec- » tion. Dans l'impossibilité de donner la sépulture à tant » de milliers de cadavres à demi-enfouis sous les ruines, des » commissaires furent chargés de brûler les corps; on » dressa des bûchers entre les monceaux de décombres; » cette cérémonie dura plusieurs jours. Au milieu de tant » de malheurs publics, le peuple se livroit aux pratiques » religieuses qu'il croyoit les plus propres à appaiser la » colère du ciel; les uns se réunissant en procession, chan-

» toient des cantiques funèbres; d'autres, l'esprit égaré, se
» confessoient à haute voix, au milieu des rues. Il arriva
» alors dans cette ville ce que l'on a observé dans la pro-
» vince de Quito, après l'affreux tremblement de terre du
» 4 février 1797; beaucoup de mariages furent contractés
» entre des personnes qui, depuis de longues années,
» n'avoient pas fait sanctifier leur union par la bénédiction
» sacerdotale. Des enfans retrouvoient des parens qui les
» avoient désavoués jusque-là; des restitutions furent
» promises par des personnes qu'on n'avoit jamais accusées
» de larcin; des familles long-temps ennemies se rappro-
» chèrent par le sentiment d'un malheur commun. Mais
» si, dans les uns, ce sentiment sembloit adoucir les
» mœurs et ouvrir le cœur à la pitié, chez d'autres il avoit
» un effet contraire : il les rendoit plus durs et plus inhu-
» mains.

» Dans les grandes calamités, les ames vulgaires con-
» servent encore moins la bonté que la force; car il en est
» de l'infortune comme de l'étude des lettres et de la con-
» templation de la nature; ce n'est que sur un petit nombre
» qu'elles exercent leur heureuse influence, en donnant
» plus de chaleur aux sentimens, plus d'élévation à la
» pensée, plus de bienveillance au caractère. »

Quelle ingénieuse remarque! mais quel aveu mélancolique! Voici un savant illustre qui nous apprend lui-même qu'il n'a rencontré que chez un petit nombre d'êtres privilégiés ces sentimens généreux qu'on se figure assez habituellement être le partage de tous les hommes lettrés et instruits. Non, non, la science morale seule fait les hommes tels qu'ils doivent être.

Des secousses si violentes, qui, dans l'espace d'une minute, renversèrent la ville de Caracas, ne pouvoient être restreintes à une petite étendue de continent; leurs effets

funestes s'étendirent aux provinces de *Vénézuéla*, de *Varinas* et de *Maracaybo*, le long de la côte, et surtout dans les montagnes de l'intérieur. La *Guayra*, *Mayguetia*, *Antimano*, *Baruta*, *la Vega*, *San Felipe* et *Merida* furent presque entièrement détruits. Le nombre des morts excéda quatre à cinq mille à la Guayra et à la ville de San-Felipe, près des mines de cuivre d'Aroa. C'est sur une ligne qui se dirige de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest de la Guyara et de Caracas, vers les hautes montagnes de Naquita et de Merida, que le tremblement de terre paroît avoir été le plus violent. Il se fit sentir dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis les embranchemens de la *Haute-Sierra-de-Santa-Marta*, jusqu'à *Santa-Fé-de-Bogota* et *Horida*, sur les rives de la Madeleine, à 180 lieues de distauce de Caracas.

Partout les secousses furent moins fortes dans les plaines que dans les Cordillères composées de roches de gneiss et de mica schiste, ou immédiatement à leur pied. Cette différence étoit surtout très-sensible dans les savanes de Varinas et de Casanare. « Elle s'explique assez facilement, dit » M. de Humboldt, dans le système des géologues, qui » admettent que toutes les chaînes de montagnes volcani- » ques et non volcaniques se sont formées par son soulève- » ment, comme au travers des crevasses. »

Dans les vallées d'Aragua, situées entre Caracas et la ville de San-Felipe, les secousses furent très-foibles. La *Victoria*, *Maracay*, *Valencia* n'ont presque pas souffert, malgré la proximité de la capitale. Au *Vallecillo*, à peu de lieues de distance de Valencia, la terre, entr'ouverte, jeta une si grande masse d'eau, qu'il se forma un nouveau torrent. Le même phénomène eut lieu près de Porto-Cabello; d'un autre côté, le lac de Maracaybo diminua sensiblement.

A Coro on n'éprouva aucune commotion, quoique la ville soit située sur la côte, entre d'autres villes qui ont souffert. Les pêcheurs, qui avoient passé la journée du 26 mars à terre, à l'île d'Orchla, à 30 lieues au nord-est de la Guyara, ne sentirent pas de secousses. Ces différences, dans la direction et la propagation du choc, tiennent probablement à la disposition particulière des couches pierreuses.

Nous venons de suivre les effets du tremblement de terre à l'ouest de Caracas, jusqu'aux montagnes neigeuses de Santa-Marta et au plateau de Santa-Fe-de-Bogota. Nous allons considérer les terrains situés à l'est de la capitale. Les commotions furent très-violentes au-delà du Caurimare, dans la vallée de Capaya, où elles s'étendirent jusque dans le méridien du cap Codera; mais il est extrêmement remarquable qu'elles furent très-foibles sur les côtes de *Nueva-Barcelona*, de *Cumana* et de *Paria*, quoique ces côtes soient la continuation du littoral de la Guyara, et anciennement connues pour être souvent agitées par des commotions souterraines.

« S'il est permis, dit M. de Humboldt, de regarder la destruction totale des quatre villes de Caracas, de la Guayra, de San-Felipe et de Mérida comme due à un foyer volcanique placé sous l'île Saint-Vincent ou dans ses environs, on concevroit que le mouvement a pu se propager du nord-est au sud, sur une ligne qui passe par les îlots de *Los-Hermanos*, près de *la Blanquilla*, sans toucher les côtes d'Aragua, de Cumana et de Nueva-Barcelona. Cette propagation du choc pourroit même avoir eu lieu, sans qu'à la surface du globe les points intermédiaires, par exemple les îlots Hermanos, eussent senti la moindre commotion. Nous voyons fréquemment ce phénomène au Pérou et au Mexique, dans des tremblemens de terre qui

suivent, depuis des siècles, une direction déterminée. Les habitans des Andes disent naïvement d'un terrain intermédiaire, qui ne participe pas au mouvement général, qu'il fait pont (*que hace puente*), comme s'ils vouloient indiquer par là que ces oscillations se propagent à une immense profondeur au-dessous d'une roche inerte. »

Quinze ou dix-huit heures après la grande catastrophe, le sol resta tranquille. La nuit étoit belle et calme, et ce ne fut qu'après la journée du 27 que les secousses recommencèrent, accompagnées d'un bruit souterrain (*bramido*) très-fort et très-prolongé. Les habitans de Caracas se dispersoient dans les campagnes; mais les villages et les fermes ayant souffert comme la ville, il ne se trouvoit d'abri qu'au-delà des montagnes de *Los-Teques*, dans les vallées d'Aragua et dans les *Llanos* ou savanes. On sentit souvent jusqu'à quinze oscillations dans un même jour. Le 5 avril il y eut un tremblement de terre presque aussi violent que celui qui avoit détruit la capitale. Le sol resta pendant plusieurs heures dans un mouvement ondulatoire continuel. Il y eut de grands éboulemens dans les montagnes; d'énormes masses de rochers se détachèrent de la *Silla-de-Caracas*. On prétendit même (et cette opinion est encore très-répandue dans le pays) que les deux dômes de la Silla s'étoient affaissés de 50 à 60 toises. « Cette » assertion, dit M. de Humboldt, ne se fonde sur aucune » mesure. J'ai appris que, dans la province de Quito, on » s'imagine aussi, à chaque époque des grands boulever- » semens, que le volcan de Tunguaragua a diminué de » hauteur. »

Notre savant voyageur reconnoît qu'il doit une partie des notions que nous venons d'extraire à une relation manuscrite de M. *Delpech*.

Il nous conduit maintenant dans les montagnes pitto-

resques de la chaîne qui forme la côte de Caracas; c'est la partie habitable et fertile de la province; c'est celle où les vues les plus magnifiques charment l'œil du voyageur.

Les environs de la Victoria offrent un aspect bien remarquable sous le rapport de la culture.

« La hauteur du sol labouré est de 272 à 300 toises au-dessus du niveau de l'océan, et cependant on y voit des champs de froment mêlés de plantations de cannes à sucre, de cafiers et des bananes. A l'exception de l'intérieur de l'île de Cuba, on ne trouve presque pas ailleurs, dans la région équinoxiale des colonies espagnoles, les céréales d'Europe cultivées en grand dans une région si peu élevée. Au Mexique, les belles cultures du froment sont entre 600 et 1200 toises d'élévation absolue; il est assez rare de les voir descendre à 400 toises. Nous verrons bientôt que le produit des céréales augmente sensiblement, des hautes latitudes vers l'équateur, avec la température moyenne du climat, en comparant des sites inégalement élevés. Le succès de l'agriculture dépend de la sécheresse de l'air, des pluies réparties entre différentes saisons ou accumulées en une saison d'hivernage, des vents soufflant toujours de l'est, ou amenant l'air froid du nord dans les basses latitudes (comme dans le golfe du Mexique), des brumes qui, pendant trois mois entiers, diminuent l'intensité des rayons solaires; enfin de mille circonstances locales, qui influent moins sur la température moyenne de l'année entière, que sur la distribution d'une même quantité de chaleur entre les diverses parties de l'année entière. C'est un spectacle frappant de voir les céréales d'Europe cultivées depuis l'équateur jusqu'en Laponie par les 69° de latitude dans des régions qui ont de + 22° à — 2° de chaleur moyenne, partout où la température de l'été est au-dessus de 9° à 10°. On connoît le minimum de chaleur nécessaire

pour mûrir le froment, l'orge ou l'avoine ; on est plus incertain sur le maximum que ces graminées, d'ailleurs si flexibles, peuvent supporter. Nous ignorons même l'ensemble des circonstances qui favorisent la culture du blé entre les tropiques, à de très-petites hauteurs. La Victoria et le village voisin de San-Matheo produisent 4,000 quintaux de froment. On le sème au mois de décembre ; la récolte se fait le soixante-dixième ou le soixante-quinzième jour. Le grain est gros, blanc, très-abondant en gluten; sa pellicule est plus mince, moins dure que celle du froment des plateaux très-froids du Mexique. Un arpent donne généralement, près de la Victoria, 3,000 à 3,200 liv. de froment. Le produit moyen est donc ici, comme à Buenos-Ayres, deux à trois fois plus grand que celui des pays du nord. On récolte à peu près seize fois la semence, quand, d'après les recherches de Lavoisier, la surface de la France ne donne, terme moyen, que 5 à 6 grains pour un, ou 1000 à 1200 liv. par arpent. Malgré cette fécondité du sol et cette influence bienfaisante du climat, la culture de la canne à sucre est plus productive, dans les vallées d'Aragua, que celle des céréales. »

Le *lac de Valencia* arrête encore agréablement l'attention du lecteur. Ce lac, que les Indiens appellent *Tacarigua*, excède en étendue le lac de Neuchâtel en Suisse ; mais sa forme générale rappelle plutôt celui du lac de Genève, dont la hauteur, au-dessus de la surface de la mer, est presque la même. Comme dans la vallée d'Aragua la pente du sol incline vers le sud et vers l'ouest, la partie du bassin, qui est restée couverte d'eau, se trouve la plus rapprochée de la chaîne méridionale des montagnes de Guigue, de Jusma et de Gurcimo, qui se plongent vers les hautes savanes d'Ocumare. Un contraste frappant se manifeste entre les bords opposés du lac de Valencia; ceux

du sud sont déserts, nus et presque inhabités; un rideau de hautes montagnes leur donne un aspect sombre et monotone; le rivage septentrional, au contraire, est riant, champêtre, orné de riches cultures de cannes à sucre, de cafiers et de coton; des chemins bordés de cestrum, d'azedarac et d'autres buissons toujours fleuris, traversent la plaine et réunissent des fermes éparses; chaque maison est entourée d'un bouquet d'arbre. Le ceiba à grandes fleurs jaunes donne un caractère particulier au paysage en unissant ses branches à celles de l'Erithrina pourpré. Le mélange et l'éclat des couleurs végétales contraste avec la teinte unie d'un ciel sans nuage. Dans la saison des sécheresses, lorsque le sol embrasé est couvert d'une vapeur ondoyante, des arrosemens artificiels y entretiennent la verdure et la fécondité. De distance en distance la roche granitique perce la terre labourée. D'énormes masses pierreuses s'élèvent brusquement au milieu du vallon. Nues et fendillées, elles nourrissent quelques plantes grasses qui préparent du terreau pour des siècles futurs. Souvent, au sommet de ces collines isolées, un figuier ou un clusia à feuilles charnues ont fixé leurs racines dans le roc et dominent le paysage; à leurs branches mortes et sèches, on les prendroit pour des signaux plantés sur une côte escarpée. La forme de ces monticules trahit le secret de leur antique origine; car, lorsque toute cette vallée étoit remplie d'eau, et que les vagues battoient encore les pieds des pics de Mariana, le Mur-du-Diable et la chaîne du Littoral, ces collines rocheuses étoient des bas-fonds ou des îlots.

M. de Humboldt s'enfonce enfin dans les contrées incultes et sauvages qu'arrose l'Orénoque; c'est ici que son voyage prend le caractère romanesque et aventureux tant goûté par la plupart des lecteurs; plus de sites superbes,

plus de luxe, plus de maîtres ni d'esclaves; les singes, les tigres, les Indiens et les missionnaires, telle est la societé de notre voyageur, soit qu'il descende dans une frêle barque le large Orénoque, soit qu'il erre à pied d'une cabane à l'autre. Nous ne nous permettrons qu'une seule citation; c'est la peinture du *calme du midi*, de cette espèce de *sieste* de la nature.

« Nous cherchâmes en vain des plantes dans les fentes » de ces rochers qui sont escarpés comme des murailles, » et offrent quelques traces de stratification. Nous ne trou- » vâmes qu'un vieux tronc d'aublettia à grand fruit pomi- » forme, et une nouvelle espèce de la famille des apocy- » nées. Toutes les pierres étoient couvertes d'une innom- » brable quantité d'iguanes et de geckos à doigts élargis et » membraneux.

» Immobiles, la tête élevée, la bouche ouverte, ces lé- » zards sembloient aspirer l'air embrasé. Le thermomètre, » appuyé contre un rocher, montoit à 50°; le sol paroissoit » ondoyant par l'effet du mirage sans qu'un souffle de vent » se fît sentir; le soleil étoit près du zénith, et sa lumière » étincelante, reflétée par la surface du fleuve, contras- » toit avec la vapeur roussâtre qui enveloppoit tous les ob- » jets d'alentour. Quelle est vive l'impression que produit, » vers le milieu du jour, dans ces climats lointains, le » calme de la nature! Les animaux de la forêt se retirent » dans le taillis; les oiseaux se cachent sous le feuillage » des arbres ou dans les crevasses des rochers. Cependant, » au milieu de ce silence apparent, dès qu'on prête une » oreille attentive aux sons les plus foibles transmis par » l'air, on entend un frémissement sourd, un murmure » continuel, un bourdonnement des insectes qui remplis- » sent, pour ainsi dire, toutes les couches inférieures de » l'air.

» Rien n'est plus propre à faire sentir à l'homme l'éten-
» due de la puissance de la vie organique. Des myriades
» d'insectes rampent sur le sol, et voltigent autour des
» plantes brûlées par l'ardeur du soleil. Un bruit confus
» sort de chaque buisson, du tronc pourri des arbres, des
» fentes du rocher, de ce terreau miné par les lézards, les
» mille pieds et les cécilies; ce sont autant de voix qui
» nous disent que tout respire dans la nature; que, sous
» mille formes diverses, la vie est répandue dans le sol
» poudreux et crevassé comme dans le sein des eaux et
» dans l'air qui circule autour de nous. Les sensations que
» je rappelle ici ne sont pas inconnues à tous ceux qui,
» sans avancer vers l'équateur, ont visité l'Italie, l'Espagne
» ou l'Egypte. Ce contraste de mouvement et de silence,
» cet aspect d'une nature à la fois calme et animée frappent
» l'imagination du voyageur dès qu'il entre dans le bassin
» de la Méditerranée, dans la zone des oliviers, du cha-
» merops et des dattiers.

Cet exemple du talent éminent de M. de Humboldt, comme écrivain, engagera sans doute beaucoup de nos lecteurs à se procurer le plaisir de lire l'ouvrage entier.

Le but des *Annales* nous oblige à nous arrêter sur une importante discussion à laquelle M. de Humboldt s'est livré, et qui a pour but d'examiner ce qu'il y a de vrai et de faux dans les distinctions que plusieurs géographes, et plus encore l'usage des rédacteurs de voyages ont établi entre les *déserts*, les *steppes*, les *savanes* et les *bruyères* ou *landes*.

On a cru caractériser les différentes parties du monde en disant que l'Europe a des *bruyères*, l'Asie des *steppes*, l'Afrique des *déserts*, l'Amérique des *savanes*; mais, par cette distinction, on établit des contrastes qui ne sont fondés ni dans la nature des choses, ni dans le génie des lan-

gues. M. de Humboldt prouve facilement cette assertion. » L'existence d'une *bruyère*, dit-il, suppose toujours une association de plantes de la famille des tricinées; les *steppes* de l'Asie ne sont pas partout couvertes de plantes salines; les *savanes* de Vénézuéla offrent, avec les graminées, de petites mimoses herbacées, des légumineuses et d'autres dicotyldéonées. Les plaines de la Songarie, celles qui s'étendent vers le Don et le Wolga, les *puschta* de la Hongrie sont de véritables savanes, des pâturages abondans en graminées; tandis que les savanes, à l'est et à l'ouest des montagnes rocheuses et du Nouveau-Mexique, produisent des chenopodées qui renferment du carbonate et du muriate de soude. »

Ces observations sont sans réplique, mais elles n'épuisent pas le sujet. Nous aurions voulu que le savant auteur examinât si les bruyères communes à l'Europe et à l'Asie septentrionale ne se trouvent dans aucune autre partie du monde; il nous semble qu'elles y sont bien rares. Ce seroit donc un caractère spécial de la moitié septentrionale de l'ancien continent. Il faut aussi observer qu'il existe en Europe des espèces de steppes en diminutif, ce sont les *landes* de l'Espagne et de la France méridionale, couvertes de genêts et de salicorne; les landes cependant sont aussi en partie des déserts sablonneux, africains en petit. Il faudra examiner et régler toute cette nomenclature.

M. de Humboldt prouve facilement que l'Asie a des déserts véritables, à l'instar de ceux de l'Afrique, dépourvus de toute végétation, en Arabie, dans le Gobi et en Perse; il auroit dû ajouter l'Indostan. Depuis qu'on a mieux appris à connoître les déserts de l'intérieur de l'Afrique, si longtemps et si vaguement réunis sous la dénomination de déserts de *Sahara*, on a observé que, dans l'est de ce continent, comme en Arabie, il y a des savanes et des pâtu-

rages enclavés au milieu de terrains unis et arides. Ce sont ces derniers, ces déserts couverts de graviers, dépouillés de végétaux, qui manquent presque entièrement au nouveau monde. « Je n'en ai vu, dit M. de Humboldt, que » dans la partie basse du Pérou, entre Amotape et Co- » quimbo, sur les bords de la mer du Sud. Les Espagnols » les appellent non des *planos*, mais les *desertos* de Se- » chura et d'Atacamez.

» Cette solitude a peu de largeur, mais 440 lieues de » long. La roche y perce partout à travers les sables mou- » vans; il n'y tombe jamais une goutte d'eau; et, comme » dans le désert de Sahara, au nord de Tombuctou, le » désert péruvien présente, près de Huaura, une riche » mine de sel gemme.

» *Partout ailleurs* dans le nouveau monde, il y a des » plaines désertes, mais non de véritables déserts. »

Il nous semble que M. de Humboldt va trop loin dans cette assertion. D'après Mawe, le plateau de Mattogrosso dans le Brésil auroit beaucoup de ressemblance avec un désert sablonneux de l'Afrique.

Nous croyons que l'existence des déserts, plus étendus et plus nombreux dans l'ancien continent, tient à sa largeur plus que double de celle de l'Amérique méridionale. Dans le nord de ce continent, c'est le froid qui, en empêchant les eaux de s'évaporer, rend les terrains arides si rares.

Les mêmes phénomènes se répètent sans doute dans les régions les plus éloignées; mais il est très-difficile de les classer et de leur imposer des noms généraux. M. de Humboldt dit qu'au lieu de désigner ces vastes plaines dépourvues d'arbres par la nature des herbes qu'elles renferment, il seroit bon de les distinguer « en *déserts* et en *steppes* (ou » savanes), en terrains nus, sans traces de végétaux, et

» en terrains couverts de graminées ou de petits végétaux
» de la classe des dicotylédonées. ».

Ces deux définitions paroissent très-bonnes au premier abord, car les savannes et les steppes rentrent évidemment dans une seule et même classe ; mais bientôt la réflexion nous présente une objection très-embarrassante. Les *karrous* de la Cafrerie, nus et arides presque toute l'année, deviennent, après les pluies pendant un mois, des plaines verdoyantes de la plus grande richesse ; le Sahara lui-même paroît connoître un instant de printemps après les grandes pluies.

Il est aussi des déserts, surtout dans la Nouvelle-Hollande et dans les contrées intérieures de l'Afrique australe, qui sont couverts d'arbustes épineux, et qui cependant paroissent dénués de toute humidité apparente, comme, par exemple, les rivages de la terre de Witt et d'Endracht.

Ne faudroit-il pas une classification plus complète et plus étendue que celle que propose M. de Humboldt ? La nature du sol devroit servir de base unique. Déserts sablonneux, rocailleux, argileux, *salins* ou *salés*, cendreux ou volcaniques, voilà quelques classes ; mais ce n'est pas tout :

« On a désigné, dit M. de Humboldt, dans beaucoup d'ouvrages, les savanes de l'Amérique, surtout celles de la zone tempérée, par le nom de *prairies* ; mais ce mot me paroît peu applicable à des pâturages souvent très-secs, quoique couverts d'herbes, de 4 à 5 pieds de haut. Les Llanos et les Pampas de l'Amérique méridionale sont de véritables steppes ; elles offrent une belle verdure pendant la saison des pluies ; mais dans le temps des grandes sécheresses, ils prennent l'aspect d'un désert.

L'herbe se réduit alors en poudre, la terre se crevasse, le crocodile et les grands serpens restent ensevelis dans la fange desséchée, jusqu'à ce que les premières ondées du

printemps les éveillent d'un long assoupissement. Ces phénomènes se présentent sur des espaces arides de 50 à 60 lieues carrées, partout où la savane n'est pas traversée par des rivières ; car, sur le bord des ruisseaux et autour de petites mares qui renferment une eau croupissante, le voyageur rencontre, de distance en distance, même pendant l'époque des grandes sécheresses, des bouquets de mauritia, palmier dont les feuilles en éventail conservent une brillante verdure.

En continuant cette discussion, M. de Humboldt est lui-même amené à remarquer une différence notable entre les steppes et quelques savanes. Les steppes de l'Asie sont toutes hors des tropiques, et forment des plateaux très-élevés.

L'Amérique présente aussi, sur le dos des montagnes du Mexique, du Pérou et du Quito, des savanes d'une étendue considérable; mais ses steppes les plus vastes, les *Llanos* de Cumana, de Caracas et de Méta ont très-peu de hauteur au-dessus du niveau de l'océan, et appartiennent toutes à la zone équinoxiale.

Ce sont ces circonstances qui leur donnent un caractère particulier. Elles n'ont pas, comme les steppes de l'Asie australe et les déserts de la Perse, ces lacs sans écoulement, ces petits systèmes de rivières qui se perdent ou dans des sables ou par des filtrations souterraines.

Les Llanos de l'Amérique sont inclinés vers l'est et le sud; leurs eaux courantes sont des affluens de l'Orénoque. N'est-ce pas encore, dirons-nous, un effet de la plus grande largeur de l'ancien continent ?

Mais laissons cette discussion et suivons M. de Humboldt dans ses observations propres, dont le mérite ne sauroit être contesté.

« Le cours des rivières m'avoit fait croire jadis que les plaines formoient de plateaux élevés de 100 à 150 toises

au-dessus du niveau de la mer. Je supposois que les déserts de l'intérieur de l'Afrique avoient aussi une hauteur considérable, et qu'ils se suivoient, comme par étage, depuis les côtes jusque dans l'intérieur de ce vaste continent. Aucun baromètre n'a encore été porté dans le Sahara. Quant aux Llanos de l'Amérique, j'ai trouvé, par les hauteurs barométriques observées à Calabozo, à la Vella-del-Pao et à l'embouchure du Méta, qu'ils n'ont que 40 à 50 toises de hauteur au-dessus du niveau de l'océan. »

La pente des rivières est extrêmement douce, souvent presque insensible; aussi le moindre vent et les crues de l'Orénoque font rétrograder les rivières qui s'y jettent. Le *Rio-Arauca* offre souvent un *courant rétrogade* vers le haut. Les Indiens croient descendre pendant une journée en naviguant de l'embouchure vers les sources. Les eaux qui descendent sont séparées de celles qui remontent par une grande masse d'eau stagnante, dans laquelle il se forme, par la rupture de l'équilibre, des tournans dangereux pour les bateaux.

Ce qui caractérise le plus les savanes ou steppes de l'Amérique méridionale, c'est le manque absolu de collines et d'inégalités, le niveau parfait de toutes les parties du sol. Sur trente lieues carrées, le terrain n'offre souvent pas une éminence d'un pied de hauteur. Cette ressemblance avec la surface de la mer frappe surtout l'imagination là où les plaines sont absolument dépourvues de palmiers, et où l'on est assez éloigné des montagnes du littoral et de l'Orénoque pour ne pas les voir, comme dans la Mesa de Pavones; on seroit tenté d'y prendre, avec un instrument à réflexion, des hauteurs du soleil, si l'horizon de terre n'étoit pas constamment embrumé à cause du jeu variable des réfractions. Cette égalité de surface est plus parfaite encore dans le méridien de Calabozo que vers l'est, entre

le Cari, la villa del Pao et Nueva Barcelona; mais elle règne sans interruption depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'à la Villa de Araura et à Ospina, sur un parallèle de 180 lieues de long, et depuis San Carlos jusqu'aux savanes de Caqueta, sur un méridien de 200 lieues. Ce trait est particulier au nouveau continent, car les basses steppes d'Asie, entre le Borysthène et le Volga, entre l'Irtisch et l'Obi, offrent plusieurs aspérités ou arrêtes de rochers; les déserts de l'Afrique, ceux de l'Arabie, de la Syrie et de la Perse, enfin le Cobi et le Casna, présentent même des rangées de collines, des ravins profonds, des groupes de rochers perçant à travers les sables.

Les Llanos, malgré l'apparente uniformité de leur surface, présentent cependant deux genres d'inégalité qui n'échappent pas à l'observation d'un voyageur attentif. Le premier est désigné par le nom de *Bancos*: ce sont de vtritables bancs, des hauts-fonds dans le bassin des steppes, des couches fracturées de grès ou de calcaires compacts, qui sont placées quatre ou cinq pieds plus haut que le reste de la plaine. Ces bancs ont quelquefois trois ou quatre lieues de long; ils sont entièrement unis et à surface horizontale; on ne s'aperçoit de leur existence que lorsqu'on en examine les bords. Le second genre d'inégalité ne peut être reconnu que par des nivellemens géodésiques ou barométriques, ou par le cours des fleuves. On l'appelle *mesa*, c'est-à-dire *table*: ce sont de petits plateaux, ou plutôt des éminences convexes qui s'élèvent insensiblement à quelques toises de hauteur. Telles sont, vers l'est, dans la province de Cumana, au nord de la villa de la Merced et de Candelaria, les *mesas de Amana*, de *Guanipa* et de *Jonora*, dont la direction est du sud-ouest au nord-est, et qui, malgré leur peu d'élévation, partagent les eaux entre l'Orénoque et la côte septentrionale de la Terre-Ferme.

La seule convexité de la savane fait le partage ; c'est là que se trouvent le *divortia aquarum*, comme en Pologne, où, loin des Carpathes, la plaine même divise les eaux entre la Baltique et la mer Noire, nonobstant la manie des faiseurs de cartes, qui persistent à dessiner des chaînes de montagnes partout où il y a un partage d'eaux. Nous avons souvent attaqué cette mauvaise habitude, et nous voyons avec plaisir que nos critiques n'ont pas été sans fruit; les montagnes imaginaires disparoissent de plus en plus des cartes géographiques.

Ces observations sur les Llanos ne doivent pas paroître trop longues, même à un lecteur de journaux politiques ; car c'est dans ces plaines inhabitées que le fameux Simon Bolivar promène ses armées, toujours victorieuses quand elles ne sont pas atteintes. Lors du voyage de M. de Humboldt, la paix régnoit dans ces contrées ; aujourd'hui, le désert même a retenti du bruit des armes, l'Orénoque porte des escadres, et les *régénérateurs* de Vénézuéla égorgent au nom de la liberté les capucins qui civilisoient les sauvages.

M. B.

II.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Excursion dans les montagnes bleues de la Jamaïque.

La partie la plus haute des montagnes bleues de la Jamaïque avait long-temps été regardée comme inaccessible; mais, en 1818, trois habitans de Kingston ont prouvé qu'il n'étoit pas impossible d'y monter; ils partirent de cette

ville le 24 février, et arrivèrent le soir au haut de la vallée de Saint-Thomas; le thermomètre s'y tenait à 70°. (16° 87), le baromètre à 27° 20, ce qui donnoit 2517 pieds d'élévation au-dessus de la mer; le lendemain l'on marcha au N.E. en gravissant une chaîne escarpée, étroite et bien boisée. Entre autres arbres (1), on y distinguoit le cèdre des bermudes à taille gigantesque; quelques uns de ces genevriers étoient morts depuis long-temps; mais, grâce à la qualité incorruptible du bois, ils se tenoient encore debout, bravant la fureur des tempêtes.

A midi, l'on atteignit une cime où le baromètre, à 24°. 60, indiqua 5682 pieds, therm. 60° (12° 43); un brouillard épais se changeoit de temps en temps en pluie. A deux heures, le soleil, en dissipant les nuages, fit découvrir, comme par enchantement, l'extrémité de la chaîne, et un sommet conique de taille gigantesque qui sembloit empêcher d'avancer. On profita de l'occasion pour le gravir. La grandeur et la sublimité de la perspective dont les voyageurs jouirent alors les dédommagea de leurs fatigues; néanmoins, leur plaisir fut bien diminué par les brumes humides dont ils étoient mouillés de temps en temps. Ils voyoient à leurs pieds les parties du sud et de l'est de l'île, distinguoient le cours tortueux des rivières jusqu'à la mer, soit au milieu des forêts, soit au travers des champs cultivés. Ils reconnoissoient les ports, les anses, les baies qui découpent la côte, les navires à l'ancre dans les havres; enfin, ils apercevoient à l'ouest, au-delà d'une ravine impraticable, une autre grande chaîne plus élevée que celle sur laquelle ils étoient, et qui se terminoit au nord-ouest

(1) *Calophillum calaba*, *achras xilobocion*, *laetia guidonia*, *ps-dium montanum*, *mammea americana*, *achras mamosa*, *achras anona*, *achras salicifolia*, *ficus américana*, *piper longum*.

par un abîme profond. Ils semèrent des graines de végétaux appropriés à ce climat, et enfermèrent une relation de leurs courses dans une bouteille où s'en trouvoient quatre autres que le laps de temps avoit rendus illisibles. Cette bouteille bien bouchée fut placée sous un if d'Afrique. (*Taxus elongata*); ce bel arbre, que l'on nomme *yacca*, trés - recherché par les ébénistes, est très - commun dans ces hauteurs, ainsi que plusieurs espèces d'andromeda, et d'autres jolies plantes (1). Il en est une, l'*arundo scandens*, qui gêne beaucoup la marche du voyageur, et que néanmoins il voit avec plaisir, parce que s'imbibant fort peu d'humidité, et possédant une sorte d'élasticité, elle est excellente pour former une couchure. Le sommet de ce pic consiste en une argile d'un jaune clair, recouverte d'une couche mince de terre végétale. Les seules roches que l'on aperçut le long des précipices furent du grès rocailleux et du schiste. On tua dans la route un serpent noir (*coluber major*); mais l'on ne rencontra aucun autre animal, soit reptile, rat, insecte ou oiseau. Le thermomètre étoit à 48° (7° 10); le baromètre à 23° 70′ indiquant 6620 pieds d'élévation: la nuit approchant, les voyageurs construisirent une hutte au pied du pic.

Il plut toute la nuit et le lendemain jusqu'à midi; le temps s'étant alors éclairci, on rebroussa chemin jusqu'au point où la branche de l'ouest que l'on avoit aperçue se partage en deux, et l'on employa la journée à la suivre

(1) *Andromeda fascisculata, jamaïcensis, octandra; myrtus buxifoliari, monticola, axillaris*; deux autres espèces inconnues : *myrica cerifera*; une digitale en arbrisseau, inconnue; plusieurs variétés de mélastomes, dont le *coccinea* en fleur; *lysianthus bicolor, tillandsia ligulata*, des fougères en arbre et herbacées, des mousses, trop nombreuses pour être nommées en détail; *alopecurus indicus, dactylus major*, des euphorbes innombrables.

dans la direction du nord-ouest. Le froid fut perçant pendant toute la nuit; le lendemain matin, le thermomètre marquoit 46° (7° 10). On se remit en route avec une ardeur nouvelle; mais on ne trouva pas d'eau; on comptoit sur le *vitis frutex* pour s'en procurer; on eut la chagrin de ne pas rencontrer cette plante; il fallut donc avoir recours à deux bouteilles de bière pour se désaltérer. On reconnut que jamais créature humaine n'avoit mis le pied dans la route que l'on suivoit le long d'une chaîne escarpée et raboteuse, en franchissant de hautes montagnes, des mamelons, des ravins dont quelques-uns étoient marécageux, et où la petite douve (*ranunculus flammula*) étoit en fleur. On se guidoit sur les traces des sangliers. Enfin on arriva au sommet du pic que l'on avoit aperçu de la partie de l'est; le thermomètre s'y tenoit à 50° (7 99); le baromètre à 23° 20′ (élévation 7232 pieds) On vit les mêmes plantes qu'à l'autre pic; cependant les variétés de myrtes et d'andromèdes étoient plus nombreuses.

On se dirigea ensuite vers un autre pic au nord-ouest, où l'on en aperçut encore un de taille gigantesque, après quoi les montagnes s'abaissoient par une pente rapide; il étoit par conséquent évident qu'à ce pic se terminoit la partie la plus élevée de la chaîne. On découvrit de là toute l'extrémité orientale de l'île, et, quand le brouillard ne s'y opposoit pas, la côte de l'ouest et des navires à l'ancre dans un port que l'on supposa être Falmouth. Thermomètre 50° (7 99), baromètre 23° 18, élévation 7,255.

Etat de l'intérieur de l'Indoustan, possédé par les Anglois, au mois d'octobre 1818.

Les Pindaris se sont pour ainsi dire fondus; l'on n'entend plus parler d'eux. On en a transplanté une petite colonie

dans le territoire de Guerrek en Bengale, une autre plus considérable dans celui du Nabab de Bhopal. C'est tout ce que l'on voit de ces hordes, qui travaillent aujourd'hui à fertiliser les même pays que naguère encore elles dévastoient. Bhopal est un petit état Patan, au nord de la Nerboddah ; il étoit près d'expirer sous l'oppression combinée des Marattes et des Pindaris. Le Nabab s'étant montré fidèle à la cause des Anglois, a été récompensé par une augmentation de territoire ; ils lui ont fourni les moyens de devenir, ainsi que son pays, puissant et riche. Près de trente villages de Pindaris corrigés ont, par l'effet des secours pécuniaires et de la protection du gouvernement anglois, été bâtis et peuplés dans les terrains vagues du Bhopal par ces hommes grossiers, paisibles et bons. C'est un des changemens heureux qui se sont récemment opérés en si grand nombre dans l'Inde. « Il ne nous reste plus, dit l'Anglois, auteur de la note, qu'à faire du bien à ces contrées ; de rétablir la population et le bonheur dans quelques-uns de ces plus beaux cantons de l'Inde ; enfin, de substituer la paix, le contentement et l'abondance à la rapine, à l'anarchie, à la famine.

» Scindiah est entièrement tombé sous notre dépendance ; il réside toujours à Gvalior. Le chef actuel de l'état d'Holkar n'est âgé que de treize ans. Ce pays a beaucoup perdu de son importance. Toung Holkar doit se fixer à Indore, capitale des possessions de sa famille. Entre ce lieu et Oughein-Vraia, capitale de Scindiah, nous avons à Maou un cantonnement permanent de 4,000 hommes, et un autre à Nimatok, du côté d'Oudipour, joignant nos grands cantonnemens de l'Adgimer à ceux du Guzerat et d'Indore. Le commandant des troupes de Maou surveille Holkar et les petits états indépendans du Malva occidental. Les états radjpouts ont été entièrement éloignés de toute

relation avec les Marattes, il sont placés sous un général qui a le titre de résident et de commandant en Radjpoutana. Adgimer et un territoire considérable adjacent nous ont été remis par Scindiah, en échange d'une portion des possessions du Peischoua dans le Malva. »

Une grande réforme a eu lieu dans les états radjpouts. Les thakouis ou chefs ont abandonné, sans doute avec beaucoup de répugnance, aux différens radjas, tous les territoires qu'ils avoient reçus d'eux ou qu'ils leur avoient enlevés depuis près d'un demi-siècle; mesure désagréable, mais nécessaire pour mettre les gouvernemens légitimes en état de maintenir leur autorité. Un commissaire régit les états du ci-devant Peischoua; un vice-commissaire inspecte la partie située dans le Kandeisch et les cessions faites par Holkar dans ce district. Il y a un agent dans les portions du territoire du radja de Berar que nous nous sommes réservées; elles sont très-vastes et les plus fertiles de ses possessions; une partie s'étend le long de la Nerboddah, de Kandeisch à Boghlecound. Un colonel réside, comme agent politique, à Sattarah, près de Toung-Savidji-Sehou-Radja, à qui l'on a donné une belle part des possessions du Peischoua et de ses propres ancêtres.

Un système d'économie sage se propage rapidement dans l'Inde. On ne peut plus, comme autrefois, y faire fortune en peu d'années; on ne se permet plus de folles dépenses; car, à moins de conjonctures favorables, on ne peut obtenir une bonne place qu'après avoir servi trente ans. Les jeunes gens ont les premiers donné le bon exemple.

Etat de la religion dans les Etats-Unis de l'Amérique, extrait de l'ouvrage intitulé : The ressources of the United-States of America, etc. *Ressources des Etats-Unis d'Amérique, ou Tableau de l'agriculture, du commerce, des finances, de la politique, de la littérature, du caractère moral et religieux de la nation américaine, par* M. J. Bristed, *Jurisconsulte*. New-York, 1 vol. in-8°.

« Le président d'un des états déclara, en 1812, qu'il y avoit près de trois millions d'habitans de l'Union, qui ne pratiquoient aucune espèce de culte religieux. Il est aussi prouvé, d'après des renseignemens certains, que dans les états du sud et de l'ouest il existe des sociétés semblables à celles que l'on voit en diverses parties de l'Europe, et dont le but est d'extirper entièrement le christianisme, de sorte qu'en peu d'années nous courons le risque d'être inondés d'infidèles non baptisés, les plus atroces et les plus audacieux brigands qui puissent infester et désoler la société.

» Beaucoup de personnes graves doutent que la constitution fédérale puisse durer, parce que dans ce pacte national il n'est nullement question de la Providence divine; ces expressions, *nous le peuple*, y tiennent la place du nom de Dieu.

» Nous ne pouvons guère nous vanter d'avoir une religion nationale. Quelques-uns de nos gouvernemens d'état, notamment dans la Nouvelle-Angleterre, et récemment celui de New-York, reconnoissent Dieu comme le gouverneur suprême des nations, et en certaines occasions *recommandent*, car ils n'ont pas le droit de fixer, des jours de jeûne général, de prières et d'actions de grâces. Mais le plus grand nombre des états déclare qu'il est inconstitutionnel de faire mention de la Providence dans leurs actes

publics. La Virginie pousse cette doctrine si loin, qu'elle n'a pas voulu admettre de chapelains auprès de sa législature; donnant pour raison, par une résolution prise à une immense majorité de ses représentans, au mois de décembre 1817, que la constitution n'accordant à aucune secte la prééminence sur une autre, et un chapelain devant appartenir à une secte quelconque, il seroit inconstitutionnel de la part des législateurs de la Virginie d'écouter ses prières ou ses sermons. »

Nombre d'esclaves aux États-Unis.

« Le nombre des esclaves s'élève au-delà de 2,000,000, ce qui est le cinquième des habitans; et, en y comprenant les nègres libres, la population noire en fait le quart. Malgré toutes les précautions que l'on prend pour s'assurer des esclaves, un membre du congrés pour l'état de Virginie a déclaré, en pleine assemblée, que lorsque le tocsin sonne pendant la nuit pour un incendie, dans une ville de l'état, toutes les mères pressent leurs enfans contre leur sein, s'imaginant que les noirs sont en révolte et vont exercer contre les blancs les cruautés les plus atroces.

» Les nègres libres, qui fourmillent dans nos états du nord et du milieu, sont généralement paresseux et très-vicieux, étrangers à tout sentiment moral. On en a puni un grand nombre comme incendiaires; ce crime est devenu plus rare. »

Les États-Unis peuvent-ils devenir une grande puissance maritime ?

Le *Quarterly Review*, journal ministériel, dont les extraits précédens sont tirés, examine ainsi cette question :

Le succès avec lequel l'Amérique a équipé quelques vaisseaux durant la dernière guerre, a porté différentes personnes à ajouter foi à ses vanteries extravagantes, et à supposer qu'à une époque peu éloignée elle deviendra une grande puissance maritime. Mais la formation d'une marine militaire dépend, on le sait, de la quantité de navires marchands qui naviguent; c'est à cette école que se forment les matelots. La guerre qui, pendant plus de vingt ans, a ravagé l'Europe, a élevé la marine marchande des Etats-Unis d'Amérique à un degré auquel elle ne seroit jamais parvenue sans cet événement, et ne parviendra jamais.

Plusieurs écrivains, même anglois, ont prétendu que la marine marchande de l'Amérique n'étoit que de quelques milliers de tonneaux au-dessous de la nôtre, et ont prophétisé que dans un petit nombre d'années elle l'égaleroit et la surpasseroit. Le tonnage des navires marchands de l'Amérique est de 1,350,000 tonneaux; mais un membre du congrès a dit qu'il n'y en a que 1,250,000 d'employés, qui occupent 62,000 marins. Il n'y en a jamais eu un plus grand nombre. Depuis le retour de la paix en Europe, cette navigation a diminué de près de moitié.

Celle de l'Angleterre, au contraire, a rapidement augmenté. En 1811, elle étoit de 2,474,774 tonneaux, et employoit 162,547 marins; en 1819, elle est de 2,783,940 tonneaux, et occupe 178,820 matelots, sans compter les pêcheurs et les marins de l'intérieur.

Les finances de l'Amérique ne permettent pas non plus à sa puissance navale de faire de grands et rapides progrès. La Grande-Bretagne dépense annuellement, en temps de guerre, entre huit et dix millions sterling pour sa marine. Notre marine est déjà créée, nous n'avons qu'à entretenir;

l'Amérique, au contraire, a tout à créer; à former des approvisionnemens en tous genres, à construire des arsenaux, des bassins, des machines, même des fortifications pour sa défense. Les sommes qu'elle seroit obligée de dépenser pour tous ces objets, excèdent de beaucoup celles que le gouvernement de l'Union pourroit se hasarder à demander au congrès.

Enfin, quand même la population maritime et les finances de l'Amérique feroient des progrès qui la mettroient à même de former une marine militaire, des circonstances locales très-graves s'y opposeroient. Depuis les caps de la Virginie jusqu'à l'extrémité la plus méridionale du territoire de l'Union, il n'y a pas un seul port où un vaisseau de ligne, ni même une grande frégate, puisse entrer, les rivières de Charlestown et de Savannah étant fermées par des barres. La Chesapeak et la Delaware peuvent recevoir de grands bâtimens, mais n'offrent aucune sûreté contre une force navale considérable. New-York, Newport dans Rhode-Island, et Boston, sont d'assez bons ports, mais peuvent être aisément bloqués, et, pendant qu'une flotte y seroit retenue, une petite escadre pourroit balayer tous les ports et toutes les rivières qui sont au sud. Un pays aussi étendu que l'Amérique éprouveroit, pour former une force navale, des difficultés que l'on ne connoît pas en Angleterre. Dans un cas pressant, toute notre population maritime peut être concentrée sur un seul point, de manière à pouvoir, en six ou huit jours, s'il étoit nécessaire, équiper la plus grande flotte imaginable. Or, en supposant que l'Amérique eût une flotte égale dans les seuls ports capables de la recevoir, il faudroit un temps si considérable avant de pouvoir réunir sa population maritime, même en ayant recours au moyen

de la presse, que tous les vaisseaux pourroient être détruits à loisir, avant que l'on eût rassemblé les hommes destinés à les monter.

Exportation des Etats-Unis en 1818.

La valeur des marchandises exportées durant l'année finissant le 30 septembre 1818, s'est montée à 73,854,437 dollars (369,272,185 f), dont 44,425,555 (222,127,775 f.) pour la Grande-Bretagne seule; ce qui forme à peu près les deux tiers du total, et plus de quatre fois le montant de la somme qui en approche le plus, et qui est de 10,666,789 (53,333,945 f.), valeur des marchandises expédiées pour la France.

Découvertes de M. BANKES *en Arabie.*

M. Bankes, qui a visité quelques uns des cantons les plus célèbres de l'Arabie, a l'intention de publier, à son retour dans sa patrie, une relation de son excursion à Ouadi-Mousa (la vallé de Moïse) : il y joindra les gravures des dessins qu'il a faits des temples de cette vallée creusés dans le roc, et qui n'ont pas encore été décrits, ainsi que des ruines de Djerrasch, qui, par la grandeur et la beauté, l'emportent sur celles de Palmyre et de Balbec.

M. Bankes étant, avec plusieurs de ses compatriotes, allé de Jérusalem à Hébron, y visita la mosquée bâtie sur le tombeau d'Abraham; édifice dont la partie inférieure est construite en pierres d'une masse si énorme, quelques-unes ayant plus de vingt pieds de long, que l'on ne peut en rapporter la construction qu'à ce temps reculé où la durée étoit le principe que l'on consultoit le plus pour la construction des édifices destinés à être des monumens.

Les voyageurs allèrent ensuite à Karrac en traversant

un pays coupé de collines et de rochers de la forme la plus bizarre, et en suivant le pied d'une chaîne de montagnes où des fragmens de sel de roche indiquoient l'origine de ce goût salé très-fort qui caractérise les eaux de la mer Morte peu éloignée de ce lieu.

Karrac est un fort situé sur le sommet d'une éminence; on y arrive par un passage tortueux taillé dans le roc. De même que tous les châteaux forts possédés par les Mahométans, c'est une masse de ruines. La mosquée, une église, et l'ancienne citadelle, n'offrent que des décombres. Près de là, les voyageurs virent plusieurs tombeaux creusés dans le roc. La population de ce lieu offroit un mélange de mahométans et de chrétiens, très-hospitaliers, et vivant ensemble plus amicalement qu'à Jérusalem. Les femmes n'étoient pas voilées, et ne paroissoient soumises à aucune contrainte particulière.

Au sortir de Karrac, M. Bankes et ses compagnons séjournèrent quelque temps au milieu d'une horde d'Arabes Bedouins, qui les régalèrent de mouton bouilli dans du lait; circonstance qui rappelle naturellement au lecteur la défense faite par la loi mosaïque de faire cuire le chevreau dans le lait de sa mère (Exode, ch. xxiij, v. 19).

La petite troupe passa ensuite dans la vallée d'Ellasor, où elle remarqua quelques restes d'antiquités, qu'elle regarda comme d'origine romaine; elle y fut aussi accueillie par des Arabes. Le lendemain elle poursuivit sa route par un chemin pavé de lave, qui étoit évidemment un ouvrage romain, et s'arrêta le soir à Schoubak, château dont la position est forte, mais qui, par son état de délabrement, ne pourroit résister à des troupes européennes.

Dans le voisinage de ce lieu, les voyageurs éprouvèrent quelques difficultés de la part des Arabes; mais leur courage et leur fermeté les leur firent surmonter, et, conti-

nuant leur marche, ils arrivèrent à la tente d'un émir nommé Ibn-Raschid, qui les prit sous sa protection. Son camp étoit dressé sur le bord d'un mur de rochers, d'où on leur montra le Gebel-Nebe-Haroun (mont du prophète Aaron), et dans le lointain le Gebel-Sour (Mont-Sinaï). Ils voyoient en même temps dans la plaine au-dessous d'eux les Arabes leurs ennemis, qui étoient fermement résolus à leur interdire l'entrée du Ouadi-Mousa, dont ils apercevoient les ruines.

Ayant vu que le chemin leur étoit réellement fermé, ils envoyèrent un messager à l'émir de la plaine pour lui demander passage; il leur fit répondre qu'il leur défendoit de traverser son pays, et de boire son eau. Ils étoient dans le pays d'Edom dont le roi fit jadis une réponse semblable aux députés de Moïse. Enfin, après bien des négociations et des disputes, les voyageurs obtinrent la permission de traverser le pays de cet émir, mais à condition de ne pas boire son eau. Ils n'observèrent cependant pas très-fidèlement cette clause; car, arrivés sur les bords d'un ruisseau limpide qui avoit occasionné toutes ces altercations, leurs chevaux voulurent s'y rafraîchir, et Ibn-Raschid, leur protecteur, soutint que ces animaux devoient se désaltérer. Au-delà de ce ruisseau les merveilles de Ouadi-Mousa se déployèrent à leurs yeux.

Le premier objet qui attira leur attention fut un mausolée à l'entrée duquel on voyoit deux animaux de dimension colossale, mais si mutilés, que les voyageurs ne purent reconnoître si c'étaient des lions ou des sphinx Avançant ensuite vers les ruines principales, ils entrèrent dans un défilé dont la la largeur varioit de quinze à vingt pieds; il étoit surmonté de rochers dont la hauteur perpendiculaire alloit généralement jusqu'à deux cents pieds, quelquefois jusqu'à cinq cents, et qui, par la saillie de leurs bords, obscurcissoient le

passage. Il y avoit des niches creusées dans quelques endroits des parois de cette galerie colossale, et dans d'autres il en sortoit des masses grossières qui avoient une ressemblance éloignée et mystérieuse avec des êtres vivans, mais sur lesquelles le temps et l'oubli avoient jeté un voile impénétrable. Ayant parcouru un mille dans ce passage, ils passèrent sous une arcade, peut-être celle d'un aqueduc, qui unissoit les deux côtés; ils distinguèrent aussi des tuyaux en terre qui jadis avoient servi à la distribution des eaux.

Ayant continué à examiner pendant deux milles les sombres détours de cette galerie imposante, la façade d'un temple magnifique se présenta tout-à-coup à leurs regards; une statue ailée de la victoire remplissoit le milieu d'une ouverture de la partie supérieure, et des groupes de figures colossales, représentant un centaure et un jeune homme, ornoient chaque côté de ce portique élevé. Cet ouvrage magnifique, et entièrement taillé dans le roc, est protégé contre les injures du temps par l'avancement des rochers qui le dominent. A neuf cents pieds environ de ce temple, les voyageurs rencontrèrent d'autres excavations prodigieuses; et, arrivés à l'extrémité du rocher, à leur gauche, ils trouvèrent un amphithéâtre qui avoit aussi été creusé dans le roc, à l'exception du proscénium qui étoit en ruines. De tous les côtés, des chambres et des tombeaux étoient creusés dans le roc; des ruines silencieuses de palais déserts et des restes d'autres édifices remplissoient l'emplacement uni auquel conduisoit ce passage.

Les ruines auxquelles on a donné le nom de Ouadi-Mousa, de celui d'un village qui en est voisin, sont les restes de la ville de Pétra qui, du temps d'Auguste, étoit la résidence d'un roi et la capitale de l'Arabie-Pétrée. Ce pays fut conquis par Trajan et annexé à la Palestine. Dans le

moyen âge, Beaudouin I, roi de Jérusalem, s'étant rendu maître de Pétra, lui donna le nom de Montagne-Royale.

Les voyageurs ayant satisfait leur curiosité par la contemplation de ces ouvrages surprenans, se dirigèrent vers le mont Hor qu'ils gravirent, et aperçurent sur son sommet un édifice en pierre contenant le tombeau d'Aaron. C'est un monument simple en pierre qu'un vieillard arabe montre aux pélerins; ils quittèrent le lendemain ce lieu consacré par des antiquités si respectables, et retournèrent examiner d'autres parties des ruines de Pétra, puis regagnèrent Karrac. Ils fixèrent ensuite leur attention sur d'autres ruines non décrites dont les Arabes leur avoient parlé, et finirent par se diriger vers celles de Djerrasch.

De la partie orientale à la porte occidentale de la ville s'étend une grande colonnade formée des deux côtés par des colonnes d'ordre corinthien, se terminant par un demi-cercle de soixante colonnes d'ordre ionique, et croisée par une autre colonnade qui se prolonge du nord au sud; à l'extrémité orientale il y a un théâtre dont le proscenium est si entier qu'on en admire encore toute la beauté. Deux superbes amphithéâtres en marbre, trois temples majestueux, et des ruines de palais magnifiques avec des fragmens de sculpture et des inscriptions mêlées ensemble, forment une réunion de monumens anciens dont l'élégance et la beauté surpassent tout ce que les papes ont épargné de l'ancienne grandeur de Rome.

Les anciennes Annales des Voyages contiennent une description des antiquités de Djerrasch par M. Seetzen, qui les visita en 1806 (V. t. VII, p. 170.)

Ponts remarquables.

Le pont de Cartago, sur le Genesse, dans l'état de New-York, a une arche de sept cent treize pieds de

long, trente de large, et cent quatre-vingt seize pieds d'élévation au-dessus de l'eau. Il a été fait en neuf mois de temps par vingt-deux ouvriers.

Le pont de Montézuma, sur le Seneca, également dans l'état de New-York, s'étend à travers les marais qui l'environnent, et a trois milles de longueur ; c'est par conséquent le plus long de ceux que l'on connoît.

Route du mont Simplon.

Un Italien, descendu dernièrement dans le Valais, par le Simplon, pour parcourir la Suisse, s'y étant procuré pour guide l'intéressant ouvrage de M. Ebel, sous le titre de *Manuel du voyageur en Suisse*, troisième édition imprimée, en 1816, à Paris, y a observé avec surprise, à l'article *Nouvelle route du Simplon*, page 537, l'exposé suivant : « Le roi de Sardaigne, en 1814, a » fait détruire plusieurs ponts sur cette nouvelle » route, de sorte qu'elle est maintenant impraticable. » Il est vrai qu'en 1815 cette belle route fut dégradée sur quelques points par les troupes alliées chargées de couvrir l'Italie de ce côté et de défendre ce passage; mais, dès que les circonstances politiques eurent repris un aspect rassurant, ce qui ne tarda pas, le roi de Sardaigne s'empressa de faire réparer cette route dans la partie qui traverse ses états, et le gouvernement du Valais en ayant fait de même sur son propre territoire, elle ne tarda pas non seulement à être rendue de nouveau praticable dans toute sa longueur, mais à reprendre sa solidité et sa beauté primitives, que dès-lors elle n'a plus perdues. Il est donc à présumer que le *Manuel* dont il s'agit ayant été imprimé en 1816, à une époque très-rapprochée des événemens qui ont causé la dégradation momentanée de cette route, son rédacteur ne se crut pas obligé de les indi-

quer, ce qui eût suffit pour faire juger qu'elle étoit accidentelle, et s'est borné à citer le fait tel qu'il existoit au moment de la rédaction de son ouvrage. Mais comme la manière dont il s'y trouve rapporté pourroit donner à ses lecteurs une fausse idée du motif de cette dégradation et des conséquences qui en ont résulté, M. Ebel ne trouvera pas mauvais que l'auteur de cette note rectifie le sens de son article.

III.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

La dix-huitième livraison des *Monumens anciens et modernes de l'Indoustan*, décrits par M. Langlès, vient de paroître; elle renferme la fin de la *Notice géographique de la presqu'île*, en 164 pages grand in-4.°, accompagnées de trois cartes géographiques de l'Inde, en 1810, à la mort d'Akbar et à celle d'Aureng-Zeyb, par M. Barbié du Bocage.

Après avoir fait connoître la doctrine géographique des Indous, si toutefois l'on peut donner ce nom à leurs foibles notions de cette science répandue dans les Pourana, le Ramayouna, ou autres traités religieux, ou poëmes écrits en sanscrit, M. Langlès traite des divisions politiques de l'Inde en général aux époques citées ci-dessus. Il a adopté cette marche rétrograde, afin de se rendre plus intelligible en parlant des précédentes divisions de l'Inde à des lecteurs qui connoissent déjà les divisions modernes de cette vaste contrée. Il s'occupe ensuite spécialement de la presqu'île dont il décrit les principaux monumens d'architecture dans le tome deu-

xième du même ouvrage. Non content d'avoir mis à contribution les principaux voyageurs qui ont visité la presqu'île depuis l'arrivée de Vasco de Gama sur la côte de Malabar, M. Langlès a puisé des documens neufs et curieux, pour la partie septentrionale du Dekhan, dans la traduction persanne des *Commentaires de l'empereur Râbour*, écrites par lui-même en tatar, et dans les *Institutes du grand moghol Akbar*, dont il possède le manuscrit original, en persan, qui fut présenté, en 1584, à ce monarque par son premier ministre le célèbre et savant Aboul-Fazl.

Le texte de la livraison que nous annonçons est presque entièrement consacré à la description du Gandouana, contrée située entre l'Oryça, le Bengale et le Behâr, c'est-à-dire au centre de la civilisation, et dont les habitans sont à peine sortis de l'état sauvage.

Abrégé des Annales du commerce de mer d'Abbeville, par M. Traullé. — Abbeville, 1819, 1 vol. in-4°. de 39 pages.

L'auteur a cherché dans cet opuscule à montrer qu'Abbeville, sa patrie, ayant fait un grand commerce dans le moyen âge, peut encore jouir du même avantage que sa position lui assure. Divers événemens, entre autres des maladies contagieuses, les guerres, les querelles de religion, lui causèrent de grandes pertes; enfin le retour de la paix fait espérer que des navires, partis des quais d'Abbeville, pourront, comme autrefois, aller commercer dans diverses parties du monde. Déjà, l'on en a vu plusieurs remonter la Somme sans accident, et cet heureux essai a donné un essor rapide aux affaires commerciales.

Un morceau curieux, que M. Traullé a joint à son ouvrage, est le relevé des vaisseaux qui composoient l'armée

navale de France au combat de l'Ecluse, en 1340. La flotte étoit composée de deux cents vaisseaux françois et quatre génois. On regrette que l'auteur ne donne la force que des vaisseaux d'Abbeville qui en fournit douze. Tous les ports de la Manche, depuis Cherbourg jusqu'à Calais, concoururent à l'entreprise. Mais quelle différence cette nomenclature n'offre-t-elle pas entre l'état de choses tel qu'il étoit alors et celui qui existe aujourd'hui. Le plus grand nombre de vaisseaux, trente-deux, fut armé par le port de Leure; ce lieu est aujourd'hui un village à l'est, et tout près du Havre, qu'il a précédé comme port important; c'est là que, dans le moyen âge, étoit l'entrepôt du commerce de l'embouchure de la Seine. On voit ensuite le Quef de Caux qui équipa trois bâtimens. M. Traullé suppose que ce lieu est le Havre; mais il en étoit éloigné d'environ trois quarts de lieue au nord, et se trouvoit au pied de la falaise du cap de la Hève; son emplacement a été graduellement envahi par la mer, et son nom s'ajoute aujourd'hui à celui du village de St.-Adresse dont il faisoit partie.

Nouvelles des voyageurs.

Le docteur Horsfield, qui accompagnoit sir Stamford Raffles dans son voyage à Menangcabou, dans l'interieur de Java, est arrivé de Bencoulen à Londres avec une immense collection d'objets d'histoire naturelle recueillis à Java, à Sumatra et dans les îles voisines.

M. H. Kuhl, savant naturaliste, est prêt à partir pour les Moluques dont il compte étudier soigneusement l'histoire naturelle.

OBSERVATIONS

SUR

LA PROVINCE DE KATTIVAR,

SES HABITANS, LEURS MOEURS ET LEURS USAGES;

PAR M. JAMES MACMURDOC, lieutenant d'infanterie.

Extraites des Mémoires de la société littéraire de Bombay; et traduites de l'anglois.

LA presqu'île de Guzerat, connue ordinairement sous le nom de Kattivara, est comprise entre les 69e et 72e degrés de longitude à l'est de Greenwich, et les 20e et 23e degrés de latitude nord ; elle est divisée en neuf districts ou taloukahs, qui sont : Ihallavar, Kattivar, Goïlvar, Matchou-Kânta, Halliar, Soreth, Babriavar, Djaïtouar ou Berdah, et Oka-Mendell, petite péninsule.

Le district d'Ihallavar, qui tire son nom des Radjpouts-Ihallas, ses habitans, est le plus sep-

tentrional; c'est un pays plat et nu, excepté dans les environs des villages. Le grain qu'il produit le plus abondamment est le froment; on en exporte par mer une quantité considérable, ainsi que du coton.

Le Kattivar prend de même son nom de la tribu des Kattis; ce district étant d'une grande étendue, sa surface offre de grandes différences; mais le sol en est généralement sablonneux, mêlé de rochers rougeâtres qui composent les montagnes. Celles-ci sont peu élevées, mais nombreuses; et, comme elles sont dégarnies de bois, elles donnent un air de stérilité et d'abandon à tout le pays où l'on ne recueille que les espèces de grains les plus grossières. Une seconde récolte a lieu en février; elle est due à l'irrigation qui se fait par le moyen de puits très-fréquens dans la partie méridionale. Les chevaux de ce district passent pour les meilleurs de la presqu'île.

Le Goïlvar, gouverné par les Radjpouts-Goïls, est peu étendu, mais fertile et bien peuplé; sa capitale est Bhoounagor. Ce district produit toutes sortes de grains, et en expédie beaucoup par mer. Une forêt de manguiers qui couvre un espace d'environ deux milles est un véritable phénomène dans cette presqu'île. Quoique généralement uni, ce district a quelques montagnes remarquables.

Le Metchou-Kânta est situé sur les bords du

Metchou; son sol est fertile et bien arrosé; néanmoins, ce district est à présent dans un état déplorable; ses habitans l'ont abandonné. L'apparence de la misère, si rare dans la presqu'île, frappe de toutes parts; il est malheureusement exposé aux incursions des bandits qui habitent le pays d'Ouagor, presque barbare, et occupent aussi la ville de Mallia, éloignée seulement de seize milles de Mourby, capitale du Metchou-Kânta.

Le Halliar est occupé par les Radjpouts-Hallas, de la tribu d'Iharedja; sa partie orientale est montueuse et rocailleuse, le sol est léger, plusieurs cantons conviennent au froment: on en expédie beaucoup de grains grossiers et du coton pour le Kotch. La ville principale est Noanagor, port de mer; elle est grande et bien bâtie; on y fabrique des draps de toutes sortes, très-estimés des orientaux. La qualité de leur teinture, qui l'emporte sur celle de tous les autres lieux du Kotch ou du Kattivar, est attribuée à l'eau de la rivière de Nagne, qui baigne les murs de cette ville. Les draps sont destinés pour l'Arabie et l'Afrique. A peu de distance de Noanagor, il y a des bancs d'huîtres perlières, ils appartiennent au radja, les perles sont de qualité inférieure. Ces bancs se trouvent presque épuisés, parce que l'on n'a pas su les exploiter convenablement. Le radja de Noana-

gor portent le titre de djam (1), qu'ils tiennent de leurs ancêtres Sindhiens.

Le Sereth, qui s'étend à trente milles et au-delà dans les montagnes du Djounaghor, est le district le plus fertile de la presqu'île ; et, comme il est bien boisé, il offre, malgré l'uniformité de sa surface, qui est plate, un aspect assez agréable. Les mahométans comprenoient toute la péninsule sous le nom de Sereth.

Le Babriavar a son nom des Babrias, tribu de Coulis, qui possédoient autrefois une grande partie du Kattivar et du Goïlvar ; ils en furent chassés par les Kattis, et réduits au territoire qu'ils occupent aujourd'hui. C'est un pays montagneux et boisé, on y voit peu de villes ; il produit à peine de quoi nourrir ses habitans. Précédemment il étoit peu fréquenté par les étrangers. Les difficultés du terrain, ainsi que la mauvaise réputation de ses habitans, que l'on représentoit comme féroces, et qui communiquoient très-peu avec leurs voisins, éloignoient les voyageurs. On y trouve de grands arbres, mais peu utiles ; il y a un port nommé Djaffrabad. Les Sidis, établis depuis plu-

(1) Les historiens donnent diverses étymologies à ce titre. Les mahométans qui le portent le font dériver de djemschid ; les Indous du mot *djem*, solide, fixe, ferme.

sieurs générations auprès de ce lieu, et qui s'y sont singulièrement multipliés, ont fondé plusieurs villages; ils mènent une vie très-active, et récoltent beaucoup de miel sauvage qu'ils vendent. Les montagnes de ce taloukah sont couvertes de pâturages qui ne manquent jamais; durant la terrible sécheresse de 1812 et 1813, presque tout le bétail de la presqu'île, au nombre de plusieurs milliers, fut réuni dans le voisinage de Ghir, ville assez importante de ce taloukah. Les Djengls sont remplis de tigres et de plusieurs espèces d'antilopes.

Le Djaïtouar, habité par les Radjpouts-Djaïtouas, comprend la côte jusqu'à trente lieues de Porebender; il est plat, le sol est léger, mêlé de rochers, peu fertile, nu : l'eau y est saumâtre. Le minérai de fer y est abondant, on l'exploite.

L'Oka-Mendell est séparé du reste de la presqu'île par une crique qui vient du golfe de Kotch, et coupe l'isthme à Pindh-Tarout; un banc de sable de peu de largeur le sépare de l'Océan à Meddy. Cette crique n'est pleine que de mer haute. Ce district, fort petit, est entrecoupé de montagnes et de vallées; les premières sont couvertes de broussailles et de halliers de baboul; les vallées sont presque toutes cultivées, mais fournissent à peine aux besoins des habitans, qui pourtant ne

sont pas nombreux ; l'eau n'y est pas bonne, les rochers renferment beaucoup de fer.

La rivière principale de la presqu'île est le Bhedour ; il prend sa source au mont Mandoua, situé dans la partie septentrionale près de Djesdhoun, coule au sud-ouest, passe à Djouitpour, à Opleyta, à Gounnode, puis sous les murs de Kattiana, et se jette dans la mer à Nevy-Bender, à quinze milles environ au sud de Porebender : ses bords sont généralement escarpés, ce qui est favorable pour l'irrigation ; aussi, tout le long de son cours, qui est vraisemblablement de quatre-vingt-dix milles en ligne droite, les terres sont très-bien cultivées. Durant la mousson, de petits bateaux le remontent jusqu'à Kattiana, à dix-huit milles de son embouchure. On dit dans le pays qu'il reçoit les eaux de quatre-vingt-dix-neuf rivières. Un autre Bhédour prend naissance au côté opposé de la même montagne, coule à l'est, traverse le nord du Kattivar, passe près de Palliad et de Rampour, change son nom pour celui de Bogava et a son embouchure au fond du golfe de Cambaye ou dans le marais qui en est proche. Cette rivière, que l'on désigne par le nom de Souka-Bhédour, n'est ni si considérable ni si utile que l'autre.

Le Metchou sort des monts Serdhar, sur les confins du Halliar, court au nord-ouest, passe à

Ouankanor et à Mourby, et se jette par plusieurs embouchures dans le marais au fond du golfe de Kotch, près de Mallia. Cette rivière coule sur un lit rocailleux, ses rives sont généralement basses. Le volume de ses eaux est très-considérable relativement à son cours, qui est au plus de soixante-cinq milles.

L'Adji prend sa source près des Serdhar, passe à Radjcote à moins de deux coss de Perdhary, où il reçoit le Mery, et, se dirigeant à l'ouest, se jette dans le golfe de Kotch, près de Balemba dans le Halliar. Son cours, de même que celui du Metchou, est peu étendu, mais ses eaux sont abondantes et excellentes. On trouve un peu d'or dans son lit près de Radjcote, dont le chef porte des anneaux et d'autres ornemens faits de ce métal.

Le Setrindge est plus large que l'Adji; il vient du côté occidental de la chaîne de montagnes qui forment une partie du groupe du Djounaghor, coule à l'est et au sud, et a son embouchure près de Talladje. Il reçoit un grand nombre de ruisseaux; son lit conserve ses eaux plus long-temps que les autres rivières dans les temps de sécheresse.

Il y a encore d'autres rivières moins grandes, telles que l'Aoud, le Negmotty ou Nagne, et le Dehmoï. La presqu'île est en outre abondamment pourvue de courans d'eau qui fournissent aux besoins de l'agriculture et contribuent à la bonne santé ainsi qu'à la commodité des habitans. Un

de ces ruisseaux, le Reïva, offre le long de son cours des sites extrêmement pittoresques.

La presqu'île ne renferme pas beaucoup de montagnes. Celles de Tchotela, dans le Kattivar, n'offrent rien de remarquable que l'état sauvage du pays et la barbarie des Kattis qui les habitent. Dans le Goïlvar on voit le mont de Poulli-Tanna, fameux par les temples bâtis sur son sommet.

Le Djounaghor ou le Ghernar, nommé Reoutatchoul dans les livres sanscrits, est un groupe de montagnes qui s'élèvent dans le Sereth. La plus haute et la plus remarquable est sacrée ; c'est proprement un chaînon étroit qui court à peu près de l'est à l'ouest ; on y distingue sept pics. Cette montagne sacrée est entourée d'autres plus petites, séparées du Ghernar par des vallées dont le sol est formé des débris des terres entraînées des hauteurs par les pluies. Ces vallées ne sont pas cultivées ; des forêts épaisses de manguiers les couvrent. La longueur de la montagne centrale est d'environ quatorze milles. Au sud, une branche plus basse se détache du groupe et se prolonge dans le Babriavar en suivant cette direction. Les pagodes construites sur ces montagnes ont assez chétive apparence, mais chaque point du Ghernar est sacré.

Les monts Berdhah, situés près de Porebender, ont près de vingt milles de long du nord au sud, où ils sont le plus bas ; la largeur de ce chaînon

ne va pas à six milles ; il est en plusieurs endroits tapissé de petits arbres ; les cimes abondent en eau excellente.

De tous côtés l'on voit des lieux que la religion des Indous a consacrés ; mais il seroit fastidieux de rapporter tout ce que leurs légendes racontent à ce sujet.

A vingt coss d'Omrelly, ville frontière du Kattivar, il y a, sur les confins du Babriavar, un temple assez fameux nommé Toulsy-Khan. Une source d'eau chaude y coule dans un réservoir long de vingt pieds et large de dix ; l'eau ne brûle pas, mais elle cause une sensation douloureuse quand on s'y baigne ; je la visitai en novembre ; on dit qu'elle a beaucoup plus de chaleur dans la saison froide, en décembre et en janvier. La pagode et la source sont dans une vallée qui n'a que la largeur nécessaire pour un petit jardin.

A Pindhataret, sur les confins de l'Oka, il y a une source d'eau minérale couleur de rose; elle est recouverte par la marée. Les Indous la regardent comme sacrée et y jettent les cendres de leurs parens défunts.

Un objet qui mérite plus d'attention et de recherches que je n'ai pu lui en consacrer est le *ron* ou marais qui entoure la péninsule et qui en fait une île. Le golfe de Kotch s'enfonce jusqu'à Patri et à Bedjauna dans l'Ihallavar où il rencontre un autre marais qui communique avec

le golfe de Cambaye près d'Holéra. Ce terrain aquatique, de nature extraordinaire, augmente visiblement tous les ans du côté de l'ouest. Suivant une tradition bien connue, et à laquelle on ajoute foi généralement, la voix d'un homme pouvoit jadis s'entendre du Kotch au Kattivar; vis à vis de Djouria qui est aujourd'hui un port de mer, il y avoit autrefois un chemin à marée basse; mais telle est l'obscurité qui enveloppe dans ce pays les événemens mêmes les plus récens, que cette dernière circonstance, qui ne remonte pas à plus de deux cents ans, ne peut être considérée que comme un récit tiré d'une légende dont des faits ou des renseignemens positifs ne constatent pas la vérité. On recueille beaucoup de sel dans ce marais jusqu'à Patri, et on le transporte dans l'Indoustan. Au reste, un ron ou marécage semblable entoure le Kotch depuis Lokpot-Bender, dans l'ouest, jusqu'à Arriset, à l'est, où il tombe dans le ron du Kattivar, vis-à-vis de Halved dans l'Ihallavar. Ce ron est aujourd'hui à sec, et ne produit aucune plante; on n'y voit que du sel. Il sembleroit que le mot *ron* ou *éron* signifie un désert ou marécage stérile, et un champ de bataille fameux où il y auroit eu beaucoup de sang de répandu.

Le thermomètre, dans les temps les plus chauds, en mai, monte rarement à plus de 102° (30°, 40); dans une tente, et dans la saison la plus froide, en janvier, ne descend guère au-dessous de

45 (5°,77); je l'ai cependant vu plus bas. Dans quelques endroits, les vents chauds règnent en mai et en juin; en général, le climat de la presqu'île est sain; le vent d'ouest souffle durant toute la belle saison. En décembre et en janvier, on éprouve des vents d'est et de nord, suivis de brouillards très-épais qui se dissipent au lever du soleil; mais on n'a pas observé qu'ils fussent insalubres pour les Européens, qui n'ont pas l'air d'en être incommodés.

Les habitans de la presqu'île peuvent se diviser en quatre classes.

1.° Les Radjpouts; ils comprennent plusieurs tribus que l'on peut ranger dans l'ordre suivant, d'après leur puissance et leur richesse : les Iaredjas, les Ihallas, les Goïls, les Djetouahs;

2.° Les Kattys composés de trois familles : les Ouallas, les Khatchers et les Koumans, descendans tous d'une souche commune, mais ayant chacune aujourd'hui leurs territoires particuliers;

3.° Les Coulis, les Kaats, et les Sindies ou Bahars;

4.° Les Coumbis, les Marés, les Ahars, les Rebharies et autres classes ouvrières.

Les Iaredjas, les plus puissans et les plus nombreux des Radjpouts, possèdent toute la partie occidentale de la presqu'île; ils sont issus d'une branche de la famille du Rao du Kotch, que des dissentions intestines forcèrent à quitter son pays vers l'an

800 de J.-C., et qui, ayant traversé le ron au fond du golfe de Kotch, s'établit sur les ruines des Radjpouts-Djétouas, et de quelques petits princes mahométans qui existoient alors dans le Halliar.

Il paroît que les terres furent partagées en commun entre toute la tribu, le *tilât* ou la branche aînée de la famille s'en réservant la portion la plus considérable, tandis que le *baïad* ou la communauté ne possédoit les villages que par une simple tenure féodale. Ce système existoit dans la presqu'île avant l'arrivée des Iaredjas. Les termes significatifs de *kerou kou,* ou cultiver et manger, désignent le système de gouvernement qui eut lieu pendant plusieurs années, jusqu'à ce que l'usage eût fixé les limites des possessions respectives, et, en donnant à certaines coutumes force de loi, eût assuré la paix et la sûreté de la société. En effet, ces coutumes forment la seule trace de jurisprudence civile que l'on trouve dans ce pays.

On pourroit supposer que l'établissement d'un petit nombre d'hommes dans un pays peu étendu a dû favoriser les empiétemens des chefs sur les droits primitifs de leurs baïads ou communautés; mais il paroît que celles-ci maintinrent opiniâtrement leur autorité dans leurs villages, et que, bien loin de laisser envahir leurs droits, ou de permettre à leurs supérieurs de se mêler de ce qui concernoit leurs propriétés, il fallut que ceux-ci,

au bout de quelques années, eussent recours à la persuasion ou à des promesses pour les engager à remplir les conditions auxquelles elles tenoient leurs terres; c'étoit de servir avec leurs gens dans un cas de danger général, devoir que dans l'origine elles avoient rempli par respect et par attachement pour le chef de la tribu.

L'établissement des Kattis avoit eu lieu de la même manière près de quarante ans auparavant; ils habitoient originairement le pays qui est sur les bords du Sindh, à l'ouest du Kotch; il n'y a pas cent ans qu'il existoit encore des restes de cette tribu dans un village au nord-ouest de Bhoudj. L'histoire des pays voisins ne faisant pas mention de cette tribu, on peut en inférer qu'elle étoit nomade, supposition qui s'accorde avec ses habitudes pastorales, et avec ses traditions suivant lesquelles elle descend d'un peuple pasteur.

Leur migration eut sans doute pour motif le désir de piller, et aussi de trouver des pâturages plus vastes pour leurs nombreux troupeaux; peut-être aussi fut-elle due à l'état d'anarchie des pays à l'ouest du Kotch, et à l'esprit persécuteur que les mahométans de ces contrées semblent avoir hérité de leurs ancêtres, qui vinrent, le fer à la main, propager leur foi sur les confins de l'Indoustan.

Au reste, quelle qu'ait pu être la cause de leur migration, ils se sont fixés dans le voisinage de

la ville de Thân, sur les confins du Kattivar et de l'Ihallavar ; c'est la partie de la péninsule où les pâturages sont les plus gras. Ils se sont étendus aux dépens des Radjpouts-Pourmars et des Coulis-Babrias. Ils n'ont été arrêtés que par l'arrivée des Iharedjahs. Leurs terres sont plus également partagées que celles de ces derniers, ce qui vient probablement de ce qu'il n'y a pas chez eux de classe de distinction comme le tilât des Radjpouts.

Les circonstances qui occasionnèrent l'établissement de ces peuples furent bien loin de favoriser l'amélioration de la forme de gouvernement ou les progrès de la civilisation de ce pays. Il avoit joui précédemment d'un assez haut degré de tranquillité, n'étant divisé qu'en trois souverainetés assez étendues ; tout-à-coup il fut envahi par des hordes barbares et belliqueuses qui, pleines de mépris pour les habitans laborieux et paisibles, et dédaignant de manier la charrue, ne connoissoient d'autre loi que celle du glaive, et d'autre occupation honorable que le pillage. Chaque village fut investi du pouvoir absolu ; il en résulta des disputes et des querelles sans cesse renaissantes. Aussi vit-on ce malheureux pays exposé à tous les maux de la guerre intestine, causée par les altercations des chefs entre eux, par celle des chefs avec les baiâds, ou par celles de ces nombreuses communautés entre elles.

Quand un baï ou frère, offensé par son chef,

se trouvoit hors d'état de lui résister ouvertement, ou d'attaquer les villes qui étoient en général entourées de murs, il engageoit d'autres personnes à épouser sa cause, et devenoit (1) *bharvouttia*, ce qui signifie un proscrit, soit volontairement, soit autrement. Quand un Radjpout ou un Katti est décidé à devenir bharvouttia, il en donne avis aux habitans de son village, qui aussitôt emmènent leurs familles et leurs effets, et les placent sous la protection d'un chef voisin ou dans une partie du pays sauvage et de difficile accès; ensuite le Radjpout met le feu à sa maison, et commet quelque acte de violence sur les terres de son chef. Dans ces cas, l'alarme ne tarde pas à se répandre, car chaque village a un poste d'observations ; et, aussitôt que des cavaliers se font voir, on annonce l'approche du danger par une grande cresselle que l'on met en mouvement du haut d'un arbre. Les laboureurs quittent leurs champs ; et les bestiaux, comme s'ils pressentoient le danger, abandonnent les pâturages à la hâte pour se réfugier dans les villages dont les habitans sont bientôt sous les armes, chacun à son poste.

Dans les parties du nord-ouest de l'Ihallavar, lorsque le bruit d'alarme s'est fait entendre, les bestiaux entourent le berger et l'accompagnent aussi vite qu'il peut courir ; ils se laissent guider

(2) *Bhar*, dehors : *vout*, pays.

par sa voix ; et, tant qu'ils le conservent, les pillards réussissent bien rarement à les enlever. Les voleurs qui sont indous n'osent pas tirer de coups de fusil, de crainte de tuer quelque vache ; et le berger étant environné par les animaux, les brigands sont rarement en état de l'atteindre avec leurs lances; lorsqu'ils parviennent à le tuer ou à le saisir, alors les animaux ont l'air éperdu, et souvent, dit l'auteur du mémoire, j'ai vu un petit nombre de cavaliers emmener à pas précipités un troupeau de cent cinquante têtes de bétail, et le pousser en avant avec la lance.

Si le bharvouttia ne réussit pas à s'emparer des bestiaux, il se saisit de la personne des villageois qu'il peut rencontrer. On les désigne par le nom de *bhans* ou captifs, et on ne les relâche que moyennant une rançon. En un mot, la vie d'un bharvouttia est toute entière vouée à la rapine et aux massacres, jusqu'à ce qu'il soit tué, ou que, par ses cruautés, il force son chef à lui accorder le redressement de ses griefs. Alors les kharous (1) et les bhats (2) des deux côtés ayant donné les garanties nécessaires, le proscrit et sa famille retournent chez eux et vaquent à leurs occupations en toute sécurité.

(1) *Kharous*, hommes religieux dont il sera parlé plus bas.

(2) *Bhat*, espèce de barde.

Les Kattis sont en général plus unis entre eux que les Radjpouts, et presque toujours s'aident mutuellement contre ces derniers, poursuivant leurs querelles avec une opiniâtreté et une barbarie inconcevables. Une dispute entre le radja de Bhounagor et les Kattis dura vingt ans, pendant lesquels, près de cinq cents villages furent dévastés ; les Kattis ne laissèrent pas mettre en culture la moindre portion de leur propre territoire, ni de celui de Bhounagor, qui étoit à leur portée, punissant des peines les plus cruelles, et effrayant par des menaces les plus horribles quiconque essaieroit de labourer. Ils s'étoient retirés dans les fortes positions du Babrivar, d'où ils commettoient sans danger leurs affreux dégâts.

Ces querelles entre les chefs sont désignées par les noms de ouaïri ou oueri (1). Un ouaïri, entre un radja ou un Katti, ou entre deux radjas, s'ajuste dans une réunion des deux partis opposés ; on conclut un arrangement, et la cerémonie se termine par vider la coupe de Kesoumba. Mais une dispute entre deux Kattis ne s'accommode pas si aisément, surtout si un membre de la famille du chef a été tué. Dans ce cas, le meurtrier du

(1) Il paroît que ce mot signifie *opposition* ou quelque chose d'approchant. Un Katti ou un Radjpout, pour exprimer qu'il a un ouaïri contre quelqu'un, croise ses deux index d'une manière qui indique sa pensée à un étranger.

Katti se rend à la maison du défunt, et, après s'être livré à la merci de la famille, offre, en témoignage de sa douleur sincère, de donner soit sa fille en mariage, soit une jument favorite, ou des vaches, ou enfin un objet quelconque. C'est une honte, pour le parti opposé, de rejeter cette humble offrande d'accommodement, et il n'y a peut-être pas d'exemple qu'il se soit prévalu de sa force contre le suppliant. Mais jusqu'à ce que ces avances aient eu lieu, ou que l'on ait tiré vengeance sur quelque personne de la famille du meurtrier, un Katti n'adressera jamais la parole à un homme qui a tué un de ses parens. J'en ai même vu, observe M. Macmurdoc, qui refusoient de s'asseoir dans la même tente; et si l'on insistoit auprès d'eux, ils se plaignoient de ce que l'on offensoit leur honneur et leur dignité.

La province de Kattivar a toujours été regardée comme tributaire du Guzerat, mais l'on a rarement pu y lever les impôts. Pendant que le Guzerat formoit une souveraineté indépendante, le Kattivar fut soumis en partie, et l'autorité des princes mahométans établie à Djounagor; mais à la destruction de cette dynastie, le Kattivar recouvra son indépendance, et la maison de Timour, dans toute sa puissance, ne put jamais la lui ravir; car, sous le règne d'Akbar même, un ministre fut obligé de reconnoître que c'étoit un pays auquel il étoit impossible d'appliquer les avantages d'un

gouvernement stable, et qu'on ne pouvoit y lever des tributs qu'à la pointe de l'épée. Durant les troubles qui ne cessèrent de désoler le Guzerat, après la chute de la maison de Timour, et les invasions que les marattes y faisoient tous les ans, les expéditions de ceux-ci ne suffisoient pas pour tenir en respect les esprits turbulens du Kattivar. Les forces du Peïschoua et de Guicavar, qui se montoient quelquefois à vingt mille cavaliers marattes, rencontroient de la résistance dans chaque chef du Kattivar. Les petits villages même fermoient leurs portes, et tiroient sur les troupes quand elles passoient. Les chefs ont conservé cette coutume comme une marque de leur indépendance, et les autorités supérieures l'ont respectée jusqu'à ces derniers temps; jamais leurs troupes ne s'approchoient d'un lieu fortifié que pour l'attaquer.

Quand l'armée maratte s'avançoit dans l'intérieur du pays, elle étoit obligée d'employer la violence dans chaque village, de sorte qu'elle dépensoit dix mille roupies pour en lever mille. Elle étoit harcelée par des corps de cavalerie de Kattis et de Radjpouts, qui leur coupoient les vivres. L'expédition se terminoit généralement par une retraite précipitée dans l'Ihallavar; les chefs de cette province, étant plus près du Guzerat, se voyoient souvent obligés de payer les pertes éprouvées pendant la campagne. Les Kattis et quelques Radjpouts,

des plus entreprenans, se cédoient l'un à l'autre de riches et fertiles cantons du Guzerat, qu'ils appeloient fièrement leurs djaghirs ou fiefs, et où ils levoient des contributions à volonté. Un Katti pouvoit rassembler en trois jours près de huit cents cavaliers de sa caste, capables de tenter les expéditions les plus hasardeuses et les plus fatigantes. Leur attachement à la vie vagabonde et leur habitude du pillage les dominoient tellement, qu'un danger, quelque grand qu'il pût être, ne l'étoit pas assez pour surmonter ce que l'on pouvoit regarder comme une disposition innée. L'excellente qualité des chevaux de la presqu'île donnoit à ces brigands un avantage incroyable sur leurs voisins du Guzerat; ils poussoient leurs déprédations jusqu'aux murs d'Ahmedabad et d'autres villes fortifiées, et enfonçoient leurs lances dans les portes en signe de défi. Le temps qu'un cavalier indou met à se préparer, et son attachement ridicule pour un enharnachement lourd et incommode, laisse ordinairement au Katti, équipé à la légère, le temps de se retirer; s'il est attrapé, sa bravoure, qui tient du désespoir lorsqu'on l'attaque, empêche souvent ceux qui le poursuivent d'effectuer rien d'important, et la mort d'un seul Katti est regardée comme un exemple d'un succès étonnant.

Cette manière de vivre, à demi-barbare, caractérisant les principaux habitans du pays, on est naturellement porté à conclure que le reste

de la population vivoit dans un état constant d'alarmes qui l'empêchoit de travailler, et que sa misère la plongeoit dans la dégradation; mais heureusement une circonstance tendoit à prévenir ce mal. Quoique les Radjpouts et surtout les Kattis aient, jusqu'à ces derniers temps, considéré l'agriculture comme une occupation vile et adaptée aux habitudes des classes nées pour le travail, cependant ils avoient soin de défendre le village et ses habitans. Leurs expéditions de pillage ne leur procuroient qu'une subsistance précaire; et, comme elles ne pouvoient pas avoir lieu toute l'année, ils se trouvoient forcés de protéger et de ménager ceux à qui la nécessité de cultiver étoit imposée. De leur côté, les raïats ou paysans, sentant que l'on avoit besoin d'eux, étoient fiers de leur importance, et jouissoient du droit, lorsqu'ils le vouloient, de quitter le village. Il résulta de cet état de choses, entre le chef et le laboureur, des obligations mutuelles qui produisirent une source de revenus pour le premier, et la sécurité pour l'autre. Ce lien unique paroît avoir suffi pour maintenir une espèce d'état social parmi ces peuples à peu près civilisés. Enfin, vers le commencement du dix-neuvième siècle, l'autorité des Guicavars commença à prendre de la consistance; elle en a ensuite acquis davantage, et assuré à la presqu'île la paix et la tranquillité.

L'esprit d'indépendance et de haine pour le

joug étranger, qui, pendant tant d'années, avoit soutenu ces tribus belliqueuses dans une lutte inégale, a été graduellement soumis par l'action constante d'une autorité puissante pendant sept ans de suite. Contens de garder leur suprématie sur leurs pâturages et leurs villages, les Bhomias (1) ou chefs du Kattivar payent aujourd'hui leur tribut annuel sans résistance, et sont tenus en respect par une force qui, auparavant, n'auroit pas osé s'éloigner de quatre milles de la grande armée pour aller au fourrage. Ce changement dans le caractère de ce peuple ne s'est effectué qu'aux dépens de leur esprit martial et audacieux; il jette encore quelques étincelles, mais elles ne servent qu'à rendre le changement plus sensible.

Le caractère du Radjpout du Kattivar offre une réunion des qualités et des défauts les plus opposés. Il est naturellement doux, peu enclin à attaquer, brave quand on l'attaque, très-fin et même dissimulé, hospitalier pour les étrangers, qu'il défendra aux dépens de sa vie et de ses biens; indolent et efféminé à un degré extrême, il déploie, dans les cas pressans ou quand son intérêt est concerné, une énergie et une activité incroyables. Comme ennemi, il est souvent cruel; il supporte impatiemment une insulte ou une injure, mais rarement il s'en rend coupable. En

(1) Du mot *bhoum*, terre.

général, il est bon ; il a un certain orgueil de famille qui l'élève au-dessus de ses voisins, et qui, joint à un amour passionné de la liberté et à un attachement particulier pour ses proches, met le sceau à un caractère, sinon admirable par ses vertus, au moins remarquable par sa singularité. C'est ce caractère qui, au milieu d'une nation toujours prête à se soumettre sans résistance au joug de tout étranger puissant, a presque constamment sauvé le Radjpout de l'esclavage commun.

Le Radjpout est généralement grand, mais peu robuste; dans la haute classe, il a ordinairement le teint clair, le visage alongé, le nez aquilin, les yeux grands, mais dénués de vivacité; l'expression de sa figure est agréable, il ne laisse croître ses moustaches qu'à une longueur médiocre, se rase la barbe et ne garde que deux touffes qui, descendant en boucles spirales jusqu'au-dessous de la poitrine, parce qu'il les tourne sans cesse, se terminent en pointe. Quand l'âge fait blanchir ses cheveux, il les teint avec des drogues qui leur donnent une apparence désagréable. L'habillement des Radjpouts diffère de celui de la plupart des habitans de l'Inde; il consiste en un *angherka* ou justaucorps long, en étoffe blanche et fine, et des pantalons larges serrés par un bouton contre la cheville. Ils ceignent leurs reins d'une grande pièce de drap brun

foncé qui leur couvre les cuisses, et au-dessus de laquelle ils nouent une ceinture blanche. Le turban est généralement d'un tissu très-fin ; il a quelquefois deux pieds de haut et se penche un peu en avant ; c'est peut-être la plus jolie coiffure que l'on puisse voir.

Le Katti est plus cruel, mais en même temps a plus de bravoure et d'énergie que le Radjpout : sa taille est souvent de plus de six pieds ; quelquefois il a les cheveux clairs et les yeux bleus. Son corps est robuste, nerveux et-très bien adapté à sa manière de vivre ; sa figure a une singulière expression de dureté, souvent sans un seul trait de douceur. Il se met à peu près comme le Radjpout; la hauteur du turban et la longueur des manches sont proportionnées au rang de chacun; quelquefois celles-ci ont trois fois la longueur du corps, alors on les replie le long du bras. La forme des souliers que l'on porte dans le Kattivar est peut-être unique au monde ; le cuir en est extrêmement souple ; ils sont doublés de coton en dedans, l'empeigne extérieure est d'un cuir très-fort sur lequel sont des empreintes de fleurs ou d'autres objets ; le bout, qui s'élève perpendiculairement, et, chez les personnes de qualité, aussi haut que le genou, est, comme une baguette, terminé par des pointes de cuir mobiles. taillées en forme de bec d'oiseau. Ces souliers

sont certainement incommodes; car les gens qui travaillent en coupent généralement la pointe, et on a de la peine à imaginer comment ils ont pu devenir en usage chez un peuple qui est remarquable par son mépris pour les superfluités. Peut-être les Kattis ont-ils voulu insulter les Mogols par une imitation ridicule de leurs souliers; leur haine pour le conquérant de l'Indoustan et le dédain que celui-ci leur témoignoit viennent à l'appui de cette supposition.

Tous les habitans de la presqu'île ont les mêmes armes, qui sont, une epée, un bouclier, et enfin une lance longue de huit pieds, et si mince, qu'elle se brise quand elle est decochée contre l'ennemi, de sorte que celui-ci ne peut s'en servir. Les armes à feu ont été introduites par les troupes mercenaires; mais on en voit rarement dans les mains des Kattis, qui n'ont même adopté le bouclier que récemment. Ils sont tous bons cavaliers, et mettent une importance particulière à la pureté de la race de leurs chevaux; ils gardent rarement un poulain au-delà de l'âge de trois ans; ils le vendent alors; s'il est d'une race distinguée et d'une belle encolure, ils lui font couvrir quelques jumens et le donnent aux kharous qui sont tous maquignons. La jument d'un Katti fait partie de sa famille; elle vit sous le même toit, ce qui la rend très-familière, et singulièrement obéissante

à la voix de son maître. Jamais les chevaux de la presqu'île ne sont ferrés, ils parcourent néanmoins les cantons les plus rocailleux sans devenir boiteux. Uu Katti prétend qu'il ne seroit jamais en sûreté sur un cheval ferré ; et que si un fer venoit à tomber, il seroit infailliblement pris, parce qu'un animal, accoutumé à être ferré, ne peut plus marcher autrement.

Le Radjpout met une certaine vanité au harnois de son cheval; quant au Katti, il jette sur son cheval un manda ou couverture de laine grossière ; il met pardessus, et serre avec une seule sangle, une selle assez semblable à celles des Européens, la couvre d'une paire de grandes poches de cuir, et attache son outre ou *tchagte* à l'arçon ; alors il est prêt à entrer en campagne. Sa bride consiste en un mors dentelé, avec une têtière et des rênes de cordes qu'il a faites lui-même; la têtière est ornée de morceaux d'argent triangulaires, et les rênes d'anneaux en ivoire ou en os ; les étriers sont aussi longs que ceux des Européens. Bien différent des autres Indous, il ne se sert pas de martingale, et ne fait aller son cheval que le pas naturel. On voit rarement un Katti à pied, ou faire prendre le galop à son cheval ; il a tant de répugnance pour marcher qu'il se rend à cheval au champ où il doit travailler ; et, par ce moyen, il est prêt, soit à se joindre à

un détachement qui court au pillage, soit à résister à une attaque.

Les Radjpouts et les Kattis mangent de la chèvre, du mouton et du sanglier; mais ils aiment mieux le lait et le bedjeri, sorte de grand pain pétri avec du ghi. Les chefs jharedja sont, la plupart, des cuisiniers sidis, qui sont esclaves dans la famille. Un Katti ne mangeroit rien de ce qui a été préparé par un mahométan, mais il n'a pas de scrupule pour ce que celui-ci a touché.

Les Bhomias du Kattivar conservent en grande partie le caractère d'hospitalité pour lequel leurs ancêtres étoient si renommés; quelques-uns de ces chefs, quoique leurs finances soient gênées, nourissent chaque jour, de leur table, plus de cinq cents personnes, nombre qui prend sa source dans l'habitude ruineuse d'avoir une maison séparée pour chaque femme.

Tous les habitans de cette province sont extrêmement adonnés à l'opium et aux liqueurs spiritueuses. Ils ont des momens fixes pour prendre leur opium; quelques-uns en avalent trente grains par jour en deux fois. Quand on conclut un arrangement, on boit du kesoumba en signe d'oubli des injures et des inimitiés. Un Katti a toujours dans les poches de sa selle de l'opium, un mortier de la forme d'un bateau et long de huit à neuf pouces, et son pilon. Quand deux

amis se rencontrent sur une route, ils se disent tout de suite : « Kesoumba karschou, allons, un peu de kesoumba. » On fait fondre dans de l'eau, au moyen du pilon et du mortier, une once au plus d'opium, suivant le nombre des personnes; on passe le mélange à travers un morceau de toile, chacun à son tour s'en verse dans le creux de la main et la présente à son voisin ; celui-ci trempe trois fois son doigt dans la liqueur; chaque fois, il en met une goutte sur la main ou le poignet de l'autre, et en laisse tomber une goutte à terre. Durant cette cérémonie, s'il est Kharou, il invoque sa déesse de prédilection ; s'il est Radjpout, il répète le mot *reng* qui signifie gaîté, santé, en un mot tout ce qui est bon et agréable; ensuite celui qui tient le kesoumba dans sa main, le boit.

On élève une pierre à la mémoire de ceux qui ont péri de mort violente; mais aujourd'hui il paroît qu'on en place aussi sur tous les tombeaux indistinctement. Cette pierre, nommée *palliâ*, ressemble à celles qui sont en usage en Europe ; on y grave le nom du défunt, l'époque et le genre de sa mort; elle est surmontée d'une figure qui représente grossièrement la manière dont il a péri. Ainsi l'on voit des hommes à cheval, ou à pied, ou sur des chars, avec des épées et des lances ; il y en a même dans des bateaux, pour indiquer que c'étoient des pêcheurs. Le soleil et

la lune sont figurés sur la partie supérieure du palliâ. Ce mot s'interprète de plusieurs manières : les uns le dérivent de *pall*, rempart ou épaulement. Au reste, ces palliâs servent probablement de défense aux villages, puisque l'on calcule le plus ou moins de difficultés que coûtera la prise d'un village, sur le nombre des palliâs qui s'y trouvent. Les hommes dont les ancêtres ont péri en défendant leurs maisons, sont déshonorés s'ils ne marchent pas les premiers dans les momens de danger. Pall est encore le nom des bords des étangs ; on y place ordinairement les palliâs. On élève aussi ces monumens à la mémoire des settis (1), et l'on y grave un bras de femme.

Une coutume remarquable dans le Kattivar, est celle que l'on connoît sous le nom de *traga*, et qui consiste à se faire des blessures, à se tuer, ou à ôter la vie à ses proches dans certains cas. Cette pratique, commune aux bhats et aux kharous des deux sexes, ainsi qu'aux brahmines et aux gosseyns, tire son origine de la superstition religieuse, on en a vu des exemples horribles. Tous ne le sont pas autant que celui que l'on va citer, mais quelquefois aussi l'on y sacrifie un plus grand nombre de victimes.

En 1806, un bhat de Veoueingâm s'étoit rendu

(1) Femmes qui se sont brûlées avec le corps de leurs maris.

caution d'une somme que le chef de Mallia devoit au gouvernement de Guicavar. Le terme arrivé, le débiteur refusa de remplir son engagement. Le gouvernement s'adressa au bhat. Celui-ci, après avoir vainement essayé de persuader au débiteur de s'acquitter, retourna chez lui, passa quelque temps en prières, tint conseil toute la nuit, avec quelqu'un de la même caste, sur ce qu'il devoit faire; assembla sa famille, et dit à sa femme de préparer pour le traga une de leurs filles, âgée d'environ sept ans. Cette pauvre innocente, instruite dès sa plus tendre enfance à respecter le caractère sacré et l'origine divine de sa famille, ainsi que la nécessité du sacrifice, n'eut pas besoin d'exhortations pressantes pour se résigner au coup qui devoit conserver l'honneur de ses proches. Après s'être baignée et avoir mis ses plus beaux vêtemens, elle s'agenouilla devant son père, appuya la tête sur ses genoux, écarta ses longs cheveux, et tendit sans la moindre résistance son cou à l'épée de cet homme dénaturé. Ce sang d'un bhat, répandu sur la porte du chef de Mallia, le força sur-le-champ à payer. Des dons en terre au père, et un beau *dori* ou mausolée à la fille, témoignèrent hautement avec quelle ardeur ce chef désiroit écarter de sa tête la punition dont on suppose qu'est menacé quiconque a répandu le sang d'un kharou.

M. Macmurdoc a vu, près d'Amroun, dans le

Halliar, un palliâ érigé par un brahmine radjghour à la mémoire de sa mère, qu'il tua à la porte de cette ville, en 1806, pour empêcher ses chefs de cultiver quelques begahs ou mesures de terre qui lui appartenoient. La pierre dressée sur le terrain en litige, représente une vieille femme le cou percé d'une épée. Le traga ne consiste en général qu'en une entaille au bras, faite avec le ketar ou cric. Les personnes qui sont dans l'usage de servir de caution ont, la plupart, leur bras tailladé depuis le coude jusqu'au poignet.

Malgré l'horreur que cette coutume barbare inspire naturellement à un européen, on peut supposer qu'elle est nécessaire et même utile dans la société où elle a été adoptée. Il n'y existe pas de lois capables de réprimer la licence; mais comme il est impossible qu'une société subsiste sans un frein quelconque propre à arrêter les penchans belliqueux et barbares de ses membres, il est assez dans l'ordre que les superstitions et les préjugés religieux soient, dans un temps d'ignorance, employés à cet effet. Ainsi le caractère sacré de brahmine et de kharou suffit pour contenir les dispositions turbulentes d'hommes étrangers à la contrainte imposée par les institutions d'une société civilisée, ou par un système régulier de jurisprudence.

Le brigand, qui ne reconnoît comme valide

aucune espèce d'acte ou d'engagement, respecte la marque du kétar, emblème du kharou ou du bhat. Il n'y a pas long-temps encore qu'un voyageur n'auroit osé s'aventurer sur les grands chemins sans avoir avec lui un de ces hommes pour sauvegarde ; celui-ci, pour une somme modique, répondoit de la sûreté du voyageur, et sacrifioit même sa vie pour lui. Ces gardes portent le nom de *vollavas*. Ils n'hésitent pas à blesser dangereusement, et même à tuer les brigands qui veulent piller les personnes placées sous leur protection ; mais cela arrive bien rarement ; les Coulis, les Kattis et les Radjpouts les plus barbares regardant comme sacrées les personnes des kharous, des brahmines, ou des gosseyns de certaines sectes.

Non seulement les kharous servent de caution dans toutes les occasions, pour des sommes d'argent qui s'élèvent quelquefois à plusieurs lacs de roupies ; mais ils répondent aussi de la bonne conduite, et de la comparution des individus, en cas de citation. Ces cautions sont données au gouvernement par les chefs, indépendamment de celles qu'il reçoit d'un chef particulier ou d'un homme puissant et considéré. Outre ces devoirs à remplir, les bhats, nommés par les mahométans *bandferosch* ou menteurs, sont aussi les bardes des Radjpouts et des Kattis ; ils tiennent le *venaoualli*, ou tableau généalogique de la famille, et

chantent ses louanges; leurs emplois, qui leur valent des concessions de priviléges, sont héréditaires.

Les Bhats sont plus immédiatement attachés aux Radjpouts, et les Kharous aux Kattis. Les deux castes mangent les mets que l'une d'elles a préparés, mais ne se marient pas ensemble. La dernière est divisée en deux branches : les Nesacs qui vivent en hordes et élèvent des troupeaux, et les Goudjers qui habitent les villes et font toutes sortes de trafics. Les veuves des uns et des autres peuvent se remarier; chez les Nesacs, comme chez les Kattis et les Ahers, un homme peut épouser la veuve de son frère. Il n'en est pas de même parmi les Kharous-Goudjers ni parmi les Bhats, quoique les veuves aient la faculté de se remarier.

L'habillement des femmes de la presqu'île ressemble beaucoup à celui qu'elles portent dans le Guzerat; et, comparé à celui du Décan, il est fort laid. Il consiste en un gagra ou jupon avec un tchouli ou corset. Ce corset, qui descend depuis le cou jusqu'aux hanches, est ouvert par derrière; on le serre avec deux cordons, et il tend à aplatir la partie du corps que les femmes cherchent généralement à soutenir. Au gagra tient une pièce d'étoffe qui entoure le corps et passe par dessus la tête, de sorte que la femme est entièrement cachée. Les ornemens qu'elles portent sont grossièrement faits; ce sont des bracelets en ivoire ou en

nacre, quelquefois dorés, dont elles se parent jusqu'au haut du bras, des pendans d'oreilles d'une dimension extraordinaire, un anneau au nez, fait à la vieille mode, tout garni de pierres précieuses, vraies ou fausses, et d'un poids si grand, qu'il abaisse les narines sur les lèvres. Elles ont un goût particulier pour le tatouage, qui supplée à des ornemens plus dispendieux. Depuis la cheville jusqu'au mollet, leurs jambes offrent des dessins semblables à ceux des bas à jour. Les bras, le dessus des mains, la poitrine et la partie charnue la plus opposée sont aussi soumis à la même opération ; une étoile sur le front et une mouche au menton sont regardées comme douées d'un attrait irrésistible.

Les femmes des Kharous et des Bhats portent de longs vêtemens noirs flottans de la forme que l'on vient de décrire, ce qui leur donne un air lugubre et même terrible : elles ne se parent pas de beaucoup d'ornemens ; il ne leur est pas défendu de se montrer aux yeux des étrangers ; aussi, un voyageur qui traverse un village de Kharous, est quelquefois entouré de femmes qui lui souhaitent toutes sortes de bénédictions, en joignant leurs mains à plat par dessus leur tête et faisant craquer leurs doigts dans cette position.

Généralement les femmes radjpoutes d'un rang élevé ont du penchant pour l'intrigue ; elles se mêlent toujours des affaires de leurs maris. Chaque

radja a plusieurs femmes, toutes ont leur maison particulière. Chacune est jalouse de l'ascendant des autres sur l'époux; et, quand celui-ci arrive à quarante ans, il est ordinairement la victime du tabac, de l'opium, des liqueurs spiritueuses, et d'autres drogues excitantes. Si l'une des femmes a des enfans, les autres ne veulent pas rester en arrière; elles emploient tous les moyens possibles pour y parvenir, et chaque femme d'esprit a un fils; la dissention et la discorde règnent autour du radja, et il est aussi rare d'en voir un mourir en paix et en repos, que de voir succéder à sa dignité quelqu'un dont la naissance soit vraiment irréprochable. Au reste, ce triste portrait du caractère moral des femmes radjpoutes ne s'applique qu'à celles d'un haut rang; celles du Kattivar sont généralement modestes, chastes et fidèles à leurs maris, bonnes et hospitalières pour les étrangers. En effet, on ne trouve que peu ou point de femmes d'une vertu facile dans les villages; quant à celles des grandes villes, elles sont la plupart étrangères.

Les femmes des Kattis sont grandes et fortes; elles portent souvent de longs vêtemens noirs comme celles des Kharous, mais elles ont généralement bonne mine, et quelquefois sont très-belles. Plus occupées de leur ménage que celles des Radjpouts, elles sont excellentes mères de famille. Les Kattis admettent la polygamie : un

Katti peut épouser la veuve de son frère; il n'hésite pas à se marier avec une fille âgée, suivant les idées des Asiatiques; c'est-à-dire, ayant seize à dix-sept ans, ce qui explique la force et la vigueur de leur race. Un Katti entreprend rarement une chose sans consulter sa femme et un Kharou; il se laisse généralement guider par leurs conseils. Les cérémonies du mariage, chez cette tribu grossière, sont opposées à tout ce que l'on voit dans l'Indoustan, quoique l'on en retrouve des traces dans la plupart des castes de ce pays. Pour devenir époux, il faut qu'un Katti soit d'abord ravisseur, et qu'aidé de ses amis et de ses partisans, il attaque le village où demeure sa fiancée, puis l'emmène par violence. Jadis c'étoit un essai de force autant que de courage : on se servoit de pierres et de massues pour l'attaque et la défense; l'amant, frustré dans ses espérances, étoit souvent obligé de se retirer tout meurtri et d'attendre une occasion plus favorable. La jeune fille avoit la faculté d'aider son amant de tous les moyens qui étoient en son pouvoir; toute résistance cessoit dès que sa demeure étoit emportée par les assaillans; alors la belle, conquise par la bravoure, se laissoit sans répugnance enlever par le vainqueur. Cette coutume a beaucoup dégénéré; il y a encore de la résistance, mais elle est sans danger. Les Kattis se marient bien rarement dans une autre caste, ils sont de la religion des Indous; néanmoins,

aucun de ceux-ci ne veut manger avec eux, mais un Radjpout ne refuse pas de se nourrir des mets préparés par un Katti. Il vénère la vache, laisse croître sur sa tête une boucle de cheveux, et adore Mahadeva ainsi que d'autres divinités indoues; il a cependant plus de dévotion pour Souredj ou le Soleil, et pour Ambha ainsi que d'autres déesses terribles; enfin, il respecte plus un Kharou qu'un brahmine.

La pratique de l'infanticide est commune chez les Radjpouts Iharedjahs; cependant les efforts du gouvernement anglois, pour détruire cette coutume abominable, ont eu plus de succès que l'on ne pouvoit l'espérer raisonnablement, en réfléchissant aux obstacles qu'opposoit la force d'un usage établi depuis long-temps, et fondé sur la religion.

Les Radjpouts-Ihallas, Goïls et Djaïtouas, ressemblent en tout aux Iharedjahs, excepté pour la pratique de l'infanticide.

Les Kânts sont les Coulis du Guzerat; ils n'habitent que dans les environs du Djounaghor, cultivent des cantons sauvages écartés, et pillent quand l'occasion s'en présente. Les Baouers sont des musulmans sindhiens que l'on rencontre partout dans les parties orientales et occidentales de la presqu'île; ils sont peu nombreux et servent de gardiens dans les villages. On ignore à quelle époque ils quittèrent le Sindhy.

On ne trouve les Merès ou Mirès que dans le Djaïtouar ; ils viennent du Sindhy, et passent pour très-braves.

Les Ahens et les Rebarres ressemblent aux Kattis à quelque différence près; ils mangent et quelquefois se marient ensemble. Les premiers étoient autrefois des bergers, aujourd'hui ce sont d'excellens cultivateurs; les Rebarres ou Berouars sont chevriers. Il y a encore une infinité de castes qu'il seroit trop long de décrire, et dont l'on peut suivre les traces jusqu'au Sindh.

Les terres appartiennent au chef et à son beïâd. Les premiers n'ont exigé d'impôt des terres du beïâd, que lorsqu'ils sont eux-mêmes devenus tributaires; alors chacun a mis sur son beïâd une taxe nommée véra, qui est de 16 à 70 roupies par santi, ou espace labouré par une paire de bœufs et une charrue par jour. En outre le bôny, ou tiers du produit en nature, appartient au chef sur ses terres, et aux beïâs sur les leurs : c'est le droit primitif du zemindar du Kattivar sur les cultivateurs de ses terres.

Il y a plusieurs manières de mesurer la terre ; la plus générale est par praidja, qui est de trente-deux beïgahs, chacun de cent kodoms ou de deux cents pas de long, et cinq kodoms ou dix pas de large. Trois proidjahs équivalent à un santi.

Le grain est généralement à très-bon marché dans ce pays. Quand une dispute s'élève sur une

pièce de terre, on la décide de cette manière : le demandeur se couvre d'une peau crue et marche sur le terrain qu'il réclame, et qui alors lui appartient. Cette cérémonie se fait en présence de quelque autorité ; on la considère comme l'une des plus solennelles, et l'on suppose que l'homme qui s'y soumet ne pourra pas vivre long-temps, si sa réclamation n'est pas fondée. On cite une foule d'exemples de maisons brûlées, de familles frappées de mort et ruinées pour avoir marché sur un terrain sans droit fondé. La peau crue est ce qui imprime à cette cérémonie son caractère particulier, et lui a fait donner le nom d'*allou*. Souvent on lui substitue un morceau de drap offert auparavant à une des déesses terribles ; on le trempe dans l'eau, et on le jette sur les épaules de celui qui va faire l'épreuve.

OBSERVATIONS

SUR DIFFÉRENTES PARTIES

DU CONTINENT DE LA GRÈCE;

Par feu M. Squire, colonel.

Traduites de l'anglais.

En 1802, M. Squire, colonel anglois, parcourut, avec deux de ses compatriotes, M. Leake et M. Hamilton, différentes parties de la Grèce. L'attention des voyageurs se dirigea principalement sur les lieux célèbres dans l'antiquité par les hauts faits dont ils furent témoins. On enleva des plans d'après les méthodes usitées pour ces sortes d'opérations.

M. Squire étoit colonel dans le corps royal du génie; il servit en Égypte, dans l'Amérique méridionale, en Hollande, en Espagne, et mourut à Truxillo, en 1812, des fatigues de la guerre, à l'âge de trente-trois ans. Sa perte fut sincèrement regrettée par ses parens et par tous ceux qui avoient été à même de connoître son bon cœur et son esprit.


PLAN
de la Plaine
DE
MARATHON.
Montagne et Caverne de Pan
Ruisseau
MARATHON
Rivière
Vrana
Brauron
Bey
Sefiri
Souli
Champs de Blé
Marais
Tertre
Bois de Pins
Lac salé
Marais
Plage de Sable
Nord

Plaine de Marathon (1).

Marathon, multarum magnarumque virtutum testis.
POMPONIUS MELA, Lib. II, c. 3.

Avant de décrire cette plaine célèbre, il est à propos de jeter un coup d'œil sur les événemens qui l'ont immortalisée.

Darius, roi de Perse, irrité de ce que les Grecs d'Europe avoient fourni des secours à ceux de l'Asie-Mineure qui s'étoient révoltés, envoya contre eux une puissante armée commandée par Mardonius, son gendre. Celui-ci commença par soumettre la Macédoine, et fit ensuite embarquer ses troupes pour les mener contre les Athéniens et les Érétriens; mais, à l'approche du mont Athos, une violente tempête surprit sa flotte et la détruisit presque toute. Alors Mardonius reprit le chemin de la Macédoine, et bientôt après celui

(1) L'on a joint aux observations de M. Squire divers passages des relations de M. Clarke et de M. Dodwell, les deux voyageurs les plus récens qui ont parcouru la Grèce; on a fait graver de préférence le plan de la plaine de Marathon dressé par M. Squire, parce que ce voyageur étant ingénieur militaire a dû mieux juger le terrain, et que d'ailleurs il l'a levé d'après une base mesurée par une chaîne, et que les principaux points ont été rélevés d'après des angles observés au théadolithe.

de Suze. Cet événement se passa la première année de la soixante-douzième olympiade, ou 491 ans avant J.-C.

L'année suivante, le monarque perse assembla une armée formidable qui s'embarqua en Cilicie; elle suivit les côtes de l'Asie-Mineure jusqu'à la hauteur de Samos; puis, traversant la mer Égée, et passant au milieu des îles situées entre l'Ionie et la Grèce, elle aborda dans l'île d'Eubée, où elle s'empara de la ville d'Erétrie; mais ce ne fut qu'au bout de six jours de siége, et par la perfidie de deux traîtres. Le septième jour, l'armée se rembarqua, et mit à terre dans la plaine de Marathon, sur la côte de l'Attique, vis-à-vis de l'Eubée.

Beaucoup de motifs engageoient les Perses à opérer leur descente près de Marathon. Toute la côte de l'Attique, qui s'étendoit des frontières de la Béotie à la baie de Phalère, n'offroit que ce seul point qui réunit à l'avantage d'un mouillage sûr une plaine assez grande pour contenir une armée nombreuse et laisser à la cavalerie un espace suffisant pour agir. Le rivage forme en ce lieu une belle baie dont le fond, diminuant de profondeur par degrés, est excellent pour y mouiller; d'ailleurs les terres de l'Eubée la protégent en partie contre les tempêtes soudaines et violentes de l'Archipel. La plage, longue d'envi-

ron sept milles, est sablonneuse, en pente douce, et excellente pour un débarquement, parce que la rade est libre d'écueils et de bancs de sable.

Le pays qui entoure la baie présente une plaine continue large à peu près de deux milles et demi, et bordée par des hauteurs rocailleuses de difficile accès, qui la ferment à chacune de ses extrémités. Cependant, au sud-ouest, les montagnes, qui sont une branche du Pentélique, et plus hautes que dans les autres parties, s'abaissent par une pente douce vers la mer, et sont couvertes de pins peu élevés et de broussailles. Une petite rivière descend de la partie supérieure de la vallée de Marathon, se jette dans la mer au milieu de la baie par deux bouches peu profondes. Clarke dit qu'on la nomme aujourd'hui *Keynurios Potamos*, ou la nouvelle rivière; elle s'appeloit jadis Charadrus. Une pointe de rochers étroite et saillante formant la partie septentrionale de la baie, est baignée au sud par un ruisseau salé qui communique avec un lac ou étang peu profond, et un terrain marécageux très-étendu. A peu près à un mille et demi, au sud de la rivière de Marathon, on voit un autre petit ruisseau d'eau fraîche qui sort aussi d'un marais bien moins considérable que le premier. A l'extrémité nord-est de la baie commence une chaîne étroite de dunes basses qui se prolonge vers le sud pendant deux milles, en suivant le

rivage; elle est couverte de pins pignons. Derrière ces dunes, la plaine n'offre que le marécage cité plus haut, qui continue sans interruption jusqu'au village de Souli, probablement l'ancien Tricorythus qui, avec Oenoe, Probalintus et Marathon, formoit la Tétrapole de l'Attique (1).

L'autre partie de la plaine, à l'exception du petit marais au sud, consiste un une campagne unie, cultivée en blé et en coton avec quelques oliviers et des poiriers sauvages, sans aucune clôture. Une portion du terrain est en prairies où paissent les bœufs, mais une vaste étendue de cette plaine est tout-à-fait négligée et infestée de chardons et de buissons.

Le sol de cette plaine est léger et fertile, assez profond pour donner des récoltes abondantes quand le cultivateur sera délivré de la tyrannie des Turcs.

Le village appelé Marathona, situé dans une vallée resserrée et d'une largeur à peu près uniforme qui s'ouvre dans la plaine, est à un peu plus de trois milles de distance de la côte. Cette

(1) Il y avoit une autre ville d'Oenoe, près d'Eletherae en Béotie. Le colonel Leake, dans ses remarques sur la Grèce, parle de vestiges qui marquent la position d'un ancien demos ou bourg, dans la vallée au-dessus de Marathona, et auxquels on donne le nom de Ninoe.

vallée est en général large de trois quarts de mille, et bordée des deux côtes de hauteurs escarpées ; au sud, elle est séparée d'une autre petite vallée qui est ceinte d'éminences rocailleuses, et ressemble à une baie jointe avec la plaine, tandis que la vallée de Marathon peut être comparée à une crique ou à un bras de mer qui pénètre dans l'intérieur des terres. Au pied de la montagne qui borne la plaine au midi, se trouve un petit hameau appelé Vrana ; quelques personnes supposent qu'il occupe l'emplacement de Brauron (1). A l'entrée de la vallée de Marathon, en venant de la plaine on rencontre les deux petits villages de Bey et de Sifiri.

Le Marathon moderne renferme quelques *zevgaria* ou métairies ; il est peuplé d'environ deux cents habitans. « C'est un des plus agréables de

(1) A l'extrémité orientale de la vallée, où se trouve Brauron, M. Squire a marqué dans son plan les ruines d'un monument en marbre. On peut supposer que c'est dans cette partie de la plaine que M. Fauvel a trouvé une portion d'inscription grecque que voici :

ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΑΘΑΝΑΤ
ΠΥΛΗ
ΗΡΩΔΟΥΟΧΩΡΟΣ
ΕΙΣΟΝΕΙΣΕΧΡΕ.

Il paroît qu'il y a là quelque allusion à Herodes Atticus qui mourut à Marathon.

la Grèce, dit Dodwell; à notre arrivée, de jolies paysannes vinrent nous offrir des paniers remplis de fruits, et refusèrent l'argent que nous leur offrîmes. La politesse naturelle et la gaîté des habitans nous prouvèrent que nous étions dans l'Attique, où l'on est plus affable pour les étrangers que dans le reste de la Grèce. (1)

Les maisons des paysans sont au milieu de jardins plantés d'abricotiers, de figuiers, de vignes, d'oliviers, et arrosés par l'eau d'une source abondante, qui est située à un mille au-dessus du village, et entourée par des fondations circulaires de maçonnerie ancienne. Ce furent les seuls restes d'antiquité que nous pûmes découvrir près d'un lieu distingué jadis par le nom de *Marathon bien bâti*, ἐϋκτιμένην Μαραθῶνα (2). Le ruisseau dérivé de cette fontaine, la Macaria de Pausanias descend dans la vallée parallellement au Chardrus, jusqu'à une distance de trois quarts de

(1) Suivant Clarke, à l'exception de deux maisons appartenantes à des familles turques qui n'y demeurent pas habituellement, le village de Marathona ne consiste qu'en un petit nombre de huttes misérables habitées par des Albanois.

(2) La colonne dans le marais, observée par le docteur Clarke, a fait probablement partie du temple de Minerve Héllotienne, ainsi nommée du marais de la plaine; d'anciens écrivains parlent du temple d'Apollon Délien, et d'un temple d'Hercule.

mille, où un conduit en bois porte ses eaux par dessus la rivière, et il continue son cours jusqu'au village, où il est employé à l'arrosage des jardins. Au-dessus de la fontaine s'élève une petite colline rocailleuse et isolée, au sommet de laquelle on voit une caverne dont l'entrée est basse, et qui est naturellement divisée en plusieurs appartemens. D'après le récit de Pausanias, c'est peut-être la montagne et la grotte de Pan, quoiqu'il soit très-difficile de trouver que les rochers voisins aient la moindre ressemblance avec des chèvres et des moutons, comme le dit cet auteur. Dodwell et d'autres voyageurs modernes, qui ont visité la grotte de Pan, racontent qu'il faut y entrer en rampant. Ils y ont vu de nombreuses stalactites dont les formes variées peuvent servir à expliquer le merveilleux qui se trouve dans le récit de Pausanias.

La distance de Marathon à Athènes est de sept heures de marche, dans la direction du sud-ouest; la première partie de la route, qui passe par un pays raboteux, rocailleux et difficile, traverse un chaînon de montagnes qui unit le Pentelique à l'extrémité orientale du Parnès, et par conséquent correspond à la situation de l'ancien Brilessus. Au-delà est la vaste plaine d'Athènes, qui s'étend du Pentelique à la mer.

Aussitôt que les Athéniens eurent reçu avis du débarquement des Perses sur leur territoire, ils

marchèrent contre eux. Hérodote ne dit pas quel étoit le nombre exact de troupes de chaque côté. Suivant Plutarque et Valère Maxime, l'armée des Perses se montoit à 300,000 hommes ; Justin la porte à 600,000 ; ces calculs paroissent exagérés. Cornelius Nepos est sans doute plus près de la vérité : il dit, dans la Vie de Miltiade, que les Perses étoient dix fois plus nombreux que les Grecs, c'est-à-dire forts de 100,000 hommes. Le nombre de combattans de l'armée des Grecs devoit être connu de tout le monde, car la bataille de Marathon étoit certainement l'événément le plus important de l'histoire d'Athènes; elle fut toujours par la suite l'orgueil et la gloire des Athéniens ; elle peut être considérée, non moins que le combat d'Artemisium, comme le fondement de leur liberté (κρηπὶς ἐλευθερίας. *Pindare*); la plus petite circonstance de ce haut fait dut donc se conserver soigneusement jusqu'au dernier moment de la république. Ainsi, quoique Hérodote ne donne pas le nombre des combattans de l'armée des Grecs, l'autorité de Plutarque, de Cornelius Nepos et de Pausanias, sur ce point, peut être admise sans balancer; en effet, bien que ces auteurs diffèrent relativement à l'armée des Perses, ils s'accordent tous à dire que les forces des Athéniens à Marathon étoient de 9000 hommes, auxquels se joignirent 1000 Platéens, les seuls de tous les Grecs qui prirent part

à cette bataille. Pausanias observe que les esclaves étoient compris dans le nombre des 9,000 hommes de l'armée athénienne.

Une force de 10,000 hommes à opposer à celle des Perses etoit tellement insignifiante, qu'il falloit contre-balancer cette infériorité prodigieuse par quelque avantage local. C'est pourquoi, lorsque les Grecs arrivèrent à Marathon, ils ne durent pas descendre dans la plaine, afin de ne pas s'exposer à être enveloppés par le grand nombre des ennemis et ensuite détruits par leur cavalerie; ils songèrent certainement à prendre une position qui assurât leurs flancs autant qu'il étoit possible, et qui ne présentât aux Perses qu'un front peu étendu. La vallée de Marathon leur offroit la position la plus favorable qu'ils pussent désirer pour combattre avec avantage. Dès qu'il étoit possible d'en venir aux mains avec l'ennemi à termes égaux, un corps d'armée aussi bien dressé et discipliné, et commandé par des généraux aussi habiles que l'étoit celui des Athéniens, ne devoit pas hésiter à s'opposer aux efforts les plus vigoureux des barbares. Les Athéniens ne manquoient pas non plus de motifs bien propres à les animer et à les encourager. Il s'agissoit de leur liberté et de leur existence; au contraire, les hordes nombreuses des Perses, qui ne connoissoient pas leurs officiers et qui étoient mues par des intérêts différens, devoient se relâcher aisément dans

le combat, et être nécessairement accablées par la fermeté, la hardiesse et le courage des Athéniens. Le parti que prirent ceux-ci, de sortir de leur ville et de risquer le sort de leur pays dans un seul engagement, paroît désespéré; mais quand on réfléchit à leur situation, on reconnoît qu'en cela ils écoutèrent la voix de la prudence et de la raison. S'opposer au débarquement des Perses eût été une tentative absurde et inutile; laisser l'ennemi s'avancer dans la plaine d'Athènes eût probablement entraîné la perte de leur pays; car, entre le lieu de débarquement et la ville, il n'y avoit pas une seule position qui offrît autant d'avantages pour un combat que la vallée de Marathon. S'ils se fussent enfermés dans les murs de leur ville, les Perses, en pleine possession du pays ouvert, les eussent bientôt forcés à se rendre; ainsi, tout bien considéré, les Athéniens semblent avoir adopté la mesure la plus sage, en se décidant résolument à occuper le passage de la principale route qui conduisoit à leur capitale.

L'armée athénienne étoit commandée par dix généraux, c'est-à-dire un pour chacune des dix tribus de la ville; ils étoient tous égaux, et chacun à son tour avoit pendant un jour le commandement suprême. Il y avoit en outre le polémarque ou chef de la milice, qui jouissoit du droit de donner le vote décisif dans le cas de partage égal d'opinion sur les plans d'opérations. C'est ce

qui arriva dans la circonstance actuelle : cinq généraux ne vouloient pas que l'on combattît les Perses avant l'arrivée du secours des Lacédémoniens, tandis que les autres insistoient fortement sur l'attaque. Miltiade, le plus jeune par le rang, mais celui qui jouissoit de la plus grande réputation d'habileté dans la guerre, enflammé par l'amour de sa patrie, et persuadé que le meilleur parti étoit d'attaquer, gagna Callimaque le polémarque à son opinion, et la bataille fut résolue. Plutarque observe qu'Aristide étoit de l'avis de Miltiade, et lui aida beaucoup à persuader ses collègues. Le moment décisif arrivé, Miltiade disposa ses forces de la manière suivante : Callimaque commanda l'aile droite, poste que la loi confioit toujours au polémarque. A partir de l'aile droite, les tribus furent placées en ligne conformément à leur rang ; les Platéens étoient à l'aile gauche. Miltiade forma son front égal à celui des Perses, et, pour renforcer ses ailes, affoiblit son centre, où il n'y avoit que les seules tribus léontide et antiochide, commandées, la première par Thémistocle, la seconde par Aristide.

Il n'y avoit à Marathon d'autre position que celle de la vallée qui offrît à Miltiade le grand avantage de rendre sa ligne égale à celle de l'ennemi. L'espace qui, suivant ce que l'on peut conjecturer, fut occupé par les Grecs, a environ 4500 pieds de longueur ; en évaluant à 3 pieds

l'espace occupé par chaque soldat, on a pour résultat 1500 hommes. Le petit nombre des Grecs et l'étendue du terrain qu'ils étoient obligés de remplir les empêchèrent de donner à leur ligne la profondeur accoutumée, qui étoit toujours considérable, et qui, dans la conjoncture présente, eût été de la plus haute importance. C'est pourquoi Miltiade agit très-sagement en prenant sur son centre pour donner plus de force à ses flancs.

Les sacrifices s'étant montrés favorables pour commencer le combat, les Grecs s'avancèrent en courant contre les barbares. L'espace qui séparoit l'avant-garde des deux armées étoit au moins de huit stades, à peu près trois quarts de mille. Quand les Perses virent les Grecs en mouvement, ils se préparèrent à les recevoir; mais remarquant que, malgré leur petit nombre et le manque de cavalerie (1) et de gens de trait, ils s'avançoient pour les attaquer avec une fureur si impétueuse, ils les regardèrent comme des insensés qui couroient à une mort certaine. Quand les Athéniens en vinrent aux mains avec les barbares, ils com-

(1) « La première guerre de Messène, en 743 avant J. C., est la première occasion où l'histoire fasse mention de cavalerie dans les armées grecques. Les Athéniens n'en avoient pas à Marathon, parce que la Thessalie, d'où plusieurs états grecs tiroient leurs chevaux, étoit alors au pouvoir des Perses. » (Goguet, *Origine des Lois*, T. V, p. 532.)

battirent d'une manière bien digne d'être citée; ils furent, dit le père de l'histoire, les premiers de tous les Grecs qui marchèrent au pas de charge contre leurs ennemis, aucun auparavant n'ayant soutenu la vue des Mèdes ni l'aspect effrayant de leur habillement militaire. Dans les tableaux de cette bataille, que peignit Micon, il représenta les Perses plus grands que les Athéniens, ce qui le fit condamner à une amende de trente mines. Mais il avoit probablement mis de l'exactitude dans son dessin, car le vêtement oriental devoit donner à ces Asiatiques l'apparence d'avoir une taille plus haute (1).

Dans le commencement de l'action, le centre des Athéniens, obligé de reculer, fut poursuivi dans l'intérieur des terres par les Perses et les Saces, mais aux deux ailes la fortune favorisa les Grecs; ils vainquirent, dispersèrent les barbares et les forcèrent à fuir; alors, laissant échapper sans les inquiéter ceux qui les premiers avoient tourné le dos, ils réunirent en un seul corps leurs ailes victorieuses, puis attaquèrent et défirent les ennemis qui avoient eu du succès au centre. La déroute devint générale; les Perses se retirèrent en confusion vers le rivage pour regagner leurs

(1) Sur la frise d'un temple d'Athènes étoit sculptée une bataille entre les Perses et les Athéniens, dans lesquels les premiers se distinguoient par leurs longs vêtemens, leurs tiares et leurs bonnets phrygiens.

vaisseaux si c'étoit possible ; il y en eut un grand nombre de tués par les Grecs qui s'acharnèrent à leur poursuite. Pausanias, décrivant un tableau peint dans le portique peisanactéen à Athènes, par Panaenus, frère de Phidias, et représentant la bataille de Marathon, dit que l'on y voyoit les Perses fuyant de tous côtés à travers la plaine, et se poussant les uns les autres dans le marais. Dans un autre passage de son voyage en Attique, il parle du marais de Marathon comme communiquant à la mer par un petit ruisseau d'eau salée. Cette description s'accorde d'une manière singulièrement exacte avec la nature du terrain de l'extrémité nord-est de la plaine. Le reste de l'armée des Perses s'embarqua à la hâte, et, doublant le cap Sunium, fit route vers Phalère, dans l'espoir de prévenir les Athéniens, et de s'emparer de leur ville avant qu'ils pussent être de retour de Marathon.

Mais les Athéniens, laissant la tribu antiochide sous les ordres d'Aristide, pour garder les blessés et les prisonniers, et recueillir les dépouilles, marcha à la hâte vers la ville, de sorte que les Perses, voyant leur projet déconcerté, mirent à la voile pour retourner en Asie.

Suivant le récit des historiens, la perte des Athéniens fut de cent quatre-vingt-douze hommes, tandis que celle des barbares se monta à six mille quatre cents. Sept de leurs vaisseaux furent pris

et brûlés par les Grecs. Le polémarque Callimaque fut du nombre des morts, ainsi que Cynégire, un des commandans et frère du poète Eschyle.

La coutume des Athéniens étoit d'enterrer les corps de ceux qui étoient tués sur le champ de bataille, ou d'ériger des colonnes à leur mémoire dans le Céramique, le plus beau faubourg de leur ville, selon l'expression de Thucydide ; mais par une marque de distinction particulière, on éleva trois monumens à Marathon, en honneur du gain de la bataille. L'un fut dressé à la mémoire des Athéniens qui y avoient perdu la vie; l'autre rappeloit la valeur des Platéens et des esclaves qui avoient combattu; le troisième étoit consacré à Miltiade.

Aujourd'hui l'on aperçoit, vers le milieu de la plaine, un grand tertre en terre haut de vingt-cinq pieds, qui ressemble à ceux de la plaine de Troie. Dans un petit marais près de la mer sont les vestiges de dix monumens avec des fondemens en marbre et des fragmens de colonnes, qui, vraisemblablement, marquoient les tombes des Athéniens.

« Le grand tertre, dit Clarke, est à trois quarts de mille du rivage ; on a trouvé, dans les excavations pratiquées dans son intérieur, des pointes de flèches faites en cailloux communs, comme les habitans des Monts Pierreux en Amérique,

du Caucase et de quelques parties de la Perse en substituent encore aujourd'hui au fer : suivant le témoignage d'Hérodote, les Éthiopiens qui faisoient partie de l'armée des Perses avoient des javelots dont les pointes étoient armées de pierres au lieu de fer. Ces pointes de flèche en cailloux sont éparpillées et mêlées avec la terre ; elles n'ont subi aucune espèce d'altération ; ce qui se conçoit, puisqu'elles n'ont nullement été exposées à l'action de l'air. On a trouvé aussi dans le tertre des fragmens de poterie grossière, et, dans la plaine, des balles de plomb qui se lançoient avec des frondes. Les fouilles ont été conduites sans jugement : on s'est contenté de les faire au-dessous de la base visible du monticule et du niveau actuel de la plaine ; mais il est clair que, durant un si grand nombre de siècles, la pression d'un cône si énorme, qui jadis a dû être beaucoup plus grand et plus haut qu'il n'est aujourd'hui, a nécessairement fait considérablement enfoncer la base au-dessous de la surface du sol. Il faudroit donc, pour trouver les sépultures, si les corps n'ont pas été mis en tas dans le centre, fouiller beaucoup plus bas.

» Les opinions diffèrent sur ce monument : les uns l'ont regardé comme le tombeau des Athéniens ; d'autres ont prétendu que c'étoit celui des Platéens ; les *stelae* ou petites colonnes placées sur son sommet ont disparu depuis long-temps.

Il a 170 pieds de circonférence, mesuré à la base ; la distance de la base à la cime, mesurée le long de la surface du cône, est de 30 pieds. Le récit de Pausanias est simple et décisif; il prouve clairement que c'est le tombeau des Athéniens, car les autres monumens dont il parle comme proche de cette sépulture, se distinguent encore. Le mot qu'il emploie ne peut désigner que ce tertre ; il l'appelle non pas *μνημα* (monument), mais *ταφος* (tombeau), mot conservé dans le nom moderne de Tepé que l'on donne à tous les tombeaux anciens de forme conique qui sont dans ce pays. En outre, Pausanias en indique la position, en disant qu'il étoit *εν τω πεδιω*.

» Ceux qui ont pensé qu'il avoit été élevé sur les cadavres des Perses ne se sont pas rappelé que, suivant les récits des historiens, ceux-ci avoient été précipités dans le lac à l'extrémité septentrionale de la plaine, au moins à deux milles du tertre, et dans la mer. Pausanias rapporte, il est vrai, une tradition suivant laquelle les Perses auroient été enterrés par leurs vainqueurs ; mais il n'y ajoute pas foi, assurant que l'on ne pouvoit pas distinguer un seul vestige d'un tombeau dans le lieu où l'on supposoit qu'il avoit été élevé, et regardant comme plus probable que les corps des ennemis avoient été jetés pêle-mêle dans des fosses qui se trouvoient là par hasard.

» Pres de la tombe des Athéniens, il y avoit

deux autres monumens cités par Pausanias; l'un celui des Platéens et des esclaves, l'autre celui de Miltiade, qui, par conséquent, n'étoit pas un ταφος. Aujourd'hui on voit encore très-près du grand tertre, et sur une même ligne, en allant au sud, les restes de deux monumens sépulcraux; leurs fondations sont en marbre blanc du mont Pentélique. L'un est un grand piédestal carré qui a peut-être supporté un trophée; or, Pausanias dit que l'oracle ordonna aux Athéniens d'ériger un trophée au héros Echetlaeus, qui se distingua dans la bataille, armé simplement d'un soc de charrue. L'autre sépulcre, entre le précédent et le tombeau des Athéniens, ressemble plus à un tumulus, la base en étant circulaire; mais c'est le plus petit des trois, et il est évident qu'il n'a jamais été aussi grand que le tombeau des Athéniens, ni le monument à base carrée. Ainsi, jugeant d'après leur extérieur, et guidés par l'ordre d'après lequel Pausanias les nomme, nous avons été portés à croire que le tombeau circulaire étoit celui des Platéens, et le monument le plus magnifique celui de Miltiade.

» Le marais au sud de la plaine est à 12 stades ou un demi-mille du Charadrus. Un petit ruisseau en sort pour se jeter dans la mer; on rencontre sur ses bords et dans le marais toutes sortes de ruines de trophées, ainsi que des fragmens de colonnes et de morceaux de sculpture.

C'est dans le lac ou marécage du nord que l'armée des Perses fut précipitée : il est couvert de roseaux ; l'eau et la boue dont il est rempli mettent hors de doute la probabilité du récit de Pausanias. Encore aujourd'hui, ce marais engloutiroit l'armée la plus nombreuse qui voudroit essayer de le passer. Il occupe toute l'extrémité nord-est de la plaine, entre la mer et une montagne nommée Stauro-Koraki, dont il touche la base, ne laissant entre elle et ses bords qu'un défilé étroit qui conduit à Souli (Tricorythus) par un chemin anciennement pavé (1).

Attique.—Béotie.—Phocide.

Les principales communications d'Athènes

(1) Spon et Wheler, en 1676, et Chandler, en 1766, ont visité la plaine de Marathon. Leurs descriptions s'accordent avec celles du colonel Squire, de M. Dodwell et de M. Clarke ; mais ces voyageurs n'y sont pas arrivés par le même chemin ; ils ont suivi la route le long de la mer.

Les observatious nouvelles jettent un grand jour sur la topographie de la plaine de Marathon. Celles de M. Squire et le plan qu'il a dressé de ces lieux fameux s'accordent bien avec la description que Chandler en a faite : ce dernier, en citant la relation de son compatriote Wheler, oublie constamment de nommer Spon, qui pourtant n'est pas moins digne de cette attention que son compagnon de voyage.

avec les pays voisins avoient lieu par le Cithéron avec la Béotie, par Decelie et Tanagra avec l'Eubée, par Eleusis et Mégare avec le Péloponèse.

En suivant la première route, on traverse la plaine d'Athènes au milieu de champs plantés d'oliviers, jusqu'au pied du Parnès ou Parnetha, éloigné d'environ sept milles. C'est la plus haute et la plus étendue des montagnes de l'Attique; elle est la base d'un triangle dont l'angle le plus aigu forme le cap Sunium, et a ses deux côtés baignés par la mer. Le Parnès prend naissance près du pied septentrional du Pentelique, et continue à se diriger au nord-ouest jusqu'à la plaine de Triasie ou d'Éleusis, où il s'avance au nord, et finit par se joindre au Cithéron. Il renferme un grand nombre de ravins, de défilés, de montagnes secondaires, de rochers bien boisés et de précipices; il offre plusieurs points de vue magnifiques et pittoresques, et porte aujourd'hui le nom d'Ozia ou Nozea.

De son sommet, on jouit de la perspective d'une vaste étendue de pays. Des villages, des couvens, des églises, avec quelques antiquités intéressantes, sont dispersés sur le Parnes.

Kascha est un grand village situé sur la pente orientale du Parnès, à trois heures de marche d'Athènes. On y rencontre quelques traces informes d'antiquités ; ce sont peut-être des in-

dices de χαςτια ou Χαςτιεις, dême de la tribu Oineïde. La principale occupation des habitans de Kascha est de faire, avec le bois des forêts voisines, du charbon qu'ils vont vendre aux habitans d'Athènes. Ceux-ci les traitent avec un dédain extrême. « Charbonnier kaschiote, » est une injure usitée dans le pays. Les anciens Athéniens insultoient et méprisoient les Acarniens par la même raison ; mais ce n'est pas une preuve que Kascha soit Acharnæ, comme l'ont imaginé quelques observateurs superficiels.

On continue à gravir le Parnès par une route raboteuse ; et, à un quart de lieue de Kascha, on voit, à gauche, sur un rocher escarpé, le château de Phyle. Dans quelques endroits, le chemin est antique et taillé dans le roc ; on a creusé d'un côté un petit canal large d'environ vingt pouces et profond de cinq pieds, pour l'écoulement des eaux qui tombent le long des rochers.

Il est souvent fait mention de Phyle dans l'histoire d'Athènes (1). C'étoit un des boulevards de

(1) On peut consulter, sur Oieneïs, Phyle et Eleutheræ, divers mémoires de M. Barbié du Bocage, membre de l'académie des belles-lettres. Ils sont imprimés à la suite de la Topographie de la plaine de Platée, par M. J. Spencer-Stanhope.—Londres, 1817, un vol. in-8.° avec atlas. M. Hobhouse et M. Holland, ainsi que Spon, Wheler et Chandler, ont aussi visité ces différens lieux.

cette ville; on le regardoit comme une place très-forte et d'une grande importance. Thrasybule, s'en étant emparé par surprise, put, avec peu de monde, résister aux attaques de l'armée athénienne commandée par les trente tyrans.

Phyle formoit un dême de la tribu Oineïde. La ville étoit située au pied du fort ou acropolis. On en voit encore aujourd'hui des traces, consistant dans les fondations d'une tour carrée et d'un mur transversal pour défendre le passage; de grands blocs de pierre sont épars çà et là; un ruisseau d'eau limpide serpente au milieu de ces ruines.

On ignore la date de la fondation de Phyle. Son nom actuel est Argiro-Kastro. Jamais je ne l'ai entendu appeler Biglia-Castro, comme le prétendent quelques voyageurs.

Après que l'on a franchi le Parnès, on arrive dans une petite plaine où sont les ruines d'Eleutheræ : l'acropolis de ce lieu porte aujourd'hui le nom de Giphtokastro, ou mieux Aigyptokastro. C'étoit la première ville de l'Attique en venant de la Béotie : Strabon la place dans ce dernier pays, en ajoutant que les uns l'assignoient à l'Attique et d'autres à la Béotie. Quelques auteurs disent que Bacchus y naquit, ou lui en attribuent la fondation.

Pausanias dit qu'Eleutheræ étoit située sur une éminence : de son temps, cette ville étoit ruinée.

Le rocher où étoit bâti le fort est isolé et escarpé de tous les côtés. Il paroît que c'étoit une place destinée à défendre le passage entre la Béotie et la Grèce. Les murs existent encore, et ont cinq pieds et demi d'épaisseur. Plusieurs tours carrées sont presque entières. Près de ces ruines on aperçoit les restes d'un ancien fort : l'on suppose que c'étoit Oinoë, de la tribu hippothoontide.

La route monte ensuite le long du Cithéron par une gorge tortueuse le long d'un rocher étroit, sur lequel sont les ruines d'un ancien château dont la position étoit très forte. Du sommet du Cithéron on descend dans la plaine de Béotie par la route appelée les Trois-Têtes, à une distance de sept heures de marche d'Athènes, dans la direction du nord-ouest.

Le Cithéron commence à s'élever au sud de Platée. Sa hauteur est considérable ; mais il n'offre rien de grand ni de pittoresque. Quoique l'antiquité ait supposé qu'il étoit embelli par la présence de Jupiter, de Bacchus, de Diane et des nymphes, ce n'est aujourd'hui qu'une solitude bien triste. Tout y est sombre ; sa forme est unie ; l'étendue de sa surface et l'aplatissement de son sommet le font paroître moins élevé qu'il ne l'est réellement. Il est stérile et ne se peut cultiver, excepté vers sa base ; le reste ne présente que des rochers nus ou couverts de buissons ; mais la

région qui se rapproche du sommet est couronnée d'une forêt de sapins argentés ou Ελατη, ce qui lui a valu son nom moderne d'Elatea. Euripide dit qu'il est éternellement couvert de neige; mais elle ne tapisse ses cimes qu'en hiver.

Les Athéniens tiroient une grande partie de leurs approvisionnemens de l'Eubée. La route, pour aller dans cette ville, se dirigeoit au nord entre le Parnès et le Pentelique : sur la route orientale du Parnès se trouvoit le château fort de Decelie, juché sur un pic aigu (1). Une autre route conduit de l'Attique en Eubée, en suivant la côte depuis Marathon. De cet endroit à Athènes l'on compte huit heures de marche : l'on en parcourt

(1) Decelie, d'après le témoignage de Thucydide, étoit à 120 stades d'Athènes, c'est-à-dire à 20 stades plus loin de cette ville que Phyle et sur un chemin différent, puisqu'il se trouvoit sur celui d'Oropus, et qu'il commandoit la communication par terre entre Athènes et Eubée. On voit encore aujourd'hui, dans cette direction, un terrain haut et uni d'une certaine étendue, par lequel passe la route d'Athènes au village d'Oropo. Or, la distance d'Athènes au pied du Parnès étant de 11 milles anglois ou de 120 stades, on peut espérer de découvrir les restes de Decelie, 10 stades plus loin et sur les parties avancées de la montagne. Stuart y a effectivement remarqué des ruines d'anciens murs grecs, que ce voyageur et sir W. Gell regardent comme les murs de Decelie. Le lieu porte le nom significatif de χωριο-κλειδια.

d'abord trois dans la plaine au nord de la ville ; ensuite la route passe par des collines basses et raboteuses couvertes de pins et d'arbrisseaux, jusqu'à ce que Marathon se présente dans une vallée resserrée aboutissant à une plaine déjà décrite.

Le Pentelique (1), nommé aussi Lykabettos par les anciens, à cause, dit Hesychius, du grand nombre de loups qui s'y trouvoient, est séparé du pied septentrional de l'Hymète par une plaine qui, dans sa partie la plus étroite, est à peu près large de trois milles. Il est plus haut que l'Hymète, mais paroît plus bas que le Parnès, et ressemble, d'une manière frappante, au Monte-Gennaro près de Rome. Sa cime est aiguë ; ses contours sont extrêmement variés ; sa surface est couverte de forêts mêlées de buissons ; de nombreux ruisseaux y animent la végétation, et donnent naissance au Céphissus. On voit près de sa base plusieurs villages, des couvens et des églises, notamment Céphissia, qui conserve son ancien nom. Le plus grand couvent se nomme encore Πεντελη, de même que la montagne. Il est situé au-dessous du sommet aigu, et en bas des carrières de marbre. Ce couvent a un air d'aisance bien rare en Grèce. L'église est riche et en bon état ; les chambres des moines sont nombreuses et propres. Leur principale richesse consiste en

(1) Dodwell, p. 497.

olive et en miel peu inférieur à celui de l'Hymète. Ils en fournissent annuellement quatre-vingt-dix quintaux au sérail de Constantinople par forme de don, le monastère étant quitte d'impôts et jouissant de grands priviléges.

Il faut environ quarante minutes pour aller à cheval du village de Pentèlê à la grande carrière de marbre qui est au-dessus. On traverse des bois où l'on voit l'olivier, le pin, le chêne vert, le chêne-balanias, le peuplier, le térébinthe, le lentisque, le cyprès, le genevrier, le laurier-amande, le myrte, l'arbousier, l'andrachné, le fustet, le *rhododendron-puniceum*, le ciste, et d'autres plantes communes dans les montagnes de l'Attique; elles parfument l'air de leurs émanations aromatiques. Le chemin qui mène aux carrières est antique, raboteux, escarpé; on voit encore dans plusieurs endroits les traces anciennes des roues. Le rocher qui s'élève perpendiculairement au sud a été taillé pour unir la route : sur les flancs du rocher, et dans différentes parties du chemin, on voit à certains intervalles des trous carrés assez grands pour recevoir des poutres que, sans doute, l'on y plaçoit comme soutiens des machines qui conduisoient au bas de la montagne les énormes blocs de marbre employés à la construction des temples d'Athènes. Il est sûr que l'on n'employoit ni chevaux ni bœufs pour descendre ces masses; tout devoit se faire par le moyen de fortes ma-

chines et d'un grand nombre de bras. Le linteau de la porte du milieu des propylées d'Athènes, dit Dodwell, est la plus grande masse de marbre pentelique que j'aie vue, et doit peser près de vingt-deux tonneaux (440 quintaux). Il n'est pas possible de calculer le nombre d'hommes nécessaire pour la mouvoir jusqu'au pied de la montagne, la nature et la force des appareils employés dans cette occasion étant entièrement inconnues; mais l'opération de faire monter ces masses sur la pente de l'acropolis étoit sans doute la partie la plus difficile de l'entreprise.

La carrière offre un certain caractère de grandeur; elle est creusée, à la surface du rocher, comme un précipice perpendiculaire. Les marques des outils sont encore visibles à sa surface. Des fûts de colonnes et de grands blocs de marbre ont été laissés épars tout à l'entour. Sur un rebord saillant, à plus de la moitié de la hauteur du précipice, est un petit bâtiment où l'on ne peut parvenir d'en bas que par de longues échelles, d'en haut que par le moyen de cordes : c'étoit probablement la demeure de quelque hermite stylite. Au pied du précipice, il y a des cavernes naturelles que l'art a sans doute embellies : l'une d'elles contient les ruines d'une église dans laquelle le singulier mélange d'arches rompues et de passages souterrains taillés dans le roc, recevant du dehors un jour sombre et mystérieux,

produit un effet singulièrement frappant et pittoresque qui est encore augmenté par le branchage pendant d'un if bouchant à peu près l'entrée de la caverne.

Le marbre est en quelques endroits couvert de beaux dépôts de stalagmites, qui, par la variété des teintes de leurs couches, ressemblent à l'albâtre oriental; elles sont beaucoup plus dures et plus compactes que les stalactites d'Antiparos et de Bari.

Uue inscription de trois lignes se lit sur la surface extérieure du rocher; elle paroît moderne. A peu de distance, on distingue le mot OPOC. La même surface offre en creux des dessins grossiers de temples semblables à ceux qui sont peints sur les murs d'Herculanum et de Pompeïa, c'est-à-dire sans aucun égard aux proportions ni à la perspective. Ces dessins furent sans doute taillés par les ouvriers dans leurs momens de loisir.

On trouve souvent dans le marbre du Pentelique des veines ou des couches de mica vert, dont on rencontre aussi, de même que sur l'Hymète, de grands morceaux détachés. Le marbre de ces deux montagnes gît sur une couche de schiste micacé d'une épaisseur inconnue qui semble se prolonger dans l'Attique et former la base de toutes ses montagnes.

Le marbre de Paros à grains grossiers a généralement, mais à tort, été pris pour le marbre du

Pentelique, et celui-ci, par la finesse et l'égalité de son grain, a été regardé comme marbre de Paros par ceux qui n'ont pas vu les carrières de la Grèce.

L'observateur, placé aux carrières du Pentelique, jouit d'une vue magnifique; l'œil découvre la plaine, la ville et les ports d'Athènes, le golfe Saronique et ses îles; enfin, les montagnes du Péloponèse.

Pour aller d'Athènes dans le Péloponèse, la route passe par Eleusis et Mégare, et suit en grande partie les bords du golfe Saronique. Après avoir traversé la plaine pendant une heure et demie, entre Corydalus et le Parnès, on trouve, dans une petite vallée qui aboutit immédiatement à la mer, le couvent de Daphné, où il y a deux à trois inscriptions et des colonnes d'ordre ionique, restes du temple de Vénus, mêlées avec les bâtisses modernes. De là une descente d'un quart d'heure, nommée Κακη σκαλα (1) (la mauvaise échelle), mène à la mer; de ce point aux ruisseaux de Rhiti, qui sont salés, la distance est d'un mille et demi. La route a été creusée dans le roc tout près de la mer; on aperçoit dans plusieurs endroits les anciennes traces des roues des

(1) Les Grecs la nomment encore aujourd'hui Kakiskala. (Desmousseaux, *Voyage au Levant*, imprimé à la suite de l'édition de Corn. de Bruyn, en 5 vol. in-4°.)

voitures. Après les Rhiti, qui sont de chétifs ruisseaux, commence la plaine de Thria ou d'Eleusis; la distance des Rhiti à Eleusis est d'une heure et demie. On peut en partie reconnoître avec exactitude le plan du grand temple de Cérès (1). La plaine d'Eleusis a environ huit milles de longueur et quatre de largeur; elle est presque entièrement cultivée en orge. D'Eleusis à Mégare, on compte quatre heures de distance. La route passe d'abord par des collines basses; puis la plaine de Mégare se déploie aux yeux avec cette ville, sur deux petites éminences, à environ deux milles de la mer. On y aperçoit quelques restes d'antiquité; et il paroît que, de même qu'à Athènes, de longs murs joignoient la ville au port. Le chemin le plus proche pour aller dans l'isthme est le long des roches scironiennes et du rivage de la mer : il est raboteux et difficile. Les Turcs y ont établi un dervent ou corps-de-garde

(1) Ce temple fut détruit par Alaric en 396. Les ruines en ont été examinées avec soin par la compagnie de savans que la société des Dilettanti envoya en Grèce en 1812. La Cella avoit environ 120 pieds carrés, avec un portique de douze colonnes doriques de plus de six pieds de diamètre. Le fragment de la déesse d'Eleusis, aujourd'hui à Cambridge, a été remarqué, pour la première fois, par Desmousseaux. « L'ouvrage, dit-il en parlant de la sculpture d'une de ses parties où est achevée la draperie, fait des plis d'un goût merveilleux. »

pour empêcher le commerce de contrebande avec la Morée. Personne ne peut passer, à moins d'un ordre exprès du pacha de Tripolitza. La route ordinaire, en partant de Mégare, est au nord de la montagne, qui forme la première barrière de l'isthme; elle rejoint ensuite la grande ligne de communication de la Morée avec les provinces de la Grèce septentrionale. Il y a aussi là un dervent, après lequel le chemin traverse la montagne, puis un plateau entrecoupé de ravines, et descend continuellement jusqu'au terrain de l'isthme qui est bas, mais inégal. La route d'Eleusis en Béotie se dirige au nord, dans la plaine, pendant deux heures de marche, et ensuite traverse une partie du mont Parnès. Au-delà est la plaine d'Eleutheræ : c'est en ce lieu que la route qui part d'Eleusis joint la route ordinaire d'Athènes en Béotie par Phyle.

La Béotie comprend en grande partie une vaste plaine bornée par le Cithéron, l'Hélicon, le Parnasse, et le pays montagneux des Locriens sur la mer d'Eubée. Cette plaine est entrecoupée de chaînons de collines basses, rocailleuses et stériles, qui subdivisent cette contrée en plaines plus petites, telles que celles de Platée, de Leuctres, de Lebadée et de Chéronée. Les plaines de Chéronée et de Lebadée, qui sont arrosées par des ruisseaux abondans, et les campagnes situées sur les bords du lac Copaïs, sont

principalement cultivées en riz, en coton et en doura; les autres, en froment et en orge. Le sol de la Béotie est gras et fécond : la Thèbes moderne qui a succédé à l'ancienne capitale, mais qui n'en est que l'ombre, exporte annuellement une quantité considérable de grains.

La Béotie est abondamment pourvue d'eau par les sources nombreuses qui sortent des montagnes, indépendamment de ses rivières, qui, bien que peu considérables, comme dans le reste de la Grèce, sont plus constamment pleines. L'Hercyna, petite rivière rapide, a sa source dans l'Hélicon, au-dessus de Lebadée; après avoir été accrue par les fontaines de Léthé et de Mnémosyne, près du lieu où l'on suppose qu'étoit l'antre de Trophonius, elle coule dans des terrains à riz et se décharge dans le lac Copaïs. Le Céphise sort du mont Œta, fertilise la plaine de Phocide, entre ensuite dans celle de Chéronée par une gorge étroite qui se trouve entre une partie du Parnasse et le pays des Locriens, et se jette, près d'Orchomène, dans le lac Copaïs, qui a des communications souterraines avec la mer; ce lac ressemble à une immense prairie verdoyante plutôt qu'à une nappe d'eau. Topoglia, que l'on regarde comme l'ancienne Copæ, est sur une petite éminence isolée située à son extrémité nord-est; on y arrive de la plaine par une chaussée. Le lac a à peu près douze milles de tour. La Béotie, grâce

à la fertilité de son sol arrosé sans interruption, possédoit des avantage dont l'Attique étoit privée : on y trouvoit plus de richesses, un plus grand nombre de villes et une population plus forte.

Lebadée, que l'on appelle aujourd'hui Livadea, est située à l'entrée d'une ravine rocailleuse dans la partie septentrionale de l'Hélicon. De petits massifs de fondations antiques ont donné lieu de penser que l'emplacement de la ville ancienne étoit à quelque distance de la ville actuelle et sur le bord de la plaine. La petite rivière d'Hercyna coule sur le fond rocailleux et inégal de la ravine, et reçoit un accroissement d'eau d'une fontaine voisine de l'antre de Trophonius. Sur la rive gauche de l'Hercyna, au-dessus de la ville et au pied d'une hauteur rocailleuse entourée d'une forteresse turque en ruine, on voit une excavation artificielle d'environ douze pieds carrés et haute de huit pieds. On distingue encore à la partie supérieure les restes d'une ancienne bordure en couleur semblable à celle que l'on observe sur les murs du Parthénon et dans le temple de Thésée à Athènes. En avant de la grotte est une source considérable qui coule par onze conduits artificiels dans un petit bassin, d'où l'eau sort ensuite en débordant et va rejoindre la rivière. Au côté opposé il y a une autre source qui sort du sol en

formant un bassin carré, et se joint aussi à l'Hercyna.

Scripou, l'ancienne Orchomène, est situee sur les bords du Copaïs, au pied d'une montagne, à sept milles environ à l'est de Livadea; on y compte près de quatre cents habitans. L'église et la cour du couvent de ce village renferment plusieurs inscriptions précieuses. A la partie inférieure de la colline rocailleuse qui s'élève au-dessus du Scripou, on voit un grand bloc de marbre soutenu par deux murs perpendiculaires : ce devoit être la porte d'un édifice. Une construction entière d'un dessin semblable subsiste encore à Mycène ; de sorte qu'en les comparant, on peut conclure avec vraisemblance que celle-ci étoit la trésorerie d'Atrée, et l'autre celle de Minyas. L'édifice de Mycène est en pierre, celui d'Orchomène en marbre. Le premier est une découverte récente due aux fouilles faites par lord Elgin ; mais auparavant M. Tweddell, qui mourut à Athènes au milieu de ses recherches, avoit ingénieusement conjecturé que la grande pierre de Scripou avoit jadis fait partie de la célèbre trésorerie de Minyas, et son opinion a ensuite été confirmée par l'examen de la pierre de Mycène. Sur la colline qui domine le village, on voit les vestiges des anciens murs d'Orchomène : c'est probablement sur la pente de cette colline que Sylla donna

bataille. On peut encore suivre avec beaucoup de précision le plan de la citadelle qui est sur le sommet de la colline : les murs en sont très-bien bâtis ; la maçonnerie en est excellente ; il n'y est pas entré de mortier ni de ciment. La citadelle est longue et étroite, adaptée à la configuration de la colline : un long escalier, creusé dans le roc, conduit à la ville, qui s'étendoit en forme de triangle, le long de la partie inférieure du coteau, jusqu'à la plaine au-dessous. Du flanc oriental de la colline, dont le pied est baigné par le Copaïs, sortent deux sources très-abondantes ; le lac semble avoir beaucoup gagné de ce côté sur les terres, car il n'y a qu'un espace étroit entre la montagne et l'eau.

Chéronée, aujourd'hui Caprena, est situé au pied de cette chaîne de collines qui forment la limite occidentale de la plaine traversée par le Céphise avant qu'il se jette dans le Copaïs. Il y a en ce lieu quelques inscriptions ; et, sur une éminence au nord de la ville, on voit les ruines d'une forteresse grecque qui probablement fut jadis l'Acropolis. L'extrémité orientale de cette colline s'abaisse vers la plaine ; on distingue sur ce point les traces d'un ancien théâtre, avec plusieurs siéges creusés dans le roc.

On croit que l'emplacement de Coronée est aujourd'hui occupé par le petit village de Granizza, au pied de l'Hélicon, à deux milles à peu

près à l'est de Livadea. On y remarque une tour de vingt pieds carrés, d'une construction antique et très-solide.

Au nord-ouest de Platée, dans une petite plaine bornée à l'ouest par l'Hélicon, on aperçoit d'anciennes fondations d'un enclos ovale ; c'est probablement l'emplacement de Leuctres. Un méchant village d'environ cinq maisons, contigu à ce lieu, et nommé Lefka, confirme à un certain point cette conjecture : on y lit deux inscriptions, et un plus grand nombre dans le village d'Erimo-Castro, sur les hauteurs au nord de Lefka.

Entre Platée et Leuctres s'étend une grande plaine. Deux tertres, situés le long du chemin, peuvent faire supposer que ce fut le lieu où se donna la fameuse bataille entre Épaminondas et les Spartiates. Sur le terrain inégal au pied du Cithéron, on voit les restes des anciennes fortifications de Platée, qui renferment, sur un espace uni, une enceinte semi-circulaire (un côté des murs extérieurs formant la corde de l'arc), qui étoit peut-être l'Acropolis. On y rencontre des fragmens de colonnes et des massifs de maçonnerie ; enfin, en dehors de la ville, plusieurs sarcophages très-anciens. Le village de Kokle, contenant à peu près cent cinquante habitans, est au-dessus des ruines de Platée. La célèbre bataille de Platée fut livrée au nord du Cithéron : on sait

que cette chaîne, qui s'étend de la mer Egée à la mer de Corinthe, séparoit l'Attique de la Béotie : le principal chemin de communication entre ces deux pays passe, ainsi qu'on l'a déjà dit plus haut, par le sommet du Cithéron, que l'on distingue dans cette partie par trois pointes remarquables, appelées par les Béotiens *les têtes*, et par les Athéniens *les têtes du chêne*.

A trois milles à l'ouest du passage par le sommet du Cithéron, on voit les vestiges des tours et des murs de l'ancienne Platée : environ à moitié chemin, entre la descente du Cithéron et les restes de la ville, une chaîne de collines basses part de la montagne, et, s'avançant au nord, borne la plaine de Platée à l'est. Une descente conduit, d'un côté de cette chaîne, à la mer de Corinthe, de l'autre à l'Euripe (1). D'après la position du pays, l'Asopo, qui prend sa source dans le Cithéron, se décharge dans la mer d'Eubée; tandis qu'un autre ruisseau, que l'on regarde comme l'Œroé, et qui sort aussi du Cithéron, traverse la plaine de Platée, passe devant cette ville, et ensuite se jette dans le golfe de Corinthe, près de Livadostro. Ces deux rivières ont dans la montagne des branches séparées, et la seconde forme précisément l'espèce d'île décrite

(1) *Voyez* le Mémoire de M. Stanhope, cité plus haut.

si exactement par Hérodote (1); mais ses deux branches, comme la plupart de celles des rivières de la Grèce, ne sont en hiver que des torrens. L'Asopus, qui est plus considérable, a des flaques d'eau stagnantes dans différentes parties de son lit, même pendant l'été; à gauche du chemin qui mène des Trois-Têtes à Platée, coule une source abondante qui, pendant les mois d'été, fournit de l'eau aux villages de Gondara et de Velia. On la nomme aujourd'hui Vergentiani: c'est peut-être le Gargaphia d'Hérodote. Erythræ pouvoit se trouver sur l'emplacement actuel du village de Pigadhia, et Hysiæ sur celui de Gondara et de Velia. Sur la rive gauche de l'Asopus on trouve Scamino, village de trente maisons, qui, à ce que l'on suppose, remplace Tanagra. On y remarque deux inscriptions qui se rapportent à Oropus, tandis qu'Oropus étoit de l'autre côté de la rivière, et qu'à Oropo, dont le nom et la position donnent sujet de supposer que c'est l'ancien Oropus, on voit trois à quatre tables de marbre qui font mention de Tanagra.

L'Hélicon borne la plaine de Lebadée à l'ouest, se joint au Parnasse, et se termine au sud sur le golfe de Corinthe, près de Livadostro. Son aspect est âpre et nu; cependant il renferme des vallées cultivées en grains et entremêlées de ver-

(1) Liv. IX, chap. 50.

gers d'arbres fruitiers, de bosquets de platanes, de figuiers et de peupliers.

La Phocide renferme la plaine du Céphise qui communique avec celle de Livadea; au nord, elle est bornée par l'OEta; au sud, par la Béotie; à l'est, le pays montagneux des Doriens la sépare de la mer d'Eubée; à l'ouest, elle est baignée par les golfes de Corinthe et de Crissa. Le sol, arrosé par le Céphise, auquel se réunissent plusieurs ruisseaux qui descendent du Parnasse, est fertile et bien cultivé en riz, doura et froment. La plaine de Crissa produit un peu de froment et d'orge, quoiqu'elle soit presque totalement plantée en oliviers. Cirrha se nomme aujourd'hui Xeropegano : le Plistus, qui coule entre les hauteurs de Liacoura et Cirphis, passe auprès. Crissa (Chriso) renferme des ruines remarquables; et, près de l'église d'Agio-Sarandi, est une inscription en boustrouphedon. Dans une autre église, il y a un bas-relief et une lyre qui est représentée avec seize cordes. Une plaine élevée, où se trouve Thistomo, l'ancien Ambryssus, semble joindre le Parnasse au sud avec l'Hélicon. Au nord, le premier se réunit à l'OEta; vis-à-vis de sa pente occidentale est le mont Cirphis, et le flanc oriental s'abaisse vers la plaine du Céphise.

Le Parnasse est une montagne raboteuse sans aucune végétation; cependant elle renferme plusieurs vallées fertiles, et non moins remarquables

par leurs beautés naturelles que par leur culture ; elle est coupée de routes qui suivent différentes directions, et font communiquer la plaine du Céphise avec celles de Crissa et de Delphes, et avec la mer. A peine est-on entré dans le Parnasse à Daulis, que l'on aperçoit la route appelée *Schiste*, qui étoit le chemin sacré venant de l'Attique et de la Béotie à Delphes ; elle commence dans un endroit où trois routes se réunissent (τριοδοι) ; c'est le carrefour fameux par le tombeau de Laïus ; ensuite la route qui conduit à Delphes se sépare à droite, et suit une vallée haute et étroite bordée des deux côtés par la chaîne sourcilleuse du Parnasse. Au milieu de l'été, dit M. Squire, nous vîmes de la neige dans un creux de la cime de la montagne.

Après une heure et demie de marche depuis le carrefour, on aperçoit les restes d'un ancien fort près duquel coule une source. Cette partie du Parnasse est âpre et très-peu cultivée ; cependant les flancs de la montagne offrent des pins épars. A une heure de marche de Palaio-Castro, nom donné à cette ruine par les Grecs modernes, est Rakova, petit village sur une haute montagne : l'on y jouit d'une vue magnifique. La vallée de Delphes s'ouvroit devant nous dans toute sa longueur, bornée d'un coté par le Parnasse, de l'autre par le mont Cirphis, et aboutissant à la plaine de Crissa, toute couverte de

vergers d'oliviers, et terminée par les montagnes agrestes du pays des Ozoles. Les formes brutes, roides et bizarres du Parnasse forment un contraste singulier avec la richesse de la vallée, qui offre un vignoble non interrompu. Delphes est à environ cinq heures de marche de Daulis. Un petit village, nommé Castri, occupe aujourd'hui le lieu où florissoit cette ville célèbre, sur un terrain raboteux et inégal, au-dessus duquel s'élèvent perpendiculairement les sommets escarpés du Parnasse. On rencontre dans ce lieu deux fontaines, probablement celles de Castalie et de Cassotis, « les ruisseaux parlans, » dont la prêtresse buvoit avant de rendre ses oracles. Le rocher qui se trouve auprès a été considérablement taillé et creusé. Près d'une source, on voit une grotte carrée, ouvrage de l'art : c'est une des *Bacchicæ speluncæ* citées par Macrobe. La tête d'un bœuf, qui est sculptée dans une caverne ou appartement creusé par le roc, se rapporte à Apollon (1). Plusieurs voyageurs ont publié des inscriptions précieuses trouvées à Delphes (2). Une de ces

(1) Huet, Démonstration évangélique, L. IV, chap. 8.

(2) Il est évident, d'après les passages de Pausanias, de Lucien et d'Euripide, que les eaux de la fontaine Cassotis étoient employées comme celles de Castalie. *Voyez* les autorités citées par Van-Dale, *de Oraculis*, p. 130. « Les ruisseaux parlans » sont cités dans une partie

inscriptions, trouvée par Spon et Wheler, parle des priviléges de προεδρια, προεδικια, προενια et προμαντεια, ou du droit de consulter les premières les oracles, accordé à quelques personnes. Les restes du stade sont très-reconnoissables; mais ceux du théâtre et du temple, qui cependant furent restaurés sous le règne de l'empereur Julien, ne peuvent se retrouver.

Immédiatement au-dessus de Delphes, un autre chemin conduit dans la plaine du Céphise en passant par la partie la plus haute de la montagne : Tithorée doit avoir été situé tout auprès; et, du côté de la descente dans la plaine, étoient sans doute Ledon et Charadra. En été, les bergers et leurs troupeaux quittent la plaine desséchée par les ardeurs du soleil, et gravissent les régions plus fraîches du Parnasse, où ils trouvent en abondance des pâturages fertiles et des sources d'eau vive. Le chemin qui vient de Delphes traverse souvent de petites plaines entourées de collines rocailleuses, quelquefois isolées, toujours couvertes de pins épars et offrant un aspect agreste et lugubre, mais imposant. A l'extrémité occidentale de la plaine du Céphise, près de l'OEta, un passage conduit par Salona, l'ancienne Amphyssa, dans la plaine de Crissa et à Delphes. A

de la réponse adressé à Oribase, médecin de Julien. (CEDRENUS, p. 250, éd. Bas.)

l'entrée de la montagne, on rencontre un khan moderne près duquel sont les restes d'un château fort placé sur un rocher presque inaccessible. On descend dans la plaine de Salona par un chemin tournant creusé par l'art sur les flancs escarpés d'une montagne, et soutenu par de la maçonnerie. La plaine du Céphise est à peu près à trois heures de distance de cette ville; elle communique avec celle de Chéronée.

Isthme de Corinthe.

Deux chemins conduisent de la Grèce dans le Péloponèse : l'un part de Mégare, et passe le long du golfe Saronique sur une corniche étroite taillée dans les rochers qui s'élèvent perpendiculairement du bord de la mer. Le chemin ordinaire pour aller de la Béotie et de l'Attique dans le Péloponèse, traversoit les sommets du mont Géranien, qui forme la première barrière de l'isthme du côté de la Grèce. On entre dans une gorge étroite, près de laquelle il y a un dervent ou corps-de-garde turc : une bonne route graveleuse, qui suit le penchant d'une montagne, mène après à des hauteurs irrégulières couvertes de pins et de broussailles; ensuite on descend peu à peu jusqu'à l'isthme, dont le terrain est bas, mais rocailleux et inégal. Trois milles à peu près avant d'arriver à Corinthe, on reconnoît les

vestiges d'une muraille très-ancienne que l'on avoit construite pour la défense du Péloponèse dans la partie la plus étroite de l'isthme, qui n'a en cet endroit que quatre petits milles d'une mer à l'autre. Cette fortification, de même que toutes celles qui sont l'ouvrage des Grecs, consiste en un mur en pierre avec des tours carrées à certains intervalles. Dans la partie orientale de l'isthme, à une distance considérable en avant du mur, le terrain paroît bas et marécageux, comme si, à une époque reculée, l'on eût commencé une excavation pour y faire entrer l'eau de la mer, et rendre ainsi la position plus forte (1). On lit dans Hérodote que les Péloponésiens, après la bataille des Thermopyles, prirent poste à l'isthme, et, ayant détruit le chemin scironien, construisirent un mur en travers de la langue de terre. Leur situation critique dans ce moment, où ils craignoient une irruption des barbares dans le Péloponèse, doit faire conclure, comme le rapporte Hérodote, qu'ils vouloient, sans perte de temps, compléter leur fortification : ils employèrent toutes sortes de matériaux, des pierres, des briques, des poutres, des paniers remplis de

(1) Desmousseaux, qui voyageoit en 1668, dit que, dans quelques parties, il auroit été nécessaire de creuser le canal à une profondeur de quinze toises, et presque partout de dix, à l'exception des deux extrémités où le terrain se baisse vers la marine.

terre : c'étoit cependant recourir plutôt à un expédient temporaire qu'au moyen d'élever une barrière solide et permanente. Quelle date peut-on donc assigner au mur actuel qui traverse l'isthme (1)? On voit en avant de Corinthe les vestiges de quelques ouvrages de campagne construits par les Vénitiens pour la défense du passage en Morée. Dans la partie occidentale, ils sont terminés par une redoute carrée sur le golfe de Corinthe, près de Lechæum, un des anciens ports de la ville. Il n'étoit pas nécessaire de continuer ces ouvrages jusqu'au bord de la mer dans la partie orientale, à cause d'une montagne haute et escarpée qui se trouve entre Corinthe et la plage. En avant de la ville, on voit un village moderne appelé aujourd'hui Hexamilia. La largeur de l'isthme, dans cette partie, est à peu près de six milles. Sur la route de Corinthe à Cenchreæ, port de cette ville sur le golfe Saronique, on ren-

(1) Le mur bâti en travers de l'isthme par les Grecs, quand l'invasion des Perses leur causa des alarmes, s'étendoit de Lechæum à Cenchreæ, sur une distance de cinq milles, comme nous l'apprenons de Strabon, Pline, Agathemer et Diodore; il était donc dans un endroit différent de celui qu'a observé le colonel Squire. Le mur qui a fixé l'attention de ce voyageur est plus au nord et dans une partie plus étroite. Manuel Paléologue fortifia l'isthme; le mur fut forcé par Mourad II dans le quinzième siècle, et relevé par les Vénitiens en 1696. (*Voyez* d'ANVILLE l'Empire turc, p. 33-116.)

contre deux sépulcres romains en maçonnerie et revêtus de mosaïque en brique. Les positions de Lechæum et de Cenchreæ sont suffisamment marquées par des traces de fondations en pierre dans la mer, qui formoient l'enceinte de chaque port. Tous deux sont aujourd'hui détruits et presque entièrement remplis de vase; de sorte qu'ils ne peuvent plus recevoir que de petits bâtimens du pays.

Considéré sous un point de vue militaire, l'isthme peut mettre la Morée à l'abri d'une attaque tentée par terre du côté de la Grèce; mais les deux côtes offrent un rivage très-favorable pour un débarquement et accessible de toutes parts. Le golfe de Lepanthe ou de Corinthe étant très-resserré à son entrée, quoique ensuite il s'élargisse considérablement, est susceptible de la plus forte défense. Le golfe Saronique ou d'Égine est plus ouvert, et une escadre peut y mouiller sans craindre aucun obstacle du côté de la terre. En examinant le terrain avec attention, il paroît que la chaîne du mont Géranien forme la barrière de l'isthme, la meilleure et la plus tenable du côté de la Grèce; car la route scironienne qui vient de Mégare peut être aisément détruite; alors cette chaîne de rochers hauts et escarpés qui s'étend d'une mer à l'autre, ne présentant que dans un seul endroit une gorge accessible, où est la route actuelle du Péloponèse, celle-ci peut être dé-

fendue par une poignée d'hommes contre l'armée la plus formidable. Des canons placés judicieusement dans cette partie garantiroient la sûreté de l'isthme, parce que tout le terrain en avant, consistant en monticules roides et inégaux, est entièrement dominé par la montagne. Il est possible, avec l'Acro-Corinthe et la chaîne de collines de l'extrémité méridionale de l'isthme, où l'on aperçoit encore les traces des ouvrages de campagne des Vénitiens, d'établir une seconde position moins forte et plus étendue que la première : cette seconde ligne seroit d'un grand avantage dans le cas d'un débarquement sur les côtes de l'isthme, derrière la chaîne du mont Géranien. Il y a peu à craindre du côté du golfe de Corinthe, parce que son entrée peut être défendue à Lépante par de fortes batteries ou des tours. La partie du rivage du golfe Saronique la plus propre à un débarquement, s'étend sur une longueur de trois à quatre milles, comprenant la portion la plus basse de l'isthme entre les roches scironiennes et les montagnes à l'est de Corinthe, espace qui peut, avec l'aide de l'art, être aisément mis à l'abri d'une attaque. Ce que l'on vient d'observer relativement à la défense du Péloponèse ne concerne que le cas d'une invasion du côté de la Grèce ou celui d'un débarquement sur l'isthme.

Pourquoi les Grecs ne construisirent-ils pas un

mur en travers de l'isthme, au lieu de fortifier la gorge qui forme la première barrière dans la montagne ? On peut raisonablement supposer qu'ils s'occupèrent de ce second moyen de défense, ainsi que de l'autre, et qu'une garde avancée y avoit été postée peur disputer jusqu'à la dernière extrémité cet important passage, les Thermopyles du Péloponèse (1). Cependant, quoique les Grecs fussent disposés à profiter des avantages que la nature leur offroit pour protéger leur pays contre une invasion par terre, ils vouloient aussi se mettre à l'abri d'une armée que les Perses pourroient essayer de débarquer sur l'isthme, dans le cas où leur flotte auroit obtenu l'avantage à Salamine sur celle des Grecs alliés. Alors les Péloponésiens se hâtèrent de tirer la ligne de fortifications dont parle Hérodote, plaçant leur défense de manière qu'elle enfermât le port de Cenchreæ sur le golfe Saronique, et en même temps qu'elle laissât le moins d'espace possible pour débarquer derrière eux.

(1) L'importance d'une forteresse à Geraneia n'échappa point aux Grecs. On voit dans le Périple de Scylax, 15, qu'il est question des Τειχος Γερανεια ; mais on ne peut fixer l'époque à laquelle il fut élevé.

NOTICE SUR LES GUAÏCOUROS,

OU

INDIENS CAVALIERS,

PAR M. FRANÇOIS ALVEZ DO PRADO,

COMMANDANT DU PRESIDIO DE NUEVA-COIMBRA AU BRÉSIL;

Extrait du Journal patriotique du Brésil de 1814,
par M. d'Eschwege;

Traduit de l'allemand (*Journal von Brasilien*).

De même que tous les peuples qui ne connoissent ni l'agriculture ni le commerce, les Guaïcouros sont nomades. Ils occupent les plaines fertiles situées sur la rive orientale du Paraguay, entre les 19° 28′ et les 23° 36′ de latitude sud (1).

(1) Toute notice, même la moins étendue, pourvu qu'elle soit exacte, qui fait connoître les nations américaines encore indépendantes, est précieuse pour l'historien et le géographe. C'est ce qui m'a fait donner une place dans mon recueil au mémoire sur les Guaïcouros.

Ce vaste espace est entrecoupé de petites rivières navigables pendant quelques lieues; telles que l'Imbotatoui, actuellement nommé le Mondego, dont la source est sous les 19° 28′ de latitude; le Queïma, jadis le Teriri, suivant toute apparence; le Tipohi, le Rio-Branco, le Rio da Lapa, le Quonidazan, et l'Ipané, qui prend sa source sous les 23° 36′ de latitude. Toutes ces rivières unissent leurs eaux à celles du Paraguay.

Ce pays comprend, sous les 21° 29′ de latitude, un canton nommé Fecho dos Morros (les défilés), parce qu'une chaîne de montagnes qui s'avance à l'est dans l'intérieur, forme en différens endroits des gorges étroites. Ces défilés

D'ailleurs, les détails intéressans qu'il contient étant tirés de renseignemens officiels, présentent un caractère d'authenticité et méritent la confiance du lecteur. Je me suis borné à élaguer ce qu'il y avoit d'inutile. (*Note de M. d'*Eschwege.)

« Parmi les indigènes primitifs qui se sont maintenus sur le Paraguay, dit M. Malte-Brun, les vaillans Guaïcoros ou Indiens cavaliers, tiennent le premier rang. (*Précis de la Géographie universelle*, T. V, p. 702.)

Azara parle d'une nation des Guaycurus réduite à un seul homme vers la fin du dix-huitième siècle. C'étoit sans doute une branche de celle dont il est question dans ce mémoire; car les détails qui les concernent sont semblables. (Voyez *Voyage dans l'Amérique méridionale*, T. II, p. 146.)

donnent aux Guïacouros, peuple très-guerrier, une grande facilité pour attaquer, soit une peuplade qu'ils nomment Cayaveda, et nous Coroados, et qui habite près des sources du Mambaya, un des affluens du Parana, soit les Caupezès qui demeurent dans des huttes souterraines. On dit que ces derniers ont la coutume de tirer peu à peu la peau du ventre des enfans, jnsqu'à ce qu'elle soit assez longue pour leur tomber jusqu'aux cuisses et leur servir de tablier. Les Guïacouros font la guerre aux Pacaleques, nommés Cambeïas par les habitans des Certoès. Ils ont, dit-on, le haut de la tête alongée en forme de pain de sucre (1), et vivent près des sources de l'Imbotatoui. Près de cette rivière, et à une certaine distance de la chaîne qui forme les défilés, se trouve une haute montagne qui, dans la dernière fixation des limites, a été désignée par le nom de Pain de Sucre. A l'ouest du Paraguay, on voit une chaîne qui, correspondant à celle de l'est, resserre le cours de ce fleuve.

Les parties fertiles du pays abondent en cerfs, daims, sangliers, qui servent à la nourriture des sauvages, et aussi en loups, onces et autres animaux plus petits dont ces peuples emploient les

(1) Ces détails fabuleux ont vraisemblablement été inventés par les habitans des Certoès, qui se les transmettent d'une génération à l'autre. (*Note de M. d'*Eschwege.)

peaux à se faire des vêtemens, des lits et d'autres objets. Ces montagnes sont calcaires et peu boisées.

La cochenille, dont ils teignent les plumes qui servent à leur parure, croît sans aucun soin.

Les oiseaux aquatiques sont si nombreux, que, lorsqu'ils s'envolent, ils obscurcissent l'air. Leur plumage est beau, leur chair généralement bonne à manger.

Les Guïacouros habitent sur la rive droite du Paraguay, parce que, depuis le 20ᵉ degré de latitude jusqu'au-dessous de la ville de Corrientès, on ne rencontre aucune rivière. Au reste, ces sauvages sont désignés par différens noms. Les Espagnols appellent Cambès ceux qui habitent sous le 21ᵉ degré; le chef de ceux-ci avoit six pieds et demi de haut. Ceux qui demeurent vis-à-vis de Villa-Real et de l'Assomption portent le nom de Lingoas (interprètes), et celui de Ghiriquanos, quand ils commettent des hostilités contre la ville de Santa-Cruz de la Sierra.

Ce peuple occupoit autrefois une bien plus grande étendue de pays; mais les établissemens des Espagnols et des Portugais l'en ont successivement chassé. Ce sont les habitans de Saint-Paul qui l'ont d'abord fait connoître. Ils le trouvèrent possédant de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons. On ne sait pas à quelle époque ces animaux se sont répandus sur le ter-

ritoire de ces sauvages, qui n'ont, pour les désigner, que les noms employés par les Espagnols et les Portugais.

Les chevaux procuroient aux Guaïcouros les moyens de se rendre redoutables aux autres sauvages. Leur manière d'attaquer les faisoit même craindre des Paulistes, qui, par cette raison, ne parcouroient qu'en troupe nombreuse les Certoès situés de leur côté. Dès que les Guaïcouros apercevoient les Paulistes, ils rassembloient leurs chevaux et leurs bœufs; ensuite ils se séparoient, et poursuivoient avec tant de vitesse l'ennemi fuyant, qu'ils l'atteignoient, et perçoient de leurs lances tout ce qui leur tomboit sous la main. Il ne restoit dans cette extrémité d'autre ressource aux Paulistes, que de se réfugier dans les forêts, où, protégés par les arbres, ils pouvoient sans danger tuer les sauvages.

Les animaux que les Guaïcouros élèvent sont dressés à se rassembler à un certain sifflement, et à se rendre de même à l'endroit que ce signal leur indique.

Les Guaïcouros se divisent en trois castes: 1° les nobles, que l'on appelle capitaines ou chefs; leurs femmes et leurs filles portent le titre de donas; 2° les soldats; 3° les esclaves, qui sont les plus nombreux. On désigne par ce nom tous les individus descendant de prisonniers de guerre. Ils sont traités avec beaucoup de douceur; on ne

les contraint pas de travailler ; mais l'on regarde comme honteux de se marier avec eux : ce préjugé va si loin, que, si une veuve épouse un esclave, ses enfans la méprisent. L'auteur de la notice observe que, quoiqu'il ait vécu long-temps dans le voisinage de cette peuplade, il n'a pas pu acquérir de lumières sur sa population; mais il pense qu'elle n'est pas aussi considérable qu'on le croit communément.

Les Guaïcouros sont d'une couleur de cuivre foncée, et de très-haute taille : on en voit qui ont six pieds et demi de haut. Ils sont bien faits, musculeux et très-robustes, supportent aisément la faim, la soif, et les travaux les plus rudes. Ils s'arrachent les sourcils et les cils.

Dans leurs maladies, ils observent une diète sévère, se contentent de manger de la moelle du carandi, espèce de palmier; ils parviennent généralement à un âge très-avancé. « En 1793, dit l'auteur de la Notice, j'en vis un si vieux, qu'il pouvoit à peine tenir sur ses jambes, quoiqu'il s'appuyât sur un bâton ; mais sa mémoire étoit encore si fraîche, qu'il se rappeloit sans peine tous les événemens de sa vie. » La lenteur avec laquelle ils mâchent contribue à les faire bien digérer, et les maintient en bonne santé. On ne sait ce que c'est parmi eux, que morts subites, ni scorbut, et les défauts physiques sont rares; quelquefois on rencontre un aveugle, mais on

ne voit jamais un chauve. Quelques-uns ont les cheveux crépus, d'autres les ont lisses ; ils ont les dents mal rangées et noires, mais ils les gardent généralement toute leur vie. Le mauvais état de leurs dents vient sans doute de ce qu'ils n'arrachent pas aux enfans les dents de lait, et que même ils les soignent trop.

Quand ils ne sont pas occupés, ils ont cet air mélancolique que l'on observe sur le visage de la plupart des peuplades américaines.

Les femmes vieillissent de très-bonne heure. La peau des deux sexes se ride beaucoup dans la vieillesse. Les hommes vont nus. Leur parure consiste en plumes qu'ils se mettent à la tête, aux poignets et aux jambes. Ils portent autour de la ceinture une bande de toile de coton, large d'un empan, teinte en couleur; depuis qu'ils ont des communications avec les Espagnols, ils ornent ces ceintures de grains de chapelet de diverses couleurs, ou de verroteries. Ils se fendent la lèvre inférieure, et y introduisent un morceau de bois long d'à peu près trois pouces, et de l'épaisseur d'une plume de corbeau; les plus riches ont ce joyau en argent, et suspendent à leurs oreilles des croissans du même métal. Ils possèdent l'argent depuis environ deux cents ans qu'ils tuèrent, sur les bords du Paraguay inférieur, une troupe de Portugais qui venoient du Potosi richement chargés. L'argent qui fut trouvé

dans leur bagage s'étant répandu parmi les Indiens du Paraguay inférieur, fit croire aux Espagnols que ce fleuve étoit riche en cette espèce de métal; et en conséquence ils donnèrent à ce fleuve le nom de Rio-de-la-Plata.

Ils se peignent le corps avec le suc des fruits du rocouyer et du génipayer; leurs dessins ont une certaine régularité. Les jeunes gens portent leurs cheveux à leur fantaisie; les hommes âgés les rasent, en laissant seulement un cercle sur la tête, comme les franciscains.

Les femmes ne sont pas jolies, elles ont le visage large, et l'enlaidissent par les couches de peinture dont elles l'enduisent. Elles sont aussi tatouées; des points noirâtres sont disposés par rangées sur le front depuis la racine des cheveux jusqu'aux sourcils; ils forment des triangles sur les joues et le menton. On leur pique la peau avec la pointe d'une épine, puis on la frotte aussitôt avec le suc du génipayer; alors les figures tracées deviennent d'un gris-cendré, et restent ineffaçables. Les donas ornent leurs bras de ces figures; opération qui leur cause des douleurs cruelles. Toutes les femmes s'enveloppent, depuis le menton jusqu'aux pieds, d'une grande pièce de toile de coton ou pagne, dont le poids leur déprime de bonne heure le sein. Ces pagnes sont tantôt teintes en rouge, tantôt à raies blanches, rouges et noires. Les femmes plus élégantes

se parent aussi avec des espèces de coquillages. Par dessous leur pagne, elles portent, dès leur tendre enfance, une ceinture, nommée *apoulaté*, qu'elles ne quittent jamais.

Leurs joyaux consistent en colliers formés de petits tuyaux d'argent, qu'elles portent au cou, et en colliers de verroterie ou de corail dont elles ornent leurs bras et leurs jambes ; une large plaque d'argent avec des pierres enchâssées leur pend sur la poitrine. Autrefois, tous ces bijoux étoient en bois ; quelques femmes même en ont encore de ce genre. Elles se rasent les cheveux, à l'exception du sommet de la tête, où elles en laissent une largeur de trois doigts. Étant toujours dans l'eau ou à cheval, elles ont des pieds mignons. Leur caractère est bon et compatissant. Il s'en trouvoit un jour plusieurs au Presidio de Nueva-Coimbra, qui voyoient un danseur de cordes faire ses tours. Croyant que cet homme étoit contraint par force à un exercice si périlleux, elles se mirent à pousser des cris lamentables. Elles élèvent avec un soin particulier tous les animaux domestiques ; elles montrent de l'habileté à fabriquer des tissus, et, contre la coutume des autres sauvages, se plaisent beaucoup à voir des choses qui leur sont inconnues ; elles examinent tout jusque dans les plus petits détails.

Quand un homme veut se marier, il demande la fille qu'il a choisie au père de celle-ci. Elle lui est accordée, et passe la première nuit avec lui sans que le mariage se consomme. Le lendemain, le père donne sa fille. Elle n'apporte à son mari que le peu d'objets de parure qu'elle possède, parce qu'après la mort de son père, elle partage également avec ses cohéritiers tout ce qu'il laisse en esclaves, chevaux, bestiaux, etc.

Conformément à l'usage, l'homme habite la maison de la femme qu'il épouse; dès-lors son beau-père et sa belle-mère ne lui adressent jamais la parole. Un homme n'épouse qu'une seule femme: on peut se séparer et contracter une nouvelle union quand on n'est pas content l'un de l'autre; toutefois ces ruptures sont rares.

L'homme aime tendrement sa femme, elle s'en montre reconnoissante et ne néglige rien pour lui plaire; cette complaisance va si loin que, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est enceinte, elle se fait avorter, afin de ne pas être à charge à son mari par sa grossesse et l'éducation de l'enfant. Les femmes en usent ainsi, tant qu'elles n'ont pas atteint l'âge de trente ans. Si, depuis cette époque, elles conçoivent et accouchent heureusement, elles élèvent leur enfant. Je connois quarante chefs guaïcouros, tous âgés d'environ quarante ans et mariés, et dont chacun n'a qu'une fille

unique. On peut supposer avec raison qu'une telle pratique amenera graduellement la destruction totale de ce peuple.

Le trait que je vais raconter peut fournir un exemple de l'amour extraordinaire des femmes pour leurs maris. Deux chefs, liés de la plus étroite amitié, avoient, l'un une fille nommée Noniné, l'autre un fils nommé Paninioxé. Ces deux enfans montrèrent, dès l'âge le plus tendre, la plus vive affection l'un pour l'autre; leur passion ne fit que s'accroître à mesure qu'ils grandirent; enfin, ils se marièrent. Ils vécurent très-heureux pendant quelques années. Étant venus, en 1791, au Presidio de Nueva-Coïmbra, Paninioxé se distinguoit de tous ses compatriotes par sa tournure avantageuse, Noniné par sa beauté et sa décence. Cependant Paninioxé finit par se lasser de sa femme, il se sépara d'elle; elle alla le trouver et lui représenta son injustice, mais il persista dans sa résolution. Ensuite il quitta le canton qu'il habitoit, et alla se fixer sur la rive occidentale du Paraguay. Noniné devint mélancolique, et ne cessa de répandre des pleurs en secret, car elle s'efforçoit de cacher sa douleur à ses amies. Trois mois s'étoient ainsi passés. Un jour qu'elle étoit couchée, on vint lui annoncer que son infidèle s'étoit marié avec une fille de basse naissance; elle se leva soudain sur son séant, appela un petit Indien qui étoit son

esclave, et lui dit en présence de tous ceux qui se trouvoient là : « Antacricès, tu es mon esclave ; eh bien, je te donne la liberté, à condition que, tant que je vivrai, je t'appellerai Panioxé. » Puis, sa douleur l'emportant, elle se mit à pleurer à chaudes larmes. En vain elle voulut en arrêter le cours. Le combat de l'amour offensé et de la honte lui causa une fièvre ardente qui la mit au tombeau le lendemain. A son dernier soupir elle appeloit encore Paninioxé, en lui reprochant son infidélité. Celui-ci, malgré son inconstance, donna de vifs regrets à la mémoire de Noniné.

On voit parmi les Guaïcouros des hommes qui veulent imiter les femmes en tout; ils s'habillent comme elles, s'occupent à filer, à tisser des étoffes, à fabriquer de la poterie. On donne à ces êtres le nom de *Coudinos*, qui sert à distinguer les animaux châtrés.

Chaque famille vit dans une cabane mobile couverte en nattes faites d'une espèce de roseau; elle est ouverte sur les côtés. Quand il pleut, l'eau pénètre à travers les nattes, ce qui force à balayer sans cesse pour n'être pas trop incommodé. Ces sauvages se couchent sur des peaux d'animaux : deux petites bottes de paille, qui servent de selles aux femmes, leur tiennent lieu d'oreiller. Ils se couvrent avec les pagnes des femmes, ou bien avec des peaux de cerf et des nattes

d'écorce d'arbre. Ils mangent toute espèce d'animaux sauvages, même des iacarés (crocodiles), et des soucouris (grands serpens) (1), toutes sortes de poissons, des fruits, des choux palmistes et quelques racines. Leurs mets sont bouillis ou rôtis malproprement, et apprêtés sans graisse ni sel. Les jeunes filles ne peuvent manger de beaucoup de bêtes sauvages dont les hommes, les femmes mariées et les petits garçons se nourrissent.

Les hommes vont à la guerre, à la chasse et à la pêche, recueillent la moelle du caranda et les choux palmistes, enfin ont soin des chevaux. Les femmes filent le coton, fabriquent des étoffes, des ceintures, des cordons, des nattes et de la poterie. Les deux sexes s'occupent également de la cuisine. Ils font quatre et cinq repas par jour. Dans l'intervalle, quand les hommes ne sortent pas, ils posent leur tête sur les genoux des femmes qui leur arrachent les poils de la barbe, des sourcils et des cils, leur peignent le visage et le corps; ensuite les hommes à leur tour rendent le même service aux femmes.

Dans les nuits claires et sereines, les jeunes gens des deux sexes se réunissent devant les huttes pour se divertir. Il règne dans tous leurs jeux une joie vive et bruyante qui a souvent quelque chose

(1) *Boa constrictor.*

de sauvage. Par exemple : six hommes vigoureux pennent une pagne de femme, l'étendent, y posent un enfant et s'amusent à le faire sauter en l'air. Les femmes ont un autre jeu. Elles forment un cercle en se tenant par la main, et l'une d'elles court tout autour en dehors ; quelqu'une du cercle avance la jambe en dehors, ce qui fait chanceler et quelquefois tomber celle qui court; alors celle-ci vient prendre la place de celle qui a occasionné sa chute. Quelquefois ces sauvages se partagent en deux bandes qui s'adressent mutuellement des injures; ceux qui disent les plus grossières, sont proclamés vainqueurs et applaudis universellement. Quelqnefois ils s'exercent à la lutte. Dans leurs querelles domestiques, ils ne font jamais usage d'armes.

Ils ne chantent pas; mais ils prennent plaisir à entendre chanter les Portugais ; et, quand l'air est remarquable par une douce mélodie, souvent ils répandent des larmes. Dans leurs grandes fêtes, ils ont des espèces de tournois. Les femmes de haut rang mettent, sur les bottes de paille qui leur servent de selle, une pagne de cinq palmes carrées, et l'ornent de grains de verroterie et de coquillages. On pare la tête du cheval de plaques de cuivre large de trois doigts, de grelots, et d'une plaque d'argent sur le front. Ces peuples ne se servant pas d'étriers, les femmes, quand elles veulent monter à cheval, saisissent l'ani-

mal par la crinière, et lèvent en arrière la jambe gauche; l'homme la prend et la soutient dans sa main, et la femme s'élance sur le dos du cheval.

Les hommes ne se servent pas de selle. Les deux sexes font des courses de défi, ou bien se poursuivent et figurent des combats. Ils terminent ces fêtes en formant une espèce de cortége à celui qui remplit le rôle de bouffon. Ils ont encore d'autres jeux qui nous sembleroient des enfantillages. En général, leurs divertissemens sont de peu de durée; les deux sexes s'y efforcent de se rendre agréables l'un à l'autre.

Les parens témoignent une tendresse extrême à leurs enfans, et les voient avec le plus grand plaisir sauter autour d'eux. Les enfans, au contraire, montrent peu de respect pour leurs parens, et donnent souvent des exemples de leur peu d'amour pour eux.

Quand des Guaïcouros réunis veulent se séparer, le plus considéré d'entre eux se lève et dit à chacun : « Allons-nous-en. » Tous ayant répondu affirmativement, on s'en va chacun de son côté.

Ils font une consommation prodigieuse de tabac. Les hommes le fument, les femmes le mâchent; elles en ont toujours un morceau dans la bouche, entre la lèvre inférieure et la gencive.

Ils n'honorent aucune divinité; ils célèbrent l'apparition des pléiades, non comme un phé-

nomène surnaturel, mais parce qu'elle annonce l'époque de la mâturité des bacayoubas, espèce de coco qui est leur principale nourriture.

Voici ce qu'ils racontent sur leur origine. Quand les hommes eurent été créés, un caracaræ, oiseau de proie du Brésil, se plaignit de ne pas voir de Guaïcouros sur la terre. Pour remédier à ce défaut, il les engendra, leur donna des lances, des bâtons, des arcs et des flèches; puis il leur dit: « Allez avec ces armes faire la guerre aux autres nations; emmenez leurs enfans et leurs esclaves, et emparez-vous de tout ce que vous pourrez prendre. » Cependant ils ne témoignent pas le moindre respect pour leur prétendu créateur; au contraire, ils le tuent quand ils peuvent. Ils savent qu'il y a un Dieu qui est bon; mais ils pensent qu'il ne s'embarrasse pas d'eux. Ils croient à un malin esprit qui cherche à tenter les hommes; ils croient aussi que l'âme est immortelle; qu'après la mort, celles des chefs et des jongleurs se divertissent et voyagent d'une étoile à une autre, mais que celles de la multitude sont obligées de rester près du lieu de la sépulture.

Dans leurs maladies, leur unique remède est de presser avec les mains et de sucer la partie douloureuse. Ils ne connoissent d'ailleurs aucune sorte de médecine. Cependant ils ont des espèces de chirurgiens ou de jongleurs qui emploient di-

verses supercheries. Ils prennent, par exemple, une calebasse creuse et remplie de petits cailloux, et l'agitent en chantant toute la nuit d'une voix rauque; ils cherchent à imiter le chant de différens oiseaux, et disent qu'ils ont parlé à l'esprit du malade, qui leur a fait connoître s'il en réchapperoit ou succomberoit. Quand ils prophétisent, ils chantent de la même manière, et font des grimaces jusqu'à ce que leur tête s'exalte; c'est dans cet état qu'ils débitent un tas d'absurdités que l'on prend pour des prédictions.

Si une fille riche vient à mourir, on la peint comme si elle étoit en vie; on lui passe ses colliers aux bras et aux jambes, enfin on la pare de tous ses joyaux; on l'enveloppe d'une pagne teinte en couleur et ornée de coquilles, et on la couvre d'une natte fine. Ensuite un de ses parens, à cheval, transporte son corps à la sépulture commune; c'est un endroit couvert en nattes et ouvert en dessous. Chaque famille a ses tombeaux séparés par des pieux. Quand le corps est enterré, on pose sur la fosse le rouet, le vase à boire, et d'autres objets à l'usage de la défunte. Sur le tombeau d'un homme, on place son arc, ses flèches, son bâton, sa lance, et tout ce dont il se servoit pendant sa vie. On tue aussi, près de sa sépulture, le cheval sur lequel le cadavre a été apporté, et qui est ordinairement le meilleur

de ceux que le défunt possédoit. Si c'étoit un guerrier, l'on orne les armes de fleurs de différentes couleurs que l'on renouvelle tous les ans.

Les Guaïcouros changent de nom quand un de leurs parens ou de leurs esclaves vient à mourir, et toute la famille fait entendre les lamentations les plus pitoyables. Les femmes hurlent et célèbrent du ton le plus dolent les promenades, les divertissemens, les travaux auxquels elles ont pris part avec le défunt. Elles se privent des meilleurs mets, ne se lavent ni le visage ni le corps, ne se coupent pas les cheveux, ne se peignent pas, jusqu'à ce que d'autres parens les prient, de la manière la plus pressante, de modérer leur affliction. On donne les mêmes marques de douleur, avec peu de différence, à la mort d'un esclave.

La langue des Guaïcouros est riche et bien formée. Les femmes s'expriment presque toujours d'une manière différente des hommes. Par exemple, un homme dit : Je vais à la maison, *Saraghiogoypillo ;* une femme, *Seraghiogoy*. Je bois : l'h., *Iagouipa ;* la f., *Iaouca*. Un homme : l'h., *Houlégré;* la f., *Agouina*. Il est mort : l'h., *Alco ;* la f., *Ghema*.

Leur langage abonde plus en gutturales qu'en nasales. Quand ils veulent faire bien sentir l'importance d'une chose, ils élèvent la voix et ac-

compagnent leur discours de gestes et de mouvemens du corps. Ils s'expriment souvent par figures.

Quelques-uns parlent d'une tradition suivant laquelle une pluie violente a inondé la terre. Ils ont des noms particuliers pour le Soleil, Vénus, Mercure et les étoiles les plus remarquables. Ils désignent de même les quatre points cardinaux par des dénominations spéciales. Dans leurs courses, ils se guident sur le soleil.

Ils comptent les années d'après l'époque de la maturité des fruits; les mois, d'après les pleines lunes, et les marquent par des entailles qu'ils font aux arbres. L'état du soleil, aux diverses périodes du jour, leur sert à compter les heures. Ils expriment un nombre par celui des doigts, des pieds et des mains qu'ils montrent; quand il est plus considérable, ils se tordent les mains; si la chose dont il s'agit est du genre masculin, ils prononcent, en se tordant les mains, le mot *Ony*; si elle est du genre féminin, le mot *Eleo*.

Ils vivent très-unis entre eux; ils tiennent fidèlement à toutes les conventions qu'ils font. Chaque père de famille est regardé comme chef; mais, quelque indépendante que soit son autorité, il en use avec modération. La nécessité de s'aider les uns les autres dans les travaux domestiques les rend affables, mais ils mettent dans leur conduite la gravité des guerriers. Tous les

ans, ils font des excursions pour aller tuer d'autres sauvages et emmener leurs femmes et leurs enfans en esclavage. Si les enfans sont si jeunes qu'ils aient encore besoin d'être allaités, et s'ils ont perdu leur mère, la femme du Guaïcouros qui les a enlevés leur donne le sein, eût-elle même cinquante ans, et n'eût-elle jamais eu d'enfant (1).

Ils se nouent autour du corps un cordon qu'ils serrent à mesure que les vivres leur manquent; ils passent dans ce cordon, à droite, leur bâton, à gauche leur coutelas ou leur couteau; ils gouvernent leur cheval de la main gauche, et se servent pour cela d'une corde mince qu'ils attachent à la bouche de l'animal. De la main droite ils brandissent leur lance; mais ils ne font pas usage de cette arme lorsqu'ils ont leur arc et leurs flèches. Quand ils sont dans leurs pirogues, le gouvernail, dont chaque extrémité est pointue,

(1) On amena un jour à Villa-Rica quelques centaines de Pouris. La femme de l'un d'eux mourut en chemin, laissant un enfant de deux mois à la mamelle. L'homme se choisit aussitôt une autre compagne : c'étoit une jeune fille; et, quoiqu'elle n'eût jamais eu d'enfant, elle présenta à celui qu'on lui confioit le sein, qui, à force d'être irrité, rendit un peu de lait; mais le pauvre petit étoit si affamé, que le comte Palma, gouverneur de Villa-Rica, lui donna une nourrice. Il eut beaucoup de peine à persuader au père d'y consentir. La belle-mère ne fit pas tant de façons. (*Note de M. d'*Eschwege.)

leur tient lieu d'arme. Avant de connoître le fer, ils préparoient leurs armes avec des pierres tranchantes; aujourd'hui encore ils emploient des dents d'animaux aiguës pour tailler différentes choses, et des coquilles en guise de rabot.

Quand ils vont à la guerre ils choisissent pour chef le plus jeune des capitaines, aussitôt qu'il est en âge de porter les armes; les plus âgés l'accompagnent comme conseillers. Leur tactique ne consiste qu'en ruses de guerre, et, sur ce point, ils sont très-habiles. Le jour du départ, le chef nouvellement élu s'assied sur son lit, et attend que tous ceux qui doivent l'accompagner viennent, chacun à son rang, rendre leurs devoirs à sa mère ou à celle qui l'a élevé. D'une voix haute, les yeux baignés de larmes, ils commencent à célébrer les actions héroïques de leurs ancêtres, et jurent de les imiter et de mourir plutôt que de fuir.

Les Guaïcouros sont très-fiers et traitent avec mépris tous les peuples voisins. Ceux-ci leur témoignent un certain respect. C'est ce qui arrive aux Guaxis qui habitent avec eux sur les bords du Rio-Imbotatoui, et aux Guanas qui souvent sont plus forts que leurs oppresseurs. Ces derniers semblent à présent sentir leur puissance et se disposer à secouer le joug. Plus de trois cents d'entre eux vinrent, en 1793, au Presidio, conduits par le neveu de leur chef, et réclamèrent

les secours des Portugais. On envoya ce chef et cinq de ses camarades au gouverneur de Matogrosso, résidant à Villa-Bella. Le gouverneur lui fit donner un habit d'uniforme galonné en or, des souliers avec des boucles d'argent, des bottes, des chemises à dentelle, une canne à pomme d'argent, ainsi que d'autres choses de valeur, et de plus les logea dans son palais. Depuis cette époque, ce peuple vient souvent au Presidio, sans dépendre des Guaïcouros.

Ceux-ci font une guerre cruelle à diverses nations qui les redoutent singulièrement, à cause de leur bravoure, de leurs armes et de leurs chevaux. On trouve dans leurs villages des Guaxis, des Guanos, des Guatos, des Caïvabas, des Bororos, des Coroas, des Caïapos, des Xiquitos et des Xamocous. Ces derniers vendent leurs enfans aux Guaïcouros pour des haches et des couteaux. Les armes des Guaïcouros sont : un bâton long de quatre à cinq palmes et d'un pouce de diamètre, une lance un peu grosse et longue de dix-huit palmes en y comprenant la pointe, des arcs, des flèches, des coutelas et des couteaux. Ils achètent ou enlèvent chez les Portugais et les Espagnols ces deux dernières sortes d'armes.

Quand les guerriers traversent un pays ami, ils envoient en avant quelques soldats pour faire connoître l'objet de leur marche. Ceux-ci, arrivés devant le chef de leurs alliés, forment un

groupe : le plus distingué de la troupe se place au milieu, fait un pas en avant, se tourne vers ses compagnons, et leur dit : « Je vais notifier le message de nos chefs. » Ses camarades lui donnent leur consentement; il se retourne, les bras croisés et l'air grave, vers le chef, s'acquitte de sa commission, écoute la réponse qui lui est adressée, puis se tourne de nouveau vers ses compatriotes, leur dit qu'il a rempli sa mission, et sort avec eux.

Quelques-uns portent dans le combat des corsets de peau d'once qui leur descendent jusqu'aux genoux, et qu'ils regardent comme impénétrable à toutes sortes d'armes, même aux balles. En attaquant, ils soufflent quelquefois dans de grandes cornes, et poussent des cris terribles.

Quand ils reviennent de la guerre, leurs femmes et leurs esclaves vont au-devant d'eux, les débarrassent de leurs armes et de leur butin. Lorsqu'un jeune homme a, pour la première fois, fait un prisonnier ou tué un ennemi, sa mère lui en témoigne sa joie et régale tous ses compagnons. Dans ces occasions, ils s'enivrent tous avec une boisson préparée avec du miel et de l'eau.

Vers l'an 1715, les Guaïcouros firent alliance avec les Payagoas, qui passent la plus grande partie de leur vie sur l'eau, et sont fort adroits

sur cet élément. Cette alliance procura aux Guaïcouros la connoissance des pirogues creusées dans un tronc d'arbre. Ces deux peuples unis causèrent de grands dommages aux négocians qui alloient par eau de Saint-Paul à Cuyaba. Ils détruisirent souvent les flottilles de commerce destinées pour Matogrosso, et tuèrent beaucoup de monde. Les coutelas, les couteaux, les haches, le fer, fixoient seuls l'avidité de ces sauvages ; ils laissoient les autres marchandises ou les jetoient dans l'eau. Un peu d'or qu'ils réservèrent par hasard sur quinze quintaux fut vendu aux Payagoas qui habitent dans la ville de l'Assomption ; une femme en acheta six livres pesant pour une assiette d'étain.

Le bruit de leurs cruautés répétées parvint enfin au trône, et le gouverneur de Saint-Paul reçut l'ordre de leur faire la guerre. Celui-ci équipa en conséquence une flottille de vingt-huit pirogues de guerre, quatre-vingts de transport, et trois radeaux avec des chambres couvertes, dans lesquelles les aumôniers disoient la messe. Le nombre des soldats blancs, noirs et mulâtres, se montoit à huit cent quarante-deux hommes. La flottille, partie de Villa de Cuyaba le 1er août 1734, descendit le Paraguay, et rencontra les sauvages dans une île; on en fit un grand carnage. Cependant ils recommencèrent leurs déprédations dès 1736, et les continuèrent con-

jointement jusqu'en 1768. A cette époque, les deux peuples se querellèrent et cherchèrent à se faire mutuellement du tort; les Payagoas, par ce motif et par crainte des Portugais, se retirèrent au-dessous de l'Assomption, capitale du Paraguay, où ils vivent en paix avec les Espagnols.

Aussitôt après cette séparation, les Guaïcouros portèrent de nouveau leurs ravages dans les établissemens portugais, et entre autres au fort dos Praderos, situé par 23° 42′ de latitude australe sur le Rio-Igoatimy, qui se jette dans le Parana. On les vit aussi à Villa-Maria, par 16° 3′, par conséquent à plus de cent lieues de leur habitation ordinaire. On estimoit qu'en 1775, ils avoient tué plus de quatre mille personnes, et causé un dommage de plus de trois millions de crusades en marchandises et en or. A cette époque, le gouverneur de Matogrosso envoya un capitaine de milice à Cuyaba pour y réunir des troupes, descendre le Rio-Cuyaba et le Parados jusqu'au Paraguay, et établir un presidio au-dessous des embouchures marécageuses et changeantes du Tacuary et de l'Imbotatuy, dans le canton nommé Fecho dos Morros.

Ce capitaine, auquel sa troupe n'inspiroit pas beaucoup de confiance, s'écarta un peu de ses instructions, et s'arrêta seize lieues au-dessous de l'embouchure du Tacuary, dans un endroit où deux petites montagnes se prolongent parallèle-

ment au fleuve. Il éleva une légère palissade sur le côté occidental d'une des montagnes, et appela ce fortin le Presidio de Nueva-Coimbra. Il est par 19° 55′ de latitude sud : c'est l'établissement le plus méridional des Portugais sur le Paraguay. Le canton n'est propre ni à l'agriculture ni à l'éducation des bestiaux, étant inondé pendant sept mois de l'année ; quelquefois même les eaux le couvrent pendant deux ans. Il ne peut pas non plus empêcher les Espagnols de passer le Paraguay, ni les soldats portugais de déserter. Les premiers firent une fois un grand carnage dans la garnison.

Le gouverneur nomma ensuite un nouveau commandant du fort, et lui recommanda, dans ses instructions, de ne jamais donner le moindre sujet de plainte aux Guaïacouros, de les traiter au contraire avec bienveillance, et de s'efforcer, par des relations amicales et par le commerce, de les rapprocher des Portugais, mais de ne pas souffrir non plus qu'ils commissent la moindre offense, et de repousser la force par la force.

Peu de temps après l'arrivée du nouveau commandant, vers la fin de novembre 1776, des Guaïcouros arrivèrent à cheval au Presidio et demandèrent la paix ; ils parloient espagnol. Le commandant, armé de deux pistolets et escorté d'un détachement de soldats, les reçut en dehors des palissades, leur fit des présens et

les congédia. Ils s'en allèrent satisfaits, promettant de revenir dans un mois, et d'apporter beaucoup d'objets d'échange. Des militaires turbulens, voyant que les Guaïcouros ne reparoissoient pas au terme qu'ils avoient fixé, se plaignirent du gouverneur, disant qu'il les avoit effrayés par l'appareil armé avec lequel il étoit allé vers eux. Ils étoient sur le point de rédiger un mémoire contre le commandant, lorsque les Guaïcouros se présentèrent au Presidio, le 6 janvier 1777, avec des femmes. Ils avoient avec eux des moutons, des poules, des peaux de cerf et diverses bagatelles pour faire des échanges. Le commandant leur fit dire de camper à trois cents pas du Presidio, ordonna à un adjudant de sortir avec douze hommes armés pour protéger quiconque voudroit trafiquer avec les sauvages, et lui recommanda la plus grande prudence. Celui-ci, après avoir pris son poste, fit mettre les armes en faisceau et plaça une sentinelle auprès. Le chef des Indiens et son interprète entrèrent dans l'intérieur de la palissade pour parler au commandant. Les Guaïcouros, restés en dehors, prièrent l'adjudant de retirer la sentinelle et de faire couvrir les armes, parce que les femmes en étoient effrayées, observant qu'eux-mêmes n'avoient que leurs bâtons et leurs couteaux, deux armes que les Portugais ne craignoient pas. L'adjudant, pour leur complaire, eut la foiblesse de condescendre

à leur prière. Alors ils semblèrent devenir plus confians et invitèrent même les soldats à se reposer en s'appuyant sur les genoux de leurs femmes. Le trafic s'anima; on fit des cadeaux aux femmes : quelques-unes remercièrent les larmes aux yeux, parce qu'elles prévoyoient que l'issue de tout cela seroit lamentable; mais les Portugais crurent qu'elles pleuroient, parce que les hommes les contraignoient à leur donner des marques d'amitié. Les Guaïcouros s'approchèrent toujours davantage des soldats, et, comme par amitié, leur posèrent les mains sur les épaules en les secouant, mais c'étoit pour connoître leur force individuelle; et quand ils l'eurent en quelque sorte évaluée, il resta près de chacun un nombre suffisant de sauvages pour en venir à bout. Tous ces préliminaires n'éveillèrent pas le moindre soupçon chez les Portugais. Sur ces entrefaites, le commandant, qui croyoit son monde en dehors de la palissade bien en sûreté, régaloit le chef guaïcouro et son interprète, et à leur départ il leur fit des présens. A peine ceux-ci furent-ils à moitié chemin, qu'ils poussèrent un sifflement aigu. A ce signal, chaque sauvage égorgea la victime qui lui étoit échue. Quelques Portugais expirèrent même sur les genoux des femmes qui aidèrent à les tuer. L'adjudant, homme grand et vigoureux, se défendit en reculant pendant plus de quarante pas; enfin un sauvage lui donna par

derrière un coup sur la jambe et le fit tomber. Aussitôt ces barbares se précipitèrent en foule sur le malheureux et l'achevèrent. Ceci se passoit à l'instant où la garnison du Presidio venoit à son secours; mais les sauvages avoient mis tant de promptitude à exécuter leur coup, qu'avant que le secours arrivât, ils avoient eu le temps de s'enfuir avec les habits et les armes des personnes massacrées. Quarante-cinq Portugais périrent dans cette funeste journée.

Il se passa ensuite onze ans sans que ces barbares vinssent attaquer les Portugais. Ils parurent alors de l'autre côté du fleuve; ils appelèrent : on alla vers eux, mais la défiance leur fit prendre la fuite. Ils se présentèrent de nouveau quatre mois après; on leur fit des présens, ils promirent de revenir dans cinq jours. Ils tinrent parole; on eut un entretien avec leur chef nommé Queima, mais en se tenant bien sur ses gardes. Les communications durèrent ainsi pendant cinq mois jusqu'en décembre 1789; ils échangèrent dans cet intervalle des chevaux, des moutons, des volailles et des bagatelles contre du drap, des haches, des couteaux, des terrines, du tabac, des assiettes d'étain et des coutelas. Par la suite, il fut défendu de leur vendre le dernier objet sans la permission du général.

En 1791, on conclut avec eux un traité par écrit; deux de leurs chefs le signèrent à Villa-Rica. Ils en ont gardé les copies avec le plus grand

soin, et ont observé fidèlement leur promesse de vivre en paix avec les Portugais; ils ont même ramené des esclaves qui s'étoient réfugiés dans leur pays. Ils viennent souvent au Presidio en petites troupes, dans la saison des pluies, en pirogues; dans la saison sèche, à cheval, et se construisent des huttes de paille en dehors de la palissade. Pendant le jour, ils entrent sans armes dans le Presidio; ils sont obligés d'en sortir le soir au premier coup de tambour. Les chefs seuls peuvent y rester.

Les Guaïcouros ont aussi fait beaucoup de mal aux Espagnols; ils poussoient leurs incursions jusqu'à l'Assomption, détruisant tout sur leur passage; plusieurs bourgades ravagées ne se sont pas encore repeuplées. Ceux qui habitent au-dessous du Fecho dos Morros ont vécu en paix avec les Espagnols depuis 1774. On en a eu l'obligation à un ecclésiastique qui alla vivre parmi eux, adopta tous leurs usages, et prit même une femme. Il parvint, par ce moyen, à délivrer ses compatriotes des attaques de ces barbares, et obtint des premiers le nom de juste; c'est à cet ecclésiastique que l'on est redevable de la plupart des renseignemens sur les Guaïcouros. Ceux qui demeurent au-dessus du Fecho dos Morros courent encore sus aux Espagnols, mais tiennent fidèlement leurs conventions avec les Portugais.

MOEURS ET LOIS

DES

ANCIENS ARCADIENS;

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE, CHAPITRE 52[eme].

PAR M. MALTE-BRUN.

Le seul nom de l'Arcadie réveille les idées les plus riantes. La muse des Virgile, des Sannazar et des Gessner, y a rattaché le tableau d'une peuplade libre, innocente et heureuse. Pourquoi faut-il que les historiens et même les poètes grecs détruisent en partie ces aimables illusions? Pourquoi faut-il que le judicieux et impartial Polybe, natif lui-même de l'Arcadie, avoue le caractère dur et sauvage de ses compatriotes, en vantant la sagesse des législateurs qui avoient essayé de l'adoucir? Pourquoi Homère, qui nomme l'Arcadie, n'en a-t-il fait le théâtre d'aucune de ses riantes fictions? Pourquoi Callimaque, en traitant même des traditions mythologiques relatives à l'Arcadie,

n'a-t-il pas fait la moindre allusion à ce prétendu siècle d'or des anciens Arcadiens? Pourquoi Théocrite a-t-il placé en Sicile, et non pas au centre du Péloponnèse, les plus belles scènes de ses admirables poèmes et l'origine même de la poésie pastorale? Pourquoi le nom des Arcadiens, étranger pour ainsi dire aux muses de la Grèce, paroît-il tout-à-coup dans tout l'éclat de la poésie chez Virgile, imité ensuite par les écrivains modernes?

Le savant Barthélemy n'a pas abordé ces difficultés dans le chapitre qu'il consacre à l'Arcadie. Il les connoissoit certainement; par quel motif les a-t-il laissées sans solution? Craignoit-il de blesser un préjugé universellement reçu? Étoit-il arrêté par l'autorité de Virgile, poète érudit, qui rarement marche sans le flambeau de l'histoire? Restoit-il incertain entre plusieurs points de vue que sa vaste lecture lui présentoit, embarras où tombent souvent les véritables savans? Quoi qu'il en soit, cet écrivain, justement célèbre, en recueillant les plus amples détails de topographie sur l'Arcadie, laisse de côté les particularités les plus caractéristiques relatives aux mœurs et aux lois de la nation. Essayons de remplir cette lacune fâcheuse dans un chef-d'œuvre, d'ailleurs digne de toute l'admiration dont il jouit dans le monde lettré.

L'Arcadie occupoit le centre du Péloponnèse, région élevée dont les limites sont encore marquées par des montagnes qui forment autant de barrières naturelles ; au nord, le *Cyllène*, l'*Érymanthe*, le *Crathis* et l'*Olène*, la séparent des côtes septentrionales de la péninsule où étoient l'ancienne Achaïe et Corinthe ; à l'est, l'*Arthémisie*, le *Parthenon*, le *Parnon*, s'élèvent entre l'Arcadie et les côtes du golfe Argolique, disputées à Argos par Sparte ; la région montueuse de la *Scyritide*, où est le mont *Acacésion*, marque les limites entre l'Arcadie et la Laconie ; plus au sud-ouest, une branche du Taygète, sous le nom de *Lycée*, borne l'Arcadie du côté de la Messénie, et, se pliant dans la direction du nord-ouest, la sépare également d'une partie de l'Élide. Toute la partie orientale de la région que nous venons de circonscrire est une suite de plateaux où les lacs et les rivières, ne trouvant pas d'écoulement, perdent dans des gouffres souterrains le superflu de leurs eaux ; toute la partie du milieu et celle de l'ouest sont une suite de petites vallées qui aboutissent aux deux grands bassins, où le *Ladon* et l'*Alphée* roulent leurs eaux limpides et profondes. La vallée du Ladon se réunit enfin à celle de l'Alphée, à l'endroit où l'Arcadie touche les limites de l'Élide. Entre le plateau oriental et les deux grandes vallées occidentales s'élèvent quelques groupes de montagnes, parmi lesquels il

faut chercher le *Ménale*, si célèbre chez les poètes. Partout de longs défilés boisés et des sentiers étroits, suspendus sur les bords des torrens, conduisent le voyageur d'une vallée dans l'autre; les deux seules plaines de quelque étendue sont celle qui, située entre Mantinée et Tégée, a été illustrée par trois grandes batailles, et celle où habitèrent les *Parrhasiens*, où fut bâtie Mégalopolis, et qui n'est qu'un élargissement de la vallée de l'Alphée.

Le climat de ce pays, quoique participant à la douceur de celui de la Grèce, admettoit des hivers plus longs et plus rigoureux; la neige restoit même toute l'année dans quelques vallons du Cyllène et du Lycée; mais, suivant Aristote, c'étoient surtout « les brouillards fréquens, nés « des eaux stagnantes, qui faisoient sentir en Ar- « cadie un froid humide, semblable à celui qu'on « éprouve dans les pays maritimes marécageux; « les vents n'avoient, au contraire, aucun carac- « tère particulier de froid (1). » Ils chassoient plutôt ces masses d'air épais et humide qui, flottant en formes bizarres parmi les montagnes et les forêts, représentoient l'enfer nébuleux d'Empédocle, ou, si on aime mieux, le paradis des héros d'Ossian.

(1) Aristot. Probl., §. 26. (Ce passage important est *indiqué* par M. l'abbé Barthélemy; mais il n'en a pas rendu le sens avec son exactitude ordinaire.)

Les plaines de l'Arcadie produisoient du blé pour la consommation des habitans; les coteaux des montagnes présentoient aux vaches des pâturages si aromatiques que leur lait, au printemps, remplaçoit, pour les malades, tout autre remède (1); les grasses prairies nourrissoient des ânes et des chevaux d'une grande force ; les habitans se couvroient de forêts de cyprès, de chênes, de sapins, tandis que le peuplier ombrageoit de ses longues allées les bords des rivières. Mais la vigne n'y donnoit qu'un produit de médiocre qualité ; quelques vins d'Arcadie étoient excessivement capiteux (2), et d'autres, remplis de parties terreuses, « devenoient, dans les outres où on les « conservoit, une masse épaisse qu'on ramassoit « avec un grattoir au lieu de la boire (3). »

Telle est l'Arcadie. Occupons-nous maintenant de ses habitans, dont les mœurs et les lois forment l'objet particulier de ce Mémoire.

Deux fois, dans les temps connus de l'Histoire ancienne , le reste du Péloponnèse a changé de

(1) Plin. XXV, 8. (Passage qui n'est pas indiqué dans le *Voyage du jeune Anacharsis*.)

(2) Théophrast. Hist. plant. XIX, 6. Ælian. Var. hist. XIII. 6.

(3) Arist. météor. IV, 10. (Ces trois passages paroissent avoir échappé aux recherches de l'abbé Barthélemy. Le sens en est assez obscur, et je n'ose affirmer l'exactitude de celui que j'ai cru y trouver.)

maîtres et d'habitans ; les Ioniens et les Achéens conquirent toutes les contrées maritimes sur les Pélasges ; les princes, descendans d'Hercule, suivis d'un nombreux essaim de Doriens, enlevèrent aux Achéens les côtes orientales, méridionales et septentrionales de la péninsule ; la seule Arcadie, grâce à sa situation, évita le choc de ces révolutions. Les Arcadiens, descendans des anciens Pélasges (1), conservèrent ainsi au milieu des tribus doriques et ioniennes l'antique dialecte éolien (2), cet élément primitif et grossier de la langue grecque, et qui fut aussi une des sources de la langue latine. C'étoit à l'Arcadie que la plupart des anciennes colonies pélasgiques, établies en Italie, rapportoient leur origine ; et, si quelques-unes de ces colonies sont venues de la Thessalie, par l'Épire, ou par le nord de la mer Adriatique, on sait que les anciens regardoient les Pélasges de Thessalie, soit comme descendans, soit comme ancêtres de ceux d'Arcadie.

Peu nous importe ici quelle étoit la première origine de cette nation pélasgique dont le nom remplit l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie. Nous n'entrerons point dans le dédale d'une discussion tant de fois renouvelée ; nous adopterons l'opinion selon laquelle les Pélasges étoient une race très-

(1) Hérod. II, 171 ; VIII, 73. Pausan. VIII, 5.

(2) Salmas. de Hellenist., p. 365.

rapprochée par la langue et les mœurs des Grecs ou Hellènes, et en particulier des Éoliens, mais qui, ayant conservé son caractère primitif, dut paroître étrangère ou barbare aux Grecs-Ioniens, et même aux Doriens, dans le siècle d'Hérodote. Cette race sortit probablement de l'Asie-Mineure, et, après avoir long-temps fait des excursions annuelles sur les côtes de la Grèce, y forma plusieurs établissemens fixes, principalement en Thessalie et en Péloponnèse (1). Peut-être s'unit-elle à une race encore plus anciennement établie en Europe et moins avancée en civilisation. C'est ce qu'annonce obscurément une tradition des Arcadiens. Leurs ancêtres, disoient-ils, vivoient d'herbes sauvages, lorsqu'un héros, nommé *Pelasgus*, les soumit et leur enseigna de se vêtir de peaux de sangliers, de bâtir des cabanes et de se nourrir de glands du phagus. Sous leur deuxième roi, Lycaon, ils construisirent des villages et établirent un culte, souillé par des sacrifices humains.

(1) On peut comparer les migrations des Pélasges à celles des Scandinaves. Ceux-ci, long-temps avant de s'établir en Angleterre, venoient tous les printemps ravager les côtes britanniques. De nos jours les Madecasses, à chaque retour de la moisson, font des excursions aux îles Comores. On pouvoit donc assez naturellement donner aux Pélasges un nom tiré de celui des cigognes, *Pelargi*, et cette étymologie, donnée par Strabon, Denys d'Halicarnasse et Eustathe, ne méritoit pas le dédain des modernes.

Le troisième, Arcas, leur apprit l'agriculture, l'art de faire du pain et celui de filer la laine. Ces faits, rapportés par Pausanias d'après des traditions locales, appartiennent, par leur nature même, à une antiquité reculée, et qui, malgré les travaux les plus savans et les plus opiniâtres, n'admet pas la lumière d'une chronologie certaine (1).

Un historien, dont les ouvrages sont perdus, assuroit même que les premiers Arcadiens étoient anthropophages. Ce fut, dit-il, une nymphe, nommée *Melissa*, qui, par ses douces remontrances, leur inspira de l'horreur pour cette coutume barbare; elle leur enseigna aussi l'art de tirer une boisson agréable du miel des abeilles et d'élever en état de domesticité ces insectes utiles auxquels elle imposa son propre nom (2).

La nation pélasgique, resserrée par les peuplades ioniennes, achéennes et doriennes dans l'intérieur, prit alors le nom particulier d'*Arcadiens*. Cette même nation, qui, dans les temps reculés, avoit possédé pendant un siècle l'empire maritime (3), maintenant devenue méditerranée,

(1) *Voyez* Clavier, Histoire des premiers temps de la Grèce, I, p. 37 et suiv.; et Raoul-Rochette, Histoire des colonies grecques, I, p. 216 et suiv.

(2) Mnaséas, fragment cité par le scoliaste de Pindare, *Pyth.* 4.

(3) Georg. Syncell. chronogr., p. 180.

ignora tout commerce maritime. Ce changement étoit déjà opéré avant le siècle d'Homère (1).

Les Pélasges - Arcadiens apportèrent donc en Italie leurs mœurs pastorales, leurs chants rustiques, leurs divinités bocagères et tout ce qui les distinguoit des Grecs-Hellènes dont les colonies ne les y suivirent qu'à plusieurs siècles d'intervalle. L'érudit et patriotique Virgile, qui avoit étudié avec tant de soin les traces des anciennes traditions historiques de l'Italie, aima mieux faire figurer dans ses églogues les noms et les souvenirs de l'Arcadie, liés à l'origine des Romains, que les tableaux empruntés par Théocrite, à la vie pastorale des Siciliens. De là, tous ces honneurs que la muse de Mantoue a rendus à une petite province du Péloponnèse depuis long-temps oubliée des poètes grecs, tellement oubliée que Théocrite l'a totalement dédaignée. Après avoir chanté les fraîches grottes et les mélodieux échos du mont Etna (2), après avoir dépeint les fertiles vergers et les ruisseaux murmurans de l'île de Cos (3), après avoir immortalisé les plus petites rivières qui arrosent les coteaux de Sibaris et de Crotone (4), après avoir adressé des hommages

(1) Hom. Iliad. II, 614.

(2) Théocrit. Idyll. I, v. 65; IX, 15; XI, 44.

(3) *Idem*, Idyll. VII, v. 132, seq.

(4) *Id.*, Idyll. IV, v. 17, 19, 24, 32; V, 32, 45, 146.

même à l'insignifiante Mégare (1), le grand poète pastoral des Grecs a-t-il seulement daigné nommer l'Arcadie, ce pays aujourd'hui classique de l'Idylle ? Oui, il l'a nommé une seule fois, mais c'est du ton de la dérision; c'est pour citer une bizarre superstition des Arcadiens (2). Au contraire, le Théocrite romain veut-il faire entendre des chants alternatifs, pleins d'art et d'harmonie ? ce sont les seuls Arcadiens qui savent chanter (3). Veut-il s'entourer de juges éclairés, de connoisseurs impartiaux? ce sont encore des Arcadiens qu'il appelle (4). Veut-il conduire son ami Gallus, languissant du mal d'amour, dans une contrée charmante, au milieu des bergers tranquilles et joyeux, dans un pays visité habituellement par les dieux eux-mêmes ? c'est l'Arcadie qu'il choisit pour théâtre de ces rêveries poétiques (5).

Virgile nous a lui-même mis sur la voie pour trouver le motif de cette prédilection. Dans l'Enéide, il donne au fondateur des destinées romaines pour alliés les Arcadiens, établis sur le mont Palatin, sous leur roi Évandre, et il

(1) Théocr. Idyll. XII, v. 27.

(2) *Id.*, Idyll. VII, v. 107.

(3) Virg. Bucol. X, 32.

(4) *Id.* IV, 58; VII, 26.

(5) *Id.* X.

prend même le soin d'expliquer la parenté qui existoit entre ce prince et Énée (1). C'est donc comme ancienne alliée du sang romain, comme première fondatrice de Rome, comme souche de plusieurs nations italiennes, que l'Arcadie ou la Pélasgie doit l'honneur d'être devenue, par l'intervention de Virgile, le siége idéal d'un siècle d'or et d'un peuple d'innocens bergers.

La réalité répondoit assez mal à ces riantes fictions. L'Arcadie ne compta jamais au nombre des contrées très-civilisées de la Grèce; et cependant la grossièreté des mœurs n'en exclut pas la tyrannie et l'esclavage.

Sous leurs rois, les Arcadiens ne cessèrent d'émigrer; chaque prince mécontent emmenoit une colonie sur quelque rivage lointain; c'est l'image de ce qui se passoit dans la Scandinavie, aux huitième et neuvième siècles. Pour rendre la ressemblance plus complète, nous voyons des princes fugitifs étrangers, tels qu'Oreste, venir établir en Arcadie de petites souverainetés passagères, qui peut-être n'étoient que des *fiefs* que les rois d'Arcadie leur accordoient. Cette ancienne royauté héroïque fut abolie après que deux rois,

(1) Virg. Æneid. VIII, 126, ssq.

Ovide, Silius, et d'autres poètes romains, ont également insisté sur cette tradition locale, à laquelle le témoignage de Denys d'Halicarnasse donne un grand poids

l'un le grand-père, l'autre le petit-fils, eurent été condamnés à mort et lapidés par les citoyens. Les circonstances qui accompagnèrent le supplice du dernier roi, semblent déjà indiquer l'existence des factions politiques. L'histoire dit seulement qu'Aristocrates, corrompu par les Lacédémoniens, trahit les Messéniens, alliés des Arcadiens; que l'armée indignée l'assomma à coups de pierre, et qu'un monument transmit à la postérité la mémoire de son crime et de sa punition. Mais si Aristocrates n'eût pas été forcé par un parti à faire la guerre contre les Lacédémoniens, est-ce qu'il eût été réduit à ne servir les intérêts de Sparte que par une trahison?

A la royauté succéda une aristocratie vraiment féodale. La population de l'Arcadie étoit, comme celle de toutes les républiques grecques, partagée en *hommes libres* et *esclaves* ou *serfs*. Les bergers et les cultivateurs arcadiens qui vivoient dans un état de servitude mitigée, sont estimés au nombre de trois cent mille. Si on se rappelle le peu d'étendue du pays, on trouvera déjà cette population assez forte; et on pensera sans doute, avec nous, que le nombre des citoyens libres n'a pu aller qu'à cent mille au plus. Diodore nous apprend qne l'assemblée générale, formée par Lycomède, se composoit de dix mille citoyens (1);

(1) Diodor. Sic. XV, 59.

c'étoit probablement la totalité des pères de famille libres, tant soit peu aisés ; car les Arcadiens, à cette époque, maintenoient rigoureusement l'égalité démocratique entre les hommes libres (1). Comme dans ces nombres il ne paroît être question que des mâles, la population totale de l'Arcadie, pays qui n'offre qu'une surface de 200 lieues carrées à 25 au degré, se seroit élevée à huit cent mille individus ; ce qui égaleroit celle des autres contrées de la Grèce les mieux peuplées (2).

Voilà donc les Arcadiens partagés en deux castes, qui représentent nos nobles et nos serfs. Ceux-là vivoient avec une sorte d'élégance et de luxe dans les villes et plus encore dans les villages; car, nous dit Xénophon, « les citoyens « de Mantinée les plus riches, étant partisans de « l'aristocratie, furent assez contens de se voir « disséminés comme autrefois en quatre villages « par ordre des Spartiates, attendu que, par là,

(1) Thucyd. V, 8, 10, 15.

(2) M. Manso, dans son Histoire de Sparte, a prouvé que la Laconie avoit 500,000 habitans : en donnant 300,000 à la Messénie, 200,000 à l'Elide, autant à l'Achaïe, 150,000 à Corinthe et 200,000 à l'Argolide, le Péloponnèse auroit eu 2 millions 3 à 400,000 habitans dans le temps de la splendeur des Grecs ; ce qui, en effet, n'offre rien d'invraisemblable.

« ils se rapprochoient de leurs biens - fonds et « échappoient aux factions démocratiques qui « commençoient à tourmenter la ville (1). » C'étoient ces citoyens libres ou nobles qui, à l'instar des chefs des cantons suisses, levoient de petits corps d'armée avec lesquels ils se mettoient à la solde des autres états de la Grèce; de sorte que souvent on voyoit Arcadiens combattre contre Arcadiens (2). Braves et fiers, comme la plupart des peuples montagnards, les Arcadiens battirent plus d'une fois les armées de Sparte, et partagèrent ensuite avec les Lacédémoniens seuls l'honneur d'avoir refusé à Philippe le titre et le pouvoir de généralissime. Mais, désunis entre eux, ils ne purent jamais parvenir à former une puissance respectable.

La seconde classe de la nation arcadienne ressembloit probablement aux pasteurs actuels de la Morée, qui, selon un de nos voyageurs les plus instruits, M. Castellan, errent avec leurs troupeaux sur les montagnes pittoresques de cette péninsule; ces bergers, à demi-sauvages, qui, pendant le jour, font retentir les vallées des sons de leurs pipeaux, se retirent la nuit dans quelque spacieuse caverne, semblable à celle de Polyphème,

(1) Xénophon, hist. græc. V, 553, édit. Wechel.

(2) Thucyd. VII, c. 57. Athén. I, p. 104, édit. Schweigh.

ou, comme la belle Amaryllis de Théocrite, dans quelque grotte ombragée de lierre et de fougère (1).

Les *prospélates*, c'étoit le nom des bergers-serfs d'Arcadie, paroissent avoir été, soit les descendans d'une peuplade vaincue, soit ces prisonniers de guerre faits sur les nations voisines; c'est ce dernier sens qu'indique l'étymologie du mot (2). Ce sont eux que les anciens nous représentent encore au troisième siècle de l'ère vulgaire comme vivant de glands, de même que leurs cochons (3); c'est à eux que s'applique la locution proverbiale: Une plante d'Arcadie (4), pour désigner un être stupide, un homme dans le sein duquel il ne bat pas de cœur (5). Peut-on ressembler moins à un berger arcadien de Sannazar ou de Gessner? Mais Virgile a conservé quelques-uns des traits caractéristiques de ces bergers-esclaves, communs à tous les pays; ce sont eux qui redoutent le maître, comptant son troupeau; ce sont eux qui se reprochent des vols et des actes de libertinage scandaleux.

(1) Théocr. III, 14.

(2) Προσπηλαω, je suis voisin, j'approche.

(3) Pausan. lib. VIII, cap. 8. Philostrat. vita Apoll. VIII, 7, 12.

(4) Αρκαδιον βλαστημα.

(5) ....Læva sub parte mamillæ
Nil salit Arcadico juveni....
Juven. sat. VII, v. 160.

Y avoit-il une classe de petits propriétaires, n'ayant ni maîtres ni esclaves? Elle n'a guère laissé de traces dans l'histoire. Ce n'est que chez elle que la poésie auroit pu trouver quelque modèle de mœurs pastorales, telles que les modernes les ont conçues.

Une nation, divisée en castes, offroit nécessairement de grands contrastes de mœurs. L'étude du chant, de la musique et de la danse, semble pourtant être attribuée à la nation entière par un de ses plus illustres citoyens, l'historien Polybe (1). « La sagesse de nos anciens législateurs, dit-il, a voulu adoucir la rudesse du caractère que les Arcadiens contractent au milieu des travaux pénibles, sous un ciel nébuleux, parmi d'âpres montagnes..... C'est dans ce but qu'ils ont prescrit aux enfans, et même aux jeunes gens jusqu'à l'âge de trente ans, de s'exercer au chant, à la danse et à la musique.... Ils ont ordonné des fêtes religieuses où les jeunes gens des deux sexes dansent ensemble... Toute la jeunesse sait exécuter des hymnes et des *pæans* en honneur des divinités nationales et des héros indigènes; ils les chantent d'après les modes de Philoxène et de Timothéus.... Aux fêtes de Bacchus, ils montent sur les théâtres, et exécutent, devant leurs concitoyens assemblés, des danses solen-

(1) Polyb. hist. IV, cap. 20, 21.

nelles et des marches militaires..... Ces institutions avoient adouci les mœurs des Arcadiens; les seuls *Cynéthiens*, habitans d'un canton montagneux au nord, s'y refusèrent; aussi restèrent-ils plongés dans une telle barbarie, que leur nom fut en horreur aux autres Arcadiens, à cause des crimes et des atrocités que cette peuplade de brigands se permettoit. Un jour, des ambassadeurs de cette tribu ayant traversé plusieurs villes d'Arcadie pour se rendre à Sparte, les habitans leur ordonnèrent, par la voix des hérauts publics, de s'éloigner au plus vite; les Mantinéens même, regardant leur ville comme souillée par la présence de ces barbares, la purifièrent par un sacrifice expiatoire. »

Les danses des Arcadiens ressembloient à celles de leurs voisins les Lacédémoniens; tantôt c'étoient des évolutions militaires, tantôt une imitation des jeux de ces divinités rustiques connues sous les noms de Satyres et de Silènes. C'est ce que prouvent tous les passages des poètes qui y font allusion (1). Mais nous n'avons de positif sur les danses des Arcadiens que la jolie description de celle qui représentoit les amours de Daphné et Leucippe, troublés par la jalousie d'Apollon, description que l'auteur du *Jeune*

(1) Saltantes Satyros imitabitur Alphesibæus.
Virg. etc., etc.

Anacharsis s'est rendue propre. Athénée nous a simplement conservé les noms des deux autres danses nationales, la *Mantinéenne* et la *Kidaris*; celle-ci avoit sans doute rapport au culte de Rhée ou Cybèle, puisque le nom qu'on lui donne dénote aussi le bonnet royal des Phrygiens et des Perses.

Tous les Grecs avoient l'habitude de chanter à table des vers improvisés qu'ils accompagnoient des accords d'une lyre; mais les Arcadiens en avoient fait une loi à laquelle ni le prétexte d'ignorance ni aucune autre excuse ne pouvoient soustraire un convive. Se refuser de chanter à son tour, étoit une action déshonorante (1). Aussi, lorsque les habitans de Tégée et les autres Arcadiens eurent connoissance de la paix faite avec l'Élide, ils se réunirent dans des festins où ils chantoient des hymnes et des *pæans*, jusqu'à ce que les chefs du parti qui vouloit la guerre les firent prisonniers au milieu de leurs joyeux ébats (2).

Les superstitions particulières aux Arcadiens, dont le *Voyage du jeune Anacharsis* indique un certain nombre, ont un intérêt historique, si on les considère dans leurs rapports avec l'histoire et la religion des Grecs. Héritiers des anciens Pélasges, les Arcadiens gardèrent aussi plusieurs traditions particulières sur l'origine du genre hu-

(1) Polyb. ibid.

(2) Xenoph. hist. græc. VII, p. 640.

main, sur le déluge de Deucalion, ainsi que sur l'invention des arts et des sciences, entre autres de l'astronomie (1). Plusieurs de ces traditions leur étoient communes avec les Thessaliens, autre peuple d'une haute antiquité. Nous voyons Deucalion, le *Noé* des Grecs, habiter les confins de la Thessalie; mais ce sont les crimes de Lycaon, roi pélasgique d'Arcadie, qui attirent sur le monde le fléau du déluge. De grandes révolutions physiques paroissent avoir accompagné les révolutions politiques qu'occasionna l'asservissement de la race pélasge par la race hellénique. L'Arcadie révendiquoit aussi le combat des Centaures avec les Lapithes, qu'elle plaçoit sur le mont Pholoë; elle transportoit sur les bords du Ladon, non moins pittoresques que ceux du Pénée, la belle Daphné, insensible aux vœux d'Apollon; elle assignoit même à Aristée, l'inventeur de l'éducation des abeilles, une place parmi ses princes (2).

A l'instar des Thessaliens, les peuples d'Arcadie prétendoient se connoître en opérations magiques; habitans d'une contrée pittoresque et un peu sauvage, ils s'abandonnoient à des rêveries superstitieuses; la tempête faisoit-elle mugir les pins du mont Ménale, ou les roseaux du lac

(1) Heyne, notæ in Apollod., p. 656.

(2) Justin. XIII, 7. Il est probable que Trogus Pompeius avoit pris ce trait et bien d'autres dans Théopompe.

Stymphale, ils croyoient entendre la flûte à sept tuyaux du dieu *Pan ;* le zéphir agitoit-il le feuillage d'un chêne du mont Ménale, c'étoit le soupir ou le chant d'une *Hamadryade*. Dans toutes les prairies que baignent le Ladon et l'Alphée, ils voyoient folâtrer de petites nymphes, nommées les *Épiméliades*. Ces divinités, particulières à l'Arcadie, restèrent long-temps inconnues aux Athéniens et aux autres tribus ioniennes (1).

De toutes les anciennes divinités pélasges, dont la rustique Arcadie avoit conservé le souvenir, *Pan* est sans contredit le plus remarquable.

Ses formes, prises dans la nature animale, remontent évidemment à l'époque la plus reculée de l'histoire des Grecs. On reconnoît, dans cette création mythologique, le génie d'un peuple pasteur et grossier ; la figure de ce dieu, où les principaux traits du bouc sont, pour ainsi dire, humanisés par l'art du sculpteur ; les goûts qu'on lui attribuoit ; ses courses vagabondes au sein des forêts, au sommet des montagnes ; ses danses avec les nymphes aux bords des ruisseaux ; les soins qu'il prenoit des troupeaux en les charmant du son de sa flûte ; ses caprices, sa colère lorsqu'on le troubloit dans son sommeil de midi ; sa voix retentissante qui, sortant tout-à-coup de la profondeur du bois,

(1) PAUSAN. Arcad., c. 4.

répandoit la terreur, dite *panique :* tous ces traits indiquent sans doute un dieu des tribus pastorales ; mais comment se fait-il que ce dieu arcadien, dès que les autres Grecs en ont eu connoissance (1), se montre revêtu d'attributs les plus majestueux, honoré d'épithètes les plus pompeuses? Comment ce génie rustique, inconnu à Homère et à Hésiode, devient-il subitement chez Pindare « le plus parfait des dieux (2), » et, dans les hymnes Orphiques, « le créateur de l'univers? » On a dit que les Grecs jouoient sur son nom qui peut signifier *le tout*, l'univers. N'est-il pas infiniment plus raisonnable de penser que Pan étoit une ancienne grande divinité des nations pélasges? que son culte remonte, comme celui de Cybèle ou Rhéa, dont Pindare l'appelle le compagnon (3), aux temps reculés et ténébreux où les Pélasges, les Phrygiens et les ancêtres des Grecs, ceux du moins des Éoliens, habitoient ensemble en Asie-Mineure? Cette hypothèse admise, il devient clair comment Pan a tout d'un coup pu obtenir un rang si élevé dans la religion de

(1) Les autres Grecs n'apprirent à connoître Pan que par Epiménide. Eratost. Catast. 27. Schol. Théoc. I, 3. Les Athéniens ne commencèrent à l'adorer qu'après la bataille de Marathon. Hérod. VI, 105. Pausan. I, p. 51. Clem. Alex. admon., p. 28.

(2) Pind. ap. Aristid., t. I, p. 29.

(3) Pyth. III, 136.

quelques tribus grecques. Les attributs rustiques alors ne signifient rien de particulier ; c'étoit probablement le costume de toutes les divinités pélasges. *Apollon* et *Hermès*, deux divinités des Pélasges, et particulièrement des Arcadiens, portent, comme Pan, un fouet (1), dans leur qualité de gardiens de troupeaux. Apollon et Jupiter reçoivent, comme Pan, le surnom de *Lycus*, exterminateur des loups. Tout l'Olympe prend un caractère pastoral chez un peuple pasteur.

C'est à ces antiques croyances que nous devons rapporter une des traditions les plus bizarres que jamais l'histoire ait conservées. Les Arcadiens qui se vantoient d'être *autochtones* ou sans origine connue, aimoient aussi à s'entendre nommer « *les gens nés avant la lune* (2). » Cette singulière prétention à une antiquité plus haute que l'existence ou du moins que l'apparition du satellite de notre planète, a déjà, parmi les Romains, fait naître des explications diverses. On a cru que ce n'étoit qu'une dénomination, mal comprise, venant de ce que les Arcadiens, dédaignant une chronologie exacte, ne comptoient pas par mois

(1) Hom. hymn. in Merc. v. 494.

(2) Προσεληνοι. Apollon. Argonaut. IV, v. 264. Eudoxus, Aristot., cités par les scoliastes d'Apollonius. Ovid. Fast. I, v. 470. Stat. Thébaïd. IV, v. 275. Steph. de urbibus.

comme le firent anciennement les autres Grecs, mais, dans leur heureuse insouciance, marquoient la marche du temps par une espèce de période vague ou saison d'environ trois (1), ou, selon d'autres, de quatre mois (2). Si telle eût été l'intention des Arcadiens, ils ne seroient pas nommés προσεληνοι, puisque σεληνη ne signifie pas les mois, mais bien προμηνεις. Des savans modernes ont aussi cherché à expliquer cette énigme; les plus probables parmi les hypothèses qui nous sont connues, rapportent, d'une manière ou d'autre, l'origine de l'épithète en question au culte de la lune qui étoit très-répandu en Arcadie (3). Προσεληνοι, dit-on, signifie ceux qui vivoient déjà avant que le culte de la lune fût introduit à Argos ou avant qu'il devînt général dans le Péloponnèse. Mais ces explications, précisément à cause de leur simplicité, font naître l'objection : comment des circonstances historiques aussi ordinaires auroient-elles donné origine à une aussi bizarre dénomination? Il manque donc

(1) Censorin. de die natali, c. 19. Plin. hist. nat. VII, 48.

(2) Plut. in Numa.

(3) Heyne, de Arcadib. lunâ antiquior. Opusc. II. (Je ne possède pas les *Recherches chronologiques* de M. Bredow. Je regrette de n'avoir pu comparer avec les autres conjectures celle que ce savant y a dû proposer.)

à cette hypothèse quelque trait essentiel, quelque particularité frappante et decisive.

Ne pourroit-on pas admettre que les anciens Grecs-Pélasges, originaires de l'Asie, adoroient l'astre de la nuit, comme les Phrygiens et d'autres peuples asiatiques, sous la figure d'un dieu, au lieu d'une déesse? Ce culte du dieu *Lunus* ou *Men* est un fait historiquement prouvé, quoique environné de circonstances obscures. Strabon parle du temple de *Men* à Antioche-en-Pisidie (1). Il est vrai qu'il ajoute au nom de ce dieu une épithète, diversement lue dans les manuscrits (2); mais par quelle raison veut-on soutenir que *Men* signifie ici un mois, ce qui ne présenteroit aucun sens, tandis que nous trouvons un dieu *Lunus*, mentionné par un historien romain (3), non loin de l'Asie-Mineure, dans la Mésopotamie? Plusieurs nations de la famille germanique ou gothique ont adoré la lune sous la figure d'un génie mâle, qu'elles nommoient *Mane* (4); et les traces

(1) Strab. XII, p. 397 (580.)

(2) Αρκαιου, et, selon d'autres, Ασκαιου. Nous adoptons la dernière variante, et nous proposons d'entendre le mot dans le même sens que *ακακος*, n'ayant pas de mal, pas de brèche. Σκαιος a quelquefois le sens de *petit*. Ce seroit donc la *pleine lune* (*Luna non laborans.*)

(3) Spartian. vit. Carac. c. 7.

(4) Edda Sæmundar, t. I. Vafthrudnismal, str. 22.

de cette mythologie se conservent encore aujourd'hui dans plusieurs langues où le mot, désignant la lune, est du genre masculin (1). Ajoutons maintenant que, non loin des lieux où étoit le temple du dieu *Men* ou *Lunus*, demeuroit l'antique nation des *Lycaones*, et que le même nom a été donné aux Arcadiens. Paroîtroit-il maintenant bien téméraire de conjecturer que les Pélasges, sortis de ces mêmes cantons, avoient apporté en Arcadie le culte du génie mâle de la lune, et que ce culte n'a cédé la place à celui de la déesse *Séléné* qu'après de vives et de longues contestations? Les Arcadiens, en se conformant à l'usage des Grecs Ioniens et Doriens, auront conservé le souvenir de cette révolution, le souvenir de leur culte antique; ils auront mis une sorte de vanité à se dire : Nous étions une nation avant qu'on eût entendu parler d'une *déesse* de la lune.

Alvismal, str. 14. Le dieu *Freyr*, qui, chez les Scandinaves, présidoit à la fertilité de la terre, étoit, par quelques-uns, censé être le génie de la lune. Suhm, Odin, p. 172. *Manus*, en vieux latin, signifioit *bon*, *éclatant*, etc., etc.

(1) *Mond* en allemand, *mani* en islandois, etc. Le soleil y est, au contraire, du genre féminin, non seulement *Sunna*, en gothique, *Sonne*, en allemand, mais encore *Sol*, qui fait au génitif *Solar* en islandois. Les Grecs avoient aussi une déesse du jour, *Héméra*, qui, peut-être, dans les temps très-reculés, remplaçoit *Hélios*.

Les Arcadiens primitifs offroient des sacrifices humains à leur Jupiter Lycéen. L'auteur du *Jeune Anacharsis* prétend que ces sacrifices avoient cessé dès le quatrième siècle avant l'ère vulgaire; il combat un passage de Porphyre, qui, deux cents ans après J. C., affirmoit que l'on immoloit encore des victimes humaines en Arcadie et à Carthage (1); mais Pausanias, dont il invoque le silence, comme un argument négatif, nous paroît au contraire avouer la continuation de ces sacrifices : « On sacrifie à Jupiter, dit-il, dans « des endroits inaccesibles à tout profane.... Je « désire ne pas entrer dans des réflexions sur ces « sacrifices ; qu'*il en soit comme on voudra* et « *comme il en a toujours été* (2). » Ces paroles ne respirent-elles pas un secret sentiment d'horreur ? Ne laissent-elles pas entrevoir quelque affreux mystère? Pline parle de ces sacrifices humains des Arcadiens comme d'une chose qui avoit duré jusque dans les siècles où déjà on élevoit des statues aux vainqueurs olympiques (3). Il nous semble donc que la dénégation de M. l'abbé Barthélemy n'est pas fondée sur des raisons incontestables. La durée des sacri-

(1) Porphyr. de abstinent. II, §. 27.

(2) Paus. VIII, 38. (Il nous paroît que M. l'abbé Barthélemy n'a pas fait attention à ces paroles.)

(3) Plin. VIII, 21.

fices humains chez les Arcadiens n'auroit d'ailleurs rien de surprenant, puisqu'il est démontré que, chez les Romains, descendans en quelque sorte comme eux des Pélasges, la même coutume superstitieuse n'étoit pas sans exemple, du moins dans le cas d'une grande calamité (1). Le décret de l'an 657 *U. C.*, cité par Pline, semble, il est vrai, uniquement dirigé contre les particuliers qui immoloient des hommes dans des sacrifices secrets, accompagnés d'opérations magiques (2); mais, selon un historien très-estimé, le gouvernement lui-même, un demi-siècle après, fit immoler au Champ-de-Mars deux victimes humaines (3). Il est même digne de remarque que les sacrifices magiques des Romains exigeoient précisément pour victime un jeune enfant mâle (4), et que telle étoit aussi l'offrande que recevoit le Jupiter des Arcadiens.

Sans doute, les sentimens plus humains des siècles policés engagèrent les nations à jeter un voile respectueux sur les barbares croyances de leurs ancêtres; ce fut alors que les poètes imaginèrent de faire punir Lycaon d'avoir sacrifié à Jupiter un jeune enfant.

(1) Macrob. saturn. I, 7.

(2) Plin. XXX, 1.

(3) Dio Cass. XLIII, 24.

(4) Horat. epod. 5. in Canid.

Parmi les superstitions singulières des Arcadiens, nous ne pouvons passer sous silence leur croyance aux *loups-garous*. C'est Pline qui nous en a conservé les traits les plus remarquables. « Évanthes, auteur assez estimé, dit-il, raconte, « d'après des écrivains arcadiens, que, dans la « famille d'un certain Anthus ou Antæus, on « choisit au sort un homme qu'on conduit au ri-« vage d'un certain lac; il y suspend ses vête-« mens à un chêne, traverse le lac à la nage et « s'enfonce dans les solitudes où il devient loup « et vit avec les autres animaux de la même es-« pèce. Si pendant neuf ans il s'est abstenu de « chair humaine, il traverse après neuf ans le « même lac, et redevient homme; seulement, « il est plus âgé de neuf ans. Il retrouve même ses « anciens vêtemens.... Jusqu'où ne va pas la cré-« dulité des Grecs! Rien de si extravagant qu'un « historien grec ne l'ait raconté. Agriopas, qui a « écrit l'histoire des vainqueurs olympiques, af-« firme que Déménétus de Parrhasie, ayant goûté « de la chair d'un enfant immolé, aux fêtes de « Jupiter-Lycéen, où les Arcadiens même alors « offrirent des victimes humaines, s'est trans-« formé en loup, mais, au bout de dix ans, a « recouvré sa figure humaine et est devenu vain-« queur dans la lutte de pugilat à Olympie (1). »

(1) Plin. VIII, 21.

Pausanias rapporte brièvement le dernier trait, en donnant à l'individu le nom de Demarchus (1). La tradition de ces métamorphoses arcadiennes étoit si anciennement et si généralement répandue, que les poètes comiques romains y faisoient allusion, comme à une croyance populaire (2).

Il est sans doute juste de reconnoître dans ces fables le caractère général de tous les peuples pasteurs, toujours très-enclins à la superstition, et chez qui le loup est naturellement le symbole de tout mal, soit physique, soit moral. Mais ces fables n'ont-elles pas d'autres rapports plus particuliers avec l'histoire des Arcadiens?

On pourroit voir, dans l'histoire de la famille d'Anthus et dans les récits poétiques de la métamorphose de Lycaon, la trace obscure d'une cérémonie expiatoire, par laquelle les premiers prêtres de Jupiter, de Pan ou d'Apollon purifioient l'homme assez féroce pour avoir continué l'ancienne coutume des Pélasges, de manger de la chair humaine. Ces expiations ont pu, dans un temps moins reculé, s'appliquer à ceux qui, dans de secrètes opérations de magie, avoient assisté à des sacrifices humains, lorsqu'enfin l'état les eut défendus. Le nombre sacré de neuf ans, la transformation symbolique en un animal con-

(1) Pausan. VI, 8; VIII, 2.

(2) Plaut. in Amphit.

sacré aux dieux comme victime, le bain purifiant, tout nous semble indiquer une cérémonie mystérieuse faisant partie du culte. Cette conjecture trouve un appui dans le témoignage de Varron, selon lequel les cérémonies bizarres, usitées dans la fête romaine des *Lupercalia*, étoient l'imitation des cérémonies secrètes de la fête arcadienne de *Lycœa* (1). Les deux adolescens patriciens, dont on marquoit le front d'un trait de sang, qu'on lavoit ensuite avec du lait, paroissent les symboles manifestes de l'abolition des sacrifices humains.

Une autre explication a été proposée par le savant historien de la médecine ancienne. La maladie, appelée *Lycanthropie*, consistoit, d'après Ætius et Marcellus de Side, dans une espèce d'aliénation mentale périodique, dont les symptômes se manifestoient au mois de février, mois généralement le plus brumeux et le plus malsain de l'année. Les infortunés qui en étoient at-

(1) Varr. ap. Augustin. civit. Dei XVIII, 17, tom. II, p. 589, édit. Fest...... D'autres écrivains disent aussi que les *Lupercalia* étoient venus d'Arcadie. Plut. in Cæs., p. 736, édit. Xyl. Liv. I, c. 5. Le *fouet* dont les jeunes gens s'armoient pour frapper ceux qu'ils rencontroient est le fouet remis par Apollon à Mercure, et que Pan portoit également. Je regrette de ne pouvoir dans le moment consulter le célèbre ouvrage allemand : *Symbolique et Mythologie des Anciens*, par M. Creutzer, professeur à Heidelberg.

teints se croyoient transformés en loups et éprouvoient un désir irrésistible de s'enfoncer dans la solitude des bois ou d'aller rôder le soir autour des sépulcres. Ces malades présentoient dans leur exterieur plusieurs symptômes de l'hydrophobie canine ; leur visage étoit creux et pâle, leurs yeux hagards n'avoient plus de larmes ; ils éprouvoient une soif inextinguible. On ne dit pas expressément, mais on semble faire entendre qu'ils mordoient ceux qui les rencontroient. Cette maladie affreuse paroît avoir été commune en Arcadie, où un climat nébuleux, et souvent infecté par les miasmes des marais et des lacs sans écoulement, devoit disposer les habitans à cette sombre mélancolie, dont les exemples d'ailleurs sont fréquens parmi les pasteurs, les chasseurs et tous les gens livrés à une vie solitaire au milieu des champs et des forêts. Peut-être même la *lycanthropie* étoit-elle héréditaire dans quelques familles, du moins les malheureux qui en étoient affligés portoient-ils le nom de *Lycaones*, par allusion au roi de ce nom dont les cinquante fils, selon la fable, avoient été transformés en loups. Ne seroit-ce pas pour combattre ce fléau que les anciens législateurs et prêtres avoient institué, et ces danses violentes dont les *Lupercalia* ou les *Lycæa* offroient un échantillon, et ces immersions dont l'histoire de la famille d'Anthus semble

présenter le modèle ? Une circonstance donne beaucoup e poids à cette conjecture ; c'est la coïncidence entre l'époque où ces fêtes se célébroient et celle où la *lycanthropie* faisoit le plus de ravages ; l'un et l'autre tomboient dans le mois de février (1).

Quelle teinte sombre ces superstitions, ces sacrifices, ces épidémies, ces fléaux physiques et intellectuels ne jettent-ils pas sur l'heureuse Arcadie, sur ce pays d'amours pastorales et de jeux rustiques! Cependant, examinons bien les contrées pastorales qui existent encore dans les diverses parties de l'Europe; ne trouvons-nous pas dans les vallées des Alpes et des Pyrénées le même tableau des misères humaines? La muse seule, en jetant sur la triste réalité le doux charme de sa divine magie, fait naître ce riant monde où s'égarent nos idylles et nos églogues.

Une peuplade superstitieuse et grossière a quelquefois produit des hommes de génie. L'air épais de la Béotie a répété les sublimes accords de la lyre de Pindare ; mais nous ne connoissons aucun des poètes qui ont pu fleurir en Arcadie. Des proverbes marquoient l'éloignement des Arcadiens pour les occupations littéraires. « Quand

(1) Sprengel, mémoires relatifs à l'histoire de la médecine, vol. I, 2.e cahier, p. 1 et suiv.

« vit-on jamais un philosophe ou un orateur « arcadien ? » s'écrie Lucien (1). Ce reproche toutefois n'est pas très-humiliant lorsqu'on pense au rôle si vil que tant de philosophes et orateurs grecs jouèrent. L'Arcadie, comme l'ancienne Babylonie, a eu son école d'astronomie. Au défaut de monumens écrits, c'est la voûte étoilée qui atteste ce fait. Voyez les sept Pléiades, filles d'Atlas, nées en Arcadie; voyez, près le pôle boréal, la constellation de la grande ourse et celle de *Bootes :* ce sont le roi Arcas et sa mère Callisto; enfin, le mont Ménale brille aussi parmi les astres. Peut-être toutes les connoissances astronomiques des Pélasges ont-elles été concentrées dans les traditions arcadiennes. Cette contrée donna aussi naissance à quelques historiens, entre autres *Arœthus* dont les œuvres sont perdues, et *Polybe* dont le profond jugement n'a été égalé par aucun ancien, Polybe le créateur de l'histoire philosophique, et dont les talens, comme homme d'état, adoucirent la servitude de la Grèce, après avoir lutté en vain contre une destinée inévitable.

Le nom de ce grand citoyen de l'Arcadie nous conduit au seul point de vue sous lequel il nous reste à considérer ce pays, celui de l'histoire politique. C'est un point de vue bien intéressant, car c'est en quelque sorte dans l'Arcadie que la

(1) Lucian. Bis-Accus, p. 218, édit. Græv.

liberté de la Grèce est venue expirer; c'étoient les Arcadiens qui faisoient la force de la ligne achéenne.

Nous avons vu que les Arcadiens étoient divisés en deux castes : les maîtres et les serfs. La première classe seule composoit les diverses républiques dans lesquelles le pays étoit partagé. L'origine pélasgique de ce peuple nous autorise à croire que les constitutions de ces petites républiques avoient originairement quelque ressemblance avec celles des républiques de Crète. Les Oénotriens, colonie sortie d'Arcadie, avoient introduit en Italie l'usage des dîners communs et publics, une des bases de la législation de Crète et de Sparte (1). Un passage de Xénophon nous apprend que les Tégéates et leurs voisins furent surpris par les troupes thébaines au moment où, réunis dans un festin, ils chantoient des hymnes de victoire (2). Mais, comme l'Arcadie n'eut pas un Lycurgue, les anciennes institutions de la nation ne parvinrent jamais à former un ensemble, et il n'en resta que de foibles traces. C'est surtout l'inégalité des biens qui a dû distinguer les Arcadiens de leurs voisins, les Lacédémoniens; chaque Arcadien libre prétendoit à participer au gouvernement; mais, lorsque Platon proposa aux

(1) Arist. Polit. VIII, 10.

(2) Xénoph. Hist. Græc. VII, p. 640, Xyl.

Mégalopolitains de prendre, pour base de la constitution qu'ils lui demandoient, l'égal partage des biens, ils lui répondirent franchement qu'ils ne faisoient aucun cas de ce principe (1). Toute l'histoire de l'Arcadie nous montre les citoyens les plus riches exerçant dans les villes une influence aristocratique, et se plaçant chacun à la tête de sa faction. Ce que nous savons sur les lois de chaque république en particulier confirme cette idée.

Mantinée, la plus populeuse, la plus riche et la plus guerrière de ces petites républiques, avoit une constitution représentative aristocratique. « Tous les citoyens, dit Aristote, ne con« courent pas à l'élection des magistrats, mais « seulement quelques-uns pris dans chaque *quar*« *tier* de la ville (2). » Comme la ville avoit été

(1) Diog. Laert. vit. Plat., c. 23. Ælian. variar. histor. II, 42. M. de Sainte-Croix conclut d'un passage de Plutarque (*adv. Colotem*, p. 1126, édit. Xyl.), que Platon leur envoya cependant un de ses élèves, Aristodemus, pour leur donner des lois; mais on peut aussi bien soutenir que ce fut Aristodème qui, envoyé par Platon, leur proposa l'égalité des biens.

(2) « Αλλα τινες αιρητοι κατα μερος. » Arist. Pol. VI, 4. Nous croyons que *μερος* a ici le même sens que *μοιρα*, dans Hérodote (Melpomène, p. 173, éd. Steph.). Or, dans Hérodote, le sens est expliqué par ce qui précède et ce qui suit. Demonax, dit l'historien, divisa les Cyrénéens en trois *tribus*, d'après leur origine.

formée par la réunion de quatre ou cinq villages, il est naturel de supposer que la population de chaque village avoit occupé un quartier distinct. Chaque quartier constituoit probablement une *tribu*, comme dans la constitution que Démonax de Mantinée donna aux Cyrénéens, et qu'on doit supposer avoir été très-semblable à celle de sa patrie. Les *démiourgues*, qui signoient les premiers tous les actes publics, étoient sans doute les chefs des tribus, puisqu'ils paroissent avoir eu le pas sur les conseillers, titre qui a pu être très-commun. « C'étoit, dit Aristote, une espèce « de démocratie (1); les citoyens s'en conten- « toient, pourvu qu'on les appelât aux *délibéra-* « *tions.* » Ces lois, admirées de toute la Grèce, avoient été données ou plutôt perfectionnées par *Nicodore*, qui, avant de devenir législateur, avoit brillé comme athlète, et qui, dans sa nouvelle carrière, profita des conseils de son ami, le philosophe *Diagoras*, de Mélos, si fameux par le mépris qu'il affichoit pour les divinités de la Grèce (2).

Les constitutions des autres républiques arcadiennes ne sont presque pas connues. *Tégée* comptoit, comme Mantinée, quatre tribus de citoyens (3). A *Héréa*, l'obstination des factions

(1) « Σχεμα τι δεμοκρατιας. »

(2) Ælian. var. hist. II, 22, 23.

(3) Pausan. VIII, 53.

à ne choisir que des hommes de parti amena la nécessité de faire les élections par la voie du sort (1). Parmi les divers magistrats de villes arcadiennes, il y avoit des *polémarques* ou commandans de ville qui faisoient ouvrir ou fermer les portes des villes et qui en gardoient les clefs (2). Plusieurs états de l'Arcadie ressembloient aux petits cantons suisses, n'étant composés que de villages.

Dans presque toutes ces républiques, il dut se former deux intérêts : l'un, celui des propriétaires fonciers (γεομοροι), qui préféroient vivre dans leurs terres pour surveiller leurs laboureurs et leurs vignerons ; l'autre, celui des artisans et manufacturiers (δημουργοι), qui, fixés dans les villes, cherchoient à y faire dominer leur influence. Les aristocrates paroissent avoir exercé un pouvoir presque souverain sur leurs vassaux ou cliens. Philopémen, simple particulier, leva une petite armée de gens qui dépendoient de lui (3). Le commerce et le luxe durent appeler dans les villes une classe nombreuse d'artisans étrangers. Aussi, nous voyons Aratus, après la

(1) Arist. Polit. V, 3.

(2) Polyb. IV, 18.

(3) « Τους εαυτου πελατας αναλαβων. » Plut. in Philopœm. (Il est vrai que plusieurs éditions lisent πολιτας.)

prise de Mantinée, donner le droit de cité aux étrangers établis dans la ville (μετοικοι) (1).

Plusieurs villes régnoient avec plus ou moins d'autorité sur les villages circonvoisins. On voit Philopémen, dans un moment de mauvaise humeur, s'efforcer de soustraire plusieurs villages à la domination des Mégalopolitains (2). La ville de Mantinée et celle de Tégée avoient les territoires les plus étendus, et la première fut un instant sur le point de soumettre la plus grande partie du pays; mais, s'étant laissé engager, la douzième année de la guerre du Péloponèse, dans le parti des Athéniens, une grande bataille perdue sous les murs même de la ville la mit dans la nécessité de céder toutes ses acquisitions (3). Trente ans plus tard, les Lacédémoniens forcèrent les citoyens à quitter la ville pour aller habiter chacun son domaine dans les villages voisins, changement qui ne déplut pas au parti aristocratique.

Toutes ces républiques, unies par le souvenir d'une origine commune et probablement aussi par la communauté de sacrifices et de fêtes re-

(1) Plut. in Arat., p. 1044, éd. Xyl.

(2) *Idem*, in Philop., p. 363.

(3) Thucyd. V, 19. M. Gail a discuté cette bataille dans un savant mémoire.

ligieuses, ne connoissoient aucun lien fédéral positif avant l'apparition d'Épaminondas; elles se faisoient souvent la guerre. Les habitans de Tégée et ceux de Phénée, après une lutte de plusieurs années, convinrent de terminer leur querelle par un combat de trois contre trois; les champions de part et d'autre furent trois frères; Critolaus, celui des Tégéates qui survécut, ne dut sa victoire qu'à une fuite simulée par laquelle il réussit à séparer l'un de l'autre les deux Phénéates qui, vainqueurs de leurs deux adversaires, alloient l'immoler; mais, de retour chez lui, indigné de voir sa sœur Démodice pleurer une victoire achetée par la mort de son amant, l'un des trois Phénéates, il la perça de son épée. Poursuivi à cause de ce meurtre, il fut absous par sa mère (1). Voilà l'origine de cette belle tradition sur le combat des Horace et des Curiace que les Romains se sont attribuée, comme tant d'autres traditions pélasges ou arcadiennes. Toutes les guerres intestines des Arcadiens n'eurent pas un caractère aussi chevaleresque; la trahison, les surprises, les pillages, n'en forment que trop souvent l'insignifiante histoire. Sparte s'en mêle à chaque instant, et se sert de l'Arcadie, comme les puis-

(1) Demaratus, histoire d'Arcadie, cité par Plut. in *Parall. græc. rom.*

sances allemandes des villes libres impériales, pour y établir des recruteurs de troupes mercenaires (1). Aussi le proverbe disoit, *faire comme les Arcadiens*, pour désigner ceux qui travaillent toujours pour l'intérêt d'aut rui (2)

Telle étoit la situation de l'Arcadie en 371 avant J. C., lorsque la bataille de Leuctres fit changer l'ancienne balance de pouvoir entre les états de la Grèce. Pour la première fois, l'étoile de Sparte pâlit dans les combats ; les nations du Péloponèse se réjouirent de voir disparoître la prépondérance lacédémonienne ; l'orgueil des Arcadiens, long-temps irrité contre les Spartiates, se réveilla surtout avec une nouvelle force ; les Mantinéens relevèrent leur cité en ruines ; ils appelèrent Épaminondas et les Thébains ; ils marchèrent à leur côté contre l'héroïque cité de Lycurgue, qui, encore soutenue par Agésilas, sut braver cette nuée d'ennemis.

Les Arcadiens se voyoient déjà en pensée les maîtres du Péloponèse ; ils auroient pu le devenir, s'ils avoient écouté et suivi avec plus d'énergie et de persévérance les conseils d'un homme supérieur qui venoit de s'élever parmi eux. Cet homme, trop peu remarqué par les historiens, c'étoit *Ly-*

(1) Xénoph. hist. græc. V, 550.

(2) « Αρκαδας μιμουμενοι. »

comède, citoyen de Mantinée, selon Pausanias et Xénophon, ou de Tégée, selon Diodore (1). Distingué par sa naissance, influent par ses richesses, il conçut la noble ambition de relever la puissance de sa contrée natale. La rivalité des principales villes qui se disputoient la prépondérance étoit, avec l'influence et les intrigues étrangères, la principale cause de la nullité politique de l'Arcadie. Tégée, qui se nommoit avec orgueil *le foyer commun des Arcadiens* (1), renfermoit une faction lacédémonienne qui, les armes à la main, avoit opprimé ceux qui osoient parler d'une fédération des villes arcadiennes (2). Mantinée, qui se vantoit de posséder les ossemens d'Arcas, le fondateur et le héros déifié de la nation, avoit aussi de fortes prétentions à la domination. Pour écarter ces élémens de discorde, Lycomède engagea ses compatriotes à fonder une nouvelle ville capitale qui serviroit de boulevard contre les ennemis, de foyer à l'esprit public, et de lieu de réunion à une assemblée à dix mille citoyens élus de tous les cantons pour décider de la paix et de la guerre, ainsi que d'autres intérêts communs. Le vainqueur de Leuctres ayant appuyé cette

(1) Xénoph. VI, 5. Diod. XV, 59. Pausan. VIII, 27. (Comp. Plut. in Pelop.)

(2) Pausan. Arcad., 53.

(3) Xénoph. VI, p. 602.

proposition, elle fut consacrée par une délibération de toutes les villes d'Arcadie. On désigna les villages qui devoient envoyer leurs habitans peupler la nouvelle cité de *Mégalopolis* (Grand'-Ville) : c'étoit le nom que reçut la capitale, et elle y répondoit par son étendue et sa magnificence; car son enceinte, bastionnée de tours, étoit de cinquante stades (deux lieues), et les principaux Arcadiens s'empressèrent de l'orner de temples et de portiques. Le conseil des dix-mille s'assembla dans le bâtiment nommé Tersilion, et dès-lors l'Arcadie peut être considérée comme une république fédérée, quoique souvent encore les différentes villes s'en détachassent pour suivre diverses bannières.

On vit alors jusqu'où peut aller l'attachement aux anciennes habitudes. Deux petites, mais très-anciennes villes, *Lycosura* et *Trapezunte*, refusèrent avec obstination de se fondre dans Mégalopolis. Menacés par les forces réunies de la fédération, les habitans de Lycosura se réfugièrent dans le temple de Cérès, où l'on n'osa les attaquer; ceux de Trapezunte, n'ayant pas d'asile sacré, s'enfuirent par mer jusqu'à Trébisonde sur le Pont-Euxin, renouvelant ainsi dans les temps historiques ces anciennes émigrations d'Évandre, qu'une fausse critique voudroit reléguer parmi les fables.

Lycomède inspira encore à ses compatriotes

l'idée d'entretenir un corps de troupes permanentes, qu'on nommoit les *Éparites*, et qui probablement étoient pris parmi les descendans des Messéniens réfugiés en Arcadie (1); car nous voyons, d'une part, qu'on leur donnoit une solde au nom de la fédération entière (2), et, de l'autre, qu'ils formoient une tribu particulière ayant un chef-lieu nommé *Éparis* (3). Nous lisons que, dans une occasion, on les fait marcher contre une ville arcadienne (4), ce qui semble supposer une origine étrangère, et que, dans une autre occasion, on les engage à envoyer en leur propre nom des ambassadeurs à Lacédémone (5), ce qui exclut l'idée de les considérer comme une classe de citoyens d'un rang inférieur ou même comme des serfs. Leur nombre paroît s'être élevé à cinq mille (6). Cette milice, dont l'histoire est

(1) Polyb. IV, 33. (Dans un passage de Plutarque, on voit que les Lacédémoniens avoient stipulé, dans un traité avec Tégée, que cette ville chasseroit les Messéniens de son territoire. *Quæst. Grecæ*, II, p. 292, édit. Xyl.)

(2) Xénoph. VII, p. 639 et suiv., éd. Wechel.

(3) Stephan. de urbib. in voce.

(4) *Idem*, p. 642.

(5) Xénoph. *l. c.*

(6) Diod. L. XV, c. 67. (Il ne nomme pas les *Éparites*; mais il dit que les Arcadiens avoient un corps permanent de 5000 hommes.)

fort difficile à débrouiller, osa se mesurer avec les meilleures troupes de Lacédémone ; mais la nécessité de la payer entraîna les Arcadiens à une action sacrilége : ils enlevèrent les vases sacrés du temple de Jupiter Olympien, et ne les restituèrent qu'après les instances nobles et énergiques des Mantinéens. Voyant qu'on ne les payoit pas, ceux parmi les Éparites qui ne pouvoient se passer de leur solde quittèrent leurs drapeaux; et les Arcadiens s'exhortèrent mutuellement à prendre eux-mêmes les places vacantes dans les rangs, « afin, disoient-ils, que nous soyons maîtres « d'eux et non pas eux de nous. »

Enhardis par des succès, les Arcadiens ne voulurent plus laisser aux Thébains le commandement des armées alliées. Lycomède enflammoit leur ambition.

« Arcadiens, disoit-il, c'est vous seuls qui avez « le droit d'appeler le Péloponèse votre patrie ; « vous seuls en êtes les indigènes. Vous êtes la « nation grecque la plus nombreuse et la plus « robuste. Tous les autres peuples rendent hom- « mage à votre valeur, en vous préférant chaque « fois qu'ils ont besoin de troupes auxiliaires. « Est-ce que les Lacédémoniens auroient, sans « vous, pris la ville d'Athènes? Est-ce que, sans « vous, les Thébains auroient pénétré jusque sous « les murs de Sparte ? Croyez-moi; si vous avez

« du jugement, refusez désormais de suivre ceux « qui vous appellent. En suivant les Lacédémo- « niens, vous les avez rendus puissans. Si main- « tenant vous suivez aveuglément les Thébains, « si vous n'insistez pas sur le partage du com- « mandement, vous trouverez en eux encore « avant peu d'autres Lacédémoniens. »

Mais cet excellent citoyen ne devoit pas voir s'accomplir ses nobles projets. Il s'étoit rendu à Athènes pour conclure un traité d'alliance avec cette république, dont l'Arcadie n'avoit à craindre ni le voisinage ni l'ambition continentale; il revenoit porteur de ce traité, mais sa mauvaise étoile le fit tomber en route entre les mains de quelques Arcadiens émigrés, du parti lacédémonien, qui l'égorgèrent. Ainsi périt le fondateur de la ligue arcadienne, le rival d'Épaminondas et le précurseur de Philopémen (an 366 avant J. C.).

Après la seconde bataille de Mantinée, la mort d'Épaminondas ayant paralysé la puissance de Thèbes, les Arcadiens eurent à se défendre seuls contre les vengeances de Sparte. La destruction de Mégalopolis étoit l'objet des vœux les plus ardens des Lacédémoniens; ils triomphoient déjà en voyant les habitans, à la suite de quelques discussions, se disperser dans leurs anciens villages, lorsque Athènes, par ses armes et ses conseils, soutint le parti qui vouloit conserver la

ville (1). Bientôt la puissance macédonienne pesa sur le Péloponèse comme sur le reste de la Grèce; après avoir refusé de reconnoître la suprématie de Philippe et d'Alexandre, les Arcadiens, et plus particulièrement les Mégalopolitains, se virent entraînés, par la complication de plusieurs circonstances, à des alliances funestes avec Antipater, Cassandre et Polysperchon. Ces dominateurs successifs de la Macédoine, sous prétexte de protéger dans l'Arcadie leur parti contre celui des Lacédémoniens, se mêlèrent de la constitution intérieure du pays. Antipater abolit le grand conseil des dix-mille et établit à Mégalopolis, peut-être même dans les autres villes, un gouvernement oligarchique. Cent ans après la mort de Lycomède, l'Arcadie vit même reparoître le pouvoir monarchique, mais non pas celui d'un roi-citoyen; c'étoient de petits usurpateurs militaires qui, appuyés par des troupes mercenaires, s'emparoient du pouvoir absolu dans plusieurs villes du Péloponèse. On vit quelquefois ces *tyrans* (c'étoit leur titre dont ils ne rougissoient nullement) gouverner avec douceur et sagesse.

Aristodème, tyran de Mégalpoolis, vers l'an 266 avant J. C., avoit, par sa bonne administration, rétabli la prospérité intérieure; il avoit re-

(1) Démosth. orat. in Megalopol.

poussé victorieusement les Spartiates, ennemis implacables de cette ville; mais, en dépit de tous les services qu'il avoit rendus, une conspiration se forme contre son autorité et contre sa vie; deux philosophes, Cedemus et Démophanes, disciples d'Arcésilaus, conduisent les assassins, et Aristodème est massacré au milieu de ses sujets qui trop tard le regrettèrent (1).

Cet événement tragique n'effraya pas d'autres ambitieux. Une trentaine d'années plus tard, le jeune *Lydiades* se persuade qu'il n'y avoit pas de sort plus heureux que celui d'un *tyran*; il y aspire avec succès; il emploie son pouvoir pour le bonheur de sa ville; mais s'apercevant bientôt des dangers qui environnent ses pas, se voyant d'ailleurs en butte aux intrigues redoutables d'*Aratus*, chef de la ligue achéenne, éclipsé en même temps par la gloire de ce citoyen illustre, il prend la noble résolution « de se débarrasser « des haines populaires, des inquiétudes cons- « tantes, de la nécessité de marcher toujours « environné d'une garde, de tous les maux enfin « qui assiégent un *tyran* (2); » il appelle Aratus, se démet entre ses mains de son pouvoir absolu, réunit la ville de Mégalopolis, comme république,

(1) Pausan. VIII, 27. Diod. Sic. XIX, p. 711.

(2) Plut. in Arat., p. 1041.

à la fédération des Achéens, et ne demande pour lui que l'honneur de servir la cause de la liberté. Toutefois d'aussi généreux sacrifices n'empêchèrent pas Lydiades d'être soupçonné d'avoir gardé secrètement son premier penchant pour le pouvoir monarchique; il est cependant nommé *stratègue* ou chef de la fédération; mais, trahi probablement par Aratus, il périt dans un combat contre les Lacédémoniens.

L'Arcadie se fond désormais dans la ligue achéenne, dont elle devient même la branche la plus influente; car nous voyons Mégalopolis donner à la ligue deux de ses plus habiles *stratègues*, Lycortas, le père de l'historien Polybe, et l'immortel Philopémen, le dernier des grands hommes de la Grèce; les villes arcadiennes jouirent même plusieurs fois de l'honneur de servir de lieu de réunion au congrès féodal des Achéens (1). Ce seroit sortir de notre sujet que de retracer l'origine, la nature et les destinées de cette fédération; M. de Saint-Croix a d'ailleurs suffisamment fait connoître les lois et les institutions des Achéens dans son excellent ouvrage sur les gouvernemens fédératifs des anciens. Nous devons nous borner à ce qui concerne l'Arcadie.

(1) Par exemple, Clitor, Tit. Liv. XXXIX, c. 36. Mégalopolis, *idem*, XLI, c. 25.

Aratus, dix-sept fois élu *stratègue* de la fédération, ne possédoit que les talens d'un orateur et d'un négociateur; s'il eût su sacrifier à de hautes vues de politique sa jalousie contre le roi Cléomène III de Sparte, le Péloponèse réuni sous ce chef belliqueux eût pu respirer de ses longues agitations et devenir même une puissance respectable. Au lieu d'immoler son ambition personnelle à ce noble but, Aratus appela successivement les Antigonus et les Philippe à son secours; les infortunés Arcadiens, tour à tour pillés par leurs prétendus alliés macédoniens et par leurs ennemis déclarés les Spartiates, ne jouirent pas d'un moment de repos. Quel dut être le triste état de ce pays, d'après les scènes isolées que Plutarque et Polybe nous ont dépeintes !

Les *Étoliens*, alliés de Sparte, ravageoient alors le Péloponèse avec autant de férocité que les Arnautes l'ont fait de nos jours. Ici, ces féroces guerriers, s'étant emparés de la ville de Pellène, commencent aussitôt à se partager les femmes et les filles des citoyens; ils mettent chacun son casque sur la tête de celle parmi les captives qu'ils ont choisie, afin de la reconnoître. Surpris par Aratus, ils sont massacrés dans les rues, en grande partie par les habitans que conduisoit au combat la belle Épigétis, couverte du casque à triple plumage d'un chef ennemi, ce

qui la faisoit presque prendre pour Diane (1). Une autre fois, les Étoliens pénètrent en pleine paix à travers l'Achaïe, l'Élide et l'Arcadie jusqu'aux confins de la Messénie, et s'établissent dans une petite ville forte d'où ils étendent leur pillage sur tous les pays voisins. En arrivant, ils avoient, il est vrai, annoncé qu'ils ne demandoient que le passage ; mais, à la vue des récoltes et des troupeaux, ils ne purent résister à leur penchant pour le brigandage (2). Suivis par un corps achéen, ils réussirent à sortir par l'isthme avec leur butin. Plus tard, on les voit revenir par mer à Lacédémone pour servir d'auxiliaires au tyran Nabis, et ce prince puissant est assassiné par eux devant le front de son armée ; mais ils ne savent que faire de Sparte, devenue leur conquête, et Philopémen, arrivé presque seul, les immole pendant qu'ils se partageoient les trésors de Nabis. Qui ne reconnoît pas ici les mœurs des Arnautes ou Albanois modernes ? Les Péloponésiens d'alors éprouvoient donc une partie des malheurs qui, de nos jours, ont accablé les habitans de la Morée.

Les Macédoniens ne se conduisoient pas avec beaucoup plus d'humanité. Antigonus fit vendre

(1) Plut. in Arat.

(2) Polyb. IV, 8, c. 3-6.

comme esclaves tous les habitans de Mantinée; les Achéens et leur chef Aratus ne rougirent pas d'accepter le tiers de la somme provenant de cette vente; ils saisirent même l'occasion pour faire mourir ceux parmi les principaux habitans qui étoient censés les ennemis de la ligue. La forme de gouvernement de chaque ville souffroit des changemens fréquens; l'aristocratie et la démocratie se renversèrent successivement l'une l'autre. On vit, en dépit de la ligue, des particuliers, soutenus par les Macédoniens, usurper le pouvoir absolu, et souvent l'administration de ces *tyrans*, comme ils se nommoient, ressembloit parfaitement à celle des pachas turcs. Aristotime, par exemple, devenu maître de l'Élide, permettoit à ses officiers d'enlever de vive force les femmes qui leur plaisoient; lui-même, avide de s'emparer des bijoux et de l'argent qu'elles avoient pu cacher, il leur accorde perfidement la permission de sortir de la ville avec tout ce qu'elles vouloient emporter; au moment où elles passent par la porte, ses soldats les cernent, fondent sur elles le glaive à la main, foulent aux pieds les enfans à la mamelle, enlèvent tous les objets de prix, et ramènent ces infortunées dans les prisons de la ville, d'où elles ne sortirent quelques jours après que pour coopérer à main armée aux mouvemens qui mirent fin au pouvoir d'Aristotime. Alors c'est une autre scene d'hor-

reur ; on traîne la famille du tyran au supplice, et l'histoire nous représente comme un trait de magnanimité la démarche que fit une des principales citoyennes pour obtenir aux filles du tyran la faveur de ne mourir que de leur propre main. Telles étoient les mœurs d'une grande portion des Grecs. Au milieu de tant d'atrocités, Lacédémone ne mérite donc pas d'être jugée avec une sévérité particulière. Il n'est pas même prouvé que le roi Cléomène, après avoir surpris la ville de Mégalopolis, trop étendue pour pouvoir être bien gardée, ait voulu détruire cette capitale de l'Arcadie. On admire avec raison la réponse du jeune Philopémen aux envoyés du roi, qui invitoient les habitans à rentrer dans leurs foyers : « Le roi ne veut pas rendre la cité ; il voudroit « encore prendre les citoyens ! » Mais peut-être les offres du Lacédémonien étoient-elles sincères ; il n'est pas même certain qu'il ait détruit les maisons particulières de la ville, car nous trouvons, immédiatement après, Mégalopolis nommée comme ville considérable ; et ce n'est que dans Strabon que nous la voyons placée au nombre des villes tombées en ruine.

Philopémen, jeune encore, vengea bientôt sa ville natale, en décidant par une manœuvre hardie la bataille de Sellasie, si fatale aux Lacédémoniens, et qui termina véritablement, avec la royauté des Héraclides, la république de Lycurgue ;

mais la chute de Sparte auroit livré les Péloponésiens sans ressource à la domination macédonienne, si un nouveau peuple conquérant ne fût venu prendre la place à laquelle aspiroient les rois de Macédoine. Les Romains étoient destinés à terminer pour toujours cette lutte interminable dans laquelle les petites nations grecques se disputoient la suprématie. Philopémen prévoyoit que tel étoit l'inévitable destin de la Grèce ; mais, disoit-il aux partisans de Rome, « c'est vous qui « accélérez ce funeste moment (1). » L'a-t-il lui-même retardé de quelques années? il est permis d'en douter ; ses qualités personnelles, quelque grandes qu'elles fussent, brilloient plutôt sur le champ de bataille que dans la salle des conseils. Accoutumé dès sa jeunesse à commander à ses laboureurs et à ses vignerons dans sa terre, où il passoit toutes ses matinées, il avoit pris des manières hautaines et ne savoit pas contenir ses fréquens accès de colère. Frugal et robuste, il partageoit toutes les fatigues de ses soldats ; mais il ne paroît pas avoir su gagner les affections populaires ; car, si nous apprenons d'abord que, tous les jours, après l'inspection des travaux rustiques, il venoit à Mégalopolis discuter les affaires publiques avec les magistrats, nous le voyons peu après dans un état d'opposi-

(1) Pausan. VIII, 51.

tion hostile avec sa ville natale, à laquelle il cherche même à enlever une partie de son territoire. Ne sont-ce pas là les traits d'un aristocrate, d'un propriétaire foncier en opposition avec la bourgeoisie? Dans la politique extérieure, nous ne pouvons dissimuler que Philopémen eut quelques grandes vues; il apprécioit les intentions équivoques des Romains; il apprécioit aussi leur puissance; il ne partageoit pas l'aveugle sécurité de ceux parmi les Grecs qui prenoient à la lettre les protestations de respect pour la liberté de la Grèce, par lesquelles Flaminius chatouilloit leur orgueilleuse foiblesse; il ne s'abandonnoit pas non plus à la folle audace de ceux qui ne craignoient pas de provoquer une puissance aussi colossale; mais il n'eut ni assez de flexibilité ni assez d'étendue dans l'esprit pour savoir gagner l'amitié de ce peuple-roi, qui, encore sensible à la vraie gloire, encore accessible aux idées généreuses, eût probablement accordé à la Grèce une sorte d'indépendance et de liberté intérieure, si les plus viles factions n'avoient pas tour à tour fourni aux Romains de justes sujets de plainte et des prétextes plausibles pour intervenir dans les querelles de la Grèce. Sans parler des maladresses par lesquelles Philopémen blessa la vanité de Flaminius, il faut avouer qu'il ne montra pas toujours envers les autres Grecs la modération et la générosité qui auroient pu leur appren-

dre l'oubli de leurs funestes discordes. Philopémen fut bien grand le jour qu'il renvoya aux Lacédémoniens la part qu'on lui offroit des dépouilles de Nabis; mais sa seconde apparition à Sparte ternit sa gloire. Sa conduite inhumaine et impolitique, en abolissant sans distinction toutes les lois et toutes les institutions de Lycurgue, en laissant massacrer sous ses yeux tant de Spartiates distingués, étoit incontestablement une grande faute; les petits ressentimens d'un Arcadien aveuglèrent le héros de la Grèce, et les Romains eurent l'avantage, en humiliant la ligue achéenne, de paroître venger un peuple opprimé. C'est comme militaire que Philopémen a développé de grands talens. Son amour pour l'art du guerrier étoit extrême; il ne passoit pas par un défilé, par une forêt, sans s'arrêter pour jeter un coup d'œil sur les avantages ou les désavantages de la position, et sans indiquer aux gens qui l'accompagnoient comment il posteroit ses troupes, comment il les feroit manœuvrer, si le hasard le faisoit combattre dans ce lieu. Il se laissa même entraîner, par ses goûts militaires, à passer plusieurs années dans un service mercenaire en Crète. Imitateur d'Épaminondas et d'Iphicrate, il fit sans doute des Achéens et des Arcadiens d'excellens soldats, en leur apprenant à mettre plus de précision dans leurs évolutions, en leur enseignant l'usage d'armes plus efficaces, et

en perfectionnant leur aptitude naturelle pour la guerre des postes ; il donna à leur infanterie légère tous les avantages d'une infanterie pesante ; mais, lorsqu'on le voit obligé de flatter le goût frivole de la jeunesse arcadienne et achéenne en les détournant seulement des festins et des jeux au luxe des armes et des chevaux, lorsqu'on le voit compter beaucoup sur les troupes mercenaires, on sent qu'il auroit fallu à la ligue achéenne quelque chose de plus qu'un grand tacticien ; c'étoient des hommes qu'il auroit fallu créer avant d'essayer d'en faire des soldats. Un autre Lycurgue eût peut-être cherché à ménager l'amitié des Romains, à éviter toute guerre, toute intrigue politique, à tenir sa nation à l'écart, et à lui donner en silence une bonne constitution intérieure appuyée sur des institutions austères et régénératrices. Pour sauver l'indépendance du Péloponèse, il eût fallu que, par un bienfait particulier, la Providence eût uni dans le même individu la politique insinuante d'Aratus, l'habileté militaire de Philopémen, et la puissance royale, le génie élevé de Cléomène III.

Trente-sept ans après la mort de Philopémen, la ligue achéenne vit périr sa liberté sous un autre *stratègue*, natif, comme lui, de Mégalopolis. Les Arcadiens avoient donc continué à exercer une grande influence dans les conseils de la fédération ; mais probablement ils avoient aussi pris

part aux intrigues qui les agitèrent. Nous sommes hors d'état de bien juger le rôle que joua chaque parti dans ces dernières convulsions de la liberté grecque, car plusieurs livres de Tite-Live qui y sont relatifs nous manquent; et Polybe, quelque digne d'estime que soit son caractère, est trop patriote pour mériter une foi implicite. Nous voyons un parti, parmi les Achéens, s'opposer impitoyablement au rappel des bannis, demandé avec persévérance par les Romains (1); nous voyons Lacédémone, fatiguant le sénat et les magistrats romains de ses plaintes contre la ligue (2). Ces plaintes étoient-elles toujours mal fondées? Ces bannis avoient-ils mérité leur cruelle destinée? Rome devoit-elle souffrir que des villes, anciennement alliées avec elle, mais devenues membres de la ligue, fussent, en vertu des traités arrachés par la force à la foiblesse, obligées de maintenir l'exil perpétuel de leurs plus riches citoyens? Telles sont les questions qu'il faudroit pouvoir résoudre avant de décider lequel des deux avoit tort ou raison, le parti de l'*Arcadien* Lycortas, qui repoussoit l'intercession des Romains et poursuivoit sans relâche les bannis, ou le parti de l'*Achéen* Callicrates, déclaré le modèle d'un bon citoyen par le sénat romain, mais représenté par Polybe, fils de Lycortas, comme le vil courtisan

(1) Polyb. XXVI, 2, 3; Pausan. VII, 9.
(2) Polyb. XXXI, 2, 3. Pausan. VII, 12, 13.

et le vénal esclave de Rome. Un coup d'œil sur la force respective des Romains et des Achéens sembleroit prouver que Callicrates n'avoit pas tort de s'écrier : « L'amitié de Rome vaut mieux « que tous vos traités gravés sur vos colonnes (1). » La disposition si connue des Grecs à changer de parti à chaque instant, l'exemple de la folle présomption de la petite république de Rhodes, qui avoit osé menacer Rome et la Macédoine, au cas qu'elles la refusassent pour médiatrice, la haine violente du parti des Arcadiens contre le parti de Callicrates, tout concourt à faire croire que l'accusation intentée par le parti romain à leurs adversaires, d'avoir eu des liaisons secrètes avec le roi Persée, a bien pu avoir des fondemens, quoiqu'on n'en trouvât aucune preuve écrite (2). La mesure prise par le sénat, de faire conduire mille ôtages pris parmi les principaux citoyens (et sans doute de préférence parmi les Arcadiens), peut donc avoir paru très-indulgente aux yeux du vertueux Paul-Emile, surtout si on se rappelle les exécutions sanguinaires que ce consul ordonna dans d'autres villes grecques.

Quoi qu'il en soit des intentions du sénat romain, la forfanterie et l'ineptie militaire de l'Arcadien *Diœus,* égalé dans l'un et l'autre défaut par

(1) Polyb. XXVI, 1.

(2) Tit. Liv. XLV, 31.

Critolaüs, força les Romains à une guerre qui ne pouvait être de longue durée. Dans la bataille perdue par Critolaüs, il périt un millier d'Arcadiens : il est probable que le reste de la jeunesse arcadienne suivit Diæus dans cette bataille de l'Isthme, à laquelle il avoit invité les femmes comme à un spectacle, où il alloit leur faire voir les Romains battus. On sait que les suites immédiates de sa défaite furent la destruction de Corinthe, la dissolution de la ligue achéenne et la transformation de l'Achaïe, y compris l'Arcadie, en province romaine.

Mais si un Arcadien avoit accéléré la perte de sa patrie, un autre concourut à adoucir les suites de la perte de l'indépendance. Polybe aida les commissaires romains dans la nouvelle organisation de l'Arcadie; ne pouvant leur rendre la liberté, il leur rendit le repos; les démocraties furent abolies partout, et le gouvernement de chaque ville confié aux principaux citoyens (1). Confondus dans la foule des sujets romains, les Arcadiens cessent d'avoir une histoire.

(1) Pausan. XV, 6, 7.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

LEONIS DIACONI *Caloensis Historia scriptoresque alii ad res Byzantinas pertinentes*, etc., etc. (*Histoire byzantine de* LÉON DIACRE, et autres écrits appartenant au même sujet, publiés pour la première fois d'après les manuscrits, avec une traduction latine en regard, et accompagnés de notes, par M. C. B. HASE, professeur à l'École spéciale des langues orientales, etc., etc.); un volume in-folio. De l'imprimerie royale.

Peu de nos lecteurs ignorent l'existence de la collection des historiens du Bas-Empire, vulgairement nommée la *Byzantine;* et ceux même parmi les gens du monde qui dédaignent de feuilleter ces écrivains où Gibbon et Lebeau ont puisé les matériaux de leurs célèbres ouvrages, connoissent au moins de vue cette respectable et imposante suite d'énormes *in-folio* dont les yeux des simples curieux sont frappés en parcourant nos vastes bibliothèques publiques. L'*Encyclopédie*, le *Thesaurus* grec et romain, la *Byzantine* et deux ou trois autres collections, jouissent du privilége de se faire remarquer par le grand espace qu'elles occupent. Peut-être cette nature volumineuse suffit-elle pour effrayer les esprits qui, avides de jouissances mentales, cherchent à arriver immédiate-

ment à des résultats; mais ces esprits vifs et ardens sentiront eux-mêmes l'importance de la collection des historiens byzantins, lorsqu'ils auront appris que c'est une suite de mémoires et de relations composés par des témoins oculaires, et qui suivent les destinées de l'empire romain d'Orient pendant un millier d'années; que les auteurs de ces écrits, quoique généralement dépourvus de talent, sont des hommes bien informés, de grands dignitaires de la cour de Constantinople, des ecclésiastiques employés dans les conseils et les ambassades, des princes et des princesses du sang impérial; enfin, que la publication de la meilleure édition de ce recueil est comptée au nombre des preuves de la munificence royale de Louis XIV, au nombre des monumens littéraires de la France.

Il restoit encore un certain nombre d'historiens byzantins à imprimer, et *Léon Diacre* n'étoit pas un des moins importans. Le savant Combefis en avoit composé une tradition latine et avoit préparé une édition du texte grec; mais, long-temps conservé dans la bibliothèque des Dominicains de la rue Saint-Honoré, le manuscrit de son travail a disparu dans les orages de cette révolution, qui dispersa les congrégations religieuses, plongea leurs membres dans l'exil ou dans la tombe, livra leurs trésors littéraires à la fureur des nouveaux Vandales, et renouvela sur les bords de la Seine tous les ravages dont la barbarie avoit jadis attristé les rives du Bosphore.

M. le comte Romanzow, cet illustre Mécène de la Russie, ce généreux protecteur de tant de grandes et de belles entreprises, désira faire imprimer à ses frais l'ouvrage de Léon Diacre, comme offrant des éclaircissemens intéressans pour l'histoire de sa patrie. Il ne pouvoit confier le soin de cette édition à un helléniste plus habile, et en particulier plus profondémeat versé dans l'étude des

auteurs byzantins, que M. *Hase*, auquel le monde savant doit déjà tant d'excellens morceaux insérés dans les *Notices et Extraits de Manuscrits*. Pendant six à huit ans, M. Hase a consacré à ce travail les soins les plus assidus, les plus scrupuleux, soit pour donner un texte correct avec une traduction élégante, soit pour éclaircir les détails historiques de l'auteur en le confrontant avec d'autres écrivains, en partie inédits, soit pour expliquer les mots, les termes, les locutions difficiles, et pour comparer la diction de cet auteur avec celle des écrivains qui l'ont précédé, principalement depuis le siècle de Théodose : ce n'est qu'après avoir donné à son édition la dernière perfection qu'il vient présenter modestement ce monument, digne de figurer à côté de ceux qu'ont élevés les Ducange, les Banduri, les Pétau et les Reiske.

L'histoire de *Léon Diacre* embrasse un espace de seize ans, depuis la mort de Constantin VII (15 novembre 959) jusqu'à celle de Tzimiscès (10 janvier 976) ; elle comprend par conséquent les règnes de Romain II, de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès; elle n'est pas écrite avec goût, elle n'est pas même rédigée dans un bon ordre; mais l'auteur, qui a de l'esprit naturel, a décrit des événemens très-intéressans.

Le premier événement que Léon retrace est l'expédition de Phocas pour reprendre l'île de Crète sur les Sarrasins : il peint le malheureux état de l'archipel dont toutes les côtes étoient abandonnées par les habitans; il nous fait connoître la coutume barbare des troupes romaines de porter au bout de leurs lances les têtes des Sarrasins, mais qu'il ne se donne pas seulement la peine de nommer. *Candie* ou *Khandak*, ville capitale des Sarrasins, dont les Grecs firent le blocus, était l'Alger de l'archipel : les pirates sarrasins y avoient accumulé de grandes richesses. Une sorcière mu-

sulmane parut sur les remparts ; et, après avoir exécuté diverses opérations magiques, elle leva ses jupons et montra son corps nu, en accablant les Grecs d'injures. Un archer habile, d'un coup de flèche, l'étendit morte, ce qui effraya singulièrement les infidèles. Cependant ils ne cédèrent pas : les Grecs, après avoir détruit par la sape une partie des murs, donnèrent l'assaut, et, au prix de beaucoup de sang, se rendirent maîtres de la ville.

La mort de Romain II et l'usurpation du trône par Nicéphore Phocas sont racontées avec assez d'intérêt par notre historien. Il dit burlesquement que « Romain II étoit l'esclave *de son ventre et des choses qui sont sous le ventre.* » Mais ce trait de trivialité est bientôt compensé par des phrases de l'élégance la plus affectée ; par exemple, le jeune Bardas étoit dans l'âge *« où un blond duvet rayonnoit autour de ses joues.* » Ces deux exemples suffisent pour faire voir que Léon est un écrivain sans goût, un vrai Byzantin ; c'est d'autant plus méritoire pour M. Hase d'avoir rendu fidèlement, mais en latin pur, ce style bizarre.

Nicéphore ayant mis *les bottines rouges,* signe du pouvoir impérial, marche contre la ville de Tarsus, occupée par le chef musulman *Chambdan*, lorsqu'une émeute le retint à Constantinople. Vainqueur de ses adversaires, il veut mener la vie austère d'un moine; mais les religieux eux-mêmes « *l'engagent à manger de la viande et à prendre femme.* » Il épouse la veuve de Romain II ; mais tout-à-coup le patriarche prétend qu'ayant été *parrain* das enfans de cette princesse, Nicéphore commettroit presque un inceste en l'épousant ; la conscience de ce prélat est pourtant tranquillisée et le mariage solennisé. Toutes ces petites discussions peignent très-bien la décadence morale et politique de l'empire.

Dans l'histoire des expéditions de Nicéphore en Asie, on

remarque la sévérité avec laquelle cet empereur maintenoit la discipline. Un soldat, ayant jeté pendant la marche son bouclier, il ordonna à un officier de le faire passer par les verges et de lui couper le nez. L'officier n'exécuta pas l'ordre; le lendemain, il eut lui-même le nez coupé.

Tandis que les coutumes militaires des Grecs les rapprochoient des nations barbares, les habitans de Byzance, amollis par le luxe, trembloient à la vue d'un glaive nu: l'empereur leur ayant donné le spectacle d'un combat de cavalerie, ils crurent un instant que le combat devenoit sérieux, et s'enfuirent à toutes jambes jusque dans leurs maisons. Ils n'en étoient pas moins enclins à la révolte: Nicéphore méprisa leurs murmures; mais une femme du peuple ayant poussé l'audace jusqu'à lui lancer des pierres, elle fut publiquement brûlée.

Nous passons les expéditions de Sicile, de Bulgarie, d'Antioche, pour arriver à la conspiration de Tzimiscès et à la mort tragique de Nicéphore. Notre historien, quoique toujours dans une diction bizarre, peint avec des couleurs assez vives cet événement. La perfide impératrice qui laisse la porte de la chambre à coucher ouverte, le monarque lisant les Ecritures saintes devant l'image de la sainte Vierge, et se couchant par terre sur une peau de panthère, les assassins se glissant à la faveur des ombres de la nuit dans le palais, se donnant des signaux par des coups de sifflet, Tzimiscès arrachant la barbe à l'infortuné Phocas et lui posant son pied sur la poitrine, tout excite l'horreur et la pitié; tout attache comme un récit de Plutarque, quoiqu'on ne retrouve pas dans le Byzantin l'atticisme du philosophe de Chéronée.

Les livres VI—IX roulent principalement sur la guerre entre l'empire et les *Russes;* c'est peut-être la partie la plus intéressante de tout l'ouvrage de Léon. Le caractère,

les mœurs, le physique même de *Sviaitoslav*, que les Byzantins nomment *Sphendoslavos* ou *Sphendosthlavos*, est dépeint avec beaucoup de soin et non sans intérêt. « Les « Romains, disoit le prince russe, pensent-ils que je sor-« tirai de la fertile Bulgarie sans recevoir une ample in-« demnité? Qu'ils sortent plutôt eux-mêmes de l'*Europe*, « sur laquelle ils n'ont aucun droit; qu'ils se retirent en « Asie!.........» Quel langage d'un *barbare* envers les prétendus maîtres du monde! L'empereur menace Sviaitoslav d'une invasion prochaine du territoire russe. « Ne « vous donnez pas la peine de faire un aussi long voyage; « avant peu j'irai poser mon camp sous les murs de Cons-« tantinople; et si l'empereur ose bravement sortir pour « nous combattre, nous lui ferons voir que nous ne sommes « pas une populace de boutiquiers, mais des hommes de « sang, vivant de notre épée. » L'entrevue entre le chef des Russes et l'empereur de Constantinople est un tableau historique qui, sous une plume classique, exciterait un vif intérêt. L'empereur arrive au bord du Danube, revêtu de sa pourpre et suivi d'une troupe de cavaliers éclatans d'or: on n'aperçoit pas d'abord le prince russe; cependant un cortége de barques s'avance sur le fleuve; des guerriers, simplement vêtus, les conduisent à la rame; sur la proue d'un de ces frêles navires on voit un homme *aux yeux bleus, au nez retroussé*, s'appuyant sur une rame, et n'étant distingué de la foule que par un vêtement blanc : c'est Sviaitoslav.

Léon dit que l'armée russe, forte, dans le commencement, de soixante-dix mille hommes, fut complétement battue et réduite à vingt-deux mille individus, auxquels l'empereur accorda une grande distribution de blé, aimant mieux se défaire amicalement d'un ennemi aussi intrépide que de continuer une guerre désastreuse pour les

peuples. Ce récit de Léon a plus de vraisemblance que le rapport de Nestor, l'annaliste russe, qui fait Sviaitoslav victorieux avec dix mille hommes, ou celui de Zonaras, qui le fait battre à la tête de trois cent mille guerriers (1). Il est possible toutefois que, dans l'armée, il n'y avoit réellement que dix mille Russes, et que le reste fût composé de Petchenègues, de Bulgares et d'autres nations; ce qui aideroit à expliquer la catastrophe qui, peu après, termina la carrière de Sviaitoslav.

On reconnoît, dans les courses aventureuses de ce prince russe, le caractère des guerriers scandinaves, de ces fameux *Varègues*, montés sur les trônes de Novgorod et de Kiew. Sviaïtoslav est le premier descendant de Rurik qui ait pris un nom slavon; mais les valeureuses bandes qu'il conduisoit paroissent encore avoir conservé plusieurs traits physiques et moraux qui attestent leur origine scandinave. Ils avaient les yeux bleus et la chevelure blonde ou rousse; ils ne combattoient qu'à pied; mais ils descendoient le Dnieper en bateaux; c'est en bateaux qu'ils remontent le Danube, et *Ingwor* (2), le père de Sviaitoslav, avoit conduit une flotte de mille barques jusque sous les murs de Constantinople. Dans les combats, leur courage ressembloit à une sorte de démence, précisément comme celle qn'on attribue aux *Berserkes* du nord. Ils brûloient leurs morts, et immoloient sur leur tombe des prisonniers de guerre. Dans un de leurs sacrifices aux morts, ils jetèrent dans le Danube un enfant et un coq : or, nous savons que les Scandinaves sacrifioient des coqs dans leurs grandes fêtes, et qu'ils immoloient des enfans à Odin, dieu des guerriers

(1) Levesque, histoire de Rome, I, p. 152 (4e. édit.).

(2) C'est le véritable nom de ce prince, que les Russes et les Byzantins nomment *Igor*.

morts (1). Le coq brun étoit probablement l'offrande ordinaire à *Hela*, déesse de la mort, puisqu'elle en avoit un semblable dans son palais infernal (2). Ils se donnoient eux-mêmes la mort plutôt que de se rendre prisonniers ou de se laisser tuer par l'ennemi, parce que la servitude leur étoit insupportable, et parce qu'ils croyoient que ceux qu'un guerrier avoit tués de sa propre main devenoient ses esclaves dans l'autre monde; croyance tout-à-fait identique avec celle des Scandinaves (3). Enfin, leur conseil de guerre s'appeloit dans leur langue *κομεντον*, mot qui n'a aucun sens en russe, et qui ne peut s'expliquer que par les mots scandinave et teutonique *komaz*, *kome*, *kommen*, venir, accourir. Κομεντον répond à *convention*, assemblée.

Léon continue l'histoire de Jean Tzimiscès jusqu'à sa mort; mais nous n'entrerons pas dans l'analyse de cette partie, qui contient les deux expéditions de Syrie.

M. Hase a joint à cette édition de Léon une instruction militaire *sur la guerre des manœuvres*, composée par ordre de Nicéphore Phocas, et qui peut être considérée comme un commentaire sur les expéditions de cet empereur dans les montagnes de Taurus et de Hémus. L'éditeur fait peu de cas de ce morceau, écrit dans un grec un peu barbare; il en a même laissé inédits les derniers vingt-neuf chapitres qui ne se trouvent que dans un seul manuscrit, et qui peut-être y ont été ajoutés par une autre main. Nous ne pensons pas tout-à-fait, comme M. Hase, sur la valeur historique de ce petit traité militaire; il ajoute quelques notions à celles que Constantin Porphyrogenète et les

(1) Suhm, Odin, p. 343 et p. 24.

(2) Voluspa. *Voyez* Bartholin, Antiqu. Dan., p. 563.

(3) Bartholin, p. 516.

autres tacticiens byzantins nous ont laissées sur la manière de faire la guerre contre les barbares.

Deux autres fragmens, l'un de Jean d'Epiphanie, et l'autre de *Theodosius Monachus*, ont de l'intérêt pour la philologie grecque : le premier de ces écrivains est un imitateur du style de Thucydide. Il fournit aux géographes une petite donnée nouvelle : c'est la distance de *Dara*, en Mésopotamie, à *Constantina*, ville dont le savant Mannert lui-même n'a pu déterminer la position; elle est à 490 stades à l'ouest de Dara. Comme, d'après les autorités citées par M. Mannert, elle doit être éloignée de cent milles romains de *Besabdé*, et qu'en même temps elle doit être située sur la route de *Nisibis* à *Charræ*, on entrevoit qu'il faudra la chercher bien plus au midi que l'on ne l'a placée jusqu'à présent.

Les notes savantes dont M. Hase accompagne ses auteurs ne sont pas de notre domaine; ce sont souvent des dissertations complètes sur l'histoire d'un mot difficile ou sur des questions de grammaire, de syntaxe ou d'étymologie. Elles prouvent une érudition philologique aussi étendue que profonde.

Il ne nous reste qu'à faire des vœux pour qu'un aussi excellent helléniste trouve auprès du gouvernement tous les encouragemens que ses pénibles et doctes travaux paroissent mériter.

M. B.

The Asiatick Journal and monthley register for Britihs India and its dependencies. London, 1819, in-8°. — *Journal asiatique et registre mensuel pour l'Inde britannique et ses dépendances.*

Ce journal fait suite à l'*Asiatick annual Register* qui avoit

paru depuis 1799 jusqu'en 1811. Ce dernier recueil, comme son titre l'indique, n'étoit publié qu'une fois par an, en un gros volume. Le Journal asiatique, au contraire, paroît tous les mois par cahier. C'est un ouvrage précieux pour la connoissance des pays de l'orient, et notamment de l'Indoustan. On y trouve des notices biographiques sur les magistrats et les militaires qui ont occupé des emplois et servi dans ce pays, ainsi que sur les savans dont les études et les veilles lui ont été consacrées; des mémoires sur diverses questions relatives à l'histoire, à la géographie et à la littérature de toutes les contrées de l'Asie centrale et méridionale, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à l'extrémité la plus reculée à l'est; des discussions sur des points d'administration, des plans d'amélioration, des analyses d'ouvrages qui concernent ces contrées, des relations de voyages, des extraits de journaux publiés dans les possessions anglaises de l'Inde et de l'Océanique, le récit des événemens de tout genre qui s'y passent, les débats des assemblées de la compagnie des Indes à Londres; enfin, l'extrait des débats du parlement d'Angleterre dans lesquels il est question des affaires de l'Inde. Nous avons plusieurs fois tiré des morceaux intéressans de ce recueil. Le cahier du mois d'octobre de cette année contient une relation de voyage dont nous allons donner un extrait étendu, parce qu'elle concerne un pays peu accessible aux Européens.

Voyage au Japon.

Le brick *les Frères*, capitaine Gordon, parti de Calcutta, avoit essayé, en 1817, d'aborder sur les côtes du Japon; mais, contrarié par les mauvais temps, et obligé de renoncer à cette entreprise, il étoit allé à Okhotsk. L'année suivante, le capitaine Gordon voulut encore ten-

ter fortune et tâcher d'ouvrir des relations commerciales avec le Japon. En conséquence, il fit voile de Calcutta le 12 mars 1818. Nous laisserons de côté tout ce qui concerne sa navigation depuis le Bengale jusqu'aux mers de Chine, pour n'offrir au lecteur que ce qu'il y a de neuf et d'intéressant dans cette relation.

« Le 17 juin, dit le capitaine Gordon, nous sommes entrés dans la baie de Iedo, faisant route avec des jonques qui sembloient se diriger vers le même point que nous. Au coucher du soleil, nous nous sommes trouvés tout près de terre, sans avoir été reconnus pour étrangers. Cela me fit grand plaisir, parce que je voulois aller jusqu'à la capitale, et je me flattois de l'espérance d'être, le lendemain, au point du jour, à la porte du palais de l'empereur; mais il survint du calme pendant la nuit; le navire alla à la dérive, et se trouva près d'une roche; ce qui nous força de mouiller pour attendre le vent.

18 *juin*.— « Dès qu'il a fait jour, nous avons été acostés par plusieurs canots. Nous étions à moins de deux milles de plusieurs villes et villages bien peuplés. Dans le courant de la matinée, nous avons reçu la visite de différens officiers du gouvernement, notamment de deux personnages que leur gravité et le respect profond qu'on leur témoignoit m'ont fait regarder comme étant d'un rang éminent. Je leur ai annoncé mon désir d'aller à Iedo, les informant en même temps que l'objet de ma visite à cette capitale étoit d'obtenir la permission d'y revenir avec une cargaison. Comme le vent et la marée étoient contre nous, l'on me conseilla de me mettre à l'abri dans une baie voisine, en m'offrant un pilote et deux canots pour m'y conduire. J'acceptai avec empressement, convaincu qu'il convenoit d'attendre des nouvelles de la capitale, dont nous étions éloignés d'environ soixante milles.

« On me demanda la permission de débarquer nos armes et nos munitions, et ensuite d'ôter le gouvernail pour l'envoyer à terre. Sachant que les navires qui abordent à Nangasaki se soumettent à ces formalités, je m'y conformai sans hésiter; mais je refusai de dégréer le bâtiment, à cause de la perte de temps que cela auroit occasionné : cependant je consentis à envoyer à terre les voiles de rechange.

« Nous étions entourés par un cordon de vingt canots amarrés les uns aux autres à une distance de quelques brasses de nous, et, au-delà de ces embarcations, par une soixantaine de grands bateaux de garde et de chaloupes canonnières, indépendamment de trois grandes jonques aussi grandes que notre bâtiment, et montées de plusieurs petits canons. Souvent notre garde sur l'eau se montoit à mille hommes, et n'étoit jamais au-dessous de la moitié de ce nombre. On s'imagineroit difficilement avec quelle vigilance le service se faisoit à bord de chaque embarcation, et avec quelle exactitude minutieuse toutes nos actions étoient surveillées : on notoit par écrit tout ce que nous faisions; on dessinoit tous les objets qui attiroient l'attention.

« La foule des gens qui venoient nous voir avoit d'abord été trop considérable, et s'étoit succédée sans interruption; mais, le premier jour passé, on empêcha les curieux de venir à bord; on ne leur permit même pas d'approcher en canot. Le rivage continua toutefois à être couvert de spectateurs; la plupart étoient des femmes.

« Le quatrième jour de notre séjour dans la baie, je reçus la visite de deux interprètes. L'un possédoit à fond la langue hollandoise; l'autre savoit un peu de russe : tous deux parloient un peu l'anglois; mais toutes nos communications avoient lieu en hollandois. Ce fut par cet intermédiaire que je pus expliquer beaucoup mieux qu'auparavant le motif de ma venue au Japon, et en même temps

répondre plus pertinemment à toutes les questions qui me concernoient.

« Après s'être informés du lieu d'où nous venions et de quelques autres particularités, les interprètes me demandèrent si je n'étois pas un membre ou un agent de la compagnie angloise des Indes. Sur ma réponse négative, un d'eux dit, comme se parlant à lui-même : « C'est bien. »

« Le nom du capitaine Golovnin ayant été prononcé, les interprètes s'enquirent avec beaucoup d'empressement et de soin s'il étoit à Okhotsk ; ils demandèrent aussi si les Anglois et les Hollandois étoient en bonne intelligence : je répondis affirmativement. Alors l'interprète reprit : « J'ai appris que depuis deux ans toute l'Europe étoit en paix. »

« J'exprimai l'espoir d'obtenir la permission de revenir l'année suivante au Japon avec mon petit bâtiment ; mais on me représenta que les lois de l'empire étoient très-sévères, et qu'une requête semblable, présentée trois fois par la Russie, avoit été rejetée. En me quittant, les interprètes me dirent que, si je voulois le leur permettre, ils auroient le plaisir de venir tous les jours à bord durant notre séjour dans la rade. Je répliquai que rien ne me serait plus agréable. Nous nous saluâmes respectivement à l'européenne : j'étois assis avec eux sur le gaillard d'arrière, comme l'endroit le plus commode ; en arrivant, ils m'avoient prié de m'y asseoir. La plupart des personnes qui vinrent à bord s'amusoient à essayer de répondre à nos saluts en les imitant.

« Le lendemain, vers midi, ayant vu arriver un norimon à la maison du gouverneur, nous supposâmes, aux marques de respect qui se manifestoient à son passage, qu'il renfermoit quelque personnage éminent. A deux heures, les interprètes nous firent une seconde visite ; ils s'in-

formèrent du lieu de naissance de ceux qui étoient à bord, et m'interrogèrent de la manière la plus minutieuse sur ma famille et les personnes qui la composoient. Apprenant que j'avois un frère écrivain à la cour des requêtes de Calcutta, ils s'écrièrent : « Il est donc au service de la compagnie angloise! » Ils savoient fort bien qu'elle est maîtresse du Bengale. Cette circonstance peu importante eut l'air de leur inspirer de grands soupçons.

« Je leur montrai des tubes de vaccin que j'avois reçus du médecin de la compagnie à Malacca. A ce sujet, j'appris avec plaisir que l'on avoit connoissance de la vaccine au Japon : le capitaine Golovnin avoit, vers 1812, fait sentir les avantages de cette pratique, et on désiroit vivement qu'elle fût introduite; mais je ne pouvois rien entreprendre relativement à un essai en ce genre sans l'avis des autorités supérieures. Le Japon est, de tous les pays que j'ai vus, celui où l'on rencontre le plus de marques des ravages de la petite-vérole. Dans les différentes sociétés qui venoient nous voir, il étoit rare qu'il ne se trouvât pas au moins une personne qui en portât les traces. Cependant M. Thumberg, observateur aussi exact que judicieux, a, je crois, remarqué qu'il ne se souvenoit pas d'avoir vu dans ce pays personne marqué de la petite-vérole.

« Un Japonois témoigna le désir d'avoir des graines de jardin pour les semer; j'en apportai aussitôt une certaine quantité, et je le priai de les accepter; mais j'appris que les lois du Japon étoient si sévères relativement aux communications avec les étrangers, que, si nous n'obtenions pas la permission expresse de commercer, on ne pourroit rien recevoir de nous. Dans le courant de la conversation, je saisis l'occasion de dire que, lors même que l'on nous refuseroit la permission de revenir, j'espérois que l'on m'accorderoit la liberté de laisser au Japon le vaccin, ainsi

que les moutons, les cochons, les chèvres et les graines que nous n'avions pris à bord que dans l'intention de les distribuer partout où ils pourroient être utiles. J'ajoutai que j'aurois aussi beaucoup de plaisir à laisser des journaux et d'autres écrits concernant l'état politique de l'Europe, ainsi que des cartes et des livres de géographie; car je m'étois aperçu que les interprètes montroient le plus grand désir d'obtenir des lumières sur ces objets, et pouvoient comprendre les ouvrages anglois à l'aide d'un dictionnaire hollandois et anglois qu'ils apportoient toujours avec eux.

« Les interprètes me demandèrent si notre nation continuoit à envoyer des bâtimens à la Chine, même à l'époque actuelle, et si, comme à l'ordinaire, nous chargions à Canton des thés pour Londres. Ces questions avoient peut-être rapport à l'affaire de lord Amherst: on s'informa du nom du roi de Hollande et de celui de la maison à laquelle il appartenoit: j'appris aux interprètes qu'il s'appeloit auparavant prince d'Orange, et qu'il étoit revenu dans son pays après avoir séjourné pendant une vingtaine d'années en Angleterre. On m'interrogea sur son âge et sur celui de son fils, ce qui me fournit l'occasion de parler du mariage que le dernier avoit contracté récemment avec une sœur de l'empereur de Russie. Les Japonois s'enquirent aussi du nom du roi de France et de la résidence actuelle de Napoléon. Leur ayant dit que c'étoit à Sainte-Hélène, ils demandèrent si les Anglois étoient encore en possession du cap de Bonne-Espérance, et s'ils gardoient Java. Ayant répondu que non sur le dernier point, ils voulurent savoir si nous n'avions pas été maîtres de cette île : je repris que c'étoit vrai, et que nous nous étions de même emparés de tous les établissemens hollandois, les occupant pendant tout le temps que les François s'étoient maintenus en Hollande, mais que nous avions tout rendu

depuis que les Hollandois avoient recouvré leur indépendance. Il fut ensuite question du retour de Napoléon et de la bataille de Waterloo; ce qui donna occasion d'entrer dans des particularités qui excitèrent beaucoup d'intérêt, notamment l'énumération des différens états qui s'étoient coalisés contre la France.

« Les interprètes nous dirent que, suivant ce qu'ils avoient appris, le capitaine Golovnin devoit, cette année même, obtenir le gouvernement d'Okhotsk, et demandèrent si la nouvelle étoit vraie. Le désir qu'ils montrèrent d'être fixés sur ce point, me donne sujet de penser qu'ils redoutent le voisinage d'un homme qui connoît avec tant d'exactitude leurs possessions septentrionales, le caractère de leur nation et ses ressources (1). Ils s'informèrent si mon intention étoit d'aller à Okhotsk, dans le cas où je n'obtiendrois pas la permission de commercer au Japon; je répondis affirmativement.

« En entrant dans la chambre pour la voir, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, nous restions ordinairement assis sur le pont, les interprètes me demandèrent si j'avois un baromètre; je n'en avois pas. Je leur montrai mes autres instrumens, et je vis qu'ils en connoissoient bien les noms et les usages. Ils observèrent qu'on fabriquoit beaucoup mieux les instrumens à Londres que partout ailleurs. « Je sais, répliquai-je, que les ordres donnés à Nangasaki pour faire venir des marchandises de Batavia, spécifient que plusieurs objets doivent être des manufactures de Londres. »

« Le lendemain on apporta le long du bord une provision d'eau fraîche pour remplir nos barriques à eau.

(1) *Voyage de M. Golovnin*, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie, traduit par J. B. Eyriès. Paris, Gide fils, 1818, 2 vol. in-8°.

Comme elles avoient été jaugées peu de jours auparavant, je pensai que les Japonois ne les remplissoient que pour s'assurer avec plus d'exactitude du nombre de jours que nous avions tenu la mer, surtout parce que l'on nota la quantité des mannes de lest que l'on nous fournit. Si ce n'avoit été par ce motif, j'aurois refusé l'eau, parce que je voulois que l'on fût convaincu que mon seul objet, en venant au Japon, étoit d'obtenir la permission d'y commercer : au reste, je voyois bien que l'opération de remplir les barriques à eau étoit un pronostic de notre prochain départ.

« Les Japonois qui accompagnoient les chaloupes chargées des barriques d'eau, étoient plus communicatifs que les autres; ils me montrèrent un cordon de grains dont ils se servent dans leurs dévotions comme d'un rosaire; ils lurent les caractères tracés sur une boîte à thé de Canton, me dirent les noms de plusieurs marchandises dans leur langue, et parlèrent beaucoup des manufactures de Londres, ville qu'ils semblent considérer comme le siége des arts.

« Vers midi, les interprètes vinrent à bord. Après les complimens ordinaires, ils produisirent divers papiers; puis l'un d'entre eux me dit, d'une manière officielle : « Vous avez demandé la permission de commercer au Ja-
« pon : je suis chargé, par le gouverneur de ce lieu, de
« vous dire que cette permission ne peut s'accorder, parce
« que les lois de l'empire interdisent toute communication
« avec les étrangers, à l'exception de celle qui est établie
« à Nangasaki avec les Hollandois et les Chinois ; en con-
« séquence, le gouverneur vous prie de faire voile par le
« premier vent favorable. »

« Après une conversation un peu vague, les interprètes, me montrant un autre papier, me dirent, comme par voie d'explication et d'une manière semi-officielle,

qu'au mois d'août 1803, un navire américain étoit arrivé à Nangasaki, et, au mois de septembre suivant, un bâtiment anglois venant de Calcutta étoit de même entré dans ce port avec des intentions semblables aux nôtres; qu'en 1806, l'ambassade russe étoit venue à Nangasaki; que, depuis, un autre vaisseau de la même nation avoit aussi visité ce port, et qu'un troisième avoit, en 1813, abordé à Matsmaï; que tous ces bâtimens avoient été renvoyés, et qu'ainsi nous ne pouvions pas être admis; que, par conséquent, il valoit mieux pour nous ne pas revenir, puisque nous n'obtiendrions pas ce que nous demandions. Un conseil donné aussi brusquement m'eût offensé, si j'eusse supposé que les Japonois sentoient que le ton en étoit menaçant; mais il n'excita chez moi qu'un sourire.

« Les interprètes nous offrirent des canots pour nous remorquer hors de la baie quand nous serions prêts à partir, et me demandèrent quel pavillon j'arborerois alors comme signal. N'ayant que le grand pavillon et le iack, que je ne me souciois pas de déployer, entourés et gardés comme nous l'étions, je répondis que je hisserois une voile de canot en guise de pavillon. La chose leur parut étrange, et ils s'informèrent pourquoi je n'arborerois pas de pavillon: je me contentai de répondre que, dans notre position actuelle, je ne le pouvois pas.

« Les interprètes me représentèrent qu'il seroit peu convenable de m'avancer plus loin dans la baie de Iedo, puisque ma route devoit se diriger d'un côté entièrement opposé. Comme je désirois me rendre sans délai à Okhostk, ayant reconnu qu'il n'y avoit rien à faire au Japon, je répliquai qu'ils n'avoient pas besoin de s'inquiéter de ce point.

« Je voulus leur laisser de légères marques de mon sou-

venir ; ils répondirent que la rigueur extrême des lois de l'empire ne leur permettoit de rien recevoir.

« Il me parut évident qu'ils me faisoient une visite un peu pressée; car ils ne nous adressèrent pas beaucoup de questions, sachant que nous devions sans délai mettre à la voile. Néanmoins ils prirent en courant quelques notes sur la politique et le commerce de l'Europe, puis ils nous souhaitèrent un bon voyage. Ces interprètes étoient des hommes d'un esprit fin et délié, ils avoient plus de connoissances générales que je ne me serois attendu à en trouver chez eux; ils sont beaucoup plus instruits que le reste de leurs compatriotes, pour tout ce qui est relatif aux pays étrangers. Il me parut cependant qu'ils avoient quelquefois été induits en erreur par les Hollandois. Ceux-ci leur avoient dit, par exemple, que le prince d'Orange étoit mort, lorsqu'il avoit fui de son pays, et, dans d'autres occasions, leur avoient raconté des nouvelles qui servoient leurs vues, persévérant au moins à cet égard dans la politique étroite, pour ne pas dire infernale, par le moyen de laquelle ils se sont emparés du commerce avec ce pays.

« Dans l'après midi, on nous rendit nos armes, nos munitions et notre gouvernail. Le lendemain matin, ayant fait le signal convenu, nous fûmes remorqués hors de la baie par environ trente canots. Une des chaloupes canonnières leva l'ancre; j'arborai mon pavillon pour la première fois dès que je fus hors de la baie. Quand je fus en bonne route, les canots de remorque et nos amis qui les avoient accompagnés nous quittèrent; alors l'équipage les régala de bon cœur d'un triple hourra, car tout le monde à bord étoit fatigué de la contrainte à laquelle nous avions été assujétis durant notre séjour. Je crois que,

de part et d'autre, l'on voyoit à peine que l'on se séparât de cette manière. Je dois observer que je n'ai vu les habitans d'aucun pays se conduire avec autant de sentiment des convenances que les Japonois. Ils se montroient polis et affectueux, non seulement envers nous, mais aussi entre eux; les marques de respect données aux supérieurs peuvent paroître serviles et dégradantes aux Européens, mais je ne puis les considérer sous ce point de vue; au reste, l'observateur le plus superficiel seroit frappé de l'air de bonté des maîtres pour leurs domestiques.

« La côte étoit couverte d'une foule de spectateurs; un grand nombre s'embarqua dans des canots pour satisfaire sa curiosité par la vue d'un bâtiment étranger. A peine les canots qui nous remorquoient nous eurent quittés, que plusieurs de ceux des particuliers vinrent très-près de nous. Les curieux finirent par se rendre, à notre invitation de monter à bord. Le pont fut bientôt tellement encombré, que je vis avec plaisir un bateau de garde s'avancer vers nous, afin de disperser la foule. Il n'eut pas été plus tôt reconnu que chacun s'échappa de son côté; mais il y eut beaucoup de curieux qui ne tardèrent pas à revenir; quand ensuite nous leur montrions un bateau de garde, quelques-uns se mettoient à rire, et disoient qu'ils s'en moquoient, tandis que, dans d'autres momens, ils nous faisoient entendre qu'ils craignoient d'être punis de mort.

« Dans le courant de cette journée et de la suivante, nous n'eûmes pas moins de deux mille personnes à bord. Toutes montroient le plus grand empressement à faire des échanges. Entre autres choses j'obtins de petits livres et d'autres échantillons de la langue du pays, ce qui me fit grand plaisir. Je distribuai aux curieux deux exemplaires du Nouveau-Testament, ainsi que divers Traités sur la

religion en langue chinoise, qui paroît être assez généralement comprise au Japon. »

Quoique M. Gordon ait échoué dans sa tentative de commercer avec le Japon, il ne perd cependant pas toute espérance de réussir une autre fois, et il ne regrette pas le temps qu'il a passé dans la baie de Iedo. Il observe que la rigueur de l'hiver, dans les parties septentrionales du Japon, y feroit rechercher les étoffes de laine, si elles y étoient connues, et que la vente en seroit considérable, puisqu'il n'y a pas de moutons dans le pays. Il croit que le Bengale ne pourroit pas seul fournir la quantité d'indigo, de sucre et de toiles de coton nécessaires à la consommation : il regarde les richesses minérales du Japon comme suffisantes pour payer, avec de grands bénéfices, tout ce que l'on importeroit. Il a cru remarquer que l'on fut généralement fâché de ce qu'on l'avoit renvoyé. Tous les Japonois qui venoient à bord examinoient avec un vif empressement ses habits, et manifestoient le désir d'acheter des étoffes semblables à celles qui le composoient; car elles étoient beaucoup plus fines que celles qu'ils recevoient par Nangasaki. Il pense, au reste, qu'il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne de favoriser les fantaisies des Japonois sur ce point, en encourageant le commerce des Hollandois, et de se borner à une participation indirecte aux profits de ces derniers.

« Les ambassades, ajoute M. Gordon, les présens et d'autres tentatives semblables pour ouvrir le commerce, ne serviroient qu'à éloigner ce qu'on voudroit obtenir. Rien ne me donne lieu de prévoir que nous soyons admis dans le pays; mais je ne puis blâmer les Japonois de nous en exclure. Si nous avions un commerce ouvert avec eux dans les circonstances actuelles, ce ne seroit qu'une

suite de jalousies et de brouilleries ; car nous ne pourrions jamais souffrir qu'ils nous traitassent avec la même méfiance qu'ils manifestent dans leur commerce avec les Hollandois. Toutes les fois que mes regards se portoient vers l'arrière de mon bâtiment, ou vers le lieu où l'on gardoit nos armes, j'éprouvois comme un sentiment de honte, car j'étois arrivé avec l'intention de me soumettre à de semblables insultes : cependant je suis content d'avoir agi ainsi ; car, s'il y eût eu quelque sujet d'altération, j'eusse attribué mon manque de succès au refus de me conformer aux usages reçus. Mais la manière dont les choses se sont passées, et la bonne intelligence qui a régné tout le temps entre les Japonois et nous, me prouvent que notre conduite ne les a pas offensés.

« Notre bâtiment étoit petit, il appartenoit à des personnes qui ne faisoient point partie de la compagnie des Indes. Ces deux circonstances nous furent, je le pense, très-favorables, de même que la précaution que je pris de demander la permission d'apporter une cargaison ; mais, d'un autre côté, nos relations avec Okhotsk furent regardées d'un œil de défiance. »

M. Gordon pense que l'on pourroit, avec un petit bâtiment bien solide, muni d'un bon équipage, enfin armé et chargé de marchandises de valeur, essayer d'établir un commerce clandestin avec le Japon. Des particuliers isolés ne pourroient pas entreprendre une expédition de ce genre ; elle pourroit mériter l'attention de la compagnie des Indes, ou d'une association qui voudroit étendre le commerce anglois. Les nombreux bateaux de garde placés le long des côtes gêneroient beaucoup les relations avec les habitans, surtout dans le voisinage des lieux très-peuplés. Il faudroit user d'une grande circonspection en faisant ce commerce, afin de ne pas alarmer les Japonois

par l'apparence de la force ; car, une fois intimidés ou insultés, il seroit impossible de calmer la terreur qui en résulteroit, ce qui empêcheroit toute communication ultérieure.

« Ce que je puis assurer avec une certaine confiance « d'après mes observations, dit enfin M. Gordon, c'est que « la nation japonoise sent parfaitement les avantages qu'elle « retireroit du commerce avec les étrangers, et désire « vivement en jouir; mais le gouvernement tient aussi « obstinément que jamais au système de n'avoir aucune « relation au dehors. »

*Etat actuel de la Nouvelle-Galle du sud ; extrait de l'*Australasian Magasine, *journal littéraire publié à Sidney.*

Les progrès des établissemens anglois dans la Nouvelle-Galle du sud et la terre Van-Diemen ont été si rapides, que ces deux pays non seulement produisent les denrées et beaucoup d'objets de première nécessité, mais peuvent aussi exporter l'excédant de ce qui est nécessaire à leur consommation. Ils ont récemment envoyé des chevaux à Batavia, des bestiaux et de la viande salée à l'Isle-de-France, de la farine au cap de Bonne-Espérance, où il y avoit disette de grain. Ces colonies fournissent aussi aux besoins de la métropole, à laquelle elles expédient de l'huile de baleine, du spermaceti, des peaux de phoque d'excellente qualité, et de la laine qui rivalise avec la meilleure qui vienne de Saxe ou d'Espagne. Le commerce prendra encore plus d'extension lorsqu'on affranchira les marchandises des droits auxquels elles étoient assujéties.

Le relevé de la population prouve qu'elle a augmenté de 8,000 habitans en un an; elle se montoit, au mois de novembre 1818, à 25,050 ames.

L'état des terres en culture donne le résultat suivant :

Acres de terre cultivés en froment..........	20,100
——— en maïs........................	8,100
——— en orge, avoine, pois, féves........	1,990
——— en pommes de terre................	730
——— jardins et vergers..................	990
——— défrichés..........................	43,600
Total des acres de terre possédés par divers individus..........................	290,600

Bestiaux.

Bœufs..................................	55,450
Moutons................................	201,240
Cochons................................	22,630
Chevaux................................	3,600

Les colons fournissent les magasins du gouvernement de viande de bœuf, de mouton et de cochon, à six pences la livre. Le prix commun du froment, en mai et juin 1819, étoit de huit schelings six pences le boisseau. Les autres denrées étoient de même à un prix raisonnable.

Un particulier possède, à quelques milles de Sidney, un jardin dans lequel on trouve réunies toutes les espèces de fruits répandues dans la colonie, telles qu'oranges, citrons, bigarrades, grenades, gouiaves, olives, raisins de plusieurs sortes, ananas, pêches, brugnons, abricots, pommes, poires, prunes, figues, mûres d'Angleterre, du Cap et de Chine, noix, chataignes, amandes, nèfles, framboises, fraises, melons, coings, et beaucoup d'autres moins précieuses. Les pêches sont si abondantes, qu'elles servent à engraisser les cochons. Les groseilles à grappe et les groseilles à maquereau sont singulièrement belles dans la terre de Van-Diemen.

On trouve dans le pays des pierres meulières qu'il falloit auparavant faire venir de France. On a construit à Sidney un moulin à vapeur qui est très-utile.

Le gouverneur a de nouveau permis aux habitans d'avoir annuellement des courses de chevaux. Il y en a eu une considérable, le 4 juin, dans un terrain près de Sidney. Le prix, qui consistoit en une coupe, une écuelle d'argent avec son couvercle et une grande cuillère, fut vivement disputé.

On voit une preuve remarquable des communications qui existent déjà avec Taïti et la Nouvelle-Zélande, par un avis inséré dans la gazette du mois de mai dernier, et portant que les insulaires Roni, Paoutou, Popoti, Tiapoa, Moaï, Topa, Fieou, Aiyong et Haouho, sont prêts à partir de Port-Jakson, comme matelots, dans des navires de la colonie.

Une goëlette toute neuve, construite dans les chantiers du gouvernement à Sidney, par ordre du prince-régent, pour être offerte en présent au roi des îles Sandwich, a été lancée à l'eau au mois d'avril; elle devoit partir sous peu pour sa destination, après avoir été convenablement équipée.

A l'examen des écoles publiques qui a lieu annuellement à Paramatta, une jeune négresse du pays, élevée à l'école des orphelines, a remporté le second prix, ce qui prouve que l'esprit des aborigènes est susceptible d'un degré de culture qui les met à même de s'élever au rang des peuples civilisés.

Peu de temps après l'établissement de la colonie, il y parut un journal quotidien pour les nouvelles; actuellement, un journal consacré aux lettres, aux sciences, aux arts et au commerce, est publié par cahier.

II.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

Voyage de M. Belzoni au temple de Jupiter-Ammon dans les déserts de la Lybie. (*Extrait d'une lettre de Rosette, du 5 juin* 1810.)

« Je traversai d'abord le Faioum et fis une excursion vers le lac Mœris. Je visitai le temple nommé Haroun qui en est à l'ouest et la ville de Bacchus au nord. Je vis aussi les ruines d'Arsinoë (Crocodilopolis de Strabon), les deux pyramides, l'obélisque, etc. De là, j'entrai dans le désert; et, me dirigeant à l'occident, au nord et au midi, je rencontrai diverses ruines égyptiennes et grecques. Ensuite, marchant directement à l'ouest, j'arrivai en cinq jours à l'Oasis des Ammoniens. A moitié chemin du Mœris à l'Oasis, j'aperçus un grand nombre de tombeaux (*tumuli*), contenant chacun à peu près une centaine de cadavres qui, probablement, avoient péri dans le désert faute d'eau et de provisions, et avoient ensuite été ainsi recouverts par le sable que le vent avoit accumulé. Ces tombeaux sont au nombre d'une trentaine, d'où l'on peut calculer le nombre des morts de deux à trois mille. Sans énoncer une opinion trop hasardée, je serois tenté de croire que ce sont les restes du corps d'armée envoyé par Cambyse contre les Ammoniens, après la prise de Memphis. On sait, d'après le récit d'Hérodote, que ces malheureux, abandonnés par leurs guides égyptiens, périrent dans le désert.

L'Oasis n'a que quatre milles carrés d'étendue ; ce petit

canton, très-fertile et riant, est ombragé par de beaux palmiers et divers arbres fruitiers. Les habitans sont assez farouches par le peu d'habitude de voir des étrangers, à l'exception de quelques Bédoins, comme eux, qui viennent annuellement leur acheter des dattes. On pense aisément qu'étant le premier Européen qui fût venu chez eux, ils ne me firent pas bon accueil; je fus quelque temps avant de gagner leur confiance et d'obtenir la permission de parcourir leur pays. Suivant la description d'Hérodote, je supposai qu'à peu de distance je devois trouver le temple d'Ammon, et je me mis à en faire la recherche la plus minutieuse. Le premier village dans lequel j'entrai, s'appeloit Zabu; de là je franchis une montagne, et, après trois heures de marche, je trouvai, dans un autre Oasis, deux villages dont le premier s'appeloit El-Cassar. J'éprouvai dans ce lieu de plus grandes difficultés que dans le précédent. Les habitans, persuadés que je venois pour enlever des trésors enfouis, s'obstinèrent à me refuser l'entrée de leur pays. Enfin, après deux jours de contestations, grâces à l'intervention des cheiks de Zabu, on me laissa le passage libre. Mes recherches me prouvèrent que ce village étoit fondé sur les ruines d'un grand temple, dont les matériaux précieux sont employés à soutenir de misérables cabanes. Au nord de ces ruines, je trouvai celles d'un temple grec dont une partie existe encore, et qui est construit des mêmes matériaux que l'autre. La position de ces ruines sur un terrain élevé, la distance précise de neuf journées d'Alexandrie, et le témoignage des anciens écrivains, s'accordent pour me faire croire que c'est là qu'étoient le temple et l'oracle d'Ammon.

Dans le voisinage de ces ruines sont plusieurs tombes égyptiennes avec des sarcophages en terre cuite, dont les couvercles sont ornés d'hiéroglyphes en haut et bas-

reliefs. Dans l'intérieur de ces sarcophages, je trouvai des momies emmaillotées comme à l'ordinaire, mais assez mal conservées. Toutes ces circonstances m'avoient déjà convaincu, comme je l'ai déjà dit, que c'étoit là le temple d'Ammon; mais quelle fut ma satisfaction lorsque, le lendemain, on me conduisit à une source dont l'eau est chaude le matin et le soir, froide à midi, et chaude à minuit. Hérodote dit expressément que, près du temple d'Ammon, est une fontaine qui est tiède le matin et le soir, froide à midi et très-chaude à minuit. Je fus témoin du changement de température. Il me paroît donc que les savans trouveront ces preuves suffisantes pour partager mon opinion. J'espère, au reste, que bientôt quelque voyageur qui aura plus de loisir décrira ces lieux plus en détail. J'emportai de l'eau pour en faire l'analyse.

En partant de cet Oasis, je marchai au sud - ouest; et, après trois jours de chemin, j'arrivai à un autre Oasis nommé El-Heik : celle-ci me parut avoir été anciennement cultivée. Aujourd'hui, l'on n'y voit qu'un petit nombre d'habitans qui se tiennent dans le voisinage des sources peu nombreuses, et qui fuient comme des bêtes sauvages à l'approche des étrangers. Tous les signes d'amitié que je leur fis furent inutiles pour en amener aucun près de moi. Je vis dans cet Oasis les ruines d'une petite ville et un temple grec, indiquant que la domination des Ptolémée s'étendoit jusque-là. Je ne pus aller plus avant dans cette direction, parce que les guides ne connoissoient pas le désert plus loin; je retournai donc vers le Nil, où j'arrivai après cinquante jours de recherches, et me disposai à m'embarquer pour l'Europe.

Détails récens sur la Patagonie.

Un navire de Liverpool, qui commerçoit le long de la

côte de Patagonie, y fit naufrage il y a peu de temps. C'étoit le seul Anglois que l'on se souvînt d'y avoir vu : il y arrive pourtant une vingtaine de bâtimens tous les ans; le plus grand nombre est Américain; il y a aussi quelques Français. L'équipage du navire anglais, et notamment un lieutenant de la marine angloise, sont de retour, et ont donné, sur la Patagonie, des détails qui confirment ceux que l'on connoît déjà.

Les naturels du pays consistent en deux tribus bien distinctes : l'une, de taille gigantesque, si souvent citée par les voyageurs, s'étend de la côte de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Le lieutenant dont on vient de parler vit deux chefs ou caciques qui avoient certainement huit pieds anglois de haut; ils étoient quelquefois accompagnés d'un jeune homme de quinze ans, dont la taille étoit au moins de six pieds deux pouces (1). Celle des femmes est à proportion. Toute cette tribu a de très-beaux traits, et est très-bien faite; elle vit uniquement de la chasse; et si les Européens formoient dans ce pays un marché central, elle y apporteroit une grande quantité de pelleteries précieuses, notamment des guanucos, dont la laine seroit d'un avantage extrême pour les manufactures de schals et de draps fins. Le lieutenant en a apporté en Angleterre un échantillon qu'il a montré à un manufacturier; celui-ci a estimé qu'elle y vaudroit 15 à 16 schelings la livre. Les Patagons accepteroient volontiers en échange des liqueurs spiritueuses, du tabac du Brésil, de gros drap bleu ou rouge, de grands éperons de fer, de longs couteaux, des lances, de la verroterie, et autres marchandises semblables. Ils ne font pas usage d'argent monnoyé, non plus que des armes à feu. L'autre tribu leur ressemble à cet égard. Leur

(1) Mesure d'Angleterre.

conduite fut fut très-paisible envers l'équipage du navire anglois. Quand ils entrent dans l'établissement de Rio-Negro, ils déposent toujours leurs armes, et ne les reprennent qu'en sortant.

L'autre tribu consiste en ce qu'on appelle les Indiens des Pampas, petite race qui a des habitudes sédentaires, et demeure bien loin à l'ouest du Rio-Negro. Ils sont agriculteurs et pasteurs, ils ont même quelques manufactures. Ils apportent à la côte du bétail, des draps grossiers, de la viande desséchée, etc., qu'ils échangent principalement contre des liqueurs spiritueuses et du tabac. Les voyageurs en parlent comme d'une tribu nombreuse et tranquille. Comme elle a beaucoup de troupeaux de moutons, on pourroit leur acheter de la laine; mais on dit qu'elle est de qualité médiocre.

Tout le pays, depuis le Rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, a été abandonné par les Espagnols, à l'exception du Rio-Negro, où il y a les restes d'un établissement que les habitans désertent tous les ans. Le gouvernement de Buenos-Ayres a seulement pris possession nominalement d'une partie, et placé simplement un commandant à Rio-Negro, sans un seul soldat sous ses ordres. On y avoit d'abord envoyé des troupes noires; mais elles tourmentoient les habitans de toutes les manières, et tuoient leur bétail. Avant la révolution de Buenos-Ayres, il étoit abondant et procuroit les moyens de charger tous les ans plusieurs navires de peaux et de suif.

On dit que le sol aux environs de Rio-Negro convient parfaitement au grain, et qu'il y a de grands espaces bien arrosés où l'on pourroit facilement élever du gros bétail. Les taureaux et les vaches y sont à peu près de la même taille qu'en Angleterre; mais le bœuf de trois ans est de moitié plus gros et devient énorme. Ces animaux domestiques,

et les bestiaux sauvages qui fourmillent dans l'intéririeur, peuvent donner une immense quantité de viande qui, bien préparée et surtout séchée, formeroit une branche de commerce avantageuse avec les Antilles. Le bœuf séché est tellement prisé à la Havane, qu'il s'y vend quatorze piastres le quintal. Il faudroit deux à trois mois pour l'y transporter. Le pays abonde de même en chevaux sauvages, dont les peaux pourroient aussi former une branche de commerce profitable.

Les bords du Rio-Negro sont couverts de saules très-propres à faire des chevrons et des solives dans l'intérieur des maisons; il n'y a pas d'autres bois de construction; mais les broussailles fournissent abondamment du bois de chauffage.

La côte, depuis le 37.e jusqu'au 42.e degré de latitude sud, est bordée d'îles ou de bancs de sable innombrables qui s'étendent jusqu'à sept et huit lieues du continent; en dedans de ces bancs, il y a des ports sûrs et commodes, et, le long de la côte, des criques nombreuses que les canots peuvent remonter. La carte publiée par Faden, d'après la reconnoissance de Malaspina, quoique sur une petite échelle, est très-exacte; c'est la seule à laquelle on puisse se fier. Durant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre, les bancs sont couverts de l'espèce de phoque nommée éléphant marin. Ces animaux y sont en si grand nombre, qu'une vingtaine de navires, chacun de deux cents tonneaux, y pourroient annuellement prendre un chargement complet en huile, si la pêche se faisoit avec les restrictions convenables; par exemple, si l'on ne tuoit pas de phoque qui eût moins de deux ans, ni de femelle qui n'eût pas encore mis bas, ou élevé ses petits. Un petit, âgé de trois à quatre semaines, peut pourvoir à sa subsistance. Les Américains en ont tué

beaucoup qui n'ont produit que quatre à cinq gallons d'huile, tandis qu'en attendant qu'ils eussent atteint l'âge de deux à trois ans, ils en eussent retiré le même nombre de barils. La côte abonde en outre en phoques (hair and fur seals), dont les peaux, portées à Londres ou à la Chine, formeroient peut-être une bonne branche de commerce.

Muséum ethnographique de Gœttingen.

On peut être surpris de ce que, dans un temps où l'on fait tant de choses pour les collections relatives aux sciences, on n'ait encore établi dans aucune capitale de l'Europe un Muséum pour la géographie des divers peuples de la terre, qui, disposé d'après un plan régulier, fasse voir au spectateur la manière de vivre de ses semblables dans d'autres parties du monde, et sous d'autres climats; enfin, lui montre leurs ustensiles, leurs vêtemens, leurs parures, leurs armes. Le cabinet ethnographique de Gœttingen peut servir de modèle en ce genre, il fait partie du Muséum dont il occupe deux pièces; il s'est, comme tout le reste, accru peu à peu. On en doit les commencemens à la libéralité du roi, qui envoya diverses pièces provenant du premier voyage de Cook. Le désir qui fut manifesté alors de posséder quelques-unes de ces curiosités, en procura aussitôt un grand nombre. A la mort de Forster père, la collection s'accrut considérablement par l'achat de la sienne; elle seroit cependant restée bornée à une seule partie, si un événement heureux ne lui eût fourni de grandes richesses dans une autre. Elle en fut redevable à la libéralité de M. le baron d'Asch, mort à Saint-Pétersbourg, et qui a aussi enrichi la collection de minéralogie, ainsi que celle des livres russes. Son long séjour comme médecin et naturaliste dans la capitale

du plus vaste empire de la terre, et ses liaisons avec les provinces les plus éloignées, lui donnoient la facilité d'obtenir une infinité de choses curieuses. Tout ce qu'il recevoit alloit à Gœttingen. Grâces à ce bienfaiteur, les trésors du nord se joignirent à ceux du sud. De cette manière, la collection s'est étendue et est devenue plus complète qu'aucune de celles qui existent.

Elle embrasse tous les peuples du Grand-Océan, tant ceux qui habitent ses îles que ceux qui vivent sur ses côtes; elle commence au nord par l'extrémité la plus septentrionale de la Sibérie, comprenant les Samoïèdes, les Tchouktchis et les Kamtchadales, puis les Kouriles, les Aléoutes, les indigènes d'Ounalaschka, de Kadiak et de la côte nord-ouest de l'Amérique; elle passe ensuite au Japon, à la Chine et au Tibet; mais elle est riche surtout en ce qui appartient aux archipels du Grand-Océan; tels que ceux des îles Sandwich, de la Société, des Amis, des Marquesas, et principalement de la Nouvelle-Zélande. Même les misérables Pécherais de la terre du Feu, qui vivent sur le point du globe le plus avancé au sud, ont fourni un collier de coquilles à la collection. Les objets sont rangés par classes de la manière suivante : habillement, parure, ustensiles, armes, idoles. La première offre soit des échantillons, soit des pièces entières d'étoffes faites d'écorces d'arbres, unies ou teintes, ainsi que les ustensiles qui servent à les fabriquer; des nattes tressées avec un art infini, des vêtemens complets en lin de la Nouvelle-Zélande; des tiges de ce végétal en nature. Ensuite viennent les étoffes de soie et les belles ouates du Japon; les tuniques contre la pluie faites en peau de poisson, et les vêtemens en pelleterie de Kadiak et de la côte nord-ouest d'Amérique; les habits d'eté et d'hiver des Samoïèdes, des Tchouktchis, et des autres

peuples de l'extrémité septentrionale du globe. La classe des parures est encore plus riche ; beaucoup de colliers, et de bracelets en coquilles, en os, etc. ; l'appareil pour tatouer, le costume de deuil de Taïti complet ; la parure de guerre des chefs des îles Sandwich ; l'ornement des chamans de Sibérie complet, avec leur tambour magique : les ustensiles de pêche remplissent seuls une armoire. Il seroit difficile d'inventer une forme de hameçon qui ne s'y trouve pas. Parmi les armes se distingue la belle lance des îles Sandwich, si bien polie. Les instrumens de couture du nord-ouert de l'Amérique, les arrêtes qui tiennent lieu d'aiguille, et le fil tiré des tendons d'animaux marins, ne sont regardés qu'avec une certaine défiance par les dames ; mais les ouvrages qu'elles voient auprès, et qui sont plus délicatement et plus régulièrement faits que ceux qui sortent de leurs mains, dissipent tous leurs doutes à cet égard. Cet exposé suffit pour faire connoître combien cette collection possède d'objets intéressans et combien il en manque encore, puisqu'elle ne comprend que les régions de la terre nommées plus haut. Elle est d'ailleurs très-utile, car elle sert non seulement à satisfaire la curiosité des étrangers, mais aussi à fournir des explications pour les cours de géographie qui ont lieu tous les étés. Si l'on joint à cette collection publique la collection du professeur Blumenbach, il seroit difficile de trouver ailleurs des trésors plus considérables pour l'ethnographie. La seule collection de crânes, aujourd'hui au nombre de deux cents, comprend tous les peuples de la terre ; quelle réunion, si tous les individus auxquels ces crânes ont appartenu pouvoient être rappelés à la vie pour un instant ! On voit ensuite les portaits de tous les peuples divers peints d'après les originaux vivans. Il y a encore beaucoup d'autres objets isolés très-curieux ;

par exemple, une habitation de Caraïbe, garnie de tous ses meubles, très-artistement exécutée par un officier qui l'a rapportée des Antilles. Certainement un seul morceau de ce genre est souvent plus instructif que toute une relation de voyage.

Fragmens d'un voyage inédit à Venise en 1819, *par le général Laharpe.*

Je n'avois pas été à Venise depuis trente-huit ans : ce qui m'a d'abord frappé, ç'a été de rencontrer si peu d'embarcations sur le canal qui borde la grande et belle route par laquelle on arrive de Padoue à Zasine, en face de Venise. Jadis ce canal étoit couvert de péottes, gondoles et bateaux de toute espèce, se croisant dans tous les sens, chargés de marchandises ou de voyageurs, et annonçant par leur nombre l'approche d'une capitale florissante. La même différence entre les deux époques étoit aussi sensible en entrant à Venise par le grand canal, que ne couvroient plus comme autrefois d'innombrables gondoles, barques et bateaux. Les plus beaux palais bordent le grand canal : c'étoit jadis la partie la plus riante et la plus habitée. Aujourd'hui, un grand nombre de ces palais est inhabité ; plusieurs tombent en ruines ; quelques-uns ont été vendus pour être démolis. Rien de plus vivant que le spectacle de la place de Saint-Marc, lorsque Venise étoit encore indépendante. Les voyageurs qui en ont donné des descriptions si intéressantes seroient bien surpris aujourd'hui de n'y trouver, à l'exception des édifices, presque plus rien de ce qui avoit attiré leur attention.

Le canal de la Giudeca est assurément ce qu'il y a de plus beau à Venise ; il est bordé d'édifices extrêmement remarquables : tels sont, par exemple, les Procuraties, la

Piazzetta avec ses deux colonnes, dont l'une portoit le lion de Saint-Marc; le palais ducal, les magnifiques églises de *San-Giorgio maggiore* et *del Redemptore*, le quai des Esclavons, à l'extrémité duquel se trouve un jardin public établi par les ordres de Napoléon.

Le palais ducal, dont l'architecture est imposante sans être de bon goût, est aujourd'hui le sanctuaire des chancelleries du nouveau gouvernement. Les gueules de lion qui s'ouvroient aux délateurs, sous le portique du rez-de-chaussée, n'exisent plus, et l'on ne lit plus au-dessus *Denunzie segrete*. Dieu veuille que la chose ait disparu avec le nom; mais on auroit pu laisser subsister, comme de salutaires avertissemens pour les grands fonctionnaires, les plaques de marbre sur lesquelles étoient sculptés les jugemens rendus contre de grands coupables.

L'institution du terrible *conseil des dix*, résultat nécessaire de l'injuste opération exécutée par le doge Gradenigo, doit être considérée comme le poison lent qui devoit conduire Venise à sa fin. Un petit nombre de familles avoit réussi à faire de la chose publique sa chose particulière. Grâce à la terreur imprimée par la sévérité impitoyable des *dix*, qui osoient tout impunément, il n'y eut plus un seul citoyen dans Venise; et, ce qui n'est arrivé nulle part ailleurs, l'approche du danger n'excita aucune de ces ames ardentes à tenter les hasards pour sauver leur patrie. Venise a succombé ayant à sa disposition deux cents chaloupes canonnières armées et équipées, quinze mille bons soldats cantonnés dans les lagunes, et plus de neuf cents pièces de canon en batterie : inattaquable du côté des lagunes, elle l'étoit encore plus du côté de la haute-mer; c'est la plus forte position militaire qu'il y ait en Europe. Mais il n'y avoit plus de patrie; les chefs de l'état étoient inquiets seulement pour leurs propriétés de terre-ferme;

et les chefs de la force armée n'osèrent sauver leur pays, malgré le *conseil des dix*, sachant très-bien que, peu de temps après, les décemvirs les feroient enlever de nuit et étrangler, pour avoir eu l'audace de ne pas attendre l'ordre.

J'ai eu la curiosité de visiter les appartemens et les prisons de ce conseil terrible. Nul Vénitien ne passoit jadis qu'en tremblant devant la porte redoutable, au-dessus de laquelle étoit tracée l'inscription, *Capi de dieci*. Cette fois, ces enseignes de terreur avoient disparu. Les appartemens du conseil des dix et des inquisiteurs d'état correspondoient à un escalier dérobé par lequel arrivoient les victimes : les unes, pour y arriver, descendoient des cachots connus sous le nom des *piombi*, les plombs, ainsi appelés parce qu'ils occupoient les combles du palais ducal; les autres y arrivoient par un escalier qui conduisoit au *Pont des Soupirs*, et de là dans d'affreux souterrains placés au niveau d'un canal solitaire, et tellement humides, que les bois qui s'y trouvent sont tout putréfiés.

L'un de ces cachots étoit destiné aux opérations strangulatoires; le patient, conduit, le lacet au cou, dans cette chambre de la mort, étoit placé contre un guichet garni de barreaux; un exécuteur, posté dans un couloir attenant, derrière le guichet, recevoit les extrémités du lacet, et, à l'aide d'un tourniquet, mettoit fin à l'existence de la victime, dont le corps étoit ensuite lancé dans le canal avec une pierre au cou, par une fenêtre dont les fortes grilles s'ouvroient pour cette œuvre de ténèbres. Il me seroit difficile de vous exprimer ma profonde indignation au milieu de ces témoignages muets de la scélératesse humaine. Qu'on admire, j'y consens, le grand caractère que Venise développa dans les momens critiques; mais il n'est pas un homme de bien, quelle que soit d'ailleurs sa manière de

voir en politique, qui ne félicite l'Europe de la disparition de cet horrible instrument de tyrannie, que déjà l'on imitoit ailleurs.

En parcourant ces demeures de la sombre vengeance aristocratique, on ne se demande plus : Pourquoi une république aussi puissante que Venise a-t-elle pu périr ignoblement? La réponse à cette question est écrite sur les parois des cachots du conseil des dix; c'est là qu'est tracée pour tous les états, et surtout pour les républiques, la grande leçon que la puissance morale des états est leur seule ancre de salut à l'heure du danger.

Mais quelles sinistres réflexions doivent faire les jeunes Vénitiens d'aujourd'hui, si on leur explique ce que signifient ces décorations souvent couvertes d'une ignoble poussière? Les quatre chevaux de bronze occupent leur ancienne place au-dessus du portail de Saint-Marc; ils étoient mieux placés aux Tuileries; seulement ils n'auroient pas dû être attelés au char de triomphe du plus grand ennemi qu'ait eu la liberté. En les voyant arriver et placer à Paris, je me demandois, en pensant à leurs divers voyages : Où iront-ils encore? Alors je ne soupçonnois pas que je les verrois partir; et qui sait si les flottes américaines ne viendront pas les chercher dans cent ans d'ici, lorsque l'Europe, appauvrie, asservie et dégradée, aura vu les sciences et les arts poursuivre la marche qu'ils suivent depuis tant de siècles d'orient en occident?

Eruption de l'Etna. (Extrait d'une lettre de M. Stephano Moricaud.)

Messine, 12 juin 1819.

L'Etna, depuis la dernière éruption du mois d'octobre 1811, étoit demeuré dans un calme parfait. La bouche qui

s'ouvrit alors étoit tout-à-fait éteinte; il s'élevoit seulement un peu de fumée du grand cratère. Cette fumée du cratère supérieur est le baromètre des habitans de la montagne. Ils prédisent, chaque jour, avec certitude, à ce qu'ils prétendent, d'après son apparence, le temps qu'il doit faire le lendemain. Mais si elle annonce la pluie, ce qui est possible, elle ne pronostique pas les éruptions; car, le jour même de celle dont je vais parler, plusieurs personnes étoient allées au sommet, entre autres, M. Lucas (de Paris), et aucune n'avoit remarqué le moindre signe qui pût faire soupçonner la scène qui se préparoit, il n'y avoit pas même de la fumée au cratère.

Le ciel avoit été, pendant le mois de mai, tantôt serein, tantôt couvert, mais sans pluie; du 18 au 22 serein, du 23 au 24 à moitié couvert, le 25 couvert, le 26 petite pluie, le 27 clair le matin, dans la journée nuages et pluie par un vent violent d'ouest; dans la nuit du 27 au 28, avant minuit, l'on ressentit à Nicolosi quelques légères secousses qui ébranloient les portes et les fenêtres; à minuit, l'on aperçut, sur la montagne, un peu de lumière; à une heure il se fit une grande explosion, et l'éruption éclata; trois bouches s'ouvrirent en même temps à environ cent cinquante toises au-dessous du sommet, sur le revers du plan sablonneux, maintenant couvert de neige, qui s'étend au-dessous du grand cratère; elles lançoient, sans interruption, et avec de violentes détonations, des pierres ardentes qui formoient comme trois colonnes de feu, et un énorme nuage, composé de scories noires, légères, vitrifiées, brisées et comme triturées, que le vent chassa du côté de l'est, elles retombèrent en pluie autour du volcan. La même nuit, il s'est ouvert une autre bouche, dans la partie supérieure de la vallée du Trifoglietto ou Del-Bue; car ces deux vallées se confondent, et il en a coulé un ruis-

seau de lave qui, dans les premières quarante-huit heures, a parcouru l'espace de quatre milles; ensuite son mouvement s'est ralenti, et, pendant les six jours suivans, la lave n'avoit avancé que d'un tiers de mille; mais elle s'étendoit sur un front de douze cents pieds; elle couloit dans la direction du village de Zafferana, dont elle n'est éloignée que de quatre milles. Les explosions des bouches ont continué pendant trois ou quatre jours avec la même activité, elles se sont affoiblies ensuite, la lave paroissoit stationaire; mais elles ont repris de la force le sixième et le septième jour, où je partis de Catane pour Nicolosi. Le sommet de l'Etna étoit couvert de nuages qui se confondoient avec la fumée; les détonations étoient rares et peu sensibles. Après avoir visité les montirossi, produits par l'éruption de 1669, et quelques coulées de lave, je me mis en route à dix heures et demie du soir pour atteindre, avant le jour, les bouches ignivomes : le temps étoit clair, et le sommet de la montagne, débarrassé de nuages, n'étoit couvert que par la fumée teinte en rouge par la réverbération de la lave. Quand j'eus atteint la région des bois, une pluie de cendres, que l'obscurité ne me permettoit pas de distinguer, mais qui, en entrant dans les yeux et dans la bouche, se rendoit fort incommode, et les détonations qui devenoient plus fortes et plus fréquentes à mesure que j'avançois, m'annonçoient un retour d'activité dans le volcan. En arrivant dans la région des neiges, je trouvai celle-ci fort dure et couverte de petits fragmens de scories qui rendoient la marche sûre et facile. Avant d'arriver à la bouche d'où sortoit la lave, j'en observai une autre qui appartient, je crois, à l'éruption de 1780, elle donnoit de la fumée. A trois heures du matin j'eus enfin la satisfaction de me trouver à quelques pas de la lave; la bouche d'où elle sort s'est ouverte dans la paroi presque verticale d'un pré-

cipice, elle lançoit horizontalement, mais en petits jets, des scories incandescentes et sans détonations; c'étoit un murmure continuel, un frémissement semblable à celui d'un fer rouge en contact avec l'eau; la lave couloit comme un ruisseau de fer fondu, exactement semblable à celui qui s'échappe d'un haut fourneau lorsque l'on coule la fonte. Sa largeur n'étoit que de trois à quatre pieds au plus; son mouvement, favorisé par l'inclinaison du sol, étoit rapide, quoique pendant long.temps je n'aie pu le reconnoître à cause de sa couleur vive et uniforme; la lave serpentoit avec une largeur à peu près égale sur l'étendue d'un mille, à ce que j'en pus juger; les saillies des rochers et la fumée ne permettoient pas de la suivre plus loin. M. Gemmellaro de Nicolosi, ayant tenté plusieurs fois de saisir des morceaux de lave ardente, il n'a jamais pu y imprimer aucune gravure, comme on le fait au Vésuve; ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'il pouvoit y enfoncer l'extrémité d'une longue tenaille de fer, et il ne retiroit que des morceaux informes, au lieu de ces plaques bien imprimées que l'on a prises de cette manière au Vésuve. On pourroit en conclure que les laves de ce dernier volcan, en état de fluidité, s'approchent plus de la liquidité, sont moins tenaces, moins dures que celles de l'Etna; des pierres qu'on lançoit avec force sur celles-ci rebondissoient sans y faire la moindre impression.

Pendant que j'examinois la lave, la grande bouche qui est située environ un quart de lieue plus haut, lançoit continuellement des pierres; c'étoient des gerbes qui se succédoient sans interruption, accompagnées de détonations sèches comme des coups de canon du plus gros calibre, mais qui cependant paroissoient moins fortes que lorsqu'on les entendoit du bas de la montagne, effet probablement de la raréfaction de l'air à cette hauteur, qui est de neuf à

dix mille pieds. Je m'en approchai autant que la prudence le permettoit, c'est-à-dire hors de la portée des pierres, dont quelques-unes cependant tombèrent assez près de moi, une fort grosse surtout qui conserva long-temps sa lumière. Le spectacle étoit magnifique, c'étoit le plus beau feu d'artifice que l'on pût imaginer; du reste absolument semblable à ce que j'avois vu au Vésuve; les plus grosses pierres s'élevoient peu au-dessus de la bouche, dans laquelle elles retomboient de suite; d'autres étoient lancées un peu obliquement; quelques-unes s'élevoient à une hauteur considérable; il y en avoit qui changeoient de forme, et qui même se divisoient en l'air en plusieurs autres comme de la pâte molle; il m'a paru que ce n'étoient que des scories, et comme l'écume du bain de lave, sans mélange de pierres dures et compactes, comme les volcans en lancent lorsqu'ils brisent quelques anciennes laves, dont ils rejettent les débris, quelquefois même sans altération. De temps en temps et toujours avec de fortes détonations, s'élevoient par gros nuages d'abord rouges, mais qui devenoient promptement noirs, des amas de scories brisées qui retomboient sur nous comme la pluie; elles produisoient, par leur chute sur la neige, qui en étoit déjà toute noircie, un bruit assez singulier, comme le froissement du papier. J'eus le plaisir de voir un phénomène que M. Monticelli a aussi dernièrement observé au Vésuve, c'est un cercle de fumée qui, à la suite d'une explosion, s'élève comme un anneau très-blanc. s'élargit peu à peu en conservant sa forme parfaitement circulaire, et va se perdre dans la masse des vapeurs qui forment toujours un nuage au-dessous de la bouche; l'on voit souvent des cercles de fumée analogues dans les décharges d'artillerie.

Tout près de cette grande bouche, on en voyoit une autre qui ne paroissoit que son satellite; elle lançoit aussi

des pierres, mais en moindre quantité, et beaucoup moins haut; c'étoit une des trois qui se sont ouvertes au commencement de l'éruption, la troisième paroissoit obstruée; elle ne donnoit aucun signe d'activité. Entre ces trois bouches et celles d'où découle la lave, il y en a une autre qui n'a donné pendant toute cette éruption que de la fumée; mais, dans le moment où je l'observai, elle n'en donnoit pas même. Le grand cratère qui occupe le sommet le plus élevé de l'Etna, a conservé son état de calme; il sortoit seulement un peu de fumée de l'une de ses cornes.

Pendant tout le temps que j'ai demeuré sur le sommet, et je l'avois déjà observé en y montant, la lune, quoiqu'on n'aperçût aucun nuage, paroissoit pâle, jaunâtre, et quelquefois rouge; ce qui probablement étoit dû à la cendre dispersée dans l'atmosphère. Le vent ayant chassé les vapeurs du côté opposé, je n'ai pu bien distinguer leur odeur; dans de certains momens, j'ai cru reconnoître celle de l'acide muriatique, mais bien foible; les scories triturées qui tomboient en pluie, s'attachoient à mon bonnet de poil mouillé par l'humidité de la nuit; en passant la langue dessus, l'on sentoit un léger goût acide.

Quoique les détonations devinssent toujours plus fortes, les jets de pierres plus considérables et la pluie des scories plus epaisse, une espèce de crainte qui m'avoit occupé en montant étoit tout-à-fait dissipée lorsque je me trouvai rapproché du lieu de l'incendie; l'on s'habitue vite au danger, je vis avec peine le jour poindre, et peu à peu disparoître le beau spectacle que la nuit m'avoit offert.

De retour à Catane où j'ai encore passé deux jours, et pendant ma route jusqu'à Taormina, j'ai toujours entendu les mêmes détonations, et pendant la nuit j'ai vu le même feu; et, jusqu'au dix au soir, l'éclat du volcan demeura te que je viens de le décrire; maintenant j'ai perdu la mon-

tagne de vue, l'on entend d'ici quelques coups pendant la nuit, l'éruption continue sans doute.

Je m'estime heureux, dans mon court séjour en Sicile, d'avoir pu dire avec le poëte :

> *Vidimus undantem, ruptis fornacibus Ætnam*
> *Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa.*

L'expression de *flammarum globos*, employée par Virgile est belle et peint bien ce qu'il avoit probablement vu : ces globes de feu ou de fumée rouge, qui s'élevent des cratères pendant les éruptions.

Les mots de *flamme, flamma, fiamma* donnent une fausse idée du phénomène. A-t-on jamais vu sortir des volcans de véritables flammes, quelque chose qui répondît à la combustion du gaz hydrogène ou des autres gaz flammifères? je ne le crois pas, j'ai vu plusieurs grandes éruptions du Vésuve, j'ai passé des nuits entières sur le cratère, lorsqu'elles permettent d'y rester; je viens de voir une éruption de l'Etna, je n'ai jamais vu de *flamme;* j'en ai parlé souvent à ceux qui ont le plus observé le Vésuve et l'Etna ; ils conviennent tous que, quoiqu'ils aient souvent employé cette expression dans leurs descriptions, ils n'ont jamais vu de véritables *flammes*. Je crois, d'après cela, pouvoir conclure que l'on s'en est tenu à l'apparence plus qu'à la réalité, que la vive rougeur qui colore la fumée qui s'échappe des laves, effet de la réverbération, les jets de scories, de cendres, de sables, qui sont lancés avec violence des cratères dans un état d'incandescence, et forment des colonnes de feu, ont bien pu être pris pour des flammes par des observateurs peu attentifs ou qui regardent de loin, mais que le naturaliste, qui examine avec soin, et qui est assez familiarisé avec ces phénomènes pour conserver auprès de ces bouches ignivomes tout son sang froid, n'y

verra point de flammes. C'est pourquoi Delille a eu tort de traduire le *flammarum globos* de Virgile, expression juste pour un poète, par des flammes ondoyantes, ce qui ne répond ni à la verité ni à l'apparence. (*Bibliothèque universelle, juillet* 1819.)

Vignobles près de Salzbourg.

En 1141, on voyoit des vignobles sur le penchant du Mœnksberg et de la montagne où est placée la citadelle de Salzbourg; c'est ce que prouvent des lettres de concessions faites à cette époque. Alors Salzbourg récoltoit de bons vins et en faisoit commerce. Dans le quatorzième siècle même, on ne fabriquoit pas encore de bière dans cette ville. A ce sujet, on lit le passage suivant dans l'ouvrage de Frédéric de Lucques, intitulé : *Curiosités ou Chronique complète de la Silésie* (2e partie, année 1689). « Conrad IV, duc d'Œls, et prévôt de Breslau, ayant été élu archevêque de Salzbourg, partit de Steinau, en Silésie, pour aller prendre possession de son siége; mais ayant appris à Vienne qu'il y avoit de bon vin à Salzbourg et qu'on n'y connoissoit pas la bière, il ne voulut plus accepter sa nomination, disant qu'il se passeroit volontiers de toutes les grandeurs qu'on lui avoit destinées, parce qu'il vivroit plus content avec sa bière de Steinau. »

Figure colossale de cheval.

Une des antiquités les plus curieuses d'Angleterre est, sans contredit, le cheval blanc que l'on aperçoit dans une colline située sur la route de Bath. Cette figure est sculptée sur le flanc d'un monticule calcaire nommé *la Colline du Dragon* (*Dragon's hill*). Elle est de la plus belle forme et si grande, qu'elle occupe un espace de cent soixante verges carrées; on peut l'apercevoir très-distinctement à

dix milles de distance. Les contours de cette figure colossale sont très-corrects; et dans l'exécution, on a observé avec une adresse vraiment admirable les règles de la perspective. Le cheval est représenté au galop : quand les rayons du soleil éclairent la colline, il paroît d'une blancheur éblouissante. Les creux qui entourent le corps de l'animal ont de temps en temps besoin d'être nétoyés de la poussière calcaire grisâtre qui tombe des parties supérieures de la colline. Cette opération se fait par les paysans du voisinage dans une fête champêtre nommée *la fête de la grange du cheval blanc*. Elle se célèbre encore tous les ans.

Tableau du quartier de New-Cross à Manchester.

Le quartier de New-Cross est partagé en quatre grandes rues auxquelles viennent aboutir une foule de petites rues étroites occupées par les ouvriers des manufactures de coton. Ce sont en grande partie des fileurs, des tisserands, des Irlandois de la classe la plus indigente. Il n'y a nulle part dans Londres un quartier qui puisse donner l'idée d'autant de misère et de la dépravation qui en est la suite. J'ignore ce qu'étoit New-Cross lorsque le commerce étoit florissant; mais son état actuel fait soulever le cœur. Les rues sont sales et obscures, les maisons tombent en ruine, et les fenêtres n'ont presque pas de carreaux. J'ai parcouru ce quartier un samedi. Les haillons des malheureux ménages étoient suspendus aux fenêtres pour y sécher. Leurs chemises sont des espèces de sacs de grosse toile; les meubles, la literie, les habits des enfans sont entre les mains des prêteurs sur gages; il y a des rues où, sur deux ou trois maisons, il y a une boutique d'usurier de cette espèce. Un grand nombre d'habitans ont pour unique loge-

ment des caves où ils se retirent au nombre de dix, quinze, vingt, et où ils passent la nuit, confondus ensemble sans distinction des âges ni des sexes.

On voit les résultats que cet état de choses doit amener pour la santé et pour l'éducation des enfans. Pendant le jour, ils sont abandonnés au hasard, hors de la surveillance de leurs parens, obligés de chercher leur subsistance comme ils le peuvent, et exposés à la contagion des mauvais exemples et à la corruption la plus dépravée. J'en ai vu qui faisoient leur nourriture des tripailles de la boucherie et des rebuts du marché; d'autres vagabondant, couverts de guenilles, pâles, foibles et exténués par la faim; d'autres dormant sur le pavé ou se chauffant au soleil dans un état complet de nudité.

C'est dans ce quartier qu'étoit le foyer de la révolte et le théâtre des plus grands désordres au mois d'août dernier.

Lacs pétrifians.

L'on voit plusieurs de ces lacs près de Khyramin, en Perse. Il paroît que la pierre s'y forme comme la glace dans les eaux des pays froids. On lui donne le nom de marbre d'Taurizi, et on l'emploie principalement aux pierres sépulcrales, ainsi qu'à d'autres ornemens. Cette pierre joint à sa diaphanéité cristalline l'avantage de prendre un très-beau poli. Il ne croît dans ces lacs d'autres plantes que des joncs.

Terrain des frontières nord-est du Bengale.

Le docteur Scott, qui se trouvoit, vers le commencement de l'année 1819, sur les bords du Brahmapoutra, près la frontière nord-est du Bengale, a mandé à la société géologique de Calcutta, qu'il avoit trouvé des coquilles maritimes dans un endroit laissé à sec par le fleuve.

La couche de coquilles paroît s'étendre au-dessous des montagnes voisines, qui, par conséquent, doivent être de formation postérieure. Les monts Garton, peu éloignés du fleuve, sont de deux formations : le premier, qui s'élève quelquefois jusqu'à deux mille et trois mille pieds, est de granit, avec des veines de quartz et de feldspath ; le second, qui repose sur ces rochers, semble avoir été déposé par les eaux ; car les couches sont presque horizontales. C'est dessous ou à travers un de ces derniers que la couche de coquilles à l'air de s'étendre. La masse de ces montagnes a rarement plus de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur, et consiste en argile, sable et petits cailloux.

Ouragan en Autriche.

Le 25 août 1819, un orage épouvantable éclata sur le village de Reichenthal en Autriche, près de la frontière de Bohême. Vers quatre heures après midi, un tourbillon ordinaire de vent s'éleva au-dessus des champs nouvellement labourés ; sa force augmenta en peu de temps à un tel point, qu'il enlevoit en l'air les mottes de terre. Comme irrité par une première résistance, il dirigea son mouvement dévastateur de l'ouest à l'est, avec un bruit affreux. A une certaine distance, on croyoit voir une trombe qui emportoit en l'air la poussière et la terre, les toits en chaume réduits en poudre, des solives et des toits en bardeau détruits, des arbres déracinés, dispersoit dans les nues des débris de toits en masse de la grosseur de plusieurs pieds cubes, et obscurcissoit l'atmosphère. Le craquement des toits qui se brisoient, le fracas des cheminées qui tomboient, les cris lamentables des habitans qui se livroient au désespoir, ajoutoient à la frayeur que causoit le bruit horrible du vent. Trente maisons souffrirent des

dommages plus ou moins considérables; une fut entièrement découverte; la plupart des arbres fruitiers qui se trouvoient dans les jardins furent arrachés : heureusement personne ne perdit la vie.

L'ouragan dura vingt minutes; alors un vent violent venoit du nord-est, où, à une distance d'une lieue et demie de Reichenthal, une trombe tomba sur terre, et la foudre brûla une maison; il força le tourbillon à se diriger au sud-ouest et à s'élever tellement, qu'il finit par disparoître dans les nues. On observa que cet ouragan avoit une force concentrique très-puissante; tout ce que le tourbillon touchoit étoit enlevé. Les arbres étoient arrachés de terre avec leurs racines et lancés au loin. Deux hommes, qui revenoient des champs avec une voiture de trèfle, furent rencontrés par l'ouragan; il les emporta de dessus la charrette avec les bœufs auxquels ils se cramponnoient, les enleva en l'air et les jeta par terre à une certaine distance. Lorsqu'ils revinrent à eux, ils aperçurent la voiture brisée, et les bœufs étendus sur un champ éloigné du point où ils étoient auparavant. Un enfant de dix ans, qui faisoit paître des moutons, fut enlevé, avec son petit troupeau, à six pieds au-dessus de terre d'où on les voyoit s'agiter en l'air.

Poste angloise par eau en Asie.

Des bâtimens de poste anglois font la navigation de Bassora à Bagdad, en remontant et descendant l'Euphrate; douze jours suffisent pour le remonter. La distance totale est partagée en cinq stations. La dernière est à Hilla, où les courriers quittent le fleuve et font le reste de la route par terre jusqu'à Bagdad. Ces bâtimens de poste transportent ordinairement à Bassora des envois considérables de ducats de Hollande, de sequins de Venise,

de piastres d'Espagne et d'écus d'Autriche; ces espèces sont ensuite expédiées à Bombay. L'argent qui sort de Bagdad ne tarde pas à être remplacé par celui que les pelérins y apportent.

Automate curieux.

On faisoit voir à Londres, en 1817, dans le cabinet de M. Week, un colibri en or émaillé, qui avoit à peine un pouce de long. Il étoit placé dans le médaillon d'une tabatière en or, duquel il sortoit au moyen d'un ressort; aussitôt il ouvroit son petit bec, agitoit ses jolies ailes, et gazoulloit très-distinctement un air très-mélodieux. Ensuite il rentroit dans sa niche, et le médaillon se refermoit de lui-même.

Deux automates encore plus singuliers se voyoient aussi à Londres, il y a un peu plus de quinze ans : l'un étoit une araigée noire, de grosseur ordinaire; l'autre, un cygne de grandeur naturelle. La première couroit dans différentes directions sur une table, agitoit ses pattes quand on la prenoit, remuoit ses serres, en un mot faisoit les mêmes mouvemens qu'une araignée véritable. Cent quinze roues, dont plusieurs n'étoient visibles qu'au microscope, composoient l'intérieur de cet automate. Le cygne nageoit dans un bassin au milieu de poissons dorés, étendoit ses ailes, épluchoit son plumage éclatant, finissoit par saisir un des poissons et l'avaloit. Tous ces mouvemens imitoient parfaitement la nature.

Opposition au brûlement des veuves dans l'Indoustan.

Le gouvernement anglois de l'Inde avoit, ces dernières années, ordonné différentes mesures tendantes à prévenir les irrégularités qui se commettoient, lorsque la veuve d'un Indou se brûloit avec le corps de son mari défunt.

Aussitôt un grand nombre des principaux habitans indous de Calcutta adressa une requête au gouverneur général, pour qu'il lui plût de révoquer ses ordres. Au commencement d'août 1818, plusieurs des Indous, les plus recommandables de cette ville, présentèrent une contre-requête au gouverneur général. « C'est avec non moins de surprise que de douleur, disent-ils, que nous avons été instruits des démarches faités auprès de votre seigneurie, pour lui demander la révocation de ses ordres. Il est évident, par la nature de cette requête, que ceux qui l'ont signée, ou ne connoissent pas leur loi, ou sont des hommes féroces, n'importe à quelle caste ils appartiennent. Nous nous croirions déshonorés aux yeux du genre humain, si l'on pouvoit s'imaginer que la requête dont il est question exprime les sentimens de la majorité, ou d'une portion quelconque des habitans indous de Calcutta, excepté de ceux qui ont été circonvenus pour la signer.

« Nous savons par expérience, et par le témoignage de témoins oculaires et croyables, que souvent des femmes, cédant aux instigations de leurs plus proches héritiers intéressés à leur mort, se sont décidées à se brûler avec leurs époux défunts ; d'autres, ayant rétracté une détermination prise dans un premier mouvement de douleur, ont été forcées d'aller au bûcher où elles ont été attachées par des cordes, et couvertes de bambous verts jusqu'à ce que les flammes les eussent dévorées; d'autres, enfin, ayant voulu s'échapper du milieu des flammes, y ont été reconduites par leurs parens, pour que le sacrifice s'achevât. Ces faits sont autant de meurtres d'après tous les Schastras, de même que d'après les règles du sens commun reconnues chez toutes les nations.

« On a permis à des femmes de se brûler sur le bûcher d'hommes qui n'étoient pas leurs époux; des veuves de

bramines se sont brûlées sur des bûchers séparés; dans d'autres castes, des veuves se sont brûlées plusieurs années après avoir vu ou appris la mort de leurs époux; de jeunes filles, des femmes enceintes, des femmes infidèles à leurs maris, se sont brûlées sur leurs bûchers, et des mères d'enfans de l'âge le plus tendre ont, contrairement aux préceptes de la nature, de la morale et des lois, abandonné ces innocentes créatures pour se brûler avec leurs époux.

« Grâces à la sage politique du gouvernement britannique, nos lois sont imprimées et traduites; il est impossible d'y rien interpoler ou de les interpréter à contre-sens. Eh bien! conformément à ces lois, tous les faits que nous venons de rapporter sont des suicides condamnés sous les peines les plus sévères par notre religion.

« Si nous avons été surpris que quelques-uns de nos coreligionnaires aient pu sérieusement prier le gouvernement de lever les obstacles qui empêchoient de commettre le meurtre ou le suicide, notre étonnement a été extrême en voyant qu'ils avoient l'audace de citer la conduite des princes mahométans qui régnoient sur l'Indoustan, pour appuyer leur demande. Il n'est sorte de traitemens tyranniques que les Indous n'aient éprouvés de ces princes: ceux qui ont présenté la requête le savent bien. Qu'importoit à ces princes qu'un nombre quelconque de leurs sujets indous pérît d'une manière violente?

« Suivant l'opinion de plusieurs de nos bramines les plus instruits, opinion fondée sur les Schastras, toute espèce de suicide est défendue. Menou, dont l'autorité est regardée comme égale à celle même des Védas, enjoint positivement aux veuves de tenir une conduite vertueuse et de s'abstenir des plaisirs sensuels. Les Védans, qui renferment l'essence de tous les Védas, de

même que le Ghéta, interdisent toute action faite dans l'espoir d'une récompense temporaire à venir. Parmi les livres d'autorité inférieure, les uns, tels que les Schastras Smiritti, défendent de se donner la mort par violence; et d'autres, tels que le Métakschoura, déclarent que mener une vie vertueuse vaut mieux que mourir sur le bûcher d'un époux défunt. Il n'y en a qu'un bien petit nombre qui soutiennent qu'il y a plus de mérite à se brûler. Parmi ces différences d'opinions, il ne se trouve aucune autorité à l'appui des usages cruels contre lesquels ont été dirigés les ordres du gouvernement. Oui, nous le déclarons avec la plus grande confiance, les autorités qui proscrivent ces sacrifices de soi-même ont plus de droits au respect des Indous, et sont plus vénérées parmi eux que celles qui approuvent ces sacrifices. Nous avons donc vu avec plaisir et reconnoissance les mesures adoptées pour empêcher les mères de sacrifier leurs enfans à Gonga-Sagor, les réglemens en vigueur contre les barbares radjpouts, qui regardoient comme un devoir de leur caste de faire mourir leurs enfans du sexe féminin, et contre la pratique si fréquente autrefois de tuer un parent malade. Le meurtre doit, dans tous les cas, retomber sur la tête de celui qui le commet. Nous espérons donc de la sagesse, de la fermeté et de l'humanité qui ont présidé à tous les actes de l'administration de votre seigneurie, qu'elle prendra les mesures nécessaires pour prévenir le brûlement des veuves. »

Tombeaux découverts dans l'Indoustan.

Dans des tertres tumulaires qui sont répandus sur la surface de la presqu'île de l'Inde, et qui peut-être se rencontrent dans toutes les autres parties de ce pays, on a

trouvé des vaisseaux grossiers ou des espèces de sarcophages qui renferment des vases et des urnes de plus petite dimension et des ossemens. On y a aussi découvert des fragmens d'armes et des os d'animaux sacrifiés sans doute dans les funérailles; enfin, des monnoies d'un genre particulier, et, dans une occasion, des ornemens d'un certain prix. Ces sarcophages sont placés dans des recoins formés par de grandes dalles au centre et au fond de tas de pierres et de toutes sortes de matériaux qui s'élèvent au-dessus du sol, comme ces tertres ou monceaux que l'on voit en Ecosse, en Irlande, en Wiltshire, en Cornouaille, en Suède, en Norvège, et ailleurs, dans le nord de l'Europe, et ceux que l'on a découverts plus récemment dans les vastes contrées qui s'étendent depuis Saint-Pétersbourg et Moscou jusqu'au Pont-Euxin, ainsi qu'à travers les steppes de la Haute-Asie jusqu'en Chine, et dont on peut voir la description dans Pallas, Gmelin, Bell, Clarke et autres voyageurs.

Depuis vingt-huit ans, le colonel Mackenzie s'occupe de la recherche de ces monumens dans l'Indoustan. Ils indiquent qu'il y a existé jadis un genre de sépulture différent de celui qui est en usage aujourd'hui parmi les habitans actuels, sectateurs des Véda. M. Mackenzie suppose que ce changement eut lieu à peu près à l'époque où Auguste régnoit sur l'empire romain, parce qu'on a trouvé une médaille d'argent de ce prince parmi d'autres médailles du même métal contenues dans un vase découvert à Coïmbetour au milieu de l'un de ces tertres. Il conclut de cette circonstance que ces monnoies circuloient dans le pays, et que ce mode de sépultures étoit usité à une époque plus moderne que celle d'Auguste; mais il est difficile d'en fixer la date précise.

Hospices dans les montagnes de la Grèce.

Les défilés du mont Olympe offrent, à droite et à gauche, cinq villages dans une situation pittoresque. Les habitans ne payent aucun impôt; mais ils sont obligés de donner du secours et de servir de guides à tous les voyageurs qui traversent la montagne. Ils s'acquittent de ce devoir avec autant de zèle que d'adresse, et ont une espèce de chiens qui savent découvrir dans la neige les voyageurs qu'elle peut avoir engloutis. Les fatigues et les peines que ces paysans endurent surtout près du sommet de la montagne, pour ne pas manquer le chemin, leur valent une récompense de la part des voyageurs. En lisant ce récit, on songe naturellement aux hospices des Alpes et à leurs respectables habitans. Peut-être l'origine de cette belle institution est-elle due à ce qui se pratique par les villageois du sommet de l'Olympe.

Cantons neigeux du Tyrol.

La paroisse de Lankampen, dans la vallée inférieure de l'Inn, est quelquefois tellement encombrée par les neiges, que, pendant plusieurs mois, il est impossible d'enterrer aucun corps mort. Néanmoins les habitans ont un si grand attachement pour l'âpre canton qui les a vus naître, qu'ils ne l'abandonnent pas, quels que soient les avantages qu'ils trouveroient à s'en éloigner. Cet amour va même si loin, qu'il l'emporte sur les scrupules religieux. Séparés du monde entier, les Lankampeniens contractent des mariages dans des degrés pour lesquels il n'est pas possible d'acheter de dispenses. Depuis les environs d'Imst jusqu'à l'Arlberg, dans la vallée supérieure de l'Inn, l'hiver dure dix mois entiers, et plusieurs hameaux sont privés de la lumière du soleil pendant huit semaines.

Navire en fer.

Parmi les choses remarquables que l'on doit au désir de multiplier les moyens de transport, on cite un bâtiment de passage entièrement construit en fer forgé, et dont on doit se servir pour la navigation du canal de la Clyde en Ecosse. Ce bâtiment est à la fois plus grand et plus léger qu'aucun de ceux que l'on emploie; il pourra contenir jusqu'à deux cents passagers.

III.

ANNONCES LITTERAIRES.

Storia d'Italia, etc. — *Histoire de l'Italie ancienne et moderne, par M. Louis Bossi*, avec un atlas.—Milan, 1819.

Le savant auteur de cet ouvrage a entrepris la tâche difficile d'écrire une histoire complète d'Italie, divisée en quatres époques distinctes; savoir, l'Italie avant la fondation de Rome, l'Italie romaine, l'Italie du moyen âge, l'Italie moderne. Les deux premiers volumes viennent de paraître, et prouvent que l'auteur a essayé ses forces avant de s'engager dans une carrière si difficile, car on trouve dans son ouvrage beaucoup plus qu'il ne promettoit. La première partie est entièrement finie, et consacrée en totalité à des recherches érudites sur les premiers peuples qui ont habité l'Italie; point sur lequel on sait que les opinions diffèrent beaucoup, à cause de l'extrême obscurité de ces temps, dont il ne reste aucun monument positif qui puisse servir de guide aux écrivains. Mais M. Bossi, riche des trésors de sa vaste érudition, et dirigé par un jugement sain, démêle avec beaucoup d'ordre les points les plus em-

brouillés, et dispose les faits selon les meilleures sources chronologiques. Ennemi des fables qui s'attachent si facilement à toutes les origines éloignées, il a réduit l'histoire à son devoir sévère, qui est de dire la vérité. Aprés avoir établi avec précision la géographie ancienne de l'Italie, il parle des aborigênes, puis des différens peuples qui sont venus des autres contrées pour s'y fixer; ensuite arrivant aux Étrusques, il raconte la grandeur de cette nation puissante. A ces recherches se joignent celles qui concernent les Auronces, les Opiciens, les Ombriens, les Sicules, les Liguriens, les Orobes, les Euganéens, les Sabins, les Picéniens, les Vestins, les Marucins, les Marses, les Péligniens, les Samnites, les Campaniens, les Sidiciniens, les Ênotriens, les Lucaniens, les Peuces. En traitant du Latium, il décrit ses premiers habitans, les Rutules, les Èques, les Erniques, les Volsques et tous les autres que la fortune prépondérante des Romains détruisit pour toujours. M. Bossi rapporte, examine avec soin et pèse dans la balance de la plus saine critique les opinions d'Eusebe, de Bianchini, de Bardetti, de Fabroni, de Cluvier, de Freret et de Micali, sur ces anciens peuples.

Le second volume commence à Romulus et se termine à l'abolition du décemvirat. Le style de l'ouvrage est clair, facile et tel qu'il convient à une narration rapide et abrégée. Les défauts que l'on y peut apercevoir s'évanouissent devant l'importance du sujet; il y auroit de la pédanterie à les relever, car on ne peut les attribuer qu'à la distraction qu'ont causée néeessairement à l'auteur les recherches immenses auxquelles il s'est livré.

— La société asiatique de Calcutta, dans sa séance du 12 février, a reçu une lettre de M. Langlès, qui en renfermoit une autre écrite par M. le comte de Souza à la société pour lui faire hommage d'un exemplaire de sa ma-

gnifique édition du Camoens, imprimée à Paris. Ce monument, élevé par un amateur éclairé des arts au plus grand poète de son pays, a reçu le tribut d'admiration qu'il mérite, et a mis les connoisseurs à même de juger du degré de perfection auquel les imprimeurs françois ont porté leur art.

Nouvelles des voyageurs.

M. Guillaume Franklin, auteur d'un voyage en Perse et de recherches sur la position de l'ancienne ville de Palibothra, vient de faire un voyage dont le but est d'examiner l'emplacement où il pense qu'elle se trouvoit, et de terminer toutes les controverses entre les savans sur ce sujet important. Il a, dans sa tournée, recueilli beaucoup de minéraux et d'objets relatifs à la mythologie. Son dessein est de faire bientôt jouir le public du fruit de ses travaux.

— On a reçu des lettres de M. l'évêque de Maxula, en date du 14 mars dernier. Ce prélat étoit arrivé à Macao le 8 ; il s'occupoit de l'étude du chinois. Il s'étoit arrangé avec M. Thomaissin pour aller dans la Cochinchine supérieure, d'où il devoit passer dans le Tonking. Il se proposoit d'attendre dans ce pays des guides pour le faire pénétrer en Chine par terre. Il n'est pas probable qu'il puisse entrer dans cet empire avant l'hiver.

— La corvette *le Kamtchatka*, partie, il y a deux ans, sous le commandement du capitaine Golovnin pour le Kamtchatka, les îles Kouriles et les îles Aléoutiennes, est heureusement revenue de son voyage et a mouillé à Cronstadt le 19 septembre. On a vu arriver le même jour *le Koutousoff*, bâtiment de la compagnie d'Amérique, absent depuis trois ans. Il rapporte une riche cargaison ; il a visité Callao, Acapulco, et d'autres ports de l'Amérique

espagnole sur le Grand-Océan. Il est revenu par Batavia.

— On n'a point encore reçu de nouvelles, dit-on, du lieutenant Parry, qui commande l'expédition de découverte dans la baie de Baffin. Comme la saison s'avance rapidement, on présume ou qu'il a traversé la passe de sir James Lancaster, quoique le capitaine Ross assure qu'elle est entourée de terre, ou qu'il ne peut pas revenir vers le sud, à cause des terribles montagnes et masses de glace qui flottent dans cette direction pendant l'été. Dans l'un ou l'autre cas, il ne peut manquer ni de vivres ni d'habillemens chauds, attendu que *l'Hecla* et *le Griper* sont abondamment approvisionnés de tout ce qui est nécessaire. On sait parfaitement que le lieutenant Parry a toujours pensé qu'on avoit généralement renoncé à toute découverte dans les régions polaires, au moment où il y avoit le plus de chances de succès. Les mois d'août, septembre et octobre, sont regardés comme les plus favorables à cet égard, la nouvelle glace commençant rarement à se former avant le mois de décembre, et, jusqu'à cette époque, l'ancienne glace se fond.

— L'expédition de terre, commandée par le lieutenant Franklyn pour aller depuis le fort d'York, dans la baie d'Hudson, jusqu'à la rivière Coppermine, où M. Hearne dit avoir trouvé la mer, partira avant la fin de la présente année; ainsi il atteindra les hautes latitudes du nord au printemps, et aura tout l'été pour poursuivre ses recherches. Le lieutenant Franklyn est depuis quelque temps au Fort-York avec un chirurgien, deux élèves de marine et deux matelots, et y fait, avec les Indiens, les dispositions nécessaires pour son voyage.

FIN DU TOME III.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES.

III.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

FIN DE LA TABLE.

